

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME DIX-NEUVIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

LES CONTES CHINOIS , ou les aventures merveilleuses du mandarin Fum-Hoam , par GUEULETTE.

FLORINE , ou la belle Italienne.

LE CABINET DES FÉES,

O U

COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME DIX-NEUVIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

Et se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.



CONTES CHINOIS,

O U

LES AVENTURES

MERVEILLEUSES

D U M A N D A R I N.

F U M - H O A M.

P R E M I È R E P A R T I E.

T A H I - K I A , premier visir de Tongluk roi de Gannan (1), ayant envoyé en Circas-

(1) Le royaume de Gannan contient ceux de Laos, de Tunquin & de Cochinchine. Hiaouus, de la famille de Hana, grand conquérant, se rendit maître de tous ces pays; & y ayant conduit des colonies, il les gouverna selon la police & les loix de la Chine, dont ils firent partie. Tongluk fut un des descendans de ce conquérant, & fit sa résidence à Tunquin. Ces royaumes peuvent avoir cent soixante & dix lieues d'orient en occident, & cent vingt du midi au septentrion.

6 CONTES CHINOIS;

fie (1) un de ses neveux appelé Holonja , pour y acheter les plus belles filles qu'il pourroit trouver , ce jeune homme s'acquitta de sa commission avec une extrême exactitude , & l'on pouvoit dire qu'aucun sérail du monde ne renfermoit autant de beautés que le vaisseau dans lequel il fit embarquer à Balfora (2) les circaffiennes que son oncle destinoit à être présentées au sultan de la Chine.

Holonja avoit traversé une partie de la Perse , accompagné de deux derviches , avec lesquels il avoit lié en chemin une amitié fort étroite. L'un , âgé d'environ soixante ans , faisoit voir sur son visage une majesté qui donnoit à connoître qu'avant d'avoir embrassé ce genre de vie , il étoit d'une condition très-relevée ; & l'autre , qui passoit pour

(1) La Circaffie a au midi le Pont - Euxin & le mont Caucase qui la sépare de la Georgie , & la rivière de Don , ou de Tanays au septentrion ; au levant , la Mer Caspienne ; & au couchant , le détroit de Caffa. Il n'y a point de peuple au monde qui soit plus beau & mieux fait que celui qui habite la Circaffie ; l'on y fait grand trafic d'esclaves.

(2) Balfora , grande ville située à l'extrémité de l'Arabie déserte , au confluent de l'Euphrate & du Tigre ; elle est à douze lieues du Golfe Persique , qui , pour cet effet , est appelé le golfe de Balfora.

être son neveu , & qui n'avoit pas plus de seize ans , avoit des traits si réguliers , qu'on ne pouvoit le comparer qu'aux pages qui , selon Mahomet , présentent le poncire (1) aux bons musulmans après leur mort.

Comme ces derviches n'avoient quitté leur couvent que pour parcourir tout l'orient , Holonja leur ayant proposé de les conduire à la Chine , ils acceptèrent ses offres avec plaisir , & le vaisseau alloit à pleine voile , lorsqu'auprès du golfe de Cambaye (2) , il fut attaqué par deux corsaires d'Adel (3). Quoique ces deux vaisseaux fussent de beaucoup supérieurs à celui d'Holonja , ce brave chinois fit de si belles actions , & fut tellement secondé par les siens , que les corfai-

(1) Ce poncire est une espèce de citron que des pages , d'une beauté achevée , présenteront dans un plat d'or aux musulmans qui auront suivi la loi de Mahomet , lorsqu'ils seront dans le paradis qu'il leur promet. Aussitôt il leur apparaîtra une heuri , c'est-à-dire , une fille vierge , dans les embrassemens de laquelle ils seront pendant cinquante ans.

(2) La ville de Cambaye est située à l'embouchure de l'Inde , elle est fort peuplée & de grand commerce , avec un golfe du même nom.

(3) Adel est un royaume dans la nouvelle Arabie , dont la capitale porte le même nom.

res, après avoir perdu leurs plus braves soldats, furent obligés de prendre la fuite.

Les deux derviches ne s'étoient pas épargnés dans le combat. Le vieux principalement y avoit témoigné tant de courage, qu'Holonja, qui lui avoit en quelque façon obligation de la victoire, se félicitoit d'avoir reçu dans son bord un aussi brave homme. Il lui en faisoit compliment, lorsqu'il aperçut une pâleur extrême se répandre sur le visage de son neveu, & son habit se teindre de sang. Il frémit à cette vue; & lui déchirant brusquement la robe à l'endroit de l'estomach, dans l'intention de lui porter un prompt secours, il fut dans une surprise extrême de trouver dans ce jeune homme une fille d'une beauté sans égale. Heureusement la blessure n'étoit que dans les chairs, un peu au-dessous de la gorge; & le vieux derviche ne pouvant plus cacher un secret qu'il n'avoit jusqu'à présent confié à personne, après avoir étanché le sang qui couloit assez légèrement, adressa ainsi la parole à Holonja: Je vous crois, seigneur, assez généreux pour ne pas méfuser de la découverte que vous venez de faire; & puisque le hasard vous a fait connoître le sexe de ce jeune derviche, je vais vous appren-

dre qui nous sommes , persuadé d'ailleurs , qu'un cœur généreux comme le vôtre fera charmé de rendre service à un prince qui , du haut de la suprême grandeur , s'est vu dans un instant précipité dans l'abîme du néant.

Histoire de Malekalsalem , roi de Georgie.

JE suis roi de Georgie (1); je me nomme Malekalsalem , & je faisois ordinairement ma résidence dans un château de la province de Guriel , dont les vues donnoient sur le voisinage de la Mer Noire. De toutes les sultanes de mon sérail , je n'ai jamais pu avoir que deux enfans : un fils & une fille qui devoient leur naissance à la même mère ; mais la joie que je ressentis de cette fécondité fut bientôt dissipée par la perte du jeune

(1) La Georgie , ou le Gurgistan , est ainsi appelée à cause de saint George qui en est le patron. Ce pays est situé entre la Mer Noire , la Circassie , la Cumanie , la Moscovie , les Tartares du Daghestan , la province de Scirvan & la Turcomanie. Les provinces de Furiel , d'Immeretti & de Mingrelie font la Colchide , pays natal de Médée. Dans toute la Georgie , les hommes & les femmes y sont d'une rare beauté.

10 CONTES CHINOIS,

Alroamot (c'étoit le nom de mon fils), qui, à l'âge de deux ans, me fut enlevé avec sa nourrice par des corsaires. En vain, seigneur, je donnai mes ordres pour les suivre : on ne put jamais les joindre ; & une tempête effroyable qui survint quelques heures après, ayant submergé presque tous les vaisseaux que j'avois envoyé à la poursuite de ce jeune prince, cela me donna lieu de croire qu'il avoit été englouti dans les flots.

Après avoir donné des larmes en abondance à la perte que je venois de faire, je résolus de me retirer avec ma fille dans la ville de Teflis (1), capitale de mes états.

Cette princesse que vous voyez aujourd'hui sous des habits de derviche, fut nommée Gulchenraz Gundogdi (2), parce qu'en venant au monde, elle donna les plus grandes espérances qu'elle feroit un jour une beauté parfaite. Comme je commençois à être vieux, je laissois le soin de mon royaume à mes visirs ; & passant la plus grande partie du jour auprès de ma fille, je voyois avec un plaisir extrême, qu'à quinze ans qu'elle

(1) Teflis s'appeloit autrefois Artaxata.

(2) Gundogdi en persan signifie aurore ou jour naissant.

pouvoit avoir, il n'y avoit rien de comparable à elle. Enfin, je songeois sérieusement à me choisir un gendre qui succédât à ma couronne, lorsque, par un revers de fortune auquel je ne m'attendois pas, le sultan de Bitlis (1) fondit dans mes états avec une armée des plus nombreuses. Ce prince appelé Dilsenghin, c'est-à-dire, cœur de pierre, n'avoit aucun sujet de se plaindre de moi; mais comme la renommée avoit publié dans tout l'orient les perfections de Gulchenraz, & qu'il étoit bien persuadé, qu'informé de ses cruautés & de son mauvais caractère, je ne la lui accorderois pas pour son épouse, il prit le parti le plus violent, conçut la résolution de s'emparer de mon trône, & de m'enlever Gulchenraz, & exécuta comme un foudre de guerre une partie de ses desseins.

Ce ne fut pas sans une douleur très-amère que je vis Dilsenghin mettre tout à feu & à sang dans mes états. Je lui opposai vainement le peu de troupes que la paix, dans laquelle je vivois depuis plus de dix ans,

(1) Cette ville est l'ancienne Tigranocerte. Elle est située dans des montagnes, entre le Diarbek, la Georgie, l'Asie mineure & la Perse.

pût me permettre de lever. Il passa tout au fil de l'épée, & menaça de me faire expirer dans les supplices les plus cruels, si je ne lui livrois Gulchenraz. Je vous avoue, seigneur, que le désespoir où je vis ma fille, augmenta ma douleur; je ne jugeai point à propos d'attendre cet injuste monarque dans Teflis avec des forces aussi inégales que celles qui me restoient; j'emportai le plus d'or & de pierreries qu'il me fut possible; & ayant, ainsi que Gulchenraz, pris des habits de derviches, nous sortîmes pendant la nuit de mon palais & de mes états, & après avoir traversé une partie de la Perse en votre compagnie, nous nous sommes enfin embarqués dans votre vaisseau. Jugez, seigneur, si ayant pris la résolution d'aller avec vous jusqu'à la Chine, il nous est resté la moindre espérance de retourner jamais en Georgie, & si nos malheurs ne sont pas d'une nature à y succomber, si nous n'avions su mettre des bornes au violent désespoir qui nous a agité les premiers jours que nous avons été errans & fugitifs.

Holonja écoutoit avec étonnement les malheurs du sultan de Georgie; & après avoir demandé pardon à la princesse de son indiscretion, il lui offrit, ainsi qu'à Malekalsalem,

tout ce qui pouvoit dépendre de lui, & assura l'un & l'autre qu'il ne révéleroit jamais leur secret. Seigneur, ajouta-t-il, permettez, pour soulager votre chagrin, que je vous représente que les plus grands maux sont voisins des plus grands biens : c'est ce que notre auguste sultan a éprouvé il n'y a que quatre ans ; de l'état le plus infortuné, il est monté sur le trône de la Chine, dont il paroïssoit ne devoir être que le marche-pied. Si le récit d'une histoire aussi singulière peut soulager votre douleur, je vous la raconterai avec plaisir. Ah ! volontiers, répondit Gulchenraz ; vous ne sauriez nous obliger davantage. Hé bien, continua Holonja, je vais vous satisfaire.

Histoire du Sultan Tongluk.

LE sultan Eum-Vu, qui régnoit à Gannan ; étant mort sans aucuns enfans mâles, il se présenta un bonze (1) qui ayant fait con-

(1) Les bonzes sont les ministres de la religion des Chinois ; ils affectent une grande continence & une admirable sobriété. Ils ont diverses universités où ils enseignent les mystères de leurs sectes, & vivent en communauté.

noître au peuple qu'il étoit le plus proche parent du roi défunt, demanda que la couronne lui fût déferée, quelque opposition qu'il y eût dans le conseil, & malgré les sages remontrances de plusieurs mandarins qui représentoient qu'un homme qui, dès sa tendre jeunesse, avoit abandonné le soin des choses du monde, feroit peu propre à gouverner un état; que la tête de celui qui a accoutumé d'être dans la poussière, ne peut soutenir dignement le poids d'une couronne. Le bonze fut choisi pour roi de Gannan aux acclamations de tout le peuple. A peine ce monarque avoit-il pris possession du trône, que le gouverneur de l'isle de Khium-Cheu se prépara à lui disputer la couronne. Il étoit parent d'Eum-Vu d'un degré plus proche, & le prouvoit clairement. Mais le nouveau roi, accoutumé déjà au brillant de son état, ne jugea pas à propos d'abdiquer le trône; au contraire, il donna des ordres si précis, que son concurrent ayant été arrêté à vingt lieues de Tunquin, où il s'avançoit avec un petit corps d'armée pour soutenir ses droits, il résolut de le tenir prisonnier en la manière usitée parmi les Chinois en pareil cas.

Lorsqu'un rebelle est arrêté, le roi va au-devant de lui, lui fait présenter un baïlîn

& une éguière d'or, qu'il est obligé de porter sur sa tête, & à pied, jusqu'au lieu de sa prison, & cette prison est une grotte creusée sous le trône même du roi régnant; l'on fait tous les jours une ouverture à cette grotte pour donner à manger au prisonnier, & sans que l'on se mette en peine de savoir s'il est vivant ou mort. On recommence pendant six mois la même chose, après quoi la grotte est murée pour toujours.

Notre monarque, suivant cet usage, alloit au-devant de son concurrent dans le dessein de le traiter de cette manière, lorsqu'il s'engagea à la chasse, qu'il continua jusques vers le milieu du jour. La chaleur l'obligeant de chercher l'ombre pour se délasser, il se jeta sur le gazon dans un endroit où il y avoit un petit bois; & voulant se livrer au sommeil, il se couvrit le visage d'un mouchoir de soie rouge pour se garantir des insectes. Ses principaux officiers s'étoient, par respect, éloignés de lui de vingt ou trente pas; & le prince jouissoit d'un repos tranquille, lorsqu'il fut interrompu par l'événement le plus funeste. Un oiseau de proie qui avoit son nid précisément sur l'arbre au-dessous duquel reposoit notre roi, prenant le mouchoir rouge pour

quelque morceau de viande crue , fondit dessus avec une telle impétuosité , qu'avec son bec & ses ferres qui étoient extrêmement fortes & tranchantes , il lui creva les deux yeux.

Aux cris du sultan de Gannan , ses officiers accoururent fort effrayés ; mais cet accident , qui devoit exciter dans leurs cœurs des mouvemens de compassion , y causa dans le moment même un effet tout contraire. Jugeant ce prince hors d'état de régner à cause de la perte de sa vue , ils résolurent sur le champ de donner la couronne à celui qu'on lui amenoit prisonnier , puisqu'il étoit du sang de leurs rois ; & prenant le bassin & l'éguière d'or , ils les mirent sur la tête de ce misérable prince , & le conduisirent à Tongluk : c'est ainsi , seigneur , que se nommoit son concurrent , qu'ils élevèrent sur le trône.

Ce nouveau monarque , surpris du changement si subit de sa fortune , & du péril extrême où il étoit il n'y avoit qu'un moment , fit de sages réflexions humaines. O ciel ! s'écria-t-il , est-il possible qu'en si peu de temps je me sois trouvé dans des situations si différentes ! Un de nos poètes a dit bien sagement , que celui qui creuse un puits pour

y faire tomber son ennemi, s'ouvre très-souvent à foi-même un abîme pour s'enfvelir. Malheureux bonze, continua-t-il, votre sort me touche infiniment : cessez de craindre pour vos jours ; vous n'entrerez point dans l'affreux cachot que vous m'aviez préparé ; j'adoucirai, autant qu'il me sera possible, l'amertume de vos maux, & vous pouvez choisir de rester à ma cour, ou de vous retirer dans tel endroit de mes états qu'il vous plaira, avec cent mille pièces d'or que je vous ferai compter tous les ans.

Ah ! généreux Tongluk, s'écria le bonze en se prosternant aux pieds du nouveau sultan, que vous faites bien connoître que vous étiez plus digne du trône que moi ! Séduit par le brillant d'une couronne dont je voulois vous priver, je vous destinois à la mort la plus injuste & la plus cruelle, & vous me donnez la vie que je ne mérite pas ! Vous faites plus, vous me comblez de bienfaits. Ah ! seigneur, voilà les sentimens d'un vrai monarque.

Tongluk en ce moment embrassa le bonze, l'assura d'une amitié parfaite ; & montant sur un trône qui lui étoit dû légitimement, & par la naissance & par l'exemple de modération qu'il venoit de

donner, il règne depuis près de quatre ans, avec une satisfaction parfaite de la part de tous les Chinois.



Que ce prince est heureux, s'écria Malekalfalem, & que sa clémence est admirable ! Il est aussi l'objet de la tendresse de tout son peuple, reprit Holonja ; & si quelque chose peut nous affliger, c'est qu'entre toutes les sultanes que l'on a mises jusqu'à présent dans son sérail, aucune n'a su toucher son cœur ; & que, s'il persévère dans cette insensibilité, nous ne verrons jamais sa postérité régner sur nos enfans. C'est la raison pour laquelle Tahi-Kia, frère de mon père, & son premier visir, m'a envoyé en Circassie ; mais, quelque mérite qu'aient les rares beautés que je conduis à la Chine, je crains bien de n'avoir pas mieux réussi que ceux qui ont eu de pareilles commissions.

Cette prédiction se trouva vraie. Holonja eut beau joindre les grâces de l'art à celles de la nature, & parer les filles qu'il avoit amenées à Tunquin de tout ce qui peut relever l'éclat d'un beau visage, Tongluk les regarda toutes avec une indifférence qui le mit au désespoir.

Malekalfalem & la princesse de Georgie avoient accepté un logement à Tunquin chez Holonja ; & ce jeune homme tâchoit , par toute sorte d'attention , de dissiper la tristesse qui les occupoit sans relâche ; mais il ne pouvoit lui-même vaincre la fienné de n'avoir pas été plus heureux que les autres ; il en témoignoit son chagrin au roi & à Gulchenraz dans des termes touchans , lorsque cette princesse prit ainsi la parole : Vous ne devez point vous étonner de la froideur du sultan votre maître ; à sa place , j'agirois de même ; & cette indifférence ne part que d'un cœur vraiment noble , & nullement attaché aux plaisirs des sens. Il n'y a pas une de ces belles filles qu'on lui présente , qui ne se tienne honorée de ses faveurs : c'est le monarque qu'elles recherchent , & non pas Tongluk. Dépouillez pour un moment ce prince de toute sa grandeur , elles n'auront peut-être que du mépris pour sa personne. Il connoît le fond de leur cœur , & voit que la seule ambition leur fait souhaiter de partager son lit. Mais trouvez-lui une personne qui , faisant peu de cas du trône qui éblouit les autres , rejette sincèrement les hommages d'un monarque , & ne le regarde que comme un simple par-

ticulier , vous excitez alors dans ce prince tous les mouvemens qui lui sont inconnus. Ah , madame , reprit Holonja , que ces réflexions sont vraies ! Où trouver cette rare personne ? Vous la voyez devant vos yeux , poursuit Gulchenraz ; le trône sur lequel j'ai été élevée m'a accoutumée aux respects & aux soumissions que ne connoissent pas les filles que vous avez achetées en Circassie ; & si j'avois assez de beauté pour que votre sultan jetât les yeux sur moi , quelque mérite qu'il puisse avoir d'ailleurs , je lui ferois bien connoître la différence qu'il y a entre une princesse comme moi & une esclave , & combien les sentimens de l'une sont élevés au-dessus de ceux de l'autre. Une noble fierté dans notre sexe le fait estimer , & c'est la facilité & l'empressement de presque toutes les femmes de l'orient , qui les font tomber dans le mépris qu'elles méritent. Je vous paroïs peut-être trop savante pour mon âge ; mais la princesse ma mère , dont le sang royal élevoit le cœur au-dessus de celles de son sexe , m'a imprimé de si bonne heure ces leçons dans la mémoire , qu'elles y seront éternellement gravées.

Malekalfalem écoutoit sa fille avec admiration. En effet , s'écria-t-il , de toutes les

sultanes de mon sérail , aucune n'a su trouver le chemin de mon cœur comme la charmante Abadan Sciroux , mère d'Alroamat & de Gulchenraz ; sa retenue , sa pudeur , tout m'enchantoit dans cette adorable princesse , & la vie m'a toujours été à charge depuis le cruel moment que je l'ai perdue pour jamais.

Eloignons ces réflexions , reprit Holonja ; je comprends fort bien , seigneur , la solidité du raisonnement de Gulchenraz , mais l'exécution en est fort difficile. Des princesses ne sont pas toujours aussi belles que les filles de Georgie ; & comme il n'est pas aisé de pénétrer dans leurs appartemens , nos monarques ne voulant point risquer d'épouser une femme dont le mérite ne répondroit peut-être pas aux idées de beauté qu'ils se sont formées , aiment beaucoup mieux s'en tenir à des esclaves , dans lesquelles ils trouvent une entière soumission , & dont l'amour propre leur fait croire qu'ils sont parfaitement aimés.

Après plusieurs autres entretiens sur cette matière , Holonja se retira dans son appartement ; & si quelque chose put le consoler de son peu de succès , c'est que deux marchands d'esclaves ayant présenté au sultan

22 CONTES CHINOIS,

de la Chine un très-grand nombre de filles d'une extrême beauté, il n'en parut pas plus ému qu'il l'avoit été à la vue des Circassiennes qu'il lui avoit été chercher avec tant de fatigue & de soin.

Il y avoit environ un mois que le roi de Georgie & la princesse étoient chez Holonja, qui s'efforçoit de leur plaire par toute sorte d'attentions & de respects, lorsqu'il les pria de trouver bon qu'il leur présentât un frère qu'il avoit, & qui revenoit d'un long voyage, d'où il avoit rapporté des richesses considérables. Malekalsalem avoit trop d'obligation à Holonja pour lui refuser cette grâce, & Gulchenraz, quelque répugnance qu'elle eût à se laisser voir sous les habits de son sexe qu'elle avoit repris en arrivant à la Chine, consentit à le recevoir. Après les premières civilités qui se font entre personnes de distinction, on se mit à table, & Uzum-quey, c'est ainsi que se nommoit le frère d'Holonja, y fit paroître tant d'esprit & de vivacité, qu'il attira plus d'une fois les regards de la princesse; mais si elle le vit avec quelque attention, il fut lui-même tellement touché des charmes de Gulchenraz, & il goûta si bien la délicatesse de son esprit, que peu s'en

fallut qu'il ne lui déclarât sa passion sur le champ. Rétenu cependant par la présence de Malekalfalem, qui avoit quitté l'habit de derviche, & que Holonja lui avoit dit être père de cette belle fille, ainsi que par une noble fierté qui régloit toutes ses actions, il attendit un temps plus favorable, & que ses respects lui fissent comprendre ce que son cœur ressentoit pour elle. Il ne manqua pas de se rendre assiduellement chez son frère à l'heure des repas; & découvrant à tous momens de nouvelles grâces dans l'objet de ses vœux : Que nous sommes heureux, mon cher frère, s'écria-t-il un jour dans un transport qu'il ne put retenir, que le sultan de la Chine ignore le trésor que nous avons dans cette maison, la glace de son cœur seroit bientôt fondue aux rayons des beaux yeux de votre charmante hôtesse, & j'en mourrois de douleur. Mais je m'égare, continua-t-il : pardonnez, belle Gulchenraz, ce mouvement involontaire, & ne soyez pas offensée d'une déclaration aussi impétueuse; le respect saura toujours mettre des bornes à ma passion, quelque vive qu'elle puisse être..... La princesse rougit en ce moment; elle fut combattue pendant quelque temps par l'inclination secrète qu'elle ressen-

toit pour Uzum-quey , & par la fierté qui régloit toutes ses actions ; mais se levant avec précipitation : Uzum-quey , lui dit-elle avec des yeux irrités , vous ignorez qui je suis , & il est bon de vous apprendre la distance qu'il y a de vous à moi ; le roi de Georgie que vous voyez devant vos yeux est mon père ; jugez si nos conditions sont égales ; rentrez en vous-même , & ne sortez pas davantage du respect que vous me devez , si vous ne voulez pas que je quitte aussitôt la maison de votre frère. Vous êtes la princesse de Georgie , s'écria Uzum-quey en ce moment ? O ciel ! que viens-je d'apprendre , & que vais-je devenir ? Ah ! belle Gulchenraz , que ne suis-je en ce moment le sultan Tongluk , pour vous offrir un cœur digne de vous !

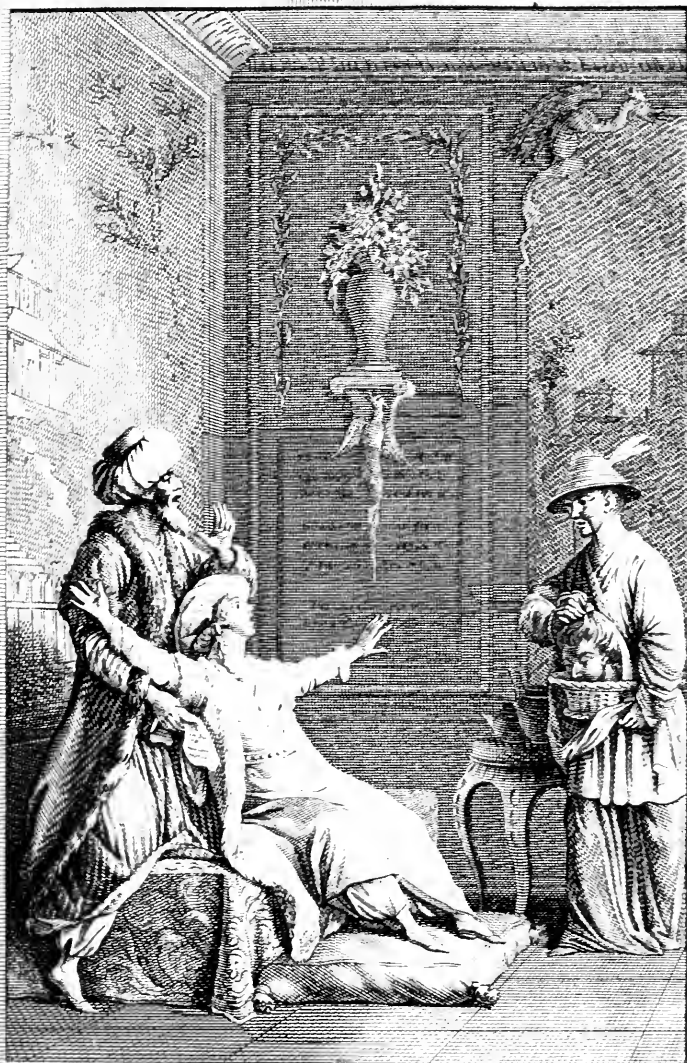
Vous n'en seriez pas plus aimable à mes yeux , répliqua modestement la princesse ; l'éclat du trône ne m'éblouit pas ; & le monarque de la Chine , tout puissant qu'il est , n'auroit pas plus de droit qu'un autre sur mon cœur , si je ne ressentais pour lui cette secrète sympathie , sans laquelle le roi mon père m'a promis de ne point disposer de ma main ; je vous avouerai même quelque chose de plus pour soulager la douleur
que

que je vois peinte dans vos yeux , & je l'avouerai sans rougir : dès le premier jour que je vous ai vu , j'ai ressenti plus que de l'estime pour vous ; j'ai souhaité que vous fussiez né prince , & que vous eussiez assez de courage pour remettre mon père sur le trône de Georgie , dont le traître Dilsenghin , roi de Bitlis , nous a privés par surprise ; je vous aurois préféré à tous les monarques du monde , & l'aveu de mon père , qui vous aime , auroit confirmé mon choix. Mais ces discours sont superflus ; je suis élevée sur le trône , & ce n'est que sur le trône que je dois disposer de mon cœur.

Uzum - quey se jeta en ce moment aux pieds de Gulchenraz. Madame , lui dit-il , je connois la témérité de mon amour , je ferai tous mes efforts pour le vaincre , & je ne vous parlerai jamais d'une passion qui vous offense. Alors , s'étant retiré rempli de confusion , Holonja demanda mille fois pardon à Malekalfalem & à la princesse de l'indiscrétion de son frère. Cet amant affligé fut plus de huit jours sans oser se présenter devant Gulchenraz ; mais en ayant reçu un ordre exprès , il parut à ses yeux avec tant de timidité & de marques de douleur , que le roi en ayant pitié , ordonna à sa fille

de le rassurer par quelques marques de bontés : Uzum-quey , lui dit-elle , reprenez votre première gaîté , j'oublie l'offense que vous m'avez faite , & vivons , je vous prie , dans la familiarité où nous étions avant que nos plaisirs fussent troublés par l'aveu d'une passion à laquelle je ne puis & ne dois point répondre. Uzum-quey obéit ; il reprit son ancienne façon de vivre , & s'aperçut , avec une extrême satisfaction que Gulchenraz ne paroissoit pas s'en choquer. Il y avoit déjà cinq mois qu'il voyoit tous les jours la princesse , lorsqu'entrant un jour dans son appartement : seigneur , dit-il à Malekalfalem , vous êtes vengé ; Dilsenghin n'est plus ; vos fidèles sujets vous attendent avec une extrême impatience. Voici la lettre que vos visirs vous adressent ; & pour vous en convaincre encore mieux , regardez la tête du roi de Bitlis que je vous apporte dans cette corbeille.

Quelle fut la surprise de Malekalfalem & de Gulchenraz à cette vue ! La tête encore sanglante de leur ennemi , & la lettre signée par tous les visirs de Georgie ne leur permettoit pas de douter de ce qu'ils voyoient. Par quel enchantement , s'écrièrent-ils , avez-



*Regardez la tête du Roi de Bittis que je vous
apporte dans cette corbeille .*

vous pu exécuter des choses qui paroissent si impossibles ? Rien ne l'est à l'extrême désir que j'avois de rendre service à la plus belle princesse de la terre , répondit modestement Uzum - quey ; vous partirez quand il vous plaira , madame , pour la Georgie , avec le roi votre père , & je vous y conduirai en moins de quatre heures. En moins de quatre heures ! reprit la princesse. Ah ! seigneur , quelqu'envie que j'aie de retourner à Teflis , je ne suis point de ce voyage ; il me paroît trop surnaturel & trop périlleux , & j'aime mieux que mon père & moi nous prenions la route ordinaire , que de hasarder ainsi notre vie. Elle ne courra aucun risque , continua Uzum-quey ; & quand je vous aurai appris par quel moyen vous êtes vengée , vous ne craindrez plus la voiture qui doit vous conduire à Teflis. Mais le souper est prêt , & mon frère , pour vous marquer la joie qu'il a de votre rétablissement , veut nous régaler ce soir. Je vous raconterai , après le repas , de quelle manière se sont exécutées tant de merveilles.

Malekalfalem & la princesse passèrent dans l'appartement destiné pour le souper ; ils y trouvèrent les mets les plus délicieux ,

28 CONTES CHINOIS ;

fur-tout un cochon (1) de lait , farci , le tout servi d'une extrême propreté ; & s'étant mis à table , ils se livrèrent à la joie la plus parfaite.

Que je vous ai d'obligation ! s'écrioit de temps en temps le roi de Georgie. Non , mon cher Uzum - quey , je ne puis assez la reconnoître , & il n'y a que Gulchenraz qui puisse m'en acquitter envers vous. Vous n'êtes pas né prince , il est vrai , mais la naissance dépend - elle de nous ? La vraie noblesse consiste dans la vertu & dans les belles actions , & non dans une suite d'ancêtres que nous déshonorons souvent par des actions indignes. Quelle joie n'aurois-je pas , que ma fille voulût vous accepter pour époux ! Ah ! s'il lui faut un trône , je vous abandonne le mien , & je m'estimerois heureux d'être votre premier sujet.

Uzum-quey voyant que Gulchenraz ne s'opposoit pas aux intentions du roi son père , se jeta à ses pieds. Confirmez , lui dit-il , adorable princesse , confirmez les volontés de Malekalfalem , mais qu'il ne lui en coûte pas le trône ; je renoncerois plutôt à la

(1) La chair de pourceau est un mets exquis à la Chine.

possession de ma reine , que de priver ce monarque de ses droits.

La princesse relevoit son amant d'un air fort interdit ; elle souffroit , sans s'y opposer , qu'il lui embrasât les genoux & qu'il lui baisât la main ; & Malekalfalem les caressoit l'un & l'autre de la manière la plus touchante , lorsque l'on entendit un grand bruit dans l'antichambre , les portes s'ouvrirent avec violence , & l'on vit en un moment entrer plus de trente esclaves noirs le sabre levé , & à leur tête un jeune homme , d'environ trente ans , plus beau que ce que l'on peut s'imaginer. Perfide Holonja , s'écria-t-il ! est-ce ainsi que tu en agis avec ton maître ? Tu me présentes des esclaves qui sont le rebut de la Circassie , & tu gardes pour toi une beauté qui feroit honte aux Houris ; ah ! je t'apprendrai à te jouer ainsi de moi.

Ces paroles prononcées avec une excessive colère , & la confusion où se trouvèrent Holonja & Uzun-quey , firent connoître à Gulchenraz qu'un homme qui parloit d'un ton si absolu , ne pouvoit être que Tongluk. Roi de la Chine , lui dit-elle avec fierté , les personnes de mon rang n'ont point coutume d'être présentées à tes pareils comme

esclaves ; on ne les recherche que par la voie des ambassadeurs : je suis princesse de Georgie , & tu vois le sultan Malekalsalem mon père ; un perfide usurpateur nous avoit obligés de sortir de nos états , & la fortune , qui , depuis ce moment , sembloit nous avoir livrés à ses revers les plus terribles , vient de se déclarer en notre faveur ; l'aimable Uzum-quey a réparé ses caprices , en nous rétablissant sur un trône que Dilsenghin , roi de Bitlis , avoit envahi sur nous ; tu fais de quelle manière un prince tel que toi doit en agir avec ses pareils ; traite nous donc avec toute la dignité due à notre caractère , & pardonne à Holonja de ne t'avoir point averti que nous étions logés chez lui ; je le lui avois défendu , puisqu'aussi bien ma vue n'auroit fait qu'augmenter en toi l'aversion que tu as pour tout notre sexe. Ah ! madame , s'écria le sultan de la Chine , quelle injustice vous faites à vos beaux yeux ! ignorez-vous leur pouvoir , & les avez-vous crus incapables de toucher mon cœur ? Oui , adorable princesse , vous seule étiez en état de dissiper la froideur qui l'entouroit ! Vous n'êtes née que pour faire des miracles ; mais , que vois-je ! vous changez de couleur ; ah ! mon amour vous

gêne ; Uzum-quey , l'aimable Uzum-quey , que j'ai vu à vos genoux , c'est ainsi que vous venez de le nommer , a trouvé le moyen de vous plaire..... Seigneur , interrompit en ce moment Malekalfalem , je vois votre amour avec douleur ; mais les obligations que nous avons à Uzum-quey sont si fortes , que je n'ai pu les payer qu'en lui donnant Gulchenraz pour épouse : oh ciel ! s'écria Tongluk , quoi ! la charmante Gulchenraz préféreroit un simple particulier au monarque de la Chine. Oui , seigneur , reprit la princesse avec fermeté , j'aimois Uzum-quey sans qu'il le fût , & avant même qu'il nous eût rétabli sur le trône ; il a mis , depuis ce temps , la tête de notre ennemi sous nos pieds ; ce service lui a acquis sur mon cœur un empire que l'aveu de mon père autorise ; je le regarde , dès ce moment , comme mon époux , & toutes les puissances de la terre ne sont pas capables de me faire changer de résolution : au reste , seigneur , continua la princesse , d'un ton moins élevé , je me fais fort mauvais gré d'avoir dérangé la froideur de votre tempérament ; assez d'autres rempliront une place que je n'ambitionne pas ; car enfin votre heure est venue ; & s'il est vrai que vous

ayez pu m'aimer , comme votre majesté m'en assure , vous ne ferez pas long - temps sans vous attacher à quelque belle sultane , qui répondra plus favorablement que moi à votre tendresse.

Que dit l'heureux Uzum-quey à des sentimens si nobles & si flatteurs , poursuivit le sultan de la Chine ? Je dis , répliqua ce tendre amant , en se jetant aux pieds de la princesse , que mon bonheur passe mes espérances ; que j'ai enfin trouvé ce que je cherchois depuis si long - temps , un cœur désintéressé , & qui en moi n'aimât que moi-même ; mais , adorable Gulchenraz , il est temps de me faire connoître pour ce que je suis ; pardonnez-moi cet innocent artifice qui m'assure de votre cœur ; vous voyez dans Uzum - quey le vrai roi de la Chine , dont celui qui vient de si bien jouer son personnage , n'est que le fantôme ; je connois le fond de votre ame , je ne dois point votre amour à mon rang ; l'amant seul a obtenu l'aveu d'une passion dont le monarque n'a pu avoir la préférence : j'ai le consentement du roi votre père , vous êtes vengée de Dilsenghin , par le secours d'un de mes mandarins (1) , devant lequel la nature est

(1) On a compté à la Chine neuf ordres de man-

sans aucun voile , & qui , maître des élémens , commande aux génies qui les habitent , avec une autorité si absolue , qu'ils tremblent à sa voix. Que vous restet-il à désirer après l'aveu que vous venez de faire en ma faveur ? Venez , ma chère princesse , venez monter sur un trône , où vous allez faire le bonheur du roi de Gannan , & l'admiration de toute la Chine.

Malekalfalem & Gulchenraz étoient si surpris d'un pareil dénouement , qu'ils en étoient comme immobiles ; mais le faux monarque s'étant retiré avec sa suite , par l'ordre de Tongluk , & Holonja ayant confirmé la vérité de ce qui s'étoit passé , en se prosternant aux pieds de la princesse de Georgie , pour lui demander pardon de cette petite trahison , elle le releva en lui donnant sa main à baiser. Quoi , s'écria-t-elle , je trouve dans Uzum-quey le sultan

darins , & chaque ordre est divisé en deux degrés , qui ont des marques particulières pour les distinguer ; mais cependant il n'y a véritablement que trois sortes de mandarins : les premiers sont gouverneurs de province ; les seconds sont mandarins d'armes , & ont le commandement des troupes ; & les troisièmes sont mandarins de la Loi ou des lettres , & exercent la justice.

34 CONTES CHINOIS,

qui commande en ces lieux ! Est-ce une illusion ? Et tout ce qui vient de se passer n'est-il point l'effet d'un rêve ? Non , madame , reprit l'amoureux sultan , rien n'est plus vrai , qu'il ne tient qu'à vous de rendre heureux le roi de la Chine. Holonja avoit excité ma curiosité , en me parlant d'une belle étrangère qu'il avoit chez lui , & dont le cœur , disoit-il , étoit aussi insensible que le mien ; je vous ai vue plusieurs fois sous différens déguisemens , je me suis fait passer pour frère d'Holonja , afin de connoître plus particulièrement vos sentimens ; ils n'ont fait qu'augmenter l'estime , l'amour que j'avois conçu pour vous , à la première vue ; vous avez dû vous en appercevoir , & quel fut mon étonnement , quand j'appris que vous étiez la princesse de Georgie , ce que Holonja m'avoit caché jusqu'alors. Dans le dessein de vous venger du traître Dilsenghin ; j'ai eu recours au célèbre Fum-Hoam , ce mandarin de la loi dont je viens de vous parler ; il m'a transporté à Tesslis en moins de trois heures ; je suis entré par ce moyen dans la chambre de l'usurpateur , je l'ai reveillé le sabre à la main , & je l'ai provoqué au combat. Le lâche a eu recours aux supplications les plus honteuses ; je n'ai

pas cru devoir ménager ce scélérat , je lui ai ôté la vie ; & Fum-Hoam ayant assemblé vos principaux visirs , je leur ai montré la tête de votre ennemi ; je leur ai reproché leurs foiblesses , d'avoir reconnu ce traître pour leur souverain. A cette vue , ils ont tous poussé mille cris de joie ; j'ai fait faire alors main basse sur ses favoris , & sur ceux qui n'ont pas voulu reconnoître leur roi légitime ; enfin , maître absolu dans la ville de Tefflis , j'ai nommé deux de vos principaux visirs pour gouverner vos états , jusqu'au retour du roi votre père ; & après avoir reçu d'eux la lettre que j'ai remise entre ses mains , je suis reparti comme un éclair avec Fum-Hoam , & , en aussi peu de temps , j'ai rapporté à Tunquin la tête de votre ennemi. Voilà , madame , ce que l'amour que j'ai pour vous m'a fait entreprendre : cet amour ne fera-t-il pas récompensé par le don de votre cœur ? Et différerez-vous à vous rendre aux tendres empressemens d'un prince qui vous adore ?

Chaque circonstance du récit du sultan de la Chine , augmentoit l'étonnement de Malekalsalem & de Gulchenraz. Seigneur , reprit-elle en rougissant , je vous aime ; & puisque j'en ai fait la déclaration , il n'y a

qu'un moment, il n'est plus temps de le dissimuler; mais ma religion est au-dessus de mon amour; vous êtes idolâtre, & je suis musulmane; vous adorez plusieurs monstres, dont la figure seule est horrible, & devroit vous faire abandonner leur culte. Je ne connois qu'un seul Dieu, dont Mahomet est l'envoyé & le grand prophète; vous ajoutez foi au passage des ames d'un corps dans un autre; c'est un des principaux points de votre docteur (1) Chacabout, que je tiens absurde & ridicule. Voilà mes sentimens, seigneur; jugez si nous pouvons être attachés ensemble par des liens éternels, à moins que vous ne me juriez, par les sermens les plus forts, que je pourrai faire librement tous les exercices de ma religion dans Tunquin. Ah! madame, s'écria Tungluk, je le jure par ma tête, qu'elle

(1) Chacabout, nom d'un solitaire qui enseigna la métempsychose, le passage des ames d'un corps dans un autre. Il promit une joie infinie à ceux qui observeroient sa loi; & assura que ceux qui l'ayant reçue, n'y auroient pas obéi exactement, passeroient en divers corps pendant trois mille ans, avant que d'entrer dans le lieu des bienheureux. Ce Chacabout répandit sa secte dans tout le royaume de Siam, dans une partie du Japon, & delà dans le Tunquin où il mourut.

serve de but aux flèches de mes plus cruels ennemis , si jamais j'entreprends de vous gêner dans votre religion ; mais je me flatte que vous ne ferez pas toujours si entière dans vos résolutions , & que l'illustre Fum-Hoam vous fera connoître visiblement votre erreur ; il m'a assuré que bientôt les Chinois & les Georgiens seroient soumis à la même divinité. S'il ne vient pas à bout de ce qu'il m'a promis , je jure , par le même serment , non-seulement de me ranger de votre parti , & de reconnoître votre Mahomet pour le véritable envoyé de Dieu , mais encore de détruire tous les pagodes de mon empire , & de fouler aux pieds les statues qui sont les objets de nos adorations. Sur cette assurance , reprit Gulchenraz , je suis à vous seigneur , voilà ma main. Alors Tongluk , transporté de joie , conduisit sa nouvelle épouse à son palais , à travers une haie de soldats , qui tenoient chacun à la main un flambeau de cire odoriférante. Fum-Hoam & les autres mandarins firent sur le champ les cérémonies du mariage ; & ces charmans époux , après avoir conduit Malekalfalem dans un appartement superbe , se retirèrent ensuite dans le leur , où ils se mirent au lit.

Après avoir donné les premiers jours aux plaisirs, qui suivent ordinairement un mariage fait par l'amour, la reine se ressouvint du mandarin. Seigneur, dit-elle au sultan, vous m'aviez promis de m'amener Fum-Hoam; pourquoi ne m'en parlez-vous plus? Il attend vos ordres, ma belle reine, répondit Tongluk, qu'on aille le chercher. Le mandarin arriva au bout d'un quart d'heure, & après avoir rendu aux deux sultans & à la reine les respects qui leur étoient dus, il reçut ordre de s'asseoir sur une pile de carreaux de velours. Illustre & savant Fum-Hoam, lui dit alors Gulchenraz, un homme, à qui j'ai tant d'obligation, & qui a remis le roi mon père sur le trône, d'une manière si extraordinaire, ne peut être parvenu à ce degré de sagesse & de capacité, que par des aventures bien singulières; je vous avoue que je serois fort curieuse de les savoir de votre bouche. Il est très-aisé de vous contenter, madame, dit alors le mandarin; mais je commence par prévenir votre majesté, que je doute fort qu'elle ajoute foi à ce que j'aurai l'honneur de lui raconter; je fais qu'elle est si prévenue contre les principes de notre religion, qu'elle regardera comme autant de

fables des vérités qui en font tout le fondement ; cependant , puisqu'elle veut être instruite des principaux événemens auxquels j'ai eu part , il est bon qu'elle soit informée que notre ame est comme un caméléon , qui , suivant les différens corps où elle passe , y prend des impressions différentes , y est sujette à toutes les passions du corps qu'elle occupe ; c'est ce qu'il faut , madame , que vous ayez la bonté de me passer , quelque répugnance que vous ayez à le faire , si vous voulez entendre le récit d'histoires assez surprenantes , & qui vous convaincront de la vérité de ce que je vous avance. J'ai paru dans toutes les parties du monde , sous des formes très-oppoées ; j'ai été par conséquent de toutes sortes de religions & de tout sexe , & j'ai , par un pouvoir singulier , conservé jusqu'à présent , le souvenir des principaux faits qui sont arrivés sous mes yeux , ou auxquels j'ai eu quelque part. Cela doit être fort curieux , reprit Gulchenraz en riant : commencez en dont le récit ; je promets de vous écouter avec un plaisir extrême , & de ne point vous chicaner par des réflexions qui pourroient vous embarrasser ; j'attendrai , à vous proposer mes difficultés , que vous ayez achevé tout ce

que vous avez à me dire , & que vous foyez parvenu à l'état du mandarin sous la figure duquel je vous vois à présent ; mais comme ce récit sera , suivant toutes les apparences , d'une assez longue haleine , je vous donnerai tous les soirs , les momens d'intervalle de la promenade au souper , que j'avois destiné à la musique & au concert. La princesse ayant alors fait connoître par son silence qu'elle attendoit que Fum-Hoam parlât , ce grave mandarin prit ainsi la parole.

P R E M I È R E S O I R É E.

Histoire du mandarin Fum-Hoam.

J E ne puis , madame , me rappeler mes premières aventures sans quelque horreur , puisqu'au moment que je quittai la sphère céleste pour descendre en terre , j'animai un malheureux enfant qui devint par la suite un monstre de cruauté. Ce fut en Perse que je naquis sous le nom de Piurasb ; mon père , qui étoit un pauvre berger , m'avoit laissé fort peu de biens ; mais je fis tant par

mes intrigues , que m'étant poussé auprès de Siamek , l'un de vos rois Pischdadiens (1), je parvins aux honneurs & aux premières dignités. Quoique le luxe épouvantable , dans lequel je vivois , dût me faire regarder les honneurs avec une espèce de mépris , la soif extrême de dominer s'empara tellement de mon ame , que , pour y parvenir , je me mis au-dessus de tous les scrupules ; favori de Siamek , j'avois la liberté de l'aborder à tous les momens du jour. Je me laissai de ramper sous lui , je l'assassinai impitoyablement , & m'emparant ensuite du trône avec facilité , j'y commis tant de crimes , que l'on m'y regarda bientôt comme un tyran abo-

(1) Pischdad , ce mot signifie en persan un bon justicier ; il a été le surnom & le titre de Houschenk II , roi de la première race des princes qui ont régné en Perse , & qui ont pris de lui le nom de Pischdadian ou Pischdadiens. Cette première race ou dynastie , si l'on en croit les Persans , est la plus grande du monde ; en effet , elle comprend tous les rois qui composent les monarchies des Assyriens , Caldéens , Babyloniens , Mèdes & Perses.

Siamek étoit fils de Caïoumarrath , auquel les historiens donnent mille ans de vie. Il y en a quelques-uns qui ne comptent point Siamek parmi les rois , parce qu'ils prétendent qu'il mourut avant son père ; d'autres assurent qu'il régna après lui.]

minable ; il n'est point de violence & d'injustice que je ne commisse , & point de nouveau supplice que je n'inventasse pour donner la mort à ceux qui s'opposoient à mes volontés ; mais le ciel , las sans doute de me voir commettre tant de crimes , voulut m'humilier par les maladies les plus cruelles. L'extrême désordre dans lequel j'avois vécu dès ma plus tendre jeunesse , avoit causé une si grande corruption dans mes entrailles , que je devins , quoique vivant , la pâture des animaux les plus vils , sans qu'il fût possible de m'en délivrer ; & mon corps n'étant plus qu'un grand ulcère , je mourus dans les tourmens les plus longs & les plus horribles , & laissai dans la Perse un exemple épouvantable de la justice divine. Mais , madame , poursuivit Fum-Hoam , apprenez une métamorphose étonnante par sa singularité , mon ame n'eut pas plutôt quitté le corps de ce cruel roi de Perse , qu'elle se trouva renfermée dans celui d'une puce.

Si je me sentis humilié par ce changement , j'eus du moins encore pour quelque temps la satisfaction de ne me point voir privé du sang humain , dont j'avois été si avide ; j'eus même bientôt sujet d'exercer dans ce petit corps des mouvemens singuliers

de vengeance. Etant Piurash , j'avois un fé-
rail rempli des plus belles filles de tout l'o-
rient , gardées par des esclaves , que le
moindre de mes regards faisoit trembler de
frayeur : à peine eus-je cessé de vivre , que
celle de mes femmes que j'avois aimé le
plus , & que je croyois répondre de bonne
foi à ma tendresse , suivit sans crainte tous
les mouvemens de son cœur ; elle aimoit
à la fureur un jeune persan qui travailloit à
mes jardins , & qui , pour y entrer sans
conséquence , contrefaisoit le fol ; elle l'in-
troduisit dans sa chambre , & lui donna la
place que j'occupois ordinairement. Vous ne
pourrez vous empêcher de rire , madame ,
quand je vous dirai que je crevois de rage
dans mon petit corps d'entendre les raille-
ries de la sultane favorite à mon sujet , les
imprécations qu'elle donnoit à ma mémoire ,
& les transports avec lesquels elle recevoit
les caresses de son amant ; je m'élançai de
fureur en ce moment sur le plus beau corps
qu'il y eut dans toute la Perse ; je le mis
tout en sang par mille piquûres ; & ma co-
lère redoublant à chaque instant , elle m'a-
veugla tellement , que je me jetai de moi-
même dans les doigts de ma perfide sultane ,
où je reçus bientôt la mort. Ah , ah , s'é-

cria Gulchenraz en riant, la plaisante & risible aventure; & que devint ensuite l'ame qui occupe aujourd'hui le corps de l'illustre Fum - Hoam? Vous plaisantez, Madame, reprit le mandarin; je savois bien que le dénouement de cette histoire vous feroit sortir de votre sérieux; mais quoique vous la regardiez comme une fable, elle n'en est pas moins vraie.

Histoire du charlatan indien, & de son chien.

AU sortir du corps de cet insecte, poursuivit Fum-Hoam, je passai dans celui d'un petit chien appartenant à un charlatan appelé Kalem, qui étoit pour lors à Arracan (1); mon instinct égaloit l'esprit humain: j'étois d'une extrême beauté, d'une docilité surprenante, chacun vouloit m'acheter; mais le charlatan me mettoit à un si haut prix, que personne ne s'offroit pour en donner la somme qu'il demandoit; on ne parloit dans tout Arracan que de mes gentilleses; elles

(1) Ville capitale d'un royaume du même nom, sur la rivière de Marteban, dans l'Inde au-delà le Gange.

excitèrent la curiosité d'une très-riche & très-jolie veuve ; elle fit appeler mon maître ; mais en entrant chez elle , il fut tellement ébloui par la vivacité de ses yeux , qu'il changea d'intention à mon sujet. Deriai , c'est ainsi que se nommoit cette veuve , se récria d'abord sur ma petite figure ; après avoir vu tous mes exercices , elle en fut encore plus enchantée ; combien voulez-vous me vendre ce petit animal , dit-elle à Kalem ? Madame , reprit-il , il n'est plus à vendre , il est à vous dès à présent , mais à une condition que je crains que vous n'acceptiez pas ; je n'ai pu soutenir la vue de tant de beautés sans en être vivement touché ; je vous aime , madame , & quoique je passe en ces lieux pour un charlatan , je suis d'une naissance illustre ; répondez à ma tendresse , & permettez que je sois heureux auprès de vous : voilà le prix que je mets à mon chien.

Deriai fut si surprise de cette proposition , qu'elle en entra dans une violente colère ; qui que tu sois , lui dit-elle , fors de ma présence , si tu ne veux que j'appelle mes esclaves pour te faire affommer. Je ne vous le conseillerois pas , madame , lui dit mon maître , je crains peu vos menaces , & je

repousserois bientôt vos mauvaises volontés. La belle veuve, outrée de ces discours, fit venir ses esclaves, & leur ayant ordonné de maltraiter Kalem, il n'eut pas plutôt soufflé sur eux une poudre qu'il tira d'une boîte de coco, que, loin de s'attaquer à lui, ils se chargèrent les uns les autres avec tant de fureur, qu'ils tombèrent bientôt après à terre comme morts. Alors Kalem adressant la parole à Deriai, vous connoissez une partie de mes secrets, lui dit-il; je vous laisse, madame, dans l'étonnement où vous êtes : vous réfléchirez sur la passion toute respectueuse que je ressens pour vous. Je me présenterai dans quatre jours à votre porte avec mon chien; j'espère que vous me recevrez plus favorablement qu'aujourd'hui.



Le mandarin Fum-Hoam alloit poursuivre son histoire, lorsqu'on vint avertir la reine que le souper étoit servi. Ah! j'en suis fâchée, dit-elle; je meurs d'envie de savoir quel accueil la belle veuve fit au charlatan. C'est ce que votre majesté saura demain, reprit le mandarin; je ne manquerai pas,

madame , de me trouver à l'heure marquée à la porte de votre cabinet. Je vous en prie , ajouta-t-elle , vous ne sauriez me faire plus de plaisir : alors , s'étant levée pour aller se mettre à table avec le sultan son époux & le roi de Géorgie , Fum - Hoam se retira chez lui.

DEUXIÈME SOIRÉE.

Suite de l'histoire du charlatan indien , & de son chien.

LA reine de la Chine étant, le lendemain , rentrée de la promenade , trouva le mandarin qui l'attendoit ; elle le fit passer dans son cabinet ; & chacun s'étant mis à sa place , il reprit ainsi la parole. Mon maître s'étant retiré , laissa la belle veuve dans un étonnement extrême ; la jeunesse , la bonne mine , & l'extrême propreté de Kalem , lui repassèrent plus d'une fois dans l'esprit ; mes petites gentillesse l'occupèrent sans cesse ; & ce fut avec une extrême impatience de sa part que le quatrième jour arriva. On nous introduisit dans sa chambre ,

suivant ses ordres ; & mon maître m'ayant d'abord remis entre ses mains , se jeta ensuite à ses genoux : belle Deriai , lui dit-il , oubliez , je vous en conjure , l'insulte que je vous ai faite dernièrement : j'y fus contraint pour éviter les effets de votre colère ; mais si c'est vous offenser que de vous dire que l'on vous aime , je vous avoue que je suis aujourd'hui mille fois plus coupable que dans ma première visite : au reste , madame , je ne vous offre point un cœur indigne de vous ; je suis fils d'un visir du roi de Golconde. Mon père , qui n'a que moi d'enfans , a voulu me marier contre mon inclination ; j'ai fui un engagement pour lequel j'avois une extrême répugnance ; ses menaces m'ont fait sortir de Golconde avec une bourse pleine d'or que je lui ai enlevée : j'ai parcouru les Indes & une partie de la Perse pendant deux ans ; je me suis lié de société avec le plus habile charlatan de l'orient ; j'ai gagné sa confiance ; il ne m'a caché aucun de ses secrets , & nous reprenions ensemble la route de Golconde (1) , parce que j'ai appris que mon père y étoit mort , lorsque j'ai eu le

(1) Grande ville dans la presqu'isle , entre le Gange.
malheur

malheur de le perdre à Bantan (1) par un accident causé par le feu , & dont toute sa science n'a pu le préserver. Il étoit allé souper à la campagne chez un grand seigneur , où il fit la débauche ; l'on y passa une partie de la nuit à table , & le vin leur ayant échauffé la cervelle , ils s'endormirent dans la salle du festin ; les esclaves suivirent l'exemple de leur maître ; & l'un d'eux ayant , dans l'ivresse , mis le feu dans une espèce d'office voisin de la salle , ils furent tous étouffés avant qu'on eût pu leur porter aucun secours ; je ressentis une douleur sans égale de sa perte ; je m'emparai de toutes ses drogues , & du livre où étoient renfermés ses secrets. J'e vins à Aracan dans le dessein d'y faire fort peu de séjour ; les gentilleses de mon chien excitèrent votre curiosité , vous me fîtes appeler dans votre maison , & depuis ce moment , j'ai perdu entièrement ma liberté. Devenez mon épouse , belle Deriai ; ne différez plus le bonheur du plus amoureux de tous les hommes , & venez à Golconde y partager

(1) Ville maritime , célèbre pour son commerce ; elle est située dans la partie occidentale de Java , près du détroit de la Sonde , & vis-à-vis l'isle de Sumatra.

avec moi des biens immenses que le vifir mon père m'a laissés en mourant.

Mon maître , poursuivit Fum - Hoam , prononça ces paroles d'un ton si passionné , que Deriai se laissa vaincre ; elle lui donna sa foi , reçut la sienne ; & je les vis peu de temps après se féliciter l'un & l'autre sur le bonheur qu'ils avoient de se posséder mutuellement. Après avoir pris des mesures justes pour se voir souvent , Kalem se retira , & me laissa à sa nouvelle épouse , que j'ai-
mai bientôt au-delà de tout ce que l'on peut s'imaginer. Rien en effet n'étoit plus aimable qu'elle ; l'on voyoit sans cesse l'amour voltiger dans ses yeux , qui paroissoient plus clairs & plus brillans que deux étoiles ; il y avoit une grâce enchantée , répandue dans toutes ses actions ; son ris , ses paroles les plus communes , ses moindres mouvemens , ses soupirs , ses plaintes , tout , jusqu'à ses mépris , avoit un certain charme qui alloit droit au cœur. Jugez , madame , si Kalem devoit s'estimer heureux dans la possession d'une si charmante épouse.

Comme la jalousie a toujours les yeux ouverts , un jeune seigneur indien , qui étoit fort amoureux de ma nouvelle maîtresse , ne fut pas long-temps sans s'appercevoir des frés-

quentes visites de Kalem ; il en parla à Deriai d'une manière assez méprisante ; elle le traita mal ; & cet amant , outré de dépit , fema dans tout son quartier des bruits fort injurieux à sa réputation. Comme ils parvinrent bientôt jusqu'à elle , elle s'abandonna à une douleur excessive ; elle avoit des raisons pour ne pas déclarer son mariage , il n'y avoit pas deux mois qu'elle étoit veuve , & cette déclaration l'auroit couverte d'infamie ; on lui auroit reproché son incontinence. Kalem lui proposa vainement de partir pour Golconde : elle ne voulut pas donner cette atteinte à sa réputation , & le pria de s'absenter pour quelques jours d'Arracan , afin de dissiper tous ces bruits injurieux. Il obéit avec une peine extrême à un ordre aussi cruel , & fit croire qu'il prenoit la route de Perse.

Deriai pendant ce temps , livrée à la douleur la plus amère , cherchoit dans son esprit quelque expédient pour concilier les intérêts de son amour avec ceux de sa réputation ; elle s'ennuyoit extrêmement de ne point voir Kalem , lorsque , se rappelant que je connoissois parfaitement toutes ses volontés , & que même assez souvent je les faisois entendre à ses esclaves , ses larmes

redoublèrent ; elle me baïsa avec tendresse. Ah ! plût aux Dieux , dit-elle , que tu pusses en ce moment m'amener ici mon cher époux , comme tu faisois venir mes esclaves à mes moindres signes , quelle obligation ne t'aurois-je pas ! A peine , madame , Deriai eût-elle achevé de parler , que sautant de dessus elle , je descendis promptement l'escalier , & j'eus la fortune si favorable , que sortant par un trou de la muraille par où s'écouloient les eaux , je rencontraï dans la rue Kalem déguisé en vieille , mais si parfaitement changée de figure , que sans l'odorat que j'avois extrêmement fin , je n'aurois jamais pu le reconnoître : je sautai dans ses bras , je lui fis mille caresses ; & ce tendre époux se servant de ce prétexte pour entrer dans la maison , heurta à la porte , & se fit présenter à Deriai comme une bonne femme de ses voisines , assez pauvre , qui lui rapportoit son chien qu'elle venoit de trouver dans la rue. Deriai n'eut pas de peine à reconnoître Kalem sous l'habit de vieille , d'autant plus qu'en lui serrant la main , elle vit quelques larmes couler de ses yeux. Elle fit retirer ses esclaves , & après avoir passé une heure entière entre ses bras , sans presque pouvoir ouvrir la bouche , tant elle étoit pénétrée de joie.

& de douleur , elle fit entendre dans sa maison qu'elle ne pouvoit mieux récompenser cette bonne femme du service qu'elle venoit de lui rendre , qu'en la gardant pour avoir l'œil sur ses esclaves ; Kalem resta donc avec Deriai , & jouissoit tranquillement du plaisir d'être aimé d'une des plus belles femmes des Indes , lorsque son bonheur cessa tout d'un coup par l'accident le plus étrange.

TROISIÈME SOIRÉE.

Suite de l'histoire du charlatan indien , & de son chien.

KALEM & sa chère épouse étoient tellement enivrés de leur bonheur , qu'ils étoient sans cesse occupés l'un de l'autre ; le passage si subit de la tristesse à la joie causa à ma maîtresse beaucoup d'émotion ; & la fièvre lui étant survenue pendant quatre ou cinq jours que Kalem passa au chevet de son lit , on me négligea tout - à - fait , & l'on oublia de me donner de l'eau : je couchois ordinairement avec une jeune esclave de Deriai , à laquelle je m'étois fort attaché ; elle ne

comprit pas par mes aboyemens & par mes plaintes que je ressentais une soif très-violente, & loin de me donner à boire, elle me présenta des conserves ambrées que j'aimais beaucoup, & qui excitèrent encore l'ardeur extrême qui me brûlait les entrailles; elle parvint à un tel excès, que je me sentis forcé, par une puissance inconnue, de mordre à la cuisse cette jeune fille; soit que la pudeur l'empêchât de découvrir son mal, soit qu'elle ne le crût pas si grand qu'il étoit, elle n'en parla à personne, & laissa pénétrer si avant le venin que je lui avais communiqué, qu'à peine Deriai commençoit à être quitte de sa fièvre, que son esclave tomba dans des symptômes qui firent connaître évidemment les effets de la rage : on découvrit alors l'origine de son mal par l'horreur que j'avois pour l'eau; & l'on en fut encore mieux convaincu quand on me vit, avec des yeux étincelans de fureur, attaquer tous les esclaves de la maison, poursuivre sans aboyer, la gueule béante, & couverte d'écume.

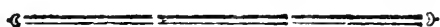
Ma chère maîtresse fut au désespoir de me voir réduit en cet état, & d'être obligée de faire étouffer cette jeune fille; elle sentoit doublement la perte qu'elle alloit faire, outre

a tendresse qu'elle avoit pour moi ; je faisois sentinelle à la porte de sa chambre , lorsqu'elle étoit renfermée avec son époux : mes aboyemens lui faisoient entendre l'approche de ses esclaves , & il n'étoit pas possible qu'elle fût surprise , pendant que je veillois exactement pour sa sûreté. Jugez donc , madame , si ce ne fut pas avec un chagrin violent qu'elle pût se résoudre à ordonner qu'on allât me jeter dans la rivière ; l'on exécuta adroitement ses ordres ; je fus saisi ; on m'attacha une pierre au col , & l'on me porta dans la rivière de Martaban ; Deriai fondeoit en larmes , au souvenir de mes petites gentillesses , & Kalem tâchoit , par les caresses les plus tendres , de dissiper sa douleur , lorsque deux frères de son mari défunt entrèrent dans son appartement , sans qu'elle fût préparée à cette visite ; l'état où ils la trouvèrent avec Kalem , ne leur permit pas de croire que cette fausse vieille fût une femme ; ils soupçonnèrent Deriai de se livrer à la débauche , & se croyant assez convaincus de l'outrage qu'elle faisoit à la mémoire de leur frère , ils se jetèrent sur elle & sur Kalem , qu'elle tenoit entre ses bras , & les percèrent de vingt coups de poignard.

Pendant que cette sanglante & cruelle scène

se passoit, j'étois dans la rivière à me débattre ; je vins à bout de couper avec mes dents la corde attachée à la pierre qui m'avoit fait aller à fond, & étant remonté au-dessus de l'eau, dont la grande froideur avoit amorti ma rage, je me sentis délivré de la brûlante ardeur qui me dévorait, & je repris ma course vers la maison de Deriai ; mais quelle fut ma surprise en y entrant, de n'y trouver que sang & qu'horreur de toutes parts ! Les assassins de Kalem & de ma chère maîtresse étoient encore dans la maison ; je me jetai sur eux, je les mordis où je pus les atteindre, & si ma force avoit égalé ma fureur, je les aurois dévorés. Ayant appris que j'étois malade, ils recoururent aux remèdes ordinaires pour se faire guérir ; mais, soit que nos dieux voulussent les punir de leur brutale cruauté, soit qu'il me fût encore resté quelques mouvemens de rage, ils moururent peu de temps après dans des accès de fureur si violens, qu'ils se dévorèrent eux-mêmes ; pour moi, madame, livré au désespoir, que je témoignois par des hurlemens affreux, qui arrachotent des larmes des assistans, je me jetai sur les corps de ces malheureux époux, de la mort desquels j'étois la cause innocente, puisque j'aurois empêché de les laisser sur-

prendre, si j'avois été dans ma situation ordinaire; je léchai leurs plaies, & me refusant tout aliment, j'expirai bientôt de douleur à leurs pieds, & je fus consumé avec eux sur le même bûcher.



Ah! aimable petit chien, dit alors la reine de Gannan, que je plains ton sort & celui de ces époux infortunés! mais sage Fum-Hoam, vous fûtes sans doute plus heureux dans le corps que vous animâtes ensuite? Pas de beaucoup, madame, répondit le mandarin.

Histoire de Massouma.

SANS sortir des Indes, je passai dans le corps d'une jeune fille de Bishnagar (1), & je naquis de parens autant relevés par la noblesse de leurs ancêtres, que par leurs richesses immenses; on m'appela Massouma, & mon père, qui n'avoit que moi d'enfans,

(1) Ville au pied des montagnes de Gate, qui partage ce royaume entre les deux rois de Golconde & de Visapour.

mit tous ses soins à me chercher un mari digne de moi; lorsque je fus parvenue à l'âge de dix-sept ans, je n'étois nullement belle, au contraire, j'étois même un peu contre-faite; mais cela n'empêcha pas qu'un seigneur des mieux faits de Bishnagar, & d'une bravoure égale à celle des premiers héros des Indes, ne me recherchât en mariage; j'avois beaucoup d'esprit, & ce mérite réparant les défauts de ma personne, nous nous aimâmes avec une passion sans bornes, que la jouissance n'éteignit pas. A peine y avoit-il six mois que nous étions mariés, que la guerre s'étant vivement allumée entre le roi de Bishnagar & celui de Narfingue (1), Mansour, c'est ainsi que s'appeloit mon époux, vint au secours de son prince; il commandoit un des principaux corps de son armée, & , comme un foudre de guerre, il avoit taillé en pièce tout ce qui s'opposoit à sa valeur, & fait panacher entièrement la victoire de notre côté, lorsque se livrant à une ardeur trop inconsidérée, il perça jusques dans l'armée ennemie; tout fuyoit la pesanteur de ses coups; mais n'ayant pu être suivi

(1) Grande ville entre le golfe de Bengale, dans la côte de Coromandel.

des fiens , les ennemis , se voyant ainsi maltraités par un seul homme , tournèrent tête & l'environnèrent ; ils respectèrent vainement sa bravoure , & lui crièrent de se rendre ; Mansour ne répondit à leur honnêteté qu'à grands coups de sabre , & se jetant comme un lion sur eux , il se défendit jusqu'au dernier soupir , & , percé de mille coups , il mourut sur un monceau d'ennemis , faisant envier son sort à ceux même qui le mirent en cet état. Si la mort de mon époux fût arrivée au commencement du combat , les choses auroient bien changé de face ; mais la fortune s'étoit déjà déclarée pour le roi de Bijnagar , qui l'achetoit trop cher , puisqu'il venoit de perdre le soutien de sa couronne. Nos soldats , après la victoire , trouvèrent le corps de mon époux , la fureur étoit encore peinte dans ses yeux ; ils me le rapportèrent en cet état. Ah ! madame , je fus si troublée en ce moment , qu'à peine pus-je proférer la moindre plainte , & répandre une seule larme ; mes yeux se couvrirent d'un voile mortel , & je tombai dans une foiblesse si longue , que l'on eut toutes les peines imaginables à me rappeler à une vie qui m'étoit odieuse.

Déchirer mes vêtemens , m'égratigner le

visage & la poitrine , m'arracher les cheveux , tout cela fut le moindre témoignage de ma vive douleur ; pour l'augmenter encore , je fis embaumer le corps de mon époux , avec les parfums les plus précieux ; je le fis placer sur un lit magnifique , & le jour & la nuit , je lui donnois sans relâche des marques de la tendresse la plus sincère , en l'arrosant abondamment de mes larmes.

Il n'y avoit pas huit jours que je menois une vie aussi triste , lorsqu'une bonne veuve , dont la chambre avoit vue sur ma maison , courut un matin toute essoufflée chez mon père : Seigneur , lui dit-elle , jusqu'à présent votre fille avoit passé pour un modèle de vertu conjugale , venez la voir se démentir , en un moment de cette réputation que nous lui croyions si légitimement acquise ; elle est actuellement entre les bras d'un nouvel amant , qui la console de la perte du brave & illustre Mansour.



QUATRIÈME SOIRÉE.

Suite & conclusion de l'histoire de Massouma.

MON père , continua Fum - Hoam , fut étourdi d'une nouvelle si peu conforme aux sentimens que j'avois fait paroître jusqu'à cette heure. Pressé par les sollicitations de cette femme , il prit son poignard ; & , pénétrant avec elle jusques dans ma chambre , il fut dans une surprise extrême , de ne trouver d'autre objet de ma tendresse que le corps de mon cher époux. C'étoit à sa belle bouche , que la mort avoit alors privée de ses plus vives couleurs , que je donnois mille baisers , lorsque cette femme , sans trop s'informer du motif de ma tendresse , & n'ajoutant foi qu'à une vue troublée , courut avertir mon père du déshonneur qu'elle croyoit que je faisois à sa famille. Peu s'en fallut que le vieillard n'abbatît la tête à cette indiscrete voisine , que la fuite déroba à sa colère. Il me raconta le sujet de sa visite ; & prenant pitié de l'état affreux où j'étois , il ne jugea point de meilleur remède à ma douleur , que

d'ôter de devant mes yeux l'objet de mon affliction. Pour cet effet, il fit, malgré mes instantes prières, & suivant les ordres du roi de Bisnagar, élever un bûcher superbe au-devant de ma maison, & se disposa, conformément à l'usage du pays, à y faire réduire en cendres le corps de mon époux. Prête à me voir privée de ce cher objet de ma tendresse, que la mort m'avoit si cruellement enlevé, je faisois des rugissemens semblables à ceux d'une lionne qui a perdu ses petits lionceaux; & , dans le temps que l'on allumoit le feu du bûcher, je montai sur la terrasse de ma maison, d'où m'élançant courageusement à travers les flammes, j'eus la consolation de mourir en embrassant mon cher Mansour.

A peine eus-je quitté le corps de cette vertueuse indienne, que je passai successivement dans plusieurs autres dans lesquels il ne m'arriva rien de singulier. Je fus abeille, grillon & souris. Oh! combien, reprit Gulchenraz, devez-vous avoir vu de choses secrettes sous cette dernière forme! Ce seroit, madame; continua le mandarin, vouloir trouver le fond d'un abîme, que d'entreprendre de vous faire le récit de toutes les friponneries que j'ai vues ou entendues faire sous cette figure. Que de filles j'ai vues n'en

porter que le nom , & se livrer à des défordres extrêmes ! Que de veuves remariées en secret , ou vivant dans l'incontinence ! Que de vieillards revenus en enfance par l'extravagance de leur conduite ! Que de riches réduits à la dernière misère par la débauche ! Que de gueux que l'opulence rendoit insolens ! Que d'hypocrites j'aurois pu démasquer si j'avois eu l'usage de la parole ! A combien de cadis n'ai-je point vu vendre la justice ! Que de bonzes , de derviches & de calenders n'ai-je point connus pour être des scélérats parfaits sous les dehors de mortification & de piété ! Car enfin , madame , il n'y avoit ni cour , ni chambre , ni palais , ni conseil , ni appartement si exactement fermé , où je ne pusse passer ; & rien n'échappoit à un œil qui voyoit tout , & que rien n'empêchoit de tout observer. Mais , après avoir été sept ans sous la peau de cette petite bête , & avoir parcouru une partie de la Perse & des Indes , je péris enfin comme presque tous mes semblables : je fus surprise & étranglée par un chat.

Aventures de l'iman Abzenderoug (1).

JE me trouvai en un instant à Ormus dans le corps d'un jeune homme nommé Abzenderoug, qui, par une profonde lecture de l'alcoran, parvint à être (2) iman. Malgré cette dignité qui devoit me rendre plus conspéct, j'avois toujours été fort libertin; mais le grand prophète, par une punition assez singulière, me remit dans le bon chemin. Il y avoit dans mon quartier une jeune veuve d'une beauté achevée, & qui étoit fort soupçonnée de galanterie; elle mourut étranglée par un os qu'elle avala en mangeant avec trop de précipitation; & comme sa maison dépendoit de ma mosquée, je fus appelé pour l'abdest (3); & dans l'émotion

(1) Ce nom en persan signifie fleuve d'eau vive.

(2) L'iman est une espèce de curé.

(3) L'abdest ou l'ablution des corps est un point des plus essentiels dans la religion de Mahomet; non-seulement ses sectateurs s'en servent pour nettoyer les corps, mais ils s'imaginent encore, par ce moyen, purifier les âmes de toutes leurs impuretés. Quiconque, parmi eux, feroit sa prière sans avoir satisfait à ce devoir, passeroit pour un pécheur abominable; & les femmes mahométanes y obéissent si ponctuelle-

que je ressentis à la vue de tant de beautés, je ne pus m'empêcher de m'écrier avec beaucoup d'indiscrétion : Ah ! grand prophète, que je m'estimerois heureux d'avoir goûté avec cette belle veuve les plaisirs que vous réservez aux vrais croyans avec les (1) houris ! A peine, madame, eus-je prononcé ces paroles indécentes à mon caractère & à ma fonction, que ma main, qui étoit alors posée sur le visage de cette femme, fit un mouvement involontaire ; sans savoir comment cela s'étoit fait, je me trouvai le doigt dans sa bouche, & ses dents me le serrèrent avec tant de violence, que je jetai des cris très-perçans : mon étonnement fut égal à ma douleur, & malgré tous mes efforts, je ne pus jamais retirer ma main. J'eus beau demander pardon au prophète de mon insolence, mes prières ne furent pas exaucées ;

ment, que le linge qu'elles quittent est aussi propre que le linge blanc que prennent bien des femmes des autres nations ; non-seulement cet usage est établi pendant leur vie, mais même après leur mort ; & ce sont des imans & leurs muezins, c'est-à-dire, des espèces de vicaires, qui ont soin de laver les corps morts.

(1) Ce sont des filles vierges que Mahomet promet aux bons musulmans dans son paradis.

& pour éviter le scandale , je pris & j'exécutai la résolution de me couper le doigt , & je me retirai tout en sang dans la maison , feignant d'avoir fait par mal - adresse cette malheureuse opération , dont je fus très-malade.

Une punition aussi étrange me fit rentrer en moi-même , & m'attacha tellement aux devoirs de mon emploi , que j'y étois regardé comme un homme chéri du grand prophète. J'étois si fort adonné à la prière , qu'à quelque heure que l'on entrât dans ma mosquée , on me trouvoit toujours lisant l'alcoran , ou dans une profonde méditation. Tant de vertus causèrent de l'envie aux autres imans. Ils apostèrent une jeune fille pour m'engager à me souiller avec elle ; je résistai courageusement à cette tentation , & je renvoyai cette impudique avec menaces. Elle fut si irritée de la manière dont je l'avois traitée , que , résolue de s'en venger , elle s'abandonna à l'un de ces imans , & ne se sentit pas plutôt enceinte , que poussant l'impudence au souverain degré , elle eut la hardiesse de m'accuser de lui avoir fait violence dans la mosquée même dont j'avois l'administration. Une telle profanation émut le peuple contre moi. Mes confrères les imans ne s'y épargnèrent pas ;

& , par leur crédit , on me jeta dans un cachot des plus noirs , où je souffris cruellement jusqu'au moment des couches de cette malheureuse. Le cadi en ce moment m'ayant fait conduire au chevet de son lit , saisit l'enfant qu'elle ressentait les douleurs les plus vives ; & ayant de nouveau reçu sa déclaration , j'allois être livré au dernier supplice , si je n'avois eu recours au même prophète qui m'avoit si sévèrement puni au sujet de cette veuve. Puissant Mahomet , m'écriai-je , en prenant dans mes bras l'enfant auquel cette calomniatrice venoit de donner le jour , vrai père des croyans , source de lumière & de vérité , ne permets pas que l'imposture triomphe de mon innocence ; dénoue la langue de cet enfant ; qu'il déclare lui-même quel est son véritable père.

A cette prière si fervente , & accompagnée de mes larmes , le croirez - vous , madame ? l'enfant , qui venoit de naître , prit la parole très - distinctement , nomma l'iman qui étoit son père , me déclara très-innocent de la profanation dont on m'accusoit , & fit entendre que c'étoit à la sollicitation de ce même iman qui étoit présent , & de deux de ses confrères , que sa mère avoit entrepris de me perdre , & de m'ôter la réputation avec la vie.

Après une déclaration aussi authentique , je fus bientôt vengé de mes ennemis. La calomniatrice & les trois imans , convaincus par la force de la vérité , avouèrent leur crime , furent conduits hors de la ville , & brûlés vifs. L'on me rendit ma mosquée , & je fus toujours , depuis ce temps , regardé dans Ormus avec tout le respect imaginable.

Pour remercier l'enfant qui avoit fait connoître mon innocence , je pris soin de son éducation , je lui donnai une bonne nourrice , & ce jeune homme , qui par la suite succéda à mon emploi , fit bien connoître sa sainteté dès la mamelle , & donna encore en deux occasions des preuves très-visibles du choix que Mahomet devoit faire de sa personne pour être le soutien de sa religion.

Un jour que sa nourrice le tenoit entre ses bras , voyant passer un cavalier persan de bonne mine , richement vêtu , & bien monté , elle dit aussitôt d'un ton de voix assez élevé , plût à Dieu que mon enfant fût un jour semblable à ce magnifique seigneur : l'enfant quitta aussitôt la mamelle , regarda fixement le cavalier , & prononça distinctement ces paroles : ne souffrez pas , seigneur , que je ressemble jamais à cet homme dont

la conscience est un égoût d'iniquité. La nourrice étoit dans une surprise sans égale de cette réponse, lorsqu'un homme que l'on fustigeoit passa devant sa porte : ne permettez pas, grand Dieu, qu'il en arrive jamais autant à mon fils, s'écria-t-elle ; mais son nourrisson se tournant vers elle, souhaita d'avoir le même sort : apprenez, lui dit-il, à ne jamais juger sur les apparences ; ce cavalier si magnifique qui vient de passer est le véritable coupable du crime dont on punit cet homme ; son innocence le rend tranquille dans le supplice même ; au milieu des outrages qu'il souffre, il dit incessamment je suis content, Dieu me suffit, c'est lui qui me tiendra compte de ce que j'endure : ainsi cet homme a acquis par sa patience & sa résignation aux volontés de Dieu, un degré fort éminent de mérite, auquel je souhaite de tout mon cœur de pouvoir parvenir un jour.

Comme un bon musulman doit une fois en sa vie aller à Medine, & à la Mecque, & que je n'avois jamais fait ce voyage, j'obtins du roi d'Ormus la permission de le faire, je recommandai ma mosquée & ce jeune enfant à mon muezin (1) ; après bien des fatigues

(1) Le muezin est une espèce de vicaire.

j'arrivai au tombeau du saint Prophète, je lui rendis grâce de sa protection si visible, & après avoir fait sur la montagne d'Arafat le sacrifice (1) accoutumé, je repris la route d'Ormus, où j'arrivai si tard que les portes étant fermées je fus obligé de demeurer dans le fauxbourg; comme j'étois embarrassé de savoir où j'irois loger, je demandai le couvert à un homme que je vis sur la porte d'une maison assez jolie; il me fit entrer fort honnêtement, & m'ayant fait passer dans une salle assez propre, il me présenta à souper, & fit mettre à notre table une femme d'environ quarante ans qui étoit fort gracieuse: nous passâmes gaiement la soirée, & ensuite m'ayant conduit dans une chambre où on me laissa en liberté, je fermai la porte sur moi, & je me couchai; il y avoit quelques heures que je jouissois d'un sommeil tran-

(1) Cette montagne est fort proche de la Mecque; les musulmans y font ordinairement le corbanon, le sacrifice du mouton. Ils prétendent qu'Adam & Eve, après avoir été bannis du paradis, furent séparés l'un de l'autre pendant cent vingt ans, pour faire pénitence; & qu'enfin se cherchant l'un & l'autre, ils se reconnurent & se rejoignirent ensemble sur le sommet de cette montagne, laquelle, pour cette raison, a tiré son nom d'un mot arabe qui signifie connoître,

quille, lorsque je fus réveillé en sursaut par un spectre affreux qui me tira par le bras.

CINQUIÈME SOIRÉE.

*Suite & conclusion des aventures de l'imam
Abzenderoud.*

LES cheveux me dressèrent d'horreur, lorsqu'au clair de la lune je vis distinctement un homme tout nud, percé de plus de trente coups de poignard, & dont le sang couloit de tous côtés. Ne crains rien, sage Abzenderoud, me dit-il, je ne suis point en état de te faire du mal, au contraire j'ai besoin de toi pour être vengé ; écoute-moi seulement avec attention : j'étois il n'y a pas long-temps le maître de cette maison, & je me préparois à partir pour Hispahan, lorsque ma femme, avec laquelle tu soupas hier, profita de cette conjoncture pour m'assassiner, à l'aide de mon frère, avec lequel elle étoit en commerce criminel : après m'avoir l'un & l'autre poignardé dans cette même chambre, ils m'ont porté dans le puits d'un petit jardin de cette maison qu'ils ont ensuite

comblé eux-mêmes. Un crime de cette nature ne doit point demeurer impuni : va chez le cadi (1) aussitôt que tu sortiras de cette maison, instruis-le de ce que je viens de t'apprendre, qu'il punisse les auteurs de ma mort, & qu'il donne à mon corps la sépulture que mérite tout musulman qui a exactement suivi la loi de Mahomet.

Vous pouvez juger, madame, de quelle manière je passai le reste de la nuit, après que le spectre eut disparu; à peine le jour commençoit-il à paroître, que sortant brusquement de cette maison sans prendre congé de mes hôtes, je courus chez le cadi, auquel j'appris ce qui venoit de m'arriver; s'il n'eût pas su déjà les principaux événemens de ma vie, il auroit eu de la peine à ajouter foi à mes discours; mais s'étant transporté sur le champ avec ses hazas (2) dans cette maison, ayant fait fouiller le puits qui étoit comblé, il n'eut pas plutôt trouvé des preuves certaines de ce meurtre, que la femme & son complice avouèrent leur crime & furent punis du dernier supplice : on donna la sépulture au cadavre, & comme j'assistai à cette

(1) Juge du civil, du criminel & de la police.

(2) Archers.

lugubre cérémonie , je n'épargnai pas mes prières pour le repos de son ame : je rentrai ensuite dans ma maison , & à peine cette même nuit y étois-je endormi , que le spectre m'apparut de nouveau , mais dans un état bien différent de celui dans lequel je l'avois vu la première fois ; je suis content de toi , me dit-il ; ton zèle charitable m'a procuré la sépulture , je t'en remercie , & je veux reconnoître tes soins ; demande-moi ce qui pourroit te faire le plus de plaisir , le grand Prophète m'a promis de me l'accorder en ta faveur.

Après avoir rêvé quelque temps , comme j'étois entièrement détaché du monde , je ne souhaitai ni richesses , ni dignités , ni honneurs ; je voudrois , dis-je au spectre , être averti de l'heure de ma mort huit jours avant qu'elle arrive , afin qu'en bon musulman , je me prépare à soutenir sans frayeur la vue du souverain juge de nos bonnes ou mauvaises actions , lorsque je serai prêt à lui en aller rendre compte.

Je te l'accorde , reprit le spectre , je viendrai moi-même t'en avertir ; continue toujours exactement à suivre la loi du grand Prophète , à faire les cinq prières ordonnées par l'alcoran , à ne pas manquer à l'ablution si re-

commandée par Mahomet, & tu verras approcher ce jour terrible sans le craindre ; je racontai à mon réveil cette seconde apparition à quatre ou cinq de mes amis, ils n'en firent que rire & n'y voulurent ajouter aucune foi ; pour moi, persuadé qu'elle n'étoit pas le fruit d'une imagination échauffée, je ne m'appliquai qu'à faire de bonnes actions, & à élever avec soin l'enfant de l'éducation duquel je m'étois chargé.

Vingt années s'écoulèrent, pendant lesquelles ce jeune homme marcha toujours dans la voie de la perfection, je le fis mon muezin, & j'eus tout lieu d'être content de sa reconnaissance. Un jour que cinq ou six de mes amis étoient venus me voir, je les arrêtai à dîner ; nous passâmes fort agréablement la journée, & un grand orage étant survenu vers la nuit, je les retins à souper & à coucher. Nous étions vers la fin du repas, lorsque j'entendis heurter à ma porte ; je courus avec une lumière pour voir qui me demandoit à une heure si indue ; mais quelle fut ma surprise de reconnoître l'homme qui m'étoit déjà deux fois apparu : je te tiens parole, vertueux Iman, me dit-il, & je viens t'annoncer que dans huit jours tu ne feras plus compté au nombre des vivans.

A peine eus - je entendu cet arrêt foudroyant que je sentis un tremblement extrême dans tous mes membres ; je rentrai dans ma salle si effrayé , que tous mes amis en furent alarmés , & je leur en dis le sujet ; quoique dans leur nombre il y en eut deux à qui il y avoit environ vingt ans que j'avois compté mes aventures, ils me traitèrent tous de visionnaire , & me dirent que les jeûnes du (1) Ramadan , & les austérités extraordinaires que je faisois , m'avoient porté à la tête ; j'eus beau leur rappeler l'histoire du mort , son assassinat , ses apparitions , ils persévérèrent dans la même incrédulité ; mais moi , persuadé de la vérité de sa prédiction , je me livrai à une tristesse mortelle , non pas de regret de quitter la vie , mais de frayeur de n'être pas assez pur pour paroître devant le souverain créateur de toutes choses. J'eus regret alors à mon souhait ; mais m'étant préparé très-sérieusement à ce grand passage , plus j'approchai de l'heure marquée , plus je sentis que mon ame devenoit tranquille. Mon élève fondeoit en larmes , & voyant que je me portois mieux que je n'avois jamais fait , il tâchoit de se persuader que le moment

(1) C'est le carême des musulmans.

de notre séparation n'étoit pas encore si proche.

Enfin le jour fatal arriva, mes mêmes amis vinrent tous chez moi, ils me trouvèrent occupé à la lecture du livre divin que l'ange du Seigneur dicta au souverain Prophète, & ne purent retenir leurs larmes; la journée se passa sans aucun accident, la nuit vint, je vivois encore, & je commençois moi-même à croire que le spectre m'avoit trompé, lorsque voulant traverser ma cour pour quelques besoins, plusieurs piliers, qui formoient une espèce de gallerie sur le haut de ma maison, se détachèrent & me tombèrent sur la tête. Au bruit de ma chute, mes amis accoururent, & me trouvant tout en sang & expirant, ils ne furent que trop convaincus de la vérité des prédictions du spectre.



Voilà des événemens assez singuliers, dit la reine de la Chine; ils m'ont fait d'autant plus de plaisir, qu'ils combattent un peu votre système de la transmigration; mais je ne veux pas vous arrêter pour si peu de chose: continuez, sage Fum-Hoam, & apprenez-moi ce que vous devintes ensuite.

Le mandarin rougit à ce petit reproche, & poursuivit ainsi.

Histoire de la belle Al-Kaoulf.

JE passai les mers, madame, & j'entrai à Visapour (1) dans la famille d'un riche marchand indien dont j'animai la fille unique. Depuis huit ans que j'étois au monde, ma mère n'avoit eu que moi d'enfans, & mon père voulant se venger de la fortune qui lui avoit refusé un fils, s'attacha à me procurer toutes les perfections qui peuvent non-seulement distinguer une femme des autres personnes de son sexe, mais même qui rendent un homme accompli; comme j'avois toutes les dispositions nécessaires pour apprendre les sciences même les plus abstraites, & que j'étois aussi adroite que belle & bien faite, j'eus tous les maîtres propres à me cultiver l'esprit & le corps, & je réussis si parfaitement dans tous ces exercices, que je devins bientôt le sujet des conversations de tout Visapour.

(1) Ville royale & capitale du royaume de Décan, dans la presqu'isle entre le Gange.

J'avois à peine seize ans , & j'étois parvenue dans un âge où les grâces avoient répandu tous leurs agrémens sur ma personne : il n'y avoit pas un jeune indien de qualité qui ne fît tous ses efforts pour m'obtenir pour son épouse ; mais je ne fais par quel cruel caprice , mon père méprisant leurs recherches , prit le dessein de me donner à un visir extrêmement vieux. Celui que j'épousai pouvant plutôt passer pour mon trisaïeul que pour mon époux , il fit bientôt perdre toute espérance à mes prétendans : quoique les sciences que je possédois au souverain degré m'eussent donné occasion de lire mille choses tendres & galantes , comme les passions ne s'étoient pas encore fait sentir en moi , je ne m'étois jamais trouvée émue à ces lectures ; mais l'amour choqué de ma simplicité , révolta tous mes sens contre moi-même , quand il me vit entre les bras de mon vieil époux ; & par des réflexions continuelles il me fit comprendre le sujet des larmes de tant d'amans pour leurs maîtresses , & que le souverain bonheur étoit d'aimer & d'être aimé ; ainsi guidé par la nature , par l'amour & par les discours des femmes de mes amies qui connoissoient l'horreur que je ressentais pour le vieux visir , je m'enflammay extrê-

mement fans connoître l'objet dont mon cœur déſiroit la poſſeſſion. Mon mari avoit une ſœur qui étoit veuve , à-peu - près de ſon âge ; elle avoit infiniment d'eſprit , & comme depuis plus de vingt ans elle tenoit chez elle académie des plus ſavans de Viſapour , elle conjura ſon frère de permettre que j'aſſiſtaſſe à leur aſſemblée : il m'accorda cette liberté , & je n'y eus pas plutôt été introduite que j'y fus accablée de louanges pour quelques ouvrages que je leur lus ; mais celles qui me touchèrent le plus me vinrent de la part d'un jeune ſeigneur indien appelé Daoïd.

SIXIÈME SOIRÉE.

*Suite & concluſion de l'hiſtoire de la belle
Al - Kaoulf.*

Nos yeux ſe rencontrèrent ſi ſouvent & avec tant d'attache , que nous reſſentîmes bientôt tous les mouvemens d'une violente paſſion. Daoïd , ſous des noms empruntés , charmoit les oreilles de tous nos académiciens par des vers délicats & des chanſons

tendres & passionnées : il n'eut pas de peine à remarquer que les ouvrages que je composois devenoient peu à peu de plus tendres en plus tendres, & m'entendant souvent faire des discours mystérieux dont lui seul croyoit pénétrer le sens, il prit enfin la hardiesse de m'écrire, & de m'expliquer par un billet tout l'amour qu'il ressentoit pour moi. Je reçus une extrême satisfaction à la lecture de cette lettre, j'y fis réponse, & nous nous écrivîmes dans la suite très-régulièrement. Il y avoit plus d'un mois que ce commerce de lettres continuoît avec une extrême satisfaction de notre part, lorsqu'un billet que j'écrivois à Daotid étant malheureusement tombé entre les mains de mon vieux mari, par la négligence du porteur, il s'imagina que j'avois essentiellement manqué à mon devoir, & communiqua cette lettre à mon père. Ah ! madame, poursuivit Fum-Hoam, que de dureté je trouvai dans ces deux vieillards. Leur premier dessein fut de me percer de mille coups de poignard ; mais voulant l'un & l'autre sauver leur réputation à laquelle ils s'imaginoient que je donnois une atteinte mortelle, ils s'avisèrent d'un expédient assez singulier. Directement au-dessus de l'endroit où j'avois coutume de me coëffer, il y avoit

un buste de marbre , représentant un de nos premiers rois ; il étoit soutenu par une corniche , & arrêté par une broche de fer qui passant à travers de la muraille se rendoit dans une chambre qui n'étoit point occupée ; ils accommodèrent cette broche de manière qu'en lâchant la vis qui étoit dans l'écrou , le buste pût tomber sur moi : ils m'observèrent par un trou qu'ils firent à cette muraille , & choisissant le temps que j'arrangeois ma coëffure , le buste par leur moyen se détacha avec tant de promptitude que j'en fus écrasée avant que de l'avoir vu tomber , & je fus ainsi spunie d'un crime que je n'avois point commis.



Que je plains cette misérable Indienne , dit alors Gulchenraz , & que les pères sont blâmables qui se déshonorent par des alliances aussi disproportionnées. Il est vrai , madame , continua Fum-Hoam , que ce fût là la source de mes malheurs ; mais les sciences auxquelles mon père m'avoit fait instruire n'y contribuèrent pas peu , & je ne connus que trop par mon expérience , que le soin de régler sa famille doit faire toute l'occupation d'une honnête femme , & que c'est une

82 CONTES CHINOIS,
espèce de miracle , si , voulant surpasser son
sexe & s'attacher à l'étude , l'orgueil , ou
quelqu'autre passion plus à craindre , ne lui
fait pas négliger ses devoirs.

Histoire de Jezdad.

AU sortir du corps de cette malheureuse
victime de l'avarice & de l'intérêt , je me
trouvai transporté en un moment dans un
village aux environs de Jolcos (1) que la na-
ture avoit enrichi de tous ses dons ; l'air y étoit
salutaire & pur ; des eaux claires comme le
cristal qui descendoient du sommet du Mont
Petras , arrosoient , par mille ruisseaux d'une
fraîcheur extrême , des plantes d'une beauté
singulière ; l'on y voyoit des troupeaux de
toutes espèces , & la terre de cette campagne
renfermoit dans son sein des mines d'or &
d'argent que la cupidité des hommes n'avoit
pas encore fait fouiller.

(1) Jolcos est une ancienne ville de la Magnésie ,
province de la Thessalie , qui n'est à présent qu'un
village appelé Jaco , situé au pied du Mont Pelion
ou Petras. Cette ville est le lieu de la naissance de
Jason , & d'où il partit avec les argonautes pour la
conquête de la toison d'or.

Un riche berger de ce village habitoit un côteau charmant , où il avoit fait bâtir une maison des plus commodes ; je naquis de ce berger & de sa femme ; l'on m'appela Jezdad , & la fortune qui me fut prodigue de ses grâces , me fit paroître en ces lieux sous la forme de la plus belle fille que l'on eût jamais vu en Grèce.

Un jour qu'imitant mes compagnes qui passoient les journées entières auprès des claires fontaines , ou dans les sombres forêts à poursuivre les daims légers , je parcourois nos bois , & que je devançois mon levrier , un berger d'une figure affreuse se présenta devant moi ; la peur en ce moment me donna des aîles , je me mis à fuir de toutes mes forces ; & cette espèce de monstre me poursuivant avec une extrême légèreté , je me défiai de la vîtesse de mes pieds , je me retournai & je lui lançai mon dard ; comme je n'avois pas la main bien assurée , je manquai mon coup , & ce brutal m'ayant joint dans ce moment , alloit sans doute se venger de mes mépris aux dépens de mon honneur , lorsqu'un fort aimable cavalier accourant à mes cris , lui fendit la tête d'un coup de sabre.

J'étois si émue lorsque mon libérateur s'ap-

procha de moi, que je n'eus seulement pas la force de le remercier; je n'eus pas celle non plus de m'opposer à ses désirs, & s'il m'attaqua avec moins de brutalité que cet insolent qu'il venoit de priver de la vie, il ne fut pas moins hardi que lui dans son entreprise, & parvint au même but par une route différente: je n'eus pas plutôt repris mes esprits, qu'accablée de la douleur la plus vive, je lui fis mille reproches sanglans de l'action qu'il venoit de commettre; mes larmes & mes cris redoublés ne lui donnèrent pas le temps de me faire des excuses de son emportement; il craignit qu'ils n'attirassent du monde dans l'endroit où nous étions, & remontant à cheval, il partit comme un éclair.

J'eus beau m'arracher les cheveux & me meurtrir le visage, mon désespoir n'apportoit aucun remède à ma douleur, & il augmenta de plus en plus, lorsque je m'apperçus que je portois dans mon sein des marques certaines de mon malheur.

L'on avoit coutume de faire tous les ans à Jolcos une fête, pour engager les jeunes bergères des environs à éviter les surprises de l'amour, & cette fête commençoit par une purification que l'on faisoit en se baignant

dans une petite rivière qui prenoit sa source dans la montagne : quelque excuse que j'apportasse pour n'être point de cette fête, je ne pus m'en dispenser ; mes compagnes m'obligèrent de les imiter , nous allâmes toutes sur le bord de la rivière , nous nous déshabillâmes sous une tente qui avoit été dressée à cet effet, & croyant mieux cacher ma foiblesse que je n'imaginois pas être assez couverte par le voile que j'avois sur le corps , je me fourrai précipitamment dans l'eau jusqu'au col ; mais , madame , à peine en eus-je ressenti la froideur , que le misérable fruit de l'indiscrétion de ce cavalier , treffaillant extraordinairement , je tombai évanouie entre les bras de mes compagnes : comme j'avois sur le visage tous les symptômes d'une personne mourante , on prit le parti de me porter chez ma mère : jusqu'à ce moment personne ne s'étoit encore apperçu de ma faute ; la simplicité de ces jeunes filles ne leur faisoit pas soupçonner l'état où j'étois ; mais ma mère n'eut pas plutôt jeté la vue sur moi , que faisant un cri fort inconsideré : ah , malheureuse , s'écria-t-elle , plutôt aux dieux que tu fusses morte au moment de ta naissance ! Eh ! ne voyez - vous pas l'origine de son évanouissement ! Mes compagnes ou-

vriront les yeux en ce moment, elles ne furent que trop convaincues de ma faute, & la pudeur les faisant sortir l'une après l'autre, elles répandirent par-tout la nouvelle du malheur qui m'étoit arrivé : ma mort étoit décidée par les loix de Jolcos ; on ne lavoit une pareille infamie que par son sang, à moins que celui qui en étoit l'auteur ne se présentât pour épouser celle qu'il avoit déshonorée ; ainsi je ne fus pas plutôt revenue à moi, que je lus mon arrêt de mort sur le visage de tous les assistans.

SEPTIÈME SOIRÉE.

Suite & conclusion de l'histoire de Jezdad.

LA douleur que j'avois de me trouver en cet état, la honte qui réjaillissoit sur ma famille, & la crainte du supplice me firent faire une fausse couche, après laquelle on ne différa plus de me conduire au lieu même où, victime de la brutale passion de mon ravisseur, je devois trouver une mort certaine : ce qui augmentoit le désespoir de mon père,

c'est que , suivant le même usage établi à Jolcos , il devoit lui-même trancher le cours d'une vie malheureuse qu'il m'avoit donnée sous l'aspect irrité des astres. J'invoquois le ciel de tout mon cœur , je le suppliois de faire connoître mon innocence , & que mon crime avoit été involontaire ; j'en appelois à témoin les arbres sous lesquels je m'étois malheureusement trouvée avec ce téméraire cavalier ; il sembloit que les dieux étoient sourds à ma voix , & je tendois déjà la gorge au couteau que mon père tenoit d'une main tremblante , lorsque le prince Coulouf , fils du dernier roi de Jolcos , & qui depuis un mois au plus étoit monté sur le trône , arrêta le bras de mon père. Berger , lui dit-il , suspendez l'effet de votre ressentiment , & n'obéissez pas à une loi trop rigoureuse que j'abolis dès ce moment ; cette belle fille n'est point coupable , & le ciel qui ne veut pas que les innocens soient opprimés , m'envoie ici pour lui sauver la vie ; comme c'est moi qui lui ai ravi l'honneur sous ces mêmes arbres , il est bien juste que je répare ma faute en l'épousant ; regardez-la donc désormais comme votre reine , & rendez justice à la sagesse de la belle Jezdad. Vous pouvez croire quel effet les discours du roi de Jolcos firent sur les

esprits de tous les bergers & bergères ; la forêt retentit en un moment de mille cris de joie , l'on y répétoit sans cesse les noms de Coulouf & de Jezdad ; & ce monarque ayant fait approcher ses gardes , qui n'étoient pas fort éloignés du lieu que l'on avoit destiné pour mon supplice , il m'embrassa , me fit monter dans son char , ainsi que mon père & ma mère , & nous fit conduire à son palais , où je l'épousai avec toutes les solemnités dues à son rang. Je vous avouerai , madame , que l'éclat du trône auquel je venois d'être élevée me toucha moins que ma justification ; je ne fus point éblouie de me voir au-dessus de mes compagnes ; je n'oubliai point ma naissance , & me faisant un extrême plaisir de secourir les misérables , je ne passai jamais un jour qui ne fût marqué par quelque bienfait envers le peuple : cette conduite me fit aimer tendrement de mon époux , & adorer pour ainsi dire de mes sujets , & ce ne fut pas sans répandre des larmes qu'ils me virent mourir au bout de sept ans , sans avoir laissé de postérité.



Histoire d'Houschenk & de Gulbaze.

APRÈS avoir quitté le corps de Jezdad ; je passai dans celui d'un jeune enfant qu'un teinturier des fauxbourgs de Sciras (1) qui lavoit ses étoffes dans la rivière de Baude-mir, trouva enfermé dans un coffre d'ébène, & que le courant des eaux jeta auprès de lui. Cet homme ayant brisé la serrure du coffre, fut surpris d'y voir un garçon enveloppé de langes fort riches, & ornés de quelques pier-eries qui lui firent croire que sa naissance étoit illustre ; je lui tendois mes petites mains, comme pour implorer son secours & lui de-mander la vie ; il fut touché de ma misère, & me portant à sa maison, il me mit entre les bras de sa femme, qui partagea son lait entre une fille qu'elle avoit à la mamelle & moi. A peine fus-je parvenu à l'âge de pu-berté, que ne me sentant aucune inclination pour le métier de mon père putatif, j'em-ployois tout mon temps à la chasse ; & lors-que vers le soir je rentrois à la maison,

(1) Grande ville de Perse proche la rivière de Ban-demir, dans la province de Farfy. Les vins de Schiras sont excellens & très-renommés dans toute la Perse.

j'y apportois toujours plus de gibier qu'il n'en falloit pour nourrir toute sa famille. Ma sœur de lait se nommoit Gulbaze, & le teinturier m'avoit appelé Houschenk : quoique je ne regardasse point Gulbaze avec respect, la croyant ma sœur, je trouvois cependant tant de beauté en elle, que je ne pouvois la voir sans une extrême émotion. Un soir, qu'après avoir mis à ses pieds un jeune cerf dont je lui fis présent, je l'embrassois tendrement; Houschenk, me dit-elle, le ciel m'est témoin avec quelle pureté je vous aime, & combien je m'intéresse à votre vie; vous me coûtez tous les jours des larmes, & je ne vous vois point attaquer les bêtes féroces sans frémir; je crains toujours que l'on ne vous rapporte au logis tout baigné dans votre sang. Au nom de la tendresse la plus vive, quittez, mon cher frère, ce violent exercice, & rendez - vous un peu plus assidu à la maison. Ah, charmante Gulbaze, m'écriai-je, ne me pressiez pas de prendre un vil métier pour lequel j'ai une extrême répugnance; jamais je ne serai teinturier; mon arc seul & mes flèches me suffissent, & j'aurois déjà mille fois quitté la maison paternelle pour prendre parti dans l'armée de notre reine, si je n'étois retenu

dans ces lieux par un charme secret. Vous êtes ma sœur, adorable Gulbaze, & je ne puis passer avec vous, sans crime, les bornes de l'amitié la plus étroite; mais que ne donneroie-je point pour que la passion que je ressens pour vous pût être légitime! Oui, je vous jure par Mahomet, que si je possédois le trône de l'univers, je vous en mettrois la couronne sur la tête, quand vous seriez d'une condition encore plus médiocre. Hélas! mon cher frère, reprit Gulbaze, en versant des larmes en abondance, que vos sentimens sont conformes aux miens! J'ai mille fois souhaité que nous ne fussions point attachés ensemble par les liens du sang; & malgré ces obstacles invincibles, je sens croître à chaque moment ma tendresse pour vous; je me reproche même souvent les caresses que je vous fais; elles alarment ma pudeur, & je crains l'ombre du crime plus que la mort même. Pourquoi donc m'arrêtez-vous en ces lieux, repris-je avec une émotion extraordinaire? Voulez-vous que nous y exposions sans cesse notre foible vertu? Adieu, Gulbaze, je fuirai éternellement des appas aussi dangereux que les vôtres, & voilà le dernier baiser que vous recevrez de votre cher Houschenk. J'exé-

cutai , madame , poursuivit Fum - Hoam , cette résolution , quoiqu'il nous en coûtât bien des larmes. Je sortis dès la pointe du jour , j'allai me présenter à l'un des visirs de la reine de Perse , & n'ayant pas voulu lui apprendre que j'étois le fils d'un teinturier , je lui dis que j'ignorois le nom de mon père , mais que , si j'en croyois la noblesse de mon cœur , je me flattois de faire des actions si éclatantes , que la reine n'auroit pas honte de m'avouer pour son fils. Cette petite vivacité le fit rire , il me donna de l'emploi , & voulant juger par lui-même , si ma valeur répondroit aux discours que je venois de lui faire , il me recommanda au premier visir , dont il étoit gendre , qui m'ordonna de lui servir d'une espèce d'aide de camp. Ce général étoit sur le point de donner une grande bataille ; je combattis toujours à ses côtés & sous les yeux de mon protecteur ; je leur sauvai la vie à l'un & à l'autre , & je fis de si grands prodiges de valeur , que les ennemis , me regardant comme le dieu tutélaire de la Perse , n'osèrent plus attendre mes coups. J'entraînai , pendant toute la campagne , la victoire après mes pas ; & le premier visir , étonné de mon courage , me fit l'honneur

de publier hautement que l'on me devoit uniquement le succès de cette journée , & de toutes celles qui suivirent. Les ennemis furent entièrement défaits ; nous les fîmes tributaires de la reine , & j'allai à Hispahan (1), porter à ses pieds les marques de leur soumission & de leur obéissance.

Il n'y avoit que six mois que la reine Dugmé, s'est ainsi qu'elle s'appeloit, étoit veuve de Koudaddan, roi de Perse, dont elle n'avoit eu que deux filles, lorsque je parus devant cette princesse. Les visirs l'avoient déjà pressée plus d'une fois de leur donner un maître ; j'étois fort bien fait, & si couvert de gloire, qu'elle me regardoit avec une extrême attention. Si ma naissance étoit obscure, mes grandes actions la relevoient tellement, que l'on me croyoit descendu de ces premiers héros, que l'on dit avoir gouverné la Perse dans les temps les plus reculés de l'antiquité ; & plus je cachois mon origine, plus on croyoit que ce mystère étoit un jeu pour sonder le cœur de Dugmé. En effet, cette princesse elle-même

(1) L'une des principales villes de Perse dans la province Dyerach, & le séjour ordinaire des rois de Perse.

94 C O N T E S C H I N O I S ,
s'aveugla tellement sur ma naissance , que je
crus connoître dès ce moment que je ne lui
étois pas indifférent.

H U I T I È M E S O I R É E.

*Suite de l'histoire d'Houschenk & de
Gulbaze.*

LA reine de Perse avoit au plus trente-cinq ans , & jamais je n'avois vu une si belle femme : sa taille étoit de celles que l'on ne sauroit envisager sans admiration ; ses cheveux , qui surpassoient la noirceur de l'ébène , relevoient la blancheur & la vivacité de son teint ; une proportion délicate & une exacte régularité régnoient dans tout son visage ; on y voyoit briller un amas de certains charmes qui enlevoient les cœurs les plus indifférens , & que l'on ne peut exprimer ; le feu de ses yeux étoit capable de porter le désordre dans l'ame la plus tranquille ; sa bouche , qu'elle n'ouvrit que pour me combler de louanges , me fit voir les dents du monde les plus belles & les mieux rangées ; ses mains , qu'elle me donna

à baïser , ne paroïssent faites que pour tenir des sceptres & des couronnes ; une noble fierté soutenoit tant de perfections , & j'en fus tellement ébloui , qu'oublant en ce moment ma chère Gulbaze , je perdîs l'usage de la raison. Je ne fais , madame , ce que je devias ; mais après être revenu d'une espèce d'évanouissement , dans lequel j'étois tombé , je me trouvai entre les bras d'une vieille esclave de la reine , qui me fit appercevoir que cette princesse m'avoit attaché au bras son portrait enrichi de diamans d'un prix extraordinaire. Après des transports qui passoient tous l'imagination , je me retirai dans la maison du premier visir , suivant l'ordre qu'il m'en avoit donné ; il y arriva cinq jours après ; je lui racontai de quelle manière j'avois été reçu de la reine , & il fut si surpris de la magnificence de son présent , que , m'embrassant avec une extrême tendresse , seigneur Houschenk , me dit-il , la fortune commence à vous regarder de bon œil ; je veux la forcer à reconnoître votre mérite , & j'espère , avant qu'il soit un mois , vous placer sur le trône de Perse. Moi , seigneur , lui dis-je avec surprise ! & de quelle manière ? En vous faisant épouser la reine Dugmé , me répondit-il : un héros tel

que vous est seul digne d'être notre maître ; & puisque ce choix dépend uniquement de la reine , je périrai ou je viendrai à bout de cette entreprise.

Le visir , persuadé que j'aurois une éternelle reconnoissance de cette élévation , travailla à me tenir parole : il alla trouver Dugmé , & lui ayant exagéré mes services , il connut , par une rougeur qui lui couvroit le visage à chaque fois qu'il prononçoit mon nom , la forte impression que j'avois faite sur son cœur ; il profita de cette situation favorable , & lui faisant croire qu'un homme d'une si haute valeur ne pouvoit être que d'une naissance illustre , il la conjura , au nom de toute la Perse , de me choisir pour son époux ; ensuite , faisant agir les autres visirs , & même les soldats , qui avoient été témoins de ma gloire , il la réduisit à demander du temps pour prendre une résolution aussi importante ; ainsi , sans paroître satisfaire l'extrême inclination qu'elle avoit pour moi , elle consentit quelques jours après à me placer sur le trône de Perse. Je vous avoue que j'étois enivré d'amour & d'ambition ; Dugmé étoit la plus charmante princesse de la terre , elle ne paroissoit pas avoir vingt ans , & je me trouvois le plus heureux de tous les mortels ;

tels , de voir la bonté avec laquelle elle recevoit mes feux. J'embrassois un soir ses genoux avec un profond respect , lorsque lui voyant l'esprit agité ; quel trouble vous inquiète , ma reine , lui dis-je en tremblant ? Auriez-vous regret à la parole que vous avez donnée à vos vifirs ? Non , Houschenk , me dit - elle , mes sentimens sont soumis aux intérêts de mon devoir , & les souhaits de toute la Perse me doivent être une souveraine loi. Une souveraine loi , madame , m'écriai - je avec émotion ! Pourriez - vous croire que je voulusse tenir de vos sujets , & non pas de votre seule inclination , le bonheur inestimable de vous posséder ? Ah ! trop adorable Dugmé , quelques souveraines que soient les loix de l'état , un véritable amant les met au - dessous de celles de l'amour ; il veut tout devoir à l'objet de sa passion , & ne regarde la politique que comme un obstacle qui a presque toujours traversé la félicité des véritables amans. J'examinai en ce moment le visage de ma reine , j'y vis une altération manifeste ; ses regards troublés , qui sembloient chercher les miens , craignoient en même-temps de les rencontrer , & si elle n'avoit en ce moment rappelé sa fierté ordinaire , ses beaux yeux , qui

paroissoient des plus languissans , auroient peut-être laissé échapper quelques traits qui m'auroient fait connoître tout ce qui se passoit dans le fond de son cœur. Houschenk, me dit-elle , votre passion est vive , & je ne suis pas assez tranquille pour y répondre ; laissez-moi , je vous prie , chercher un repos que votre présence & le souvenir de votre mérite interrompent toujours , depuis le premier moment que je vous ai vu. Je me jetai de nouveau à ses pieds ; elle me releva , me donna sa main à baiser , & je la quittai , en jetant sur elle un regard qui lui fit connoître tout le désordre de mon ame. Enfin , madame , la nuit qui précédoit mon mariage étoit venue , & je m'étois mis au lit pour y reposer quelques momens , lorsqu'un rêve affreux troubla tout le plaisir de mon sommeil ; ma chère Gulbaze m'apparut fondant en larmes : qu'allez-vous faire , Houschenk , me dit-elle , avez-vous déjà oublié toute la tendresse que vous aviez pour moi ? Jeune téméraire , l'éclat du trône vous éblouit , tremblez en y mettant le pied ; vous allez vous noircir d'un crime affreux , si je ne le partage pas avec vous.

Je m'éveillai en sursaut , dans un extrême effroi. Que signifie ce rêve extravagant ,

m'écriai-je ? Il n'y faut faire aucune attention ; je ne puis épouser Gulbaze sans faire tort à la nature. Quelque résolution que j'eusse prise à ce sujet , je ne pus vaincre ma frayeur ; elle augmenta lorsque , quelques momens après , on vint pour m'habiller des habits les plus superbes , & que les plus grands seigneurs de Perse me conduisirent dans la mosquée du palais , où j'épousai la charmante Dugmé.

Quelque raison que nous eussions , la reine & moi , d'être contens , nous étions dans une très-violente agitation , malgré les efforts que nous faisons pour la vaincre. Je m'aperçus le premier de celle de mon épouse , je l'attribuai au regret d'avoir épousé un inconnu , & je lui témoignai la vive douleur que mes soupçons faisoient naître dans mon cœur. Non , mon cher Houschenk , me dit-elle , vos soupçons sont injurieux à ma tendresse ; je puis à présent vous avouer , sans rougir , à quel point je vous aime ; mais un rêve , que j'ai fait cette nuit , me tourmente. Le roi Bahâman , mon père , m'est apparu ; il m'a défendu de vous épouser , & m'a prédit des malheurs sans nombre , si je ne lui obéissois pas. Comme je n'ai pas assez lieu d'être contente de mon père , pour res-

pecter sa mémoire , malgré des ordres si précis , je n'ai point hésité à vous donner la main , & voilà le sujet de mon agitation. Ah ! ma chère reine , dis-je alors à Dugmé , un rêve pareil a fait le même effet sur mon cœur ; mais j'y ai eu aussi peu d'égard que vous ; nos imaginations échauffées ont produit ces fantômes ; notre amour va bientôt détruire le vain obstacle qu'ils ont voulu apporter à notre mutuelle satisfaction. En effet , nous passâmes le reste du jour avec assez de tranquillité. La nuit vint ; on déshabilla mon épouse , ses esclaves la mirent au lit. Pour moi , après avoir renvoyé tous les visirs , que je comblai de présens , & surtout les deux à qui je devois le trône , j'allois me mettre à ses côtés.

Il sembloit que rien ne s'opposoit plus à mes desirs que la pudeur de Dugmé. Je la conjurois de la bannir pour toujours , lorsque ma chemise s'étant ouverte sur mon estomac , elle y remarqua , à la lueur des flambeaux de cire qui éclairaient notre appartement , une marque qui représentoit une tulipe. Elle fit en ce moment un cri étonnant. Oh ! ciel , dit - elle , voilà donc l'explication de mon rêve ; alors , me repoussant avec une force extrême , elle se

OU AVENTURES DE FUM-HOAM. 101
jeta hors du lit , se sauva dans un cabinet
où couchoit une vieille esclave qui l'avoit
élevée , & referma brusquement la porte sur
elle.

NEUVIÈME SOIRÉE.

Suite de l'histoire d'Houschenk & de Gulbaze.

JUGEZ , madame , de mon étonnement ,
poursuivit le mandarin. Je me couvris promp-
tement d'une robe , je courus à cette porte ;
on refusa de me l'ouvrir , & , après plusieurs
supplications , je l'enfonçai , & trouvai la
reine évanouie entre les bras de sa vieille
esclave , appelée Sunghier. Quel est donc le
sujet de tout ce trouble , lui demandai-je ,
& pourquoi la reine , qui jusqu'à présent
a eu tant de bontés pour moi , me fuit-elle
avec horreur ? Expliquez-le moi , je vous en
conjure. Sunghier , sans me répondre , ouvrit
ma robe , & me voyant cette tulipe à l'en-
droit du cœur : ah ! la reine a bien raison ,
me dit-elle , c'est cette fatale marque qui la
réduit en l'état où vous la voyez. Dugmé , en

ce moment, ouvrit les yeux ; elle les tourna languissamment sur moi, & me tendant les bras : ah ! mon cher Houschenk , s'écria-t-elle , loué soit le grand prophète de ce que je n'ai point souillé mon lit par un inceste : vous êtes mon fils. Moi ! madame , lui répondis-je avec le dernier étonnement , cela est impossible ; & puisqu'il faut que je vous instruisse de ma naissance , dont je voulois vous cacher la bassesse , je dois le jour à un teinturier des fauxbourgs , surnommé Topal , parce qu'il est boîteux ; je n'ai jamais pu m'accoutumer à une vie si mécanique ; emporté par mon courage , j'ai acquis quelque gloire dans vos armées , & ma reine a eu la bonté de payer du don de sa main & de son cœur quelques belles actions qui ont eu le bonheur de lui plaire.

Houschenk , reprit alors Dugmé d'une voix languissante , plût au ciel que ce que vous dites fût vrai , & que Topal pût arracher de mon cœur l'horreur secrète que la nature m'inspiroit pour notre mariage , & dont ma tendresse a triomphé ; vivons comme frère & sœur jusqu'à ce que ce mystère soit éclairci , & partons dès demain pour Schiraz.

Il fallut me conformer aux volontés de la reine ; nous partîmes le lendemain , &

nous arrivâmes au palais de Schiras d'où elle envoya chercher Topal. Quelle fut sa surprise , quand on l'eût introduit dans un cabinet où il n'y avoit que Dugmé , son esclave & moi , d'apprendre par quel moyen j'étois devenu roi de Perse ! Il se prosterna à nos pieds , & la reine l'ayant relevé : Topal , lui dit-elle , il vous sied mal d'être dans cette posture ; bénissez seulement le ciel d'avoir produit un fils dont la valeur éciatante a mérité le trône , & venez vivre avec nous dans l'opulence & les dignités réservées pour le père de l'illustre Houscheuk.

Ah ! madame , répondit Topal en tremblant , Houscheuk n'est pas mon fils. A qui donc dois-je le jour , m'écriai-je plus pâle que la mort ? Je l'ignore , seigneur , me répondit ce bon homme ; il y a environ dix-neuf ans que je vous trouvai dans un coffre d'ébène qui flotloit sur la rivière de Baude-mir , & qui s'embarassa dans les étoffes que j'avois mises dans l'eau : les richesses de vos langes & les bijoux dont vous étiez paré me firent croire que votre naissance étoit illustre , & qu'il falloit que quelqu'astre malin vous eût condamné à perdre la vie avant que d'en connoître l'usage ; je vous tirai du coffre ; ma femme vous nourrit avec sa fille

Gulbaze , & vous m'avez quitté , seigneur , au moment qu'informé de la répugnance que vous aviez pour ma profession , j'allois vous instruire de l'obscurité de votre naissance.

J'étois si surpris du discours de Topal , que je ne m'appercevois pas que la reine , renversée sur son sofa , répandoit des larmes en abondance. J'ordonnai à ce bon vieillard de se retirer pour quelques momens ; & me jetant aux pieds de Dugmé , que je sache du moins , madame , lui dis-je , par quelle aventure je vous dois le jour , & quelle raison il y eut de m'exposer sur la rivière de Baudemir. Ah ! mon fils , s'écria Dugmé , dois - je vous apprendre une chose dont je ne puis me souvenir sans horreur ? & de quels termes me servir pour le faire ? Mais comme cet horrible secret n'est su que de la fidelle Sunghier & de moi , & que vous avez un extrême intérêt de le tenir caché , je ne risquerai rien de vous en instruire , quelque répugnance que j'aie à le faire.



Histoire de Dugmé, reine de Perse.

BAHAMAN mon père, & roi de Perse, faisoit une partie de l'année sa résidence à Schiraz. Il n'avoit que moi d'enfant, & plût au ciel que je fusse morte au moment de ma naissance ! La sultane ma mère cessa de vivre que j'avois à peine douze ans, & pour mon malheur, je me trouvai trop belle. Mon père, qui étoit généralement aimé de tous ses sujets, pensa mourir de douleur en perdant la reine ; ses visirs eurent beau lui représenter que son affliction étoit trop outrée, il ne les écouta pas, & se renfermant dans son sérail, il ne voulut voir personne pendant plus de trois mois. Je partageois sa douleur autant que mon âge pouvoit me le permettre ; & Bahaman, attendri par des caresses que je lui faisois, sans croire qu'elles tirassent à conséquence, ne put me regarder sans concevoir pour moi un amour criminel. Je n'avois pas assez de discernement à mon âge pour démêler ses sentimens ; la seule nature me faisoit agir avec lui, & la tendresse que je lui témoignois ne faisoit qu'allumer l'horrible feu qui

brûloit dans ses veines. Mais quand je commençai à approcher de ma quatorzième année, l'âge me rendit plus raisonnable, & je devins plus réservée avec Bahaman. Cette conduite le réduisit au désespoir : il s'en plaignit à moi. Je ne savois que répondre à ses plaintes, & je tâchois de les éviter le plus que je pouvois, quand je me vis tout d'un coup attaquée d'une maladie tout-à-fait inconnue; je perdis l'appétit, j'eus des vomissemens continuels, & je sentis dans mes entrailles des mouvemens qui m'étoient nouveaux; cela m'inquiétoit fort; & l'ignorance de nos médecins alloit peut-être me causer la mort, lorsque mon père étant tombé dangereusement malade, tous les soins que l'on prit de lui ne purent écarter de son lit l'ange de la mort, dont l'approche l'effrayoit extrêmement. Comme il s'aperçut qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre, & qu'il étoit prêt à rendre compte de ses actions devant le redoutable tribunal de Dieu, il fit sortir tout le monde de sa chambre, à l'exception de Sunghier & de moi : Approchez, ma fille, me dit-il, recevez mes derniers adieux, & accordez-moi le pardon d'une faute que l'exécrable passion que j'ai conçue pour vous m'a fait commettre; vous

étiez trop sage & trop vertueuse pour y répondre; mais profitant d'un sommeil que je vous procurois tous les soirs, ainsi qu'à Sunghier, je me suis livré au plus détestable de tous les crimes, en abusant de votre innocence; voilà, ma chère Dugmé, l'origine de votre maladie. Vous pouvez vous imaginer, seigneur, poursuivit la reine de Perse, ce que je devins en ce moment; la rage & le désespoir me firent vomir mille imprécations contre Bahaman; il les écouta avec humiliation. Je mérite encore plus que tout cela, me dit-il, mais sauvez l'éclat; que toute la Perse ignore & mon crime & votre honte. Je vous charge de ce soin, Sunghier, ajouta-t-il en parlant à cette femme; emmenez Dugmé hors de ces lieux, ses justes fureurs feroient peut être connoître un secret qui doit être enseveli dans un oubli éternel; je vais donner ordre à présent aux affaires de mon état. Sunghier m'arracha de la chambre de Bahaman; il y fit aussitôt entrer ses visirs, & m'ayant fait proclamer reine de Perse, il leur ordonna de reconnoître pour leur monarque celui que je me choisirois pour époux. Comme mon père avoit toujours gouverné ses sujets avec une grande douceur, & qu'il en étoit ten-

drement aimé, ses ordres furent ponctuellement exécutés : on m'arracha du fond du palais, où je me livrois au plus affreux désespoir, pour me placer sur le trône aussitôt que Bahaman fut mort ; & m'étant ensuite retirée dans ce même appartement, sous prétexte d'y pleurer un monarque dont je détestois & dont je déteste encore la mémoire, j'y restai six mois sans me montrer au public, pleurant sans cesse l'infamie qu'un fort cruel m'avoit fait souffrir. Quand l'heure fut venue ; j'y donnai le jour à un enfant qui vint au monde avec une tulipe marquée très-distinctement à l'endroit du cœur ; ce fut Sunghier qui reçut le fruit du détestable amour de mon père ; je ne pus le regarder sans frémir ; mes entrailles se révoltèrent contre lui ; & dans le premier mouvement de ma fureur, j'ordonnai à Sunghier de l'aller jeter dans la rivière de Baudemir, qui coule aux pieds de ce palais. Elle sortit aussitôt, & revint après un quart-d'heure, m'assurer qu'elle venoit d'exécuter mes ordres. Ah ! seigneur, que la nature est forte & puissante dans nos cœurs ! Tout mon sang se glaça à cette nouvelle, j'eus regret à ma cruauté, & je plaignis avec des larmes de sang ce malheureux enfant. Après

avoir donné un temps assez considérable à ma douleur , & m'être entièrement rétablie , je parus aux yeux de mon peuple ; & malgré l'extrême mélancolie qui ne m'a jamais quittée , il me trouva si belle , qu'il me pressoit sans cesse de lui donner un monarque dont la postérité pût gouverner la Perse. Enfin , trois ans après la mort de Bahaman , j'épousai le prince Koud-Addan , qui joignit la Circassie à la Perse. Ce monarque n'a eu de moi que des filles , & j'ai pleuré véritablement sa mort , arrivée , il y a huit mois , par une chute de cheval ; c'étoit un prince aussi brave que vertueux ; il m'aimoit avec une tendresse sans égale , & ce n'étoit pas sans rougir que je passois sitôt entre vos bras. J'étois forcée de vous aimer par la voix de la nature ; cette même nature répugnoit à l'inclination qui me portoit à vous admettre dans mon lit ; l'ombre de Bahaman m'avoit avertie de rejeter votre mariage ; je regardois ce conseil comme une suite de sa jalouse fureur ; mais , grâce au ciel , la marque que vous portez sur l'estomac m'a sauvée d'un second crime aussi affreux que le premier : les langes , les bijoux & le coffre d'ébène , dans lequel Sunghier m'avoit depuis avoué qu'elle vous avoit exposé sur le Baudemir ;

110 CONTES CHINOIS,
la déclaration simple & naïve de Topal, &
mon cœur plus certain que toutes ces preu-
ves, m'assurent que vous êtes mon fils :
recevez donc, mon cher Houschenk, ces
embrassemens purs & détachés de toute pas-
sion criminelle ; & comme il n'est pas néces-
saire que le peuple sache des secrets aussi
importans, choisissez-vous une femme dans
toute la Perse, épousez-là en secret ; j'adop-
terai tous ses enfans, & je les ferai passer
pour les miens : voilà, mon cher Houschenk,
ce qui mettra le comble à ma joie & à ma
félicité.

DIXIÈME SOIRÉE.

*Suite & conclusion de l'histoire d'Houschenk
& de Gulbaze.*

AH, madame, m'écriai-je en ce moment,
cette femme est toute trouvée ! Ce sera l'ai-
mable Gulbaze, la fille de Topal ; il y a six ans
que nous nous aimons avec toute la pureté
imaginable, comme je comptois qu'elle étoit
ma sœur, & que je craignois que notre
passion ne devînt criminelle, je quittai la

maison de celui que je croyois être mon père ; le désespoir m'avoit engagé à prendre parti dans votre armée : j'y cherchois la mort , & je l'aurois sans doute trouvée , si le ciel , qui s'intéresse visiblement pour moi , n'avoit permis que comme un foudre de guerre je terrassasse vos ennemis , sans recevoir la plus légère blessure. Accordez-donc , madame , à mes vœux cette adorable fille , qu'après vous , l'on peut dire être le modèle de toutes les perfections. Ah , j'y consens de tout mon cœur , reprit Dugmé : ordonnez à Topal qu'il aille chercher Gulbaze ; j'ai un empressement très - vif de la voir & de l'embrasser. J'exécutai , madame , poursuivit Fum-Hoam , les ordres de la reine de Perse , Gulbaze parut une heure après avec toute la modestie d'une personne de son âge ; elle reçut de la reine toutes les caresses imaginables. Cette princesse me fit remarquer en elle mille grâces qui me parurent toutes nouvelles ; & lui ayant dit qu'elle savoit , à n'en point douter , que j'étois neveu du roi défunt , & qu'elle avoit quelque scrupule de vivre avec moi comme mari & femme , elle ajouta qu'elle souhaitoit que je l'épousasse dans le moment même , & qu'elle ne vouloit de nous pour toute reconnaissance , qu'un

secrèt inviolable de notre part & de celle de Topal; je ne puis vous exprimer, madame, quelle fut la satisfaction que Gulbaze & moi nous ressentîmes à des ordres si précis : nous les exécutâmes sur le champ. Je devins l'époux de cette aimable fille ; & la reine prit sur son compte cinq garçons que j'eus d'elle , & qui passèrent pour être ses enfans.

Au milieu de tant de sujets d'être contente , Dugmé se livroit très-souvent à une noire mélancolie ; & lorsqu'elle jetoit la vue sur moi , je voyois quelquefois des larmes qui couloient de ses yeux malgré elle ; je fis ce que je pus pour dissiper , par des plaisirs toujours nouveaux , les tristes idées qu'elle se rappeloit sans cesse du roi Bahaman son père ; elle succomba au chagrin mortel qui la dévorait ; elle tomba malade , & tout l'art des médecins n'ayant pu lui conserver la vie , elle mourut entre mes bras & ceux de Gulbaze , après m'avoir prié , en présence de tous les visirs , d'épouser cette belle-fille qui passoit pour sa favorite.

La mort de ma mère me causa une douleur excessive ; suivant ses ordres , j'élevai Gulbaze sur le trône ; j'en eus encore trois filles , & après avoir vécu l'un & l'autre

dans une union parfaite jusqu'à une extrême vieillesse, respectés & honorés de nos enfans & de nos sujets, nous nous lassâmes des soins attachés à la couronne; nous la remîmes à notre fils aîné, après avoir donné des apanages considérables aux quatre autres & à leurs sœurs: nous ne nous conservâmes que la Circassie, où nous nous retirâmes, & nous eûmes la consolation de voir régner la paix entre tous nos enfans, jusqu'au moment que par la volonté du grand prophète, nous quittâmes Gulbaze & moi, en un même jour, une vie qui auroit été à charge à celui ou à celle de nous deux qui auroit survécu à l'autre.



J'avoue dit la reine de Gannan, que cette histoire m'a fait beaucoup de plaisir; & que les situations en sont tout-à-fait intéressantes; mais que devîntes-vous ensuite?



Histoire de la belle Hengu.

JE passai, continua le mandarin, dans le repos d'une jeune fille de Cananor (1),

(1) Le royaume de Cananor est dans le Malabar, entre Décan & le Cap Comorin.

appelée Hengu. Mon père, qui étoit marchand de Fiquaa (1), étant mort quelque temps avant que je vîsse le jour, ma mère, qui continua son commerce, m'élevait avec autant de soin que son état pouvoit le lui permettre : toujours retirée dans un petit appartement assez propre, avec une vieille esclave nommée Gebra : j'y passois la journée à travailler à des ouvrages convenables à mon sexe, & je jouissois de cette douce tranquillité qu'aucune passion n'avoit encore troublée, lorsqu'un malheur, qui arriva dans notre maison, dérangerait tout l'ordre de ma conduite.

Plusieurs seigneurs indiens ayant un jour pris querelle dans notre boutique, on fit vainement ce que l'on pût pour empêcher qu'elle n'eût des suites fâcheuses : il y en eut un qui reçut un coup de poignard dont il fut blessé dangereusement : on courut promptement chercher un chirurgien pour le panser ; mais étant tombé dans un profond évanouissement ; on ne jugea pas à propos de le transporter chez lui, & ma mère le fit mettre dans son propre lit ; la plaie se trouva très - profonde ; mais comme elle

(1) Fiquaa est une espèce de bière.

n'étoit pas mortelle , le jeune indien fut bientôt hors de danger ; il rendit grâces à ma mère des soins qu'elle avoit pris de lui ; & avant que de quitter notre maison , il faisoit le moment qu'il y avoit le plus de monde dans la boutique , & que ma mère étoit le plus occupée , & s'appuyant sur le bras de son esclave , il entra dans ma chambre sans que je m'attendisse à cette visite. Si je fus surprise à sa vue , la mienne fit sur lui une telle impression qu'il pensa s'évanouir. Ah , mon cher ami , dit-il à son esclave , tu ne m'as point trompé ; voilà la plus charmante personne qu'il y ait sur la terre ; ah que je m'estimerois heureux d'en être aimé avec autant d'ardeur que je l'adore ! Je vous avouerai , madame , que je me trouvai dans une confusion extrême ; je n'avois jamais vu homme si bien fait que Cotza - Rechid , c'est ainsi que s'appeloit ce jeune seigneur , & ma vanité se trouva si flattée par ses hommages respectueux , que j'en fus éblouie. Seigneur , lui dis - je cependant , je fais la distance qu'il y a de vous à moi ; elle ne me permet point de devenir votre épouse , & j'ai trop de vertu pour être votre maîtresse : ainsi je vous supplie de cesser vos railleries ; c'est fort mal récompenser les soins

que nous avons pris de votre vie. Ah ; reprit Cotza-Rechid , je parle très - sérieusement ; je n'ai jamais rien vu de si parfait , j'en atteste tous nos dieux ; qu'ils me punissent de la mort la plus cruelle , si je ne fais consister mon unique bonheur à être aimé de l'adorable Hengu. Gebra qui , jusqu'alors , avoit gardé le silence , crut voir la sincérité peinte dans les yeux de mon amant. Seigneur , lui dit - elle , ma jeune maîtresse ne se laissera pas séduire par de simples discours , quoiqu'elle soit d'une naissance fort inférieure à la vôtre : sa beauté , si elle étoit connue de notre sultan , pourroit la placer sur le trône de Cananor. Ah , je ne le fais que trop , s'écria Cotza - Rechid , & je ne prétends à son cœur que par les voies les plus légitimes. Que vous dirai-je , madame ; poursuivit Fum - Hoam , Gebra fut gagnée par les présens de mon amant ; il feignit de retomber malade , pour avoir occasion de me voir plus commodément. Il me donna , pendant plus d'un mois , tous les momens que ma mère étoit à la boutique : je le trouvai toujours tendre & soumis ; je l'aimai à mon tour avec une passion égale à la sienne ; & après avoir pris avec lui , en présence de Gebra , des engagements que je croyois

bien sûrs, je m'abandonnai sans réserve à tout mon amour. Ma mère ignoroit notre commerce ; elle n'auroit jamais consenti à ce mariage secret : ce fut aussi la raison pour laquelle Gebra me conseilla de ne lui en point parler. Il étoit temps cependant que ce mystère éclatât. Mon époux s'étoit retiré du logis , il y avoit déjà du temps , ne pouvant plus y rester avec bienséance ; & je sentoie que j'allois bientôt devenir mère ; je ne savois quel parti prendre : celui de l'enlèvement , qui me fut proposé , me parut le plus sûr. Je sortis de la maison une nuit des plus noires , accompagnée de Gebra : mon époux nous attendoit à la porte de la rue ; il nous conduisit à un magnifique château qu'il avoit à une lieue de Cananor , & je commençai alors à jouir en liberté de sa chère présence. Cette joie fut bientôt interrompue par une nouvelle qui me toucha très - vivement : ma mère fut si sensible à ma fuite , qu'elle en tomba dangereusement malade ; la fièvre la prit avec beaucoup de violence , & elle en mourut en peu de jours , en me donnant toutes les malédictions imaginables , & qui n'eurent que trop-tôt leur effet.

Je conçus un cruel désespoir de cette

mort, dont j'étois la cause ; & je me ferois mille fois poignardée , sans les soins de Gebra & de Cotza-Rechid , dont les empressements féchèrent bientôt mes larmes , & je l'oubliai totalement pendant deux ans , que je passai dans les délices que goûtent deux amans qui s'aiment très-tendrement.

Cotza-Rechid étoit le plus charmant & le plus amusant de tous les hommes. Il étoit sans cesse à mes genoux , & me protestoit que son amour dureroit jusqu'au tombeau. Lorsque je crus m'apercevoir en lui de quelque refroidissement , je fis mes efforts pour en découvrir la cause ; & comme je n'y pus parvenir , je m'abandonnai à une douleur si vive , que je n'avois plus un moment de repos. Mon sommeil , lorsque je commençois à vouloir dormir , étoit extraordinairement agité : je voyois en rêve cent fantômes extravagans , inconnus dans la nature , & plus bizarres les uns que les autres ; & ces songes affreux se terminoient toujours par des menaces que ma mère me faisoit , que je ferois bientôt punie de la dureté que j'avois eue pour elle.

Cotza-Rechid qui me négligeoit fort , & qui , depuis quinze jours , sans faire attention à ma douleur , faisoit sa résidence à Cananor ,

parut un jour sensible à mes maux. Après m'avoir fait quelques légères caresses , il me proposa de prendre l'air hors de son château ; & comme je n'avois point d'autres volontés que les siennes , je me disposai à lui obéir , après avoir ajouté quelques ornemens à ma beauté , pour tâcher de réparer le tort que mon affliction & mes insomnies lui avoient causé. Nous montâmes , Gebra & moi , dans un Palanquin , & Cotza - Rechid à cheval : nous fîmes ainsi deux bonnes lieues , & nous arrivâmes à une petite maison champêtre qui lui appartenoit. C'étoit la situation la plus riante que l'on pût voir. Un vieil indien , qui en avoit le soin , vint nous en ouvrir la porte ; les jardins étoient d'une propreté achevée , & une fontaine d'eau vive & délicieuse nous ayant invité de nous asseoir sur les bords de son bassin , l'on nous y servit des fruits excellens.

Je remarquai une inquiétude extrême sur le visage de Cotza-Rechid ; il ne mangeoit point , il détournoit ses regards de dessus moi. Qu'avez-vous donc , mon cher époux , lui dis-je tendrement , & en quoi ai-je eu le malheur de vous déplaire ? Il ne me répondit point : un torrent de larmes qui me couvrit alors le visage , acheva de

porter la confusion dans son ame. Je m'évanouis entre les bras de Gebra ; & après être revenue à moi-même , je fus dans un étonnement sans égal de ne plus voir auprès de moi Cotza-Rechid , & de trouver à mes pieds une bourse de velours verd très-pesante.

ONZIÈME SOIRÉE.

Suite de l'histoire de la belle Hengu.

GEBRA ayant promptement ramassé la bourse , l'ouvrit ; elle la trouva pleine d'or , accompagnée d'une lettre pour moi. Figurez-vous , madame , ce que je devins , en y lisant à-peu près ces paroles.

« Des raisons particulières m'ont obligé
 » de me marier. J'épousai , il y a huit jours ,
 » la fille du Gouverneur de Cananor , & je
 » dois la conduire demain à mon château.
 » Il faut , Hengu , que vous lui cédiez une
 » place qui lui appartient. Pour vous dé-
 » dommager de la perte que vous faites de
 » mon cœur , je vous laisse maîtresse absolue
 » de

» de cette maison & de ses dépendances ,
 » dont je vous fait présent , ainsi que de
 » cinq mille roupies d'or : tâchez d'y vivre
 » tranquille avec Gebra , & ne faites point
 » d'éclat , si vous ne voulez déplaire à
 » Cotza-Rechid ».

Je n'entreprendrai point , madame , dit le mandarin , de vous raconter quelle fut ma rage , quand je revins de la première surprise où me jeta la lecture de cette lettre : il n'y a qu'une personne outragée au dernier point qui puisse bien connoître l'état où je me trouvais. J'en fus si vivement pénétrée , que je m'étonne comment je n'en mourus point ; & mon cœur livré à tous les assauts de la jalousie & de la fureur , médita les plus noirs desseins. Malheureuse Hengu , m'écriai-je , puisque par un outrage que l'on fait à ton sexe , on te prive de l'exercice des armes , & par conséquent du plaisir de pouvoir laver ton affront dans le sang , cherche une autre voie pour te venger de l'ingrat qui t'abandonne ; qu'il périsse , ainsi que ton odieuse rivale , par le poison le plus subtil. Mais , continuai-je , eh comment exécuter ce ridicule projet ? Toutes les voies ne te sont-elles pas fermées pour y réussir ? Ah ! meurs donc plutôt mille fois que de survivre

à l'infidélité de ton époux. Alors , me saisissant de mon poignard , j'allois me délivrer de tous mes tourmens , lorsque Gebra me l'arrachant , me promit que , sans rien risquer , elle viendrait à bout de perdre ma rivale , & de me rendre le cœur de mon cher Cotza-Rechid , mais que pour y parvenir , il falloit user d'une grande dissimulation.

Cette promesse tarit la source de mes larmes ; & je me préparois à l'écouter avec attention , lorsque le vieillard indien , qui avoit le soin de cette maison , vint avec ses filles se prosterner à mes pieds. Madame , me dit-il , je viens faire hommage à ma nouvelle maîtresse : voilà l'écrit par lequel Cotza-Rechid vous fait donation de tous les biens qu'il possède en ces lieux : nous étions ses esclaves , nous devenons les vôtres , & nous espérons trouver en vous autant de bonté qu'en Cotza - Rechid , qui étoit le meilleur maître du monde. Je reçus les soumissions de ce bon-homme & de ses filles avec douceur ; & sentant que j'avois besoin de repos , je me retirai dans un appartement d'une grande simplicité , mais d'une propreté charmante , & dont les vues n'étoient bornées que par des campagnes délicieuses qui dépendoient de cette maison.

J'y trouvai toutes mes hardes, que mon perfide y avoit fait apporter sans que je le fusse. Cette vue renouvella toute ma douleur ; c'est donc pour toujours que je vous ai perdu, mon cher époux, m'écriai-je ? Vous m'avez lâchement trompée ; & , abusant de ma simplicité & de vos sermens affreux, vous m'abandonnez pour vous jeter entre les bras d'une autre. Ah ! je ne survivrai point à ce malheur. Que vous êtes vive, me dit alors Gebra ; fiez-vous à moi, ma chère Hengu, vous ferez bientôt vengeance. Les nouvelles promesses de Gebra apaisèrent un peu mon désespoir. Elle m'instruisit de ses desseins, & j'en attendis l'effet avec impatience. Cotza-Rechid vous a trop aimé pour vous abandonner sans retour, me dit Gebra ; il ne manquera pas de venir avant qu'il soit peu dans ces lieux. Il s'informera de vos esclaves de quelle manière vous y vivez : feignez d'avoir beaucoup de tranquillité ; marquez, autant que vous le pourrez, une liberté d'esprit qui témoigne votre détachement pour lui, je vous réponds bientôt du succès de mes charmes.

Je suivis très-exactement les conseils de Gebra ; je me contraignis devant le vieillard & ses filles : j'affectai même quelquefois

beaucoup de gaieté , & je parlai si souvent contre les engagemens de cœur auxquels notre sexe se livre trop aisément , que mes discours , qui étoient rapportés à Cotza-Rechid , lui firent croire qu'il pouvoit me voir sans craindre mes reproches. En effet , un jour que je m'y attendois le moins , & que je me promenois dans mon jardin , je le vis tout-d'un-coup paroître. Je suis content de vous , Hengu , me dit-il , vous avez pris le bon parti ; l'empotement vous auroit pour jamais bannie de mon cœur. Vivez paisible en ces lieux , & permettez que je vienne quelquefois y interrompre votre solitude. Je répondis conformément à ses desirs & aux instructions de Gebra ; & comme la conversation ne pouvoit guère se terminer sans qu'il se présentât quelque occasion de parler de sa femme , je lui demandai si elle étoit assez belle pour espérer de fixer éternellement son cœur. Il m'en fit alors un portrait qui m'auroit fait mourir de douleur , si je n'avois eu la force de me contraindre , mais je fus si bien entrer dans tous ses sentimens , qu'il ne s'aperçut point de l'émotion dans laquelle j'étois ; & continuant à me détailler toutes les perfections du corps & de l'esprit de ma rivale , qu'il élevoit au-

dessus de tout ce qu'il y avoit de plus beau, je l'arrêtai pour lui dire que je lui cédois en tout, mais que, pour la chevelure, je ne connoissois aucune femme qui pût se flatter de l'avoir plus belle que moi. Il se mit à sourire. La dispute s'échauffa; &, comme il ne m'étoit pas permis d'aller jusqu'à son château, je le priai de m'apporter quelques-uns de ces beaux cheveux qu'il vantoit tant, pour les comparer aux miens. Il me le promit; & après avoir passé avec moi le reste du jour, il se retira.

Gebra, charmée que j'eusse si bien profité de ses leçons, n'eut pas plutôt entendu les promesses de mon infidelle époux, qu'elle fut promptement chercher des herbes pestiférées, des pierres & des racines inconnues à tout autre qu'à elle; &, par des charmes puissans, à quoi elle étoit instruite dès sa plus tendre jeunesse, elle prépara une mort funeste à ma rivale.

Le moment que je souhaitois avec tant d'ardeur arriva enfin : Cotza-Rechid vint me voir environ quinze jours après sa première visite. Voyez, me dit-il en m'abordant, si je suis prévenu en faveur de mon épouse; examinez cette boucle de cheveux, & convenez que leur noirceur & leur brillant est

fort au-dessus des vôtres. Je m'approchai d'une fenêtre pour les voir au plus grand jour ; & feignant de les regarder avec attention , j'en dérobai une partie que je lâchai dans mon sein , & je lui rendis le reste , après être convenue , par complaisance & pour mieux l'éblouir , que les miens ne pouvoient pas entrer en comparaison avec ceux de ma rivale. Il fit un grand éclat de rire alors ; & paroissant charmé de ma bonne foi , il fut toute la journée d'une humeur charmante , & ne me quitta que fort tard.

DOUZIÈME SOIRÉE.

Suite & conclusion de l'histoire de la belle Hengu.

JE ne fus pas plutôt hors de la présence de Cotza-Rechid , que , pleine de mon ressentiment , je me préparai à la vengeance avec toute la ponctualité nécessaire dans de pareils mystères. La nuit répandoit son ombre épaisse sur la terre , lorsque Gebra & moi , les cheveux épars & demi-nues , nous étant placées en pleine campagne , nous appelâmes à notre

secours les génies les plus malfaisans. A nos horribles conjurations , nous vîmes bientôt les étoiles perdre leur lumière , & marquer , d'espace en espace , des traces effrayantes de leur changement de situation. La lune , qui pour lors étoit enfermée dans un nuage épais , nous mettoit dans une obscurité qui étoit légèrement dissipée par deux torches de poix enflammées que nous avions à la main. Elle paroissoit , tantôt ensanglantée , & tantôt brillante de flammes & de feu , & nous voyons distinctement tomber autour de nous une pluie d'étincelles ardentes , au lieu d'une rosée salutaire & nourissante. Je commençois à ressentir une extrême agitation à la vue de tant de prodiges , lorsque Gebra , frappant trois fois l'air d'une baguette puissante , & prononçant les noms les plus barbares avec des contorsions horribles , secoua sur la flamme de nos flambeaux les cheveux que j'avois dérobés à Cotza-Rechid , & conjura les divinités des enfers , qu'ainsi que ces cheveux se brûloient & se consumoient , la personne de qui ils étoient , fût en ce moment consumée & détruite.

Je commençois à jouir d'une pleine vengeance , & je m'imaginois déjà voir ma rivale toute en feu , lorsque je me sentis ,

tout-d'un-coup, atteinte d'une ardeur extraordinaire qui me brûloit les entrailles ; mon sang se coagula , mon cœur se rétrécit , mes membres se desséchèrent ; & , au grand étonnement de Gebra , je tombai à terre en poussant les gémissemens les plus affreux. Ah ! perfide Cotza-Rechid , m'écriai-je d'une voix mourante , tu as bien connu quel usage je voulois faire des cheveux de ta femme ! tu m'as , sans doute , apporté les miens propres , dont je t'avois fait présent lorsque j'avois le bonheur de te plaire , & je me donne la mort à moi-même en voulant la procurer à ma rivale ! Je n'eus que le temps de prononcer ce peu de paroles ; mon ame , frustrée de sa vengeance , sortit de mon misérable corps avec des cris capables d'effrayer les plus intrépides ; & Gebra , ne voulant point me survivre , se perça le cœur d'un coup de poignard.



Mais , madame , dit alors , Fum-Hoam , passons l'éponge sur une mort aussi triste & que je méritois bien. En quittant le corps de cette malheureuse fille , je me trouvai , sans interruption , dans différens états peu intéressans. Quel plaisir auriez-vous d'en-

tendre le récit des dangers que j'ai courus sous la forme d'un serpent, la triste & ennuyeuse vie que j'ai menée étant chouette & chauve-souris, les plaintes amoureuses que je faisois sous la figure d'un tendre rossignol, les malices continuelles auxquelles je m'étudiois étant singe? Ah! pour celles-là, interrompit la reine de la Chine, je veux les savoir, & vous me ferez un très-grand plaisir de me les raconter. Puisque votre majesté le souhaite, dit le mandarin, je vais la satisfaire.

Aventures du singe Moroug.

QUELQUE temps après ma naissance dans une forêt des Indes, je fus pris de la gûe dont je fus assez sot pour me frotter les yeux, en voulant imiter un chasseur, à qui j'avois vu se les laver dans un bassin plein d'eau, & l'on me vendit à un jeune chinois, qui me nomma Moroug, & qui, en me faisant jeûner très-sévèrement lorsque je n'obéissois pas à ses commandemens, me rendit si souple & si adroit, que je passois pour un prodige. Il m'avoit acheté un petit cheval que je maniois avec autant de dexté-

rité que le meilleur écuyer, & j'avois coutume, pendant sa course, de faire sur lui des sauts si légers, que l'on en étoit dans la dernière surprise. En effet, dans toutes les villes des Indes par où je passois, l'on ne me regardoit qu'avec admiration. Mon maître y ayant fait un profit considérable, résolut de retourner à Cambalu, où je ne lui valus pas moins d'argent que dans les Indes; les enfans m'apportoient avec profusion toutes sortes de fruits. Comme je jouois avec eux sans leur faire aucun mal, c'étoit à qui me feroit le plus de caresses, & je rapportois tous les jours une bourse pleine d'argent que j'avois attachée à ma ceinture, que je ne manquois pas de gagner ou d'escamoter à cette jeunesse, qui n'avoit pas de plus grand plaisir que de s'amuser avec moi.

Une bonne femme de Cambalu, dont la maison joignoit par derrière à celle où logeoit mon maître, s'étoit laissée mourir; comme de dessus un petit toit je l'avois vue emporter hors de son appartement, je résolus d'imiter les plaintes que je lui avois entendu faire; je me coulai adroitement dans sa chambre, je mis une chemise & une coëffure de la défunte, & m'étant fourré dans son lit, j'attendis que l'on fût revenu de l'en-

terrement pour jouer une farce qui pensa me coûter la vie. Les principaux parens de cette femme étant alors entrés dans sa chambre, je ne les eus pas plutôt vu recommencer leurs hurlemens, que sortant la tête hors du lit, je fis les grimaces les plus hideuses. Ces bonnes gens, effrayés d'un événement si nouveau, & s'imaginant que j'étois le diable, se sauvèrent tous avec précipitation; voilà l'alarme dans la maison; l'on courut promptement à la communauté des bonzes, les avertir de cette étrange aventure. Le plus ancien de ces prêtres assembla ses camarades, & s'étant tous munis de torches, ils vinrent deux à deux à la chambre de la défunte. Je m'étois tranquillement remis au lit, lorsque je vis arriver ce beau cortège. La peur étoit peinte sur le visage de tous les bonzes, cela m'encouragea; & à peine en eus-je vu entrer une douzaine, que, sortant brusquement du lit, je sautai sur les épaules de leur chef, & lui mordant le nez & les oreilles, je lui fis faire des cris si aigus, que ses confrères, se culbutant les uns sur les autres, l'abandonnèrent à ma fureur. Je fermai alors la porte sur nous, je le battis tout à mon aise, & après lui avoir déchiré ses habits

en lambeaux , je lui jetai au nez la chemise & la coëffure de la vieille , & m'élançant par la fenêtre , je regagnai le toit , & je rentrai dans le logis de mon maître.

Ce pauvre bonze , après sa première frayeur , s'aperçut bien d'abord à qui il avoit à faire ; mais comme il n'étoit pas le plus fort , il souffrit mes coups avec beaucoup de patience , & , en homme d'esprit , qui fait tirer avantage de tout , il ne m'eut pas plutôt vu hors de la chambre , qu'ouvrant la porte , il appela les autres bonzes , & leur reprochant leur lâcheté , il leur dit qu'il venoit de combattre un des plus puissans démons , & qu'après une défense opiniâtre , dont il portoit des marques , il l'avoit contraint à lui céder la victoire. Alors , ayant en sa présence fait murer la fenêtre par où j'étois entré dans cette chambre , il sortit de la maison , comblé de présens & de gloire , & chacun le regardoit comme un saint homme. Cela ne suffisoit pas pour lui , je pouvois paroître encore sur les toits de cette maison , & par-là découvrir la pieuse tromperie. Il s'informa adroitement de l'endroit où demouroit mon maître , & lui ayant rendu visite à la pointe du jour , il lui raconta naturellement son aventure , & le pria de changer

de quartier. Comme il n'y a pas beaucoup de différence entre un pareil bonze & une espèce de charlatan, tel qu'étoit mon maître, ils furent bientôt d'accord, & nous allâmes demeurer dans un endroit fort éloigné; de sorte que cette aventure comique fut toujours ignorée dans Cambalu.

On ne parloit, au reste, dans toute la ville que des merveilles que je savois faire; ma réputation passa jusques dans le sérail du sultan; & la sultane favorite, appelée Alifchak, qu'il venoit d'élever sur le trône, ayant eu envie de me voir, ce monarque, qui ne pouvoit rien lui refuser, ordonna à mon maître de me faire faire tous mes exercices en sa présence. Elle fut charmée de mon adresse; & ayant témoigné une extrême passion que je lui appartenisse, il fallut qu'Yvam (c'est ainsi que se nommoit mon maître) me remit entre ses mains, & qu'il se contentât d'une gratification très-considérable de la part du roi de la Chine.



TREIZIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures du singe Moroug.

J'ÉTOIS tellement accoutumé à vivre avec Yvam , que je ne voulois jamais obéir à la sultane. Je devins triste ; & le sultan , pour faire plaisir à Alischak , ayant fait appeler mon maître , il le remit entre les mains d'un des principaux eunuques , à qui il recommanda de l'accompagner dans le sérail toutes les fois que la sultane le fouhaiteroit , & de ne point le quitter pour quelque raison que ce pût être. Je n'eus pas plutôt revu mon maître , que je repris ma première gaieté ; & comme il étoit jeune & bien fait , Alischak ne put jeter les yeux sur lui sans concevoir des desirs contraires à l'honneur du sultan. Ses regards furent bientôt les interprètes de son cœur ; Yvam comprit tout ce qu'ils vouloient lui dire ; & l'eunuque , qui devoit être présent à ces entrevues , ayant été gagné à force d'argent , ces amans se virent bientôt en toute liberté. Un jour que le sultan étoit allé à une chasse , dont il ne devoit revenir

de quatre jours , & que j'étois présent aux caresses que la sultane faisoit à mon maître , je l'entendis lui demander qui étoient ses parens , & depuis quand elle étoit dans le sérail. Je n'y suis que depuis un an , lui dit-elle , mais que cette année m'a paru longue ! Je hais le sultan autant que je vous aime , mon cher Yvam , & plus je vous vois , plus je sens redoubler ma haine pour lui ; mais puisque vous paroissiez curieux de me connoître , je vais vous raconter les principaux événemens de ma vie , & de quelle manière je suis parvenue à un honneur dont je fais peu de cas , & que les autres sultanes cherchent avec tant d'empressement.

Aventures de la sultane Alischak.

MA mère , nommée Dogandar , étoit fille unique d'un riche jouaillier de Ceylan (1),

(1) Ceylan , isle de la mer des Indes vers le cap de Comorin. Il y a une montagne que l'on croit être la plus haute des Indes , que l'on appelle Pic d'Adam , parce que les insulaires assurent que le premier homme a été créé sur cette montagne , & qu'il est enterré dessous ; ils prétendent aussi que le paradis terrestre étoit dans leur isle.

homme très-févere. Elle avoit pour voisin un jeune indien, appelé Ganem, qui, l'ayant vue plusieurs fois à la fenêtre, en devint passionnément amoureux. Comme Ganem étoit très-bien fait, il ne fut pas long-temps sans être aimé; & ma mère, sachant que son amant n'étoit pas assez riche pour que son père voulût consentir à la lui donner pour épouse, résolut de fuir avec lui, & de se retirer dans quelque isle de l'Océan indien. Après avoir pris de justes mesures pour l'exécution de ce projet, elle enleva tout ce qu'elle put d'or & de pierreries; & s'étant embarquée avec son amant sur un vaisseau qui partoît pour Timor (1); ils furent jetés par une violente tempête sur la côte de Sumatra (2). Ma mère, qui étoit grosse de moi, pensa mourir mille fois dans l'agitation du vaisseau. Elle n'eut pas plutôt mis pied à terre, que, ne voulant plus risquer sa vie sur mer, elle proposa à Ganem de rester dans cette isle. Pour mieux se cacher aux poursuites de son père, elle laissa partir pour Timor le vaisseau que l'on avoit radoubé; & s'étant retirée chez une bonne

(1) Isle de l'Océan oriental, une des Moluques.

(2) L'une des grandes isles de la Sonde.

veuve d'Achem (3); elle lui fit croire que Ganem & elle étoient des comédiens qui avoient fait naufrage sur ces côtes, & qu'elle s'étoit sauvée avec son mari dans l'esquif du vaisseau. Cette femme ajouta foi à ses discours; & comme ma mère faisoit quelque dépense qui la mettoit plus à son aise qu'elle n'étoit, elle eut pour elle toute l'attention possible.

Après quelques mois de séjour à Achem, Dogandar y accoucha de moi; & la nature s'épuisa en me produisant, puisqu'elle fit un chef-d'œuvre de beauté. Mon père & ma mère n'avoient d'autre soin que celui de mon éducation. Ils passèrent sept ans dans cette ville; & s'appercevant qu'ils n'y avoient pas apporté des fonds assez considérables pour y subsister, comme ils avoient fait jusqu'alors, après avoir vendu presque toutes leurs pierres, ils se proposèrent de retourner à Ceylan, lorsqu'un soir la bonne femme avec laquelle ils vivoient, entra toute joyeuse dans la maison. Je vais vous annoncer une bonne nouvelle, leur dit-elle : il vient d'ar-

(1) Le roi d'Achem possède la moitié de l'isle de Sumatra; cette ville, qui est la capitale de son royaume, est vers le nord, sous un air assez tempéré.

river à Achem une troupe de comédiens, ce sont peut-être vos camarades ; & je le crois avec d'autant plus de raison, qu'avant que d'aborder à l'isle de Sumatra, ils ont fait plusieurs naufrages, & que, depuis huit ou dix ans, ils parcourent toutes les Indes.

Dogandar & Ganem ne purent s'empêcher de rire de l'idée de cette femme. Cela pourroit bien être, lui répondit ma mère ; mais je veux les voir jouer avant que de me faire connoître ; & si ce sont ceux avec qui nous représentons la comédie, j'augmenterai leur joie par la surprise que je leur causerai en nous montrant à eux au moment qu'ils s'y attendront le moins. La vieille goûta ces raisons ; elle se chargea de nous retenir des places ; & nous nous trouvâmes à la première représentation qui se fit quelques jours après cette conversation.

Cette troupe étoit composée de très-bons acteurs ; & Dogandar voyant que son bien diminuoit tous les jours, prit tout-d'un-coup une résolution assez bisarre. Mon cher époux, dit-elle à Ganem, il me vient dans l'esprit un expédient pour nous mettre à l'abri de la misère : faisons-nous comédiens. Mon père en ce moment fit un cri de joie, & embrassa tendrement ma mère. Cette idée

m'étoit déjà venue , lui répondit - il , mais je n'osois vous la proposer. Pourquoi cette délicatesse , ajouta-t-elle ? On ne nous connoît point ici ; comme nous y avons toujours vécu dans l'obscurité , l'on n'a garde de s'imaginer que nous soyons d'une autre condition que de celle que nous allons embrasser , & notre vieille hôtesse servira à faire croire que nous avons fait ce métier toute notre vie : vous sentez-vous du talent pour cela ? Je vous avoue , reprit Ganem , que ç'a toujours été ma passion dominante ; & que , s'il m'avoit été permis de suivre mon inclination , & que je n'eusse pas été retenu par l'amour que j'avois pour vous dès ma première jeunesse , ma résolution auroit bientôt été prise , je me ferois jeté dans la première troupe qui auroit passé par Ceylan. Je n'ai jamais poussé mes desirs si loin , continua Dogandar , j'ai seulement souhaité qu'il fût permis aux filles de ma condition de monter sur le théâtre , je me flatte que je m'y ferois distinguée , & par la manière naturelle dont j'aurois joué la comédie , & par l'austère vertu dont j'aurois fait profession ; elle n'est pas incompatible avec cet état ; & si ceux ou celles qui l'ont embrassé avoient eu des mœurs sans reproche , ils

n'auroient pas rendu méprisable une condition qui d'ailleurs n'a rien de condamnable, puisqu'elle ne tend qu'à corriger les vices du genre humain, en leur retraçant devant les yeux un tableau naïf de leurs défauts & des extravagances dans lesquelles ils tombent tous les jours. Vous raisonnez très-juste, ma chère Dogandar, reprit Ganem, devenons - donc comédiens.

Cette résolution, continua la sultane Alischak, fut suivie de point en point. Mon père & ma mère se présentèrent le lendemain à la troupe ; & ayant choisi, pour débiter, chacun un rôle dans lequel ils crurent qu'ils pouvoient plaire, ils le rendirent avec tant de feu, de vivacité, d'action & de naïveté, que tous les spectateurs s'en retournèrent charmés de la pièce & des nouveaux acteurs.

Ma mère avoit au plus vingt-trois ans. Il n'y avoit rien de plus beau qu'elle ; & tous les jeunes seigneurs d'Achem, s'imaginant trouver auprès d'elle un accès aussi favorable qu'auprès des comédiennes ordinaires, l'accablèrent de visites. Elle les reçut avec beaucoup de politesse, & s'expliquant nettement avec eux, elle leur fit connoître qu'elle bornoit tous ses talens à ses devoirs

de théâtre. Ils ne purent le croire ; ils lui envoyèrent des présens magnifiques ; elle les refusa tous ; & enfin elle établit si bien sa réputation dans Achem, que tout le monde l'y regardoit avec admiration.

La troupe, après avoir resté trois ans dans cette ville, résolut de parcourir toutes celles de l'isle de Sumatra. Mon père & ma mère, qui avoient amassé beaucoup d'argent, balançoient à la suivre ; mais, touchés par les instantes prières de leurs camarades, & accoutumés aux espèces d'adoration qui les enflloit de vanité, ils se déterminèrent à ne les point quitter. Ils s'établirent successivement dans différens endroits, où ils eurent un très-grand succès ; & s'étant fixés pour quelque temps à Palimban, ma mère résolut de me donner un petit rôle. J'avois alors plus de treize ans, & j'étois très-formée pour mon âge. Je profitai des instructions de Dogandar ; & je reçus de si grands applaudissemens la première fois que je montai sur le théâtre, qu'ils pensèrent me tourner la cervelle. A mesure que je croissois en âge, je devenois de plus belle en plus belle ; & je m'appliquai tellement à ma nouvelle profession, que je devins dans peu presque aussi grande actrice que ma mère. Tout nous

rioit ; nous étions fort à notre aise ; l'on nous estimoit infiniment ; & nous avions tout lieu d'être contents de notre petite fortune , lorsque notre bonheur cessa tout-d'un-coup par l'accident le plus cruel.

QUATORZIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures de la sultane Alifchak.

DANS une tragédie nouvelle , intitulée *l'innocence Opprimée*, Ganem jouoit le rôle d'un homme persécuté par le favori d'un roi des Indes qui aimoit sa femme. Ma mère , qui représentoit cette femme , loin de se rendre aux persécutions du favori , le traitoit avec beaucoup de hauteur : on supposoit à Ganem des crimes qui méritoient la mort ; & son ennemi , dans une des dernières scènes , lui présentoit lui-même une coupe pleine de poison , & un poignard. Mon père , avant que de choisir l'un de ces deux genres de mort , bravoit son rival par les discours les plus fiers , recommandoit à son épouse de le venger s'il lui étoit possible , & après lui avoir fait des adieux fort tendres , il se

frapport du poignard dans le milieu de la poitrine. Au moment qu'il expiroit , on reconnoissoit son innocence , & le roi des Indes , indigné contre son favori , venoit raconter à sa veuve qu'elle étoit vengée , & qu'il venoit de couper lui-même la tête à son persécuteur.

Cette pièce avoit valu beaucoup d'argent à la troupe , & ma mère y jouoit avec tant de naturel , qu'elle arrachoit des larmes de tous les spectateurs ; mais malheureusement pour elle , ce qui n'étoit qu'une fiction , devint une vérité. L'acteur , qui représentoit ce favori , devint effectivement amoureux d'elle , & connoissant sa vertu , il se persuada que tant que Ganem vivoit , il n'auroit jamais d'espérance de la posséder. Pour se délivrer d'un homme qu'il croyoit le seul obstacle à son bonheur , il imagina le trait le plus noir que l'on pût jamais inventer ; il éguisa lui-même le poignard , dont mon père devoit se frapper , & dont la pointe étoit rabatue , & Ganem venant à la conclusion de son rôle , s'en porta un coup si brusquement , qu'il se l'enfonça dans le corps jusqu'à la garde. Quelle fut sa surprise de voir rejaillir son sang sur le visage de ma mère , qui l'embrassoit en ce moment ! Il

connut d'abord toute la noirceur d'ame de son camarade ; il le saisit à la gorge , eut le temps de lui donner plusieurs coups du même fer , dont il le renversa par terre , & expirant presqu'en ce moment , il n'eut que le temps de remettre son poignard entre les mains de ma mère , lui marquant assez par là quelle étoit son intention. La fureur s'empara en ce moment des sens de Dogandar ; elle profita de la chute & de la blessure de l'assassin de son époux , & se jetant sur lui , elle le perça en un moment de mille coups & vengea sur-le-champ la mort de mon père , qui venoit d'expirer entre mes bras.

Jamais la scène n'avoit été si sérieusement ensanglantée. Elle alloit pourtant l'être encore davantage , si , me saisissant du fer dont ma mère tournoit la pointe vers son cœur , je ne le lui eusse promptement arraché. Elle se jeta alors sur le corps de mon père , en poussant des gémissemens , qui auroient attendri les plus barbares , & il n'y eut aucun des assistans qui ne versât des larmes en abondance à un spectacle aussi touchant.

Que vous dirai-je , mon cher Yvan , continua la sultane Alischak ; depuis ce jour ma mère eut sa profession en horreur ; & après avoir donné un temps considérable à

la douleur extrême qu'elle avoit ressentie de la perte de Ganem, elle résolut de retourner à Ceylan, & de s'y donner la mort en cas qu'elle n'obtînt pas de son père le pardon de sa fuite. Nous montâmes le premier bâtiment qui fit voile pour cette isle, & nous avions le vent très-favorable, lorsque nous découvrîmes deux vaisseaux corsaires qui venoient droit à nous.

Comme chacun aimoit mieux perdre la vie que la liberté, on se prépara au combat avec beaucoup de courage; il fut des plus sanglans; mais malgré la résistance incroyable que nous fîmes, les corsaires se rendirent nos maîtres en peu de temps, & massacrerent tout ce qui s'opposa à leur fureur.

Ce n'étoit pas assez pour moi d'être privée de la liberté, il falloit encore que j'eusse le malheur de perdre ma mère; elle fut blessée dans l'ardeur du combat par une flèche qui lui perça le sein, & mourut entre mes bras sans que je pusse lui porter aucun secours. Je ne fais, mon cher Yvam, ce que je devins en ce moment; je tombai dans un profond évanouissement, & à mon reveil je me trouvai dans le vaisseau des corsaires, & j'appris que l'on avoit jeté le corps de ma mère dans les flots. Je redoublai en ce

moment mes sanglots & mes larmes ; je dis mille injures à ces barbares ; ils ne m'écouterent pas , & firent toute la manœuvre possible pour prendre la route d'Egypte.

Comme la beauté a le droit d'appriivoiser les nations les plus farouches , ces corsaires ne me regardoient qu'avec admiration. La majesté qui régnoit dans toute ma personne , & les grâces infinies dont j'étois pourvue , faisoient une telle impression sur leurs cœurs , qu'ils ne pouvoient détourner les yeux de dessus mon visage , & qu'ils en oublioient même le soin du vaisseau.

Quoique la douleur que je ressentais m'eût extrêmement changée , je ne voyois que des marques de surprise dans toutes leurs actions. Je voulus profiter plusieurs fois de leur étonnement pour me précipiter dans la mer ; mais les barbares s'étant aperçus de mon dessein , me firent descendre dans une chambre du vaisseau , où ils n'avoient rien à craindre de mon désespoir ; & venant me considérer l'un après l'autre , comme ils aspireroient tous à la possession de ma personne , & que chacun d'eux croyoit avoir droit d'y prétendre , ils commencèrent entr'eux une dispute très-sérieuse ; la querelle s'échauffa , l'on en vint aux injures , des injures aux

OU AVENTURES DE FUM-HOAM. 147
coups, & dans un moment l'on vit sur
notre bord le combat le plus sanglant que
l'on puisse s'imaginer. Les corsaires de l'autre
vaisseau, surpris de cette cruelle division,
s'approchèrent du nôtre pour y mettre la
paix ; au lieu de faire cesser la querelle, ils
prirent parti, se disputèrent tous l'honneur
de ma conquête, & s'acharnant l'un contre
l'autre avec une extrême fureur, ils péri-
rent presque tous de leurs blessures en moins
de trois heures, de manière que je me trouvai
seule dans le vaisseau, pendant que l'autre
qui étoit presque vuide s'éloignoit au gré
des vents. J'avois jusqu'alors été fort indif-
férente à ce qui s'étoit passé devant mes
yeux depuis la mort de ma mère ; & plus
contente d'être à la discrétion de la mer &
des monstres marins que de ces corsaires,
j'attendois la mort avec une insensibilité sans
égale, lorsque je me sentis accablée d'une
violente envie de dormir. Je me livrai au
sommeil sans m'embarrasser de ce que le sort
décideroit de moi, & je fis un rêve assez
singulier. Je m'imaginai être sur le tillac de
mon petit vaisseau, & voir sortir de la mer
un magnifique char tout brillant de nacres
de perles, tiré par quatre monstres marins
assez semblables à nos chevaux. Dans le

milieu de ce char étoit assis un homme demi-nud , d'une majesté très-respectable ; une barbe fort épaisse lui couvroit l'estomac , & il portoit dans sa main droite un dard tout brillant de pierreries. Il avoit autour de lui plusieurs hommes & femmes d'une figure très-agréable jusqu'à la ceinture , mais dont le reste du corps se terminoit en queue de poisson. Quoique dans l'eau ils formoient des danses très-vives & très-passionnées au son de quelques instrumens , dont je trouvois l'harmonie excellente ; je goûtois dans mon rêve un plaisir infini , & je ne pouvois me laisser de regarder un spectacle aussi extraordinaire , lorsque cet homme leva les yeux vers le ciel , & y lisant sans doute les malheurs dont ma vie étoit menacée , il versa quelques larmes , & me regarda avec une extrême pitié. Que je te plains , me dit-il , infortunée Alischak ! Mais tu ne peux fuir ta destinée. Alors , frappant la mer avec son dard , il y fit une vaste ouverture , dans laquelle il se perdit avec tout son cortège. Dès-lors les vents formèrent des sifflemens affreux ; la mer , qui étoit fort tranquille , devint d'une agitation extrême ; des montagnes d'eau portèrent le vaisseau dans lequel j'étois jusqu'au ciel , & dans le même ins-

tant elles le précipitèrent dans des abîmes , où probablement je devois finir mes jours. Le tonnerre , qui grondoit effroyablement , & les secouffes violentes du vaisseau m'éveillèrent en ce moment , & je reconnus que la fin de mon rêve approchoit fort de la vérité.

QUINZIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures de la sultane Alischak.

PENDANT cette terrible tempête , qui dura deux jours & deux nuits , & qui chassoit toujours mon vaisseau en pleine mer , l'eau me gaignoit de tous côtés , & me jeta sur un écueil , où , entraînée par cet amour pour la vie que la nature nous inspire dans le péril , toute mon insensibilité me quitta ; je me saisis d'une planche du vaisseau qui étoit déjà brisé en mille pièces , & me laissant aller au gré de la fortune , je fus jetée à terre , au pied d'une montagne qui étoit habitée par des hommes sauvages. Quelques-unes de leurs femmes étoient heureusement sur le bord de la mer , lorsque j'y abordai ; elles me firent rejeter l'eau que j'avois avalée , &

s'apercevant, ainsi que leurs maris, que je donnois quelque signe de vie, elles eurent un soin extrême de me réchauffer dans leurs cabanes, où elles me portèrent.

Mes yeux, quoique couverts de la vapeur de la mort, ressembloient encore à l'éclat de ces diamans demi-bruts ou mal taillés, qui ne jettent pas tant de feux que les autres, & mes lèvres qui, auparavant faisoient honte au corail, étoient alors violettes. Mais malgré les nuages qui défiguroient ma beauté, ces barbares en furent tellement touchés, qu'ils n'épargnèrent rien pour me conserver la vie.

Quelle fut ma douleur, après avoir repris l'usage de mes sens, de me trouver entre les bras de ces femmes qui étoient si effroyables, qu'à peine avoient-elles la figure humaine ! Et comme leur langage ne ressembloit pas mal à des hurlemens, & que je ne comprenois rien à leurs discours, je ne leur répondis que par des soupirs qui marquoient assez mon affliction, les maux que j'avois soufferts m'ayant presque ôté l'usage de la parole.

Pendant les huit premiers jours que ces femmes employèrent avec toute sorte d'humanité, ainsi que leurs maris, à me remettre

de la cruelle fatigue que j'avois effuyée, je crus comprendre que mon honneur étoit en sûreté parmi ces barbares ; j'en fus encore plus convaincue par les espèces d'adorations qu'ils me rendoient comme à une divinité.

Ma langueur alors se dissipa ; la joie me fit paroître mille fois plus belle ; mes charmes reprirent leur premier éclat , & m'armant de constance contre les assauts de la fortune, je résolus de supporter avec fermeté les malheurs que j'avois encore à effuyer. Je commençai donc à m'accoutumer à un genre de vie aussi extraordinaire, & j'entendis assez la langue de ces insulaires, en moins de quatre mois, pour comprendre une bonne partie de leurs intentions.

J'appris alors, qu'accoutumés à courir les mers dans de petites barques très-légères, ils vendoient les esclaves qu'ils faisoient dans leurs courses ; que leur première idée avoit été de me traiter comme les autres ; mais qu'ils avoient trouvé tant de grâces sur mon visage, qu'ils me regardoient comme leur divinité tutélaire ; que loin de me vendre, ils me traiteroient comme leur reine tant que je resterois avec eux ; mais encore qu'il n'y avoit point de périls où ils ne s'exposassent pour me conserver l'honneur & la vie.

Je fus charmée de connoître la bonne volonté de ces sauvages à mon égard. Je les conjurai de persister dans ces sentimens, les assurant que j'y répondrois avec toute la reconnoissance possible. Depuis ce moment je travaillai autant que je le pus à les civiliser ; je leur enseignai ma langue ; je les informai des mœurs de nos Indiens, & je leur montrai à apprêter à manger suivant nos usages. Tout cela me faisoit regarder de ces bonnes gens avec admiration. Quand je me trouvois de bonne humeur, je leur jouois à moi seule des comédies presque entières, à quoi ils prenoient un plaisir extrême ; tout cela m'amusoit, & redoubloit leur amitié pour moi ; & il y avoit un an que je demeurois avec eux, lorsqu'un jour qu'ils regardoient chez eux comme une fête, leurs ennemis firent une descente dans l'isle, au moment qu'ils s'y attendoient le moins, & m'enlevèrent au milieu d'eux. Je m'imagine voir encore le désespoir de ces pauvres sauvages ; ils poussèrent des hurlemens affreux ; ils poursuivirent leurs ennemis avec une fureur inconcevable, & sacrifièrent à leur rage tout ce qui s'opposa à leur valeur ; mais, malgré leurs efforts, je fus portée dans une barque, & conduite de là dans une isle assez

voisine. A peine y avois-je mis pied à terre, qu'une petite flotte de mes insulaires y aborda. Jamais on n'a vu combattre avec tant d'intrépidité; ils firent un carnage épouvantable de mes ravisseurs; & après avoir mis le feu à leurs habitations, ils me conduisirent triomphante jusques dans une barque, & m'ayant mise dans le milieu de leur flotte qui faisoit retentir les airs de mille cris de joie, ils reprirent la route de leur isle. Je ne puis, mon cher Yvan, poursuivre la sultane Alischak, vous représenter quelle étoit ma satisfaction de voir la bonté de cœur de ces sauvages; je les en remerciois dans les termes les plus affectueux, lorsqu'il survint un orage épouvantable, qui dispersa toutes les barques de notre flotte, & qui poussa la mienne en pleine mer, malgré toute l'adresse de dix ou douze de ces sauvages qui s'efforçoient de gagner la terre.

Plus la tempête augmentoit, plus nous nous éloignions de l'isle, & elle dura si long-temps, qu'en moins de quatre jours nous fîmes près de cinq cent lieues. Enfin, nous fîmes jetés au pied d'un rocher, d'où l'on pouvoit prendre terre: nous y descendîmes, mais nous étions tous si foibles de

la faim & de la fatigue, qu'à peine pouvions-nous nous soutenir. Mes insulaires y trouvèrent quelques tortues, ils les mangèrent toutes crues; pour moi j'étois si affligée de mes nouveaux malheurs, que je ne songeois qu'à me laisser mourir. Ces sauvages étoient au désespoir de voir l'abattement dans lequel j'étois tombée; ils me consolèrent le mieux qu'ils purent, par l'espérance de retrouver leur isle, & l'un d'eux m'ayant rapporté un gros morceau de cire plein de miel qu'il avoit tiré du trou d'une roche, j'en mangeai à sa prière. Cette nourriture me rendit les forces que j'avois perdues, & résolue d'avancer avec eux dans cette isle, nous tirâmes notre barque à terre, nous la cachâmes dans les herbes, & nous traversâmes ensuite plus d'une lieue de pays, sans qu'il parût qu'il fût habité. Nous parvînmes ensuite jusqu'à une pointe de terre fort élevée, d'où nous apperçûmes quelques cabanes; nous revînmes aussitôt sur nos pas; nous remîmes notre canot en mer, & ayant toujours côtoyé la terre, jusqu'à ce que nous fussions parvenus à ces habitations; nous étions prêts à y aborder, lorsque nous fûmes surpris par trois brigantins qui s'étoient cachés derrière un rocher qui avan-

çoit dans la mer. Mes sauvages voulurent d'abord se mettre en défense ; je les priai de ne point risquer leur vie dans un combat aussi inégal ; ils m'obéirent & nous entrâmes de bonne grâce dans un de ces brigantins. De quelle douleur ne fus-je pas pénétrée , en voyant accabler de chaînes ces pauvres misérables ; je fis des cris capables d'attendrir les plus inhumains ; mais j'avois affaire à des barbares plus cruels que les bêtes les plus farouches ; je n'entendois point leur langue ; mes larmes ne les touchèrent pas , & mes insulaires ayant témoigné par leur fureur à quel point ils étoient indignés de la mauvaise foi de ces perfides , on les massacra à mes yeux , & l'on me fit comprendre que l'on me feroit le même traitement , si je ne taris-
 fois la source de mes larmes. Je voulus me précipiter dans la mer ; on m'enchaîna pour m'en empêcher , & après un mois de navigation , pendant lequel on me fit appréhender pour mon honneur , si je ne prenois de la nourriture , on me vendit à un marchand d'esclaves qui me conduisit à la Chine.

Je vous avoue , mon cher Yvam , continua la sultane Alischak , que de tous mes malheurs je n'en ressentis point de plus xif

que celui de perdre mes chers insulaires ; j'en tombai dans un accablement qui alarma le marchand d'esclaves ; il crut qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour dissiper la profonde mélancolie qui altéroit si fort ma beauté, que de m'apprendre qu'il me destinoit pour le sérail du roi de la Chine. Cet honneur ne flatta point ma vanité, & je me laissai conduire à Cambalu (1) comme une victime que l'on traîne à l'autel. C'est l'usage, comme vous pouvez le savoir, qu'à un certain jour marqué l'on fasse paroître dans une salle extérieure du palais de ce monarque toutes les jeunes filles qu'on veut lui présenter. Mais afin que l'artifice n'ait point de part à cette journée, on les habille chacune d'une robe uniforme, & c'est le premier visir qui fournit à cette dépense. Le sultan de la Chine que vous savez être très-vieux & encore plus laid, avoit traversé plusieurs fois cette salle, déguisé en femme, pour nous examiner avec attention. Ayant ensuite repris ses habits qui brilloient des pierreries les plus éclatantes, il nous fit

(1) Cambalu & Peking ne sont qu'une même ville capitale de Catay, qui est la partie septentrionale de la Chine.

passer toutes en revue devant son trône , & à mesure que quelqu'une de nous avoit l'honneur de lui plaire , il le faisoit connoître au visir , par un certain signal auquel on la faisoit entrer dans la balustrade du trône. Quoique nous fussions plus de cent cinquante , le sultan n'en choisit que trois , dont malheureusement je fus du nombre. A l'égard des autres , il en acheta environ soixante , dont il fit présent à ses principaux officiers ; le reste fut renvoyé.

SEIZIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures de la sultane Alischak :

L'EXTREME mélancolie qui régnoit sur mon visage chagrina le sultan. Belle Alischak , me dit-il en me serrant tendrement la main , je vois bien que le partage d'un cœur comme le mien ne vous accommode pas ; le choix que j'ai fait de ces deux autres sultanes vous alarme ; eh bien ! pour vous prouver l'excès de mon amour , j'en fais présent à mon premier visir. Ah ! seigneur , lui dis - je en me jetant à ses pieds , vous me prouvez

votre tendresse par un si grand sacrifice ;
 que je m'efforcerai de la mériter par toutes
 les attentions que je dois avoir pour un si
 puissant monarque que je ne cesserai de
 respecter qu'en cessant de vivre. Ce n'est
 point du respect que j'exige de vous , me
 dit le sultan en me relevant , c'est de l'amour
 que je vous demande. Vous ne me répon-
 dez pas , adorable lumière de ma vie ; ne
 feriez-vous plus maîtresse de votre cœur ?
 Ah ! j'en mourrois de douleur , mais je ne
 voudrois pas contraindre votre inclination.
 Je fus touchée de ces discours si tendres &
 si soumis. Je n'aime rien , seigneur , lui dis-je ,
 & je voudrois bien conserver toujours cette
 même insensibilité. Ah ! ma chère Alischak ,
 reprit le monarque amoureux , cette assu-
 rance me redonne la vie. Que vous dirai-je ,
 Yvam , continua la sultane ; après bien des
 refus respectueux , je promis de répondre à
 l'ardeur du sultan. Il n'eut pas plutôt appris
 cette charmante nouvelle , que je fus remise
 entre les mains de sept vieilles esclaves du
 sérail , destinées à servir les favorites. L'on
 me conduisit au bain , & ensuite dans l'ap-
 partement du roi de la Chine. Il m'attendoit
 avec une extrême impatience ; & ne me vit
 pas plutôt entrer dans sa chambre , qu'ac-

courant au-devant de moi , il renvoya ses esclaves , m'aida lui même à me déshabiller , & me pria de me mettre au lit. Ce fut en ce moment que je ressentis un frisson qui me courut par tout le corps. L'équipage de nuit du sultan le rendoit encore plus laid à mes yeux : mais il fallut obéir. Je me mis à ses côtés , & le sultan me fit proclamer le lendemain reine de la Chine. Tant de bontés auroient dû gagner mon cœur : cependant je n'ai jamais pu m'accoutumer à ses caresses ; je les reçois , parce que je ne puis les refuser ; mais je sens que mon aversion augmente tous les jours pour lui , & je vois bien que cette aversion procède de l'amour que je ressens pour l'aimable Yvam. Que n'est-il sultan de la Chine ; ou que ne m'est-il permis de vivre avec lui hors du sérail , dépouillée de toutes ces grandeurs qui me sont à charge.



Voilà , madame , continua Fum Hoam , ce que , sous la figure du singe , j'entendis raconter à la belle Alifchak. Il faut à présent que je vous informe de la suite des aventures de cette sultane.

L'amour , de tout temps , aveugle les

amans heureux ; Alifchak & Yvam étoient de ce nombre. Cette belle personne oublioit tous ses chagrins entre les bras de son maître ; mais elle oublioit aussi les loix de l'honneur & de son devoir ; adorée d'un des plus puissans monarques de la terre qui l'avoit élevée jusqu'au trône , rien ne devoit manquer à sa satisfaction. Elle en abusa ; les richesses immenses dont elle étoit dispensatrice , les honneurs excessifs qu'on lui rendoit , l'amour le plus tendre de son époux , tout cela ne put la faire rentrer en elle-même ; uniquement occupée de son cher Yvam , elle ne pensoit qu'aux moyens de lui donner les nuits qu'elle ne passoit pas avec le sultan. Mon maître avoit sa chambre à l'entrée du sérail. Pour y parvenir , il falloit passer à travers deux grandes galeries , où couchoient des femmes & des eunuques très-vigilans ; mais la fureur de la passion d'Alifchak la dominant entièrement , elle engagea l'eunuque qui étoit chargé d'accompagner son amant , de verser dans une espèce de sorbet que l'on donnoit tous les soirs à ces femmes & à ces eunuques , une infusion de pavot préparé ; & , profitant de leur sommeil , elle alloit trouver Yvam. Ce commerce dura quelque temps ; mais une

nuit , ayant par malheur heurté du pied contre une masse d'arme qui étoit appuyée à la porte du chef des eunuques , sa chute fit un si grand bruit , qu'elle le réveilla. Il sortit brusquement de sa chambre ; & se saisissant d'Alischak qui étoit couverte d'une grande mante , il la conduisit dans son appartement , le poignard sur la gorge , & fut dans la dernière surprise , à la lumière de sa lampe , de reconnoître en elle la reine de la Chine. Gabao , lui dit-elle , ma sortie du sérail , à l'heure qu'il est , vous donne lieu de soupçonner que ma conduite est irrégulière , elle est pourtant exempte de reproche ; la seule curiosité fait tout mon crime. Je vous demande le secret , & puis vous assurer que vous n'aurez pas lieu de vous repentir de ce service.

Gabao avoit eu le temps de se remettre de sa surprise ; mais il étoit si ému de voir la reine dans ce déguisement si peu conforme à son honneur , & où elle lui découvroit tant de beautés , qu'il ne put s'empêcher de concevoir des désirs qui , tout informes qu'ils étoient , rassurèrent Alischak de sa frayeur. La témérité des discours de l'eunuque , quelques actions trop libres , auxquelles elle-même avoit peut-être donné lieu , lui firent

sur le champ prendre son parti. Après avoir repoussé Gabao avec beaucoup de mépris, elle témoigna une colère très-violente de son insolence, & le traita avec tant de hauteur, que n'osant davantage retenir la reine entre ses bras profanes, elle profita de cette marque de respect pour sortir d'embarras, &, s'échappant brusquement, elle regagna sa chambre, avant que le chef des eunuques se fût seulement aperçu de son évasion.

Il est assez difficile de comprendre jusqu'à quel point l'inquiétude d'Alifchak pouvoit aller, & quelle fut sa rage d'avoir été exposée aux insolentes caresses du chef des eunuques; elle résolut de se venger par un coup des plus hardis. Comme le sultan de la Chine ne manquoit jamais de dîner avec elle, & que Gabao avoit coutume d'y être présent, elle fit le lendemain tomber si adroitement la conversation sur l'obéissance aveugle que ses sujets avoient pour lui, qu'elle lui dit qu'elle feroit charmée de faire cette épreuve sur un de ses eunuques, dans une occasion bien légère, mais que pour cela elle souhaiteroit que cet eunuque fût entièrement à elle. Vous pouvez aisément contenter votre envie, ma chère reine, lui dit ce bon roi : choi-

fiffez depuis Gabao jusqu'au moindre de mes esclaves, je vous en fais présent, & vous avez dès ce moment le pouvoir absolu de décider de sa vie & de sa mort. Puisque votre majesté a tant de bontés, reprit Alifchak de l'air le plus enjoué du monde, je choisis Gabao lui-même, & voici en quoi je prétends que doit consister l'obéissance que j'exige de lui. Je veux qu'à commencer dès ce moment il soit muet volontaire; que pour quelque raison que ce puisse être, quand même votre auguste majesté lui ordonneroit de parler, & l'interrogeroit, il ne réponde ni de la langue, ni par aucun signe, jusqu'à ce que je lui en aie donné la permission; que s'il n'obéit pas à cet ordre avec la dernière soumission, il peut compter que je le ferai jeter dans le canal des jardins de ce sérail, avec une pierre au col.

Le sultan se mit à rire de toutes ses forces à un ordre aussi singulier, il confirma à la reine le don qu'il venoit de lui faire du chef de ses eunuques; & pour commencer à se divertir, il lui fit cent questions sur les devoirs de sa charge, sans en pouvoir tirer une seule parole. Gabao avoit frémi à la proposition de la reine qui, à toutes les demandes que le roi lui faisoit, lui jetoit

un coup-d'œil où la colère étoit peinte. Il ne favoit quel parti prendre. Sil ouvroit la bouche pour s'expliquer avec le sultan sur l'aventure de la nuit précédente , sa mort étoit sûre ; s'il gardoit le silence , il voyoit bien qu'il alloit passer au pouvoir d'une maîtresse inexorable , qui ne cherchoit que l'occasion de faire périr un témoin qui pouvoit informer son époux du dérangement de sa conduite ; il aima encore mieux prendre le dernier parti , dans l'espérance que sa soumission gagneroit le cœur de la sultane. Il se trompa. Quand il fut avec Alifchak hors de la présence du sultan , elle sentit réveiller toute sa haine. Gabao , prosterné contre terre , n'osoit lever les yeux sur la reine , son sang s'étoit gelé de frayeur. Lève-toi , lui dit-elle , & suis moi. Il obéit , & fut deux jours de suite exposé à toutes les questions des esclaves de la sultane sans rompre le silence. Le troisième jour , Alifchak passa dans ses jardins , elle y fut jusqu'à la nuit , & feignoit une grande tranquillité d'esprit , lorsqu'il lui prit tout - d'un - coup envie de se baigner dans le canal. L'eau étoit fort basse ; on tendit un pavillon sur les bords ; elle y fit entrer Gabao. Déshabille-moi , lui dit-elle ; il obéit en tremblant , & ne favoit

à quoi alloit aboutir toute cette cérémonie, lorsque, transporté hors de lui-même à la vue de tant de beautés que la sultane découvroit malicieusement, il oublia l'ordre sévère qu'il en avoit reçu, & s'écria, dans un enthousiasme qu'il ne put retenir : grands dieux, qu'elle est belle ! Qu'on le saisisse, s'écria Alifchak, qu'on lui mette une pierre au col, & qu'on le jette dans le canal. On hésitoit à exécuter ses ordres, persuadé que tout ce qui se passoit étoit une simple plaisanterie, lorsque se mettant dans une colère violente : je veux être obéie sur le champ, continua-t-elle. Les eunuques se jetèrent alors sur Gabao, on lui attacha les mains derrière le dos, on lui mit une pierre au col, & l'on croyoit que le tout se termineroit par quelque punition légère, lorsqu'elle commanda, d'un ton très-absolu, que ce misérable fût jeté dans le canal. Cet ordre fut exécuté avec répugnance ; mais Gabao n'en fut pas moins noyé après quelques momens ; & la reine vit périr ce chef des eunuques avec une satisfaction qui inspira de l'horreur à tous ses esclaves.



DIX-SEPTIÈME SOIRÉE.

*Suite & conclusion des aventures de la sultane
Alifchak.*

GABAO ne fut pas plutôt mort, qu'Alifchak envoya avertir le sultan de la désobéissance & de la punition de son esclave; il en fut surpris & fâché; cependant, il n'en témoigna rien à son épouse, & même il eut la bonté d'approuver le châtiment qu'elle avoit fait souffrir à ce chef de ses eunuques. Si ce monarque ne parut pas mécontent de l'action cruelle de la reine, il n'en fut pas de même de toutes ses femmes. Gabao étoit fort aimé dans le sérail, il usoit de son pouvoir avec beaucoup de douceur, & l'extrême sévérité de celui que le roi mit à sa place, rendit encore sa mémoire plus chère. On chercha à pénétrer les raisons de la vengeance de la reine, qui avoit toujours été d'une humeur très-douce; & une de ses esclaves, qui étoit parente de Gabao, s'étant plusieurs fois aperçue du sommeil profond dans lequel elle & ses compagnes passaient presque toutes

les nuits , jugea que cela ne pouvoit provenir que de quelque drogue que l'on jetoit dans le sorbet. Elle s'abstint pendant plusieurs jours d'en boire , & s'apperçut bientôt par ce moyen de la trahison de la reine , qu'elle suivit , sans faire le moindre bruit , jusqu'à la porte d'Yvam. Sitôt qu'elle fut certaine de l'infidélité d'Alischak , elle en instruisit le sultan. Il ne pouvoit ajouter foi à une nouvelle si peu croyable ; mais , convaincu de son déshonneur par ses propres yeux , il fit brûler vif Yvam , trancher la tête à Alischak , & pendant que l'on jetoit son corps dans les flammes qui consumoient mon pauvre maître , je me sauvai par-dessus les murs du sérail , je gagnai les bois , & j'y vécus pendant sept ou huit mois , avec beaucoup de regret à la vie délicieuse que j'avois menée auparavant , jusqu'à ce qu'ayant rencontré une troupe de comédiens , je sautai sur le chariot qui conduisoit leur petit bagage. Je fus parfaitement bien reçu d'eux , je leur attirois beaucoup de monde par mes tours de souplesse , je faisois même quelquefois des rôles muets & de grimaces que l'on m'enseignoit un moment avant que la pièce commençât , & ce fut un de ces malheureux rôles qui me coûta la vie. Un jour

que j'étois vêtu en soldat pour représenter une espèce de brave, & que j'étois devant la porte de la salle où devoit se jouer la comédie, plusieurs indiens prirent querelle les uns contre les autres, & l'on vit en un moment douze ou quinze sabres hors du fourreau. Je ne fus pas tranquille spectateur de cette scène; il me prit envie de me fourrer dans la mêlée; je mis le sabre à la main comme les autres, & frappai à tort & à travers, sans faire grand mal à ceux que j'attaquois, parce que mon sabre n'étoit que de bois. Mais un de ces brutaux, aveuglé de colère d'un coup que je lui avois porté sur le visage, ne distingua point si j'étois homme ou singe; il m'abattit la tête d'un revers de son sabre, & je mourus ainsi dans un combat qui causa un deuil extrême à tous les comédiens, à qui je valois beaucoup d'argent.



Ah! quel dommage, s'écria la reine de Gannam, & que je veux de mal à cet étourdi. Les aventures du singe & de la sultane Alischak m'ont fait un extrême plaisir, & je m'attendois à un plus long récit des malices de cet animal. Elles furent sans nombre,

nombre, madame, reprit le mandarin Fum-Hoam ; mais ces petits détails ne feroient qu'ennuyer votre majesté ; c'est pourquoi j'ai omis bien des badineries que mes pareils , lorsque j'étois singe , ayant depuis imité , vous n'auriez pas trouvé nouvelles. Je passerai , sous votre bon plaisir , à de nouvelles aventures. Très-volontiers , répondit Gulchenraz ; je ne me lasse point de vous entendre.

Histoire de Magmu , sage-femme d'Astracan (1).

APRÈS avoir quitté le corps du singe Moroug , je me trouvai transporté en un moment dans la Tartarie , & j'animai , à Astracan , le corps de la fille d'une sage-femme très-peu scrupuleuse , & qui fut employer fort utilement pour elle les premières années de ma jeunesse , c'est-à-dire , qu'elle m'instruisit parfaitement dans l'art de plaire. On me nomma Magmu. J'étois naturellement assez jolie ; mais je relevois ma beauté

(1) Grande ville de la Tartarie asiatique vers l'embouchure du Volga ; elle est capitale d'un royaume du même nom.

par tant d'art, qu'il étoit impossible de m'échapper quand j'avois entrepris de faire une conquête. Il ne sortoit pas une parole de ma bouche qui ne fût étudiée, & je ne levois ou baïssois les yeux que par mystère. Savoir admirablement bien feindre une passion très-vive, soupirer à propos, faire un geste attirant, badiner avec grâce, rassembler tous les agrémens d'une muette éloquence dans un seul sourire; c'étoit un art dans lequel j'excellois. Enfin, j'avois tant d'envie de surpasser les autres filles de mon âge, qu'attachée sans cesse à mon miroir, j'y employois des heures entières à examiner quel habit relevoit le plus ma beauté, quelle couleur d'étoffe me convenoit le mieux, de quelle manière la plus avantageuse une boucle de mes cheveux voltigeoit en retombant sur mes épaules, de quelle façon le reste de ces cheveux pouvoit se rattacher avec le plus d'agrément; comment il falloit ouvrir, fermer & remuer les lèvres avec grâce, montrer mes belles dents sans affectation, me présenter avantageusement de face ou de profil, ranger avec adresse le voile que je portois. Enfin, madame, il sembloit qu'un être invisible animât mes gestes & mes actions, & que toutes les parties dont

elles étoient composées fussent polies par les mains de cet habile maître ; & je me variois en tant de formes différentes, que me regardant quelquefois moi-même avec admiration, j'adorois, pour ainsi dire, ma propre main, qui savoit donner l'ame de toutes les beautés à un corps qui étoit assez défectueux de lui-même : c'étoit là les filets que je tenois avec tant d'adresse, & dans lesquels je retenois mes adorateurs. Vous auez été étonnée, par exemple, madame, de voir un amant auquel j'avois souri tendrement, demeurer hors de lui-même, & paroître plus enchanté que s'il fût entré dans un cercle tracé par quelqu'habile magicienne. Je changeois celui-ci en lion par mes mépris ; celui-là en chien, en le rendant obéissant à mes moindres signes ; cet autre en lièvre, par sa timidité, & la crainte qu'il avoit de me déplaire, ou d'être maltraité par ses rivaux, & presque tous en ces animaux immondes qui ne se plaisent que dans le borbier & dans la fange.

Si l'amour d'une fille belle & vertueuse élève les cœurs de ses amans, en fait des héros, & si l'on en voit sortir mille étincelles de bravoure & de générosité, la passion que l'on ressent pour une coquette telle que

j'étois , étant fort éloignée du sentier de l'honneur , éteint non - seulement toute semence de vertu , mais porte encore les vices puissans jusqu'à l'extrême.

Ma maison étoit le rendez-vous général de toute la jeunesse voluptueuse d'Astracan ; le jeu & les assemblées nocturnes , sous la protection du cadi , y fournissoient toutes sortes de divertissemens , & j'étois l'unique objet des discours , des œillades & des pensées de tous ceux qui la fréquentoient.

Cette vie monstrueuse dura tant que je fus jeune ; mais quand mes cheveux commencèrent à blanchir , & que les rides parurent sur mon visage , tous mes amans disparurent peu-à-peu l'un après l'autre , & avec eux l'abondance qui régnoit chez moi. Je n'éprouvai que trop , alors , qu'à certain âge on peut bien encore avoir des passions nouvelles , mais que l'on manque d'adorateurs nouveaux. Loin d'avoir amassé dans ma jeunesse de quoi vivre en repos dans un âge plus avancé , j'avois tout dissipé ; & je serois demeurée dans la misère la plus affreuse , si , instruite par ma mère dans le métier de sage - femme , je ne l'eusse embrassé sur mes vieux jours.

Il faudroit plusieurs volumes entiers pour

décrire toutes les aventures auxquelles j'ai eu part, & combien de filles, de veuves & de personnes inconnues ont eu recours à moi. Je passerai sous silence tant d'événemens, pour vous rapporter celui qui termina le cours de ma vie. Pendant une nuit très-noire, que je dormois tranquillement, deux hommes vinrent heurter rudement à ma porte, & m'ayant appelée par mon nom, ils m'ordonnèrent, de la part du gouverneur d'Astracan, de venir promptement porter du secours à l'une de ses femmes, qui étoit sur le point d'accoucher. Comme ma profession m'obligeoit de sortir à toute heure de nuit, je descendis promptement pour les suivre; mais à peine eûmes-nous tourné le coin de ma rue, que me menaçant de me poignarder si j'ouvrais la bouche pour crier, ils me couvrirent les yeux d'un mouchoir; &, après m'avoir fait marcher en cet état pendant une bonne heure, ils me firent entrer dans un appartement très-propre, où m'ayant rendu l'usage de la vue, ils me remirent entre les mains d'un homme d'environ vingt ans, & qui avoit le visage couvert d'un voile double.

DIX-HUITIÈME SOIRÉE.

*Suite & conclusion de l'histoire de Magmu ,
sage-femme d'Astracan.*

COMME je témoignois que je n'étois pas sans crainte, cet homme me rassura. N'appréhende rien, me dit-il, & prépare-toi seulement à recevoir l'enfant d'une femme dans la chambre de laquelle je vais te conduire. Cette chambre n'étoit éclairée que par une lampe qui rendoit fort peu de lumière, & par sa triste lueur, elle m'inspiroit une horreur secrète, qui étoit encore augmentée par les plaintes vives & aiguës qui partoient de dessous un pavillon de drap vert. Je m'en approchai, & j'y vis une jeune personne, dont les yeux, quoique noyés de larmes, paroissoient d'une très-grande vivacité. A peine lui eus-je dit qui j'étois, que redoublant ses pleurs, elle m'embrassa tendrement, & me conjura d'engager un frère inhumain à sauver du moins la vie au triste fruit de sa foiblesse. Son affliction fut si vive en ce moment qu'elle s'évanouit;

& profitant , quelques momens après , d'une forte douleur qu'elle ressentit , je l'aidai à donner le jour à un garçon d'une beauté parfaite. Mais à peine eut-il vu la lumière , que le barbare frère de cette fille l'ayant regardé avec attention , il sentit dans son cœur renouveler toute sa rage ; il prit cet enfant d'une main , & présentant de l'autre un poignard à la mère , il lui ordonna de l'enfoncer dans le sein de ce petit innocent. Je frémis encore d'horreur , madame , à un récit aussi cruel. Cette malheureuse ne put soutenir une proposition aussi horrible , elle retomba dans un second évanouissement , & ce monstre d'inhumanité lui ayant mis son poignard dans la main , la lui porta sur la gorge de son enfant , & lui fit perdre ainsi la vie ; ensuite , tirant d'une caisse le corps mort d'un jeune homme d'environ vingt ans , tout ensanglanté , il le plaça vis-à-vis de sa sœur. Cette triste victime de la fureur la plus enragée , eut à peine repris ses esprits , qu'apercevant ce cadavre & son fils dans l'état où ils étoient , elle poussa des hurlemens affreux. Barbare , s'écria-t-elle , consume ton crime sur moi ; après m'avoir privé de tout ce que j'avois de plus cher au monde ; & sans considérer que c'est le sang

de ton maître que tu viens de répandre ; feras-tu encore assez cruel pour me laisser la vie ? Ah ! je veux te priver de ce plaisir ; & puisque tu m'as rendue , malgré moi , homicide de mon fils , je saurai bien venger ce crime sur moi-même , en attendant que le ciel te punisse de ton inhumanité. Alors se plongeant le poignard dans le cœur , elle vomit son ame indignée avec des flots de sang.

Je fis un cri épouvantable à cette dernière catastrophe ; mais ce cruel bourreau ne voulant pas sans doute conserver de témoin de son crime , me coupa la tête d'un coup de sabre.



Que je plains le sort de cette malheureuse personne , dit alors la reine de la Chine ! qu'il y a de lâcheté dans le procédé de ce barbare frère , & que je suis fâchée que vous ne puissiez m'apprendre le détail des infortunes de cette fille , de qui étoit le corps mort qu'on lui mit devant les yeux , & le vrai motif de la fureur de ce monstre. J'en fus informé plus de cinquante ans après cette aventure , reprit le mandarin , & c'est ce que je vous raconterai dans son temps. Mais,

madame, pour suivre l'ordre des choses, vous faurez qu'après avoir cessé d'animer la sage-femme, je passai dans le Mogolistan, & me trouvai dans le corps du fils unique du sultan d'Agra.

Aventures de Mogireddin, roi d'Agra, & de Rouz - Behari, princesse de Pegu.

MOAGGEM, sultan d'Agra (1), mon père, n'avoit eu que moi d'enfant, il m'appela Mogireddin. A peine avois-je atteint ma dix-huitième année, que j'eus le malheur de le perdre; je lui succédai, & après avoir donné les premiers jours à la douleur & au soin de mon royaume, je songeai à me choisir une femme. J'avois entendu parler de l'extrême beauté de Rouz - Behari (2), fille unique du sultan de Pegu (3), & qu'à

(1) Agra, ville grande & riche sur la rivière de Gemini, bâtie par Ekebar, grand-mogol; elle est ordinairement la résidence du prince.

(2) Rouz-Behari signifie jour de printemps.

(3) Le royaume de Pegu est dans l'Inde de-là le Gange, entre Tunquin & Arracan. La ville capitale porte le même nom; elle est bâtie sur la rivière de Caypumo ou de Pegu.

quinze ans, elle effaçoit celle de toutes les princesses de l'Orient. Je résolus d'en juger par moi-même ; je remis l'administration de mon royaume à trois de mes visirs, & après avoir traversé le Mogolistan & le golfe de Bengale, j'arrivai dans la ville de Pegu, accompagné seulement de trois personnes, dont l'un avoit été mon gouverneur. Cette princesse paroissoit souvent en public, & lorsqu'elle levoit son voile, il n'y avoit personne qui ne fût enchanté à la vue des charmes répandus sur son visage. Elle jouoit au mail lorsque j'arrivai dans la ville, & je vous avoue, madame, que dès ce moment je perdis ma liberté ; je devins rêveur, & lorsque je fus entré chez une bonne femme, où mon ancien gouverneur me conduisit, il me fut impossible de manger. Je me jetai sur un sofa, & je passai le reste du jour & la nuit suivante dans une extrême agitation. Toute réflexion faite, je compris que cette manière de vivre n'avanceroit guère mes affaires auprès de la princesse. Je résolus de reprendre mon humeur ordinaire, & je dînai avec grand appétit. La vieille, chez laquelle je logeois, étoit très-gaie. Je pris plaisir à l'entretenir, & lui parlant de Rouz-Bhari, j'appris avec quelque chagrin, que

cette princesse étoit encore plus capricieuse qu'elle n'étoit belle, & que le roi son père se repentoit fort d'un ferment qu'il avoit fait, de la laisser disposer de sa main, parce qu'il étoit arrivé à sa cour plus de vingt princes, mieux faits les uns que les autres, que sa fille avoit tous rebutés sur les sujets les plus légers. La moindre bagatelle lui servoit de prétexte, & lui paroïssoit un défaut essentiel : l'un étoit trop gai, l'autre avoit l'air mélancolique; celui-ci la physionomie d'un jaloux; celui-là avoit trop d'amour-propre; un tel prince avoit les yeux trop petits ou trop grands; un autre le nez camus ou trop aquilin; il avoit trop d'esprit, ou n'en avoit pas assez; enfin, madame, soit pure malice, soit aversion pour le mariage, soit inclination naturelle pour la liberté, elle n'avoit jusqu'alors trouvé personne à son gré. Sitôt que je connus son humeur, je résolus de prendre le contre-pied des autres princes qui avoient eu le malheur de lui déplaire; ils n'avoient eu pour elle que des adorations qu'elle avoit rejetées. Pour moi, je me proposai d'affecter une très-grande indifférence pour tout le sexe & pour la princesse en particulier. J'allai saluer le roi de Pegu; & m'étant fait connoître à lui pour le sultan

d'Agra , il m'obligea de loger dans un palais qui joignoit au sien , & qui n'en étoit séparé que par un parterre rempli des fleurs les plus rares. Je le vis plusieurs jours de suite sans lui parler en aucune manière de Rouz-Behari ; & ce monarque , surpris que je lui parusse si peu curieux de voir la princesse , m'en fit la guerre avec beaucoup d'esprit. Seigneur , lui dis-je , je ne suis point venu , comme tant d'autres princes , dans vos états , pour y admirer la charmante Rouz-Behari ; le seul plaisir de voyager m'a fait quitter Agra. Grâce au saint prophète , les beautés les plus merveilleuses n'ont jamais fait d'impression sur mon cœur ; d'ailleurs je fais que la princesse a rebuté l'hommage des princes les plus parfaits de l'Orient , qu'il n'y en a point auquel elle n'ait trouvé quelque défaut ; & comme je ne suis pas beau , & que la chasse & le voyage ne m'ont pas éclairci le teint , quand même je ne serois pas doué d'une extrême indifférence , je me garderois bien d'entrer en comparaison avec ceux dont la princesse a rejeté les vœux ; mon insensibilité me préservera de cet affront. Nous verrons si vous aurez assez de force pour tenir votre parole , me dit le roi de Pegu en riant : je veux demain vous donner à

OU AVENTURES DE FUM-HOAM. 181
dîner avec Rouz-Behari ; je crains bien que
vos résolutions ne tiennent pas contre ses
charmes.

DIX-NEUVIÈME SOIRÉE.

*Suite des aventures de Mogireddin , roi d'Agra ,
& de Rouz - Behari , princesse de Pegu.*

PLUS je paroissais avoir de répugnance
pour me trouver avec la princesse , plus le
roi de Pegu me pressa d'accepter la partie
qu'il me proposoit. Quelqu'envie que j'en
eusse , je fis bien le difficile , & je ne me
rendis que quand il parut que je devois le
faire pour ne point pécher contre la poli-
tesse ; & je ne manquai pas le lendemain de
me trouver au palais à l'heure du dîner.

J'avois affecté d'être vêtu d'une grande
simplicité ; & quoique je fusse ébloui par les
charmes de la princesse , je me rendis telle-
ment maître de moi-même , que je n'en
témoignai aucune admiration. Rouz-Behari ,
qui avoit été instruite de mes discours de la
veille , n'avoit rien épargné , au contraire ,
pour relever sa beauté naturelle ; elle y

avoit ajouté tous les ornemens qui avoient pu en redoubler l'éclat ; & elle fut si piquée de voir le peu d'attention que je paroïssois y faire , & de ce que je ne lui dis pas la moindre chose qui pût flatter sa vanité , qu'elle en pensa mourir de dépit. Je m'apercevois avec une extrême joie de l'effet de ma précaution ; & comme j'étois en garde contre moi-même , je fis paroître tant de liberté d'esprit , & tant de gaieté pendant tout le repas , que la princesse ne put le soutenir jusqu'à la fin. Elle se retira sous prétexte de se trouver un peu incommodée ; & je quittai à mon tour la table , en apparence aussi tranquille que j'y étois entré ; mais dans le fond de l'ame , le plus amoureux de tous les hommes. Je continuai ce manège pendant plus d'un mois , c'est-à-dire , que j'affectai toujours la même insensibilité ; & par ce moyen , je réduisis tellement la princesse à changer de manières , qu'elle me fit bientôt connoître , malgré mon indifférence pour elle , que j'étois le seul prince pour qui elle eût jamais soupiré. Je ne me rendis qu'après bien des peines ; & enfin je donnai ma parole que je l'épouserois avec le consentement du roi son père , qu'elle obtint fort aisément. L'on prépara

tout pour célébrer notre union avec une magnificence digne de notre rang ; & le jour approchoit , lorsque , témoignant un soir à la princesse l'obligation que je lui avois de m'avoir donné la préférence sur les princes les plus beaux & les mieux faits de tout l'Orient : je ne saurois trop vous dire , seigneur , me répondit-elle , par quelle fatalité cela s'est fait ; j'aurois juré de n'aimer jamais ; je méprisois les vœux de tous les monarques de la terre ; leur passion me fatiguoit : votre seule insensibilité m'a offensée ; j'ai fait mes efforts pour la dissiper sans avoir intention de m'engager avec vous : cependant au point où nous en sommes , je vous avouerai que j'aurois été au désespoir , si vous aviez continué plus long - temps à me regarder avec indifférence. Ah ! belle princesse , m'écriai - je , je n'ai jamais été un moment sans vous aimer ; vos premiers regards m'allèrent jusqu'au cœur , & je n'ai feint d'être insensible envers tout votre sexe , que pour vous irriter ; je redoublois mon indifférence à mesure que je vous voyois enflammer ; & par cet innocent artifice je suis parvenu au comble de mon bonheur , puisque dans deux jours je posséderai l'admirable Rouz-Behari.

La princesse rougit à cet aveu trop sincère ; elle sentit un dépit secret d'avoir été ma dupe , & elle se livra à une humeur sombre dont je ne pus jamais la tirer de tout le reste de la journée. Je la trouvai un peu plus tranquille le lendemain ; & je croyois qu'elle m'avoit pardonné cette petite malice , lorsque j'éprouvai bientôt le contraire , & combien il est dangereux d'être trop sincère avec les femmes.

Nous étions à dîner avec le roi de Pegu , & je portois à ma bouche une aîle de faisan , lorsque je fus piqué à la joue par une espèce de mouche à miel. Je sentis en ce moment une douleur si violente , que cette aîle m'échappa des mains , & alla tomber sur la robe de Rouz-Behari. Elle saisit ce moment pour me chercher querelle , parut fort scandalisée de cet accident , feignit que je l'avois fait à dessein de l'insulter ; & , sans vouloir recevoir mes excuses , elle se leva brusquement de table , en déclarant à son père qu'elle ne feroit jamais mon épouse. Jugez , madame , de mon étonnement & de la colère du roi de Pegu. Il eut beau vouloir employer son autorité , la princesse n'y eut aucun égard , & fit connoître qu'elle se perceroit plutôt le cœur que de me donner la main. Après

avoir effayé, pendant cinq ou six jours, par toute sorte de soumissions, d'appaiser sa colère, sans pouvoir y réussir, je me livrai au désespoir le plus vif, & j'allois attenter sur ma vie, & me punir de ma sottise par une autre, lorsque mon gouverneur m'arrêta le bras. Seigneur, me dit-il, je veux vous venger des caprices de cette princesse, & je prétends, avant qu'il soit peu, lui faire regretter la faute qu'elle vient de faire, en vous traitant avec autant de dureté. Laissez-moi seulement cette nuit pour consulter un génie qui ne m'a jamais manqué au besoin. Je vous réponds du succès de cette affaire.

Tout ce qui flattoit ma passion diminuoit ma douleur. J'écoutai mon gouverneur. Je reposai cependant fort peu cette nuit; & il m'apprit le lendemain matin la cause de la fierté capricieuse de Rouz-Behari.

La princesse ne traite ses amans avec autant de hauteur, me dit-il, que parce que tant qu'elle possédera un petit flacon d'or dont une habile fée fit présent à sa mère, leurs efforts seront inutiles auprès d'elle, & qu'aucun d'eux ne peut devenir son époux sans encourir tous les malheurs du monde, si elle ne lui en fait présent, ou s'il ne parvient en sa possession par adresse. Il est tou-

jours attaché à sa ceinture avec une chaîne d'or, & elle ne le quitte pas même pendant la nuit. Le génie, qui m'a promis sa protection, m'a assuré qu'il me le remettra entre les mains avant qu'il soit peu ; mais, pour mieux tromper la princesse, il faut prendre congé du roi, sortir de la ville, & vous reposer sur moi de l'exécution des projets du génie.

Je suivis aveuglément les conseils de mon gouverneur ; & vous allez entendre, madame, de quelle manière le génie s'y prit pour me venger.

Rouz - Behari avoit coutume de se promener tous les soirs dans les jardins du palais ; elle y fut à son ordinaire ; & s'asseyant au bord d'un bassin, elle s'y amusa pendant quelques momens. Comme elle se disposoit à se lever, elle vit courir sur elle un lézard. Elle avoit une extrême aversion pour cette sorte d'insecte ; elle poussa un cri affreux ; & déchirant sa robe, elle fit de vains efforts pour le chasser. Il passa entre sa ceinture d'or & son corset, & s'y entortilla de manière que cette princesse ne trouva point d'autre expédient pour se délivrer de cet animal, que de détacher elle-même sa ceinture, &

& de la jeter avec le flacon dans le bassin auprès duquel elle étoit assise.

Quand la princesse fut un peu revenue de sa frayeur, elle chercha inutilement son flacon dans l'eau ; il avoit disparu, ainsi que le lézard. Cette aventure la désespéra. Elle fit vider le bassin jusqu'à la dernière goutte, & fit rompre tous les tuyaux qui servoient à sa conduite & à sa décharge. Ses recherches furent vaines ; & elle en conçut un chagrin si violent qu'elle se retira dans son appartement sans vouloir écouter aucune consolation.

VINGTIÈME SOIRÉE.

*Suite des aventures de Mogireddin, roi d'Agra,
& de Roux-Behari, princesse de Pegu.*

MON gouverneur ne m'avoit pas trompé ; le génie, qui avoit pris la figure du lézard, lui avoit apporté le flacon d'or qu'il me remit entre les mains. Je me barbouillai le visage avec une eau qu'il me donna, qui me changea entièrement les traits ; & , par son conseil, m'étant présenté pour être du

nombre des palfreniers du roi, qui en avoit besoin d'un, je fus reçu dans l'écurie, & je fis toutes les fonctions de mon nouvel état pendant neuf jours & neuf nuits que la princesse passa à pleurer sans fermer l'œil. Le roi de Pegu étoit dans une affliction inconcevable de la situation où étoit sa fille. Il appréhenda tellement pour sa vie, qu'il fit publier à son de trompe, qu'il donneroit cent mille pièces d'or à quiconque rapporteroit le flacon perdu. Suivant mes instructions, je me présentai le lendemain; je montrai la chaîne du flacon au roi & à la princesse, & je l'assurai que dans neuf jours je rapporterois le flacon, pourvu que l'on me permît, pendant autant de nuits, de coucher dans le cabinet de glaces, qui étoit au bout d'une galerie du palais; & que c'étoit la seule récompense que je demandois. L'on me regarda comme un extravagant, mais l'on accepta ma proposition; & la princesse fut si charmée de revoir son flacon, qu'elle en pensa mourir de joie. Le soir venu, je fus conduit dans le cabinet des glaces. On m'y enferma; & je ne savois pas trop ce que j'allois y devenir, lorsque le génie, sous la figure d'un jeune enfant, parut devant moi. Je viens d'endormir la princesse & toutes ses esclaves,

me dit-il ; promets - moi que tu feras son époux , & je vais te conduire dans son appartement. Je le jure , lui dis - je , par la gouttière (1) d'or , & par la pierre noire qui est à la Mecque : non-seulement je l'accepte pour mon épouse , mais je promets de ne point prendre d'autre femme qu'elle tant qu'elle vivra. Cela suffit , me dit le génie : je te dispense même du dernier article de ton serment. Alors il poussa de la main une de ces glaces , qui formoit une porte secrète par où l'on passoit dans l'appartement de Rouz-Behari ; & après m'avoir fait entrer dans un bain qui avoit été préparé pour la princesse , il me conduisit dans son lit. A peine le jour commença-t il à paroître , que le génie me reveilla , & me fit repasser dans le cabinet. On vint m'en tirer une heure après : & je continuai pendant neuf nuits la même chose , au bout duquel temps le génie me transporta avec mes trois officiers dans la ville d'Agra , sans me laisser accomplir ma promesse ; au contraire , il m'ordonna de garder le flacon. Je fus dans un étonne-

(1) La gouttière d'or est sur le toit de la maison que l'on prétend avoir été bâtie par Abraham à la Mecque.

ment, incroyable de me trouver dans mon palais au moment que je m'y attendois le moins. J'en fis des reproches au génie. Ne t'inquiète point, me dit-il, du sort de ton épouse, elle n'est pas encore assez punie de ses caprices. Je te la rendrai quand il en sera temps.

Pendant que j'attendois l'effet de ces promesses, Rouz-Behari se livroit à un désespoir affreux, de voir que le palfrenier avoit disparu sans lui rendre son flacon d'or ; mais que devint-elle, quand, au bout de deux mois, elle s'aperçut qu'elle étoit enceinte, sans savoir comment cela s'étoit pu faire ! Elle se perdoit dans ses raisonnemens, lorsqu'un jour, étant dans le cabinet des glaces, elle en poussa une par hasard qui s'ouvrit, & lui fit connoître la communication de ce cabinet avec son appartement. Dans quelle confusion ne tomba-t-elle pas à cette vue ! Oh ciel ! s'écria-t-elle, faut-il qu'un vil palfrenier ait obtenu ce que j'ai refusé au sultan d'Agra ! Ah ! Mogireddin, que vous seriez bien vengé de mes caprices, si vous appreniez ma honte & mon déshonneur !

La princesse en ce moment fondit en larmes, & abîmée dans ses réflexions, elle

prit sur le champ la résolution de fuir du palais. Pour y parvenir, elle se chargea d'une bourse remplie de pièces d'or ; elle prit un habillement d'esclave, & sortant par une porte des jardins, elle marcha toute la journée à pied sans boire & sans manger. Elle arriva sur le soir à l'entrée d'un village, près d'une fontaine, où une vieille femme lavoit son linge ; elle la pria de lui donner une retraite chez elle pour cette nuit, & afin de l'y engager davantage, elle lui présenta une pièce d'or. La bonne vieille la fit entrer dans sa cabane ; elle l'y reçut avec beaucoup d'affection, & après lui avoir donné à souper, elle l'obligea à prendre son propre lit pendant qu'elle alla se coucher sur de la paille.

Rouz-Behari avoit tellement fatigué toute la journée, qu'elle fut bientôt accablée de sommeil ; elle dormit très - profondément jusqu'au lever de l'aurore qu'elle fut réveillée par le chant des oiseaux. Mais quelle fut sa surprise en ouvrant les yeux, de ne plus se trouver chez la bonne vieille, de se voir couchée sur un lit de gazon dans une campagne très-agréable, d'être vêtue d'habits de paysanne, & de n'avoir plus sa bourse. Elle ne savoit ce que vouloit dire un chan-

gement si extraordinaire ; plus elle s'examinait, & plus sa surprise & son chagrin redoubloient. Mais que devint-elle, lorsqu'elle apprit d'un jeune tailleur qui passa proche de ces lieux, qu'elle étoit dans le Mogolistan, aux portes d'Agra. Cette nouvelle si incroyable pensa la faire mourir de douleur ; elle ne pouvoit comprendre comment elle avoit fait un si grand trajet en une seule nuit ; elle en fut si émue qu'elle tomba évanouie entre les bras de ce jeune homme, qui se nommoit Sabour. Comme malgré ses chagrins elle étoit extrêmement belle, l'état dans lequel elle se trouvoit excita une grande passion dans le cœur du tailleur. Charmante étrangère, lui dit-il, sitôt qu'elle fut revenue à elle, vous me paroissez avoir l'esprit cruellement agité ; venez dans ma maison qui est à l'entrée des fauxbourgs d'Agra, vous y ferez en sûreté ; ma mère & moi nous tâcherons par toute sorte de bons traitemens de dissiper la sombre tristesse qui paroît sur votre visage.

Rouz-Behari se trouvoit dans un état trop déplorable pour refuser les offres du tailleur ; elle le suivit, & il la mena dans une petite maison fort propre dans sa simplicité, où sa mère

mère la reçut avec tout l'accueil possible. Si cette triste princesse n'eut pas été enceinte, elle se seroit estimée heureuse dans un asyle aussi tranquille ; elle ne savoit comment cacher son malheur, & Sabour lui ayant proposé de l'épouser, elle écouta sa proposition plutôt pour couvrir son honneur que par aucune inclination qu'elle eut pour lui, & devint sa femme au bout de huit jours. Depuis ce moment elle parut un peu plus gaie, sur-tout en présence de son mari, car lorsque, dans son particulier, elle faisoit réflexion, qu'après avoir refusé pour époux le sultan d'Agra, elle avoit passé des embrassemens d'un sale palfrenier entre les bras d'un simple tailleur, elle se sentoît si humiliée, qu'elle se livroit au dernier désespoir. Ce n'est pas, si elle ne fut pas née princesse, qu'elle n'eût eu tout lieu d'être contente ; son mari, qui étoit premier garçon d'un tailleur qui étoit en très-grande réputation dans Agra, lui témoignoit un amour excessif, il prévenoit tous ses desirs, & hors le temps qu'il alloit travailler chez son maître, il ne pouvoit passer un seul moment sans être avec elle, & cette conduite, si éloignée d'un homme de son état, gagna tellement le cœur de la princesse,

qu'oubliant entièrement sa qualité, elle vint à aimer son mari avec une extrême passion.

VINGT-UNIÈME SOIRÉE.

*Suite des aventures de Mogireddin, roi d'Agra,
& de Rouz-Behari, princesse de Pegu.*

IL y avoit un peu plus de six mois que Rouz-Behari, qui se faisoit appeler Lama, avoit épousé le tailleur, & qu'elle vivoit dans une très-grande retraite, paroissant enceinte à-peu-près de ce temps; lorsqu'un soir, causant avec son mari, il lui reprocha son peu de curiosité de n'avoir pas encore témoigné la moindre envie de voir le sultan d'Agra. Rouz-Behari rougit extrêmement à ce reproche. Que m'importe, lui dit-elle, de voir ce monarque; une honnête femme ne doit avoir des yeux que pour son mari. J'en conviens, reprit le tailleur; mais comme vous n'êtes pas née pour Mogireddin, vous pouvez le regarder sans que j'en prenne d'ombrage. Il doit aller à la chasse aujourd'hui; il passera devant nos fenêtres, & je veux que vous examiniez la bonne grâce

avec laquelle il est à cheval. Je n'en ferai rien , reprit-elle ; je hais le sultan sans savoir pourquoi. Vous le haïssez , répliqua le tailleur ? Hé que vous a-t-il donc fait ? Rien , répondit la princesse assez brusquement ; mais j'ai rêvé qu'il étoit cause de tous mes malheurs , & j'ajoute beaucoup de foi aux rêves. Voilà de bonnes raisons , dit-il ; oh bien , Lama , je veux absolument que vous vous mettiez à la fenêtre lorsqu'il passera , & je vous prie de me donner cette légère marque de votre complaisance ; je ferai de la suite de la chasse , & je verrai bien si vous exécutez ce que je vous ordonne. Rouz-Behari ne répondit d'abord à son mari que par quelques larmes qu'il feignit de ne pas voir couler ; vous ferez obéi , lui dit-elle , puisque vous le voulez , je verrai passer le roi.

Le tailleur sortit , & environ une heure après la princesse de Pegu ayant entendu un grand bruit dans la rue , elle se mit à la fenêtre , au moment que je passai devant sa porte. Surpris de voir une aussi belle personne , je la regardai avec attention ; je cherchois à la reconnoître , & je la jetai par-là dans un embarras extraordinaire , lorsqu'elle se retira de la fenêtre avec une extrême inquiétude ; je passai mon chemin ,

& Rouz - Behari , revenue de sa première émotion , ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes. O ciel , s'écria - t - elle , sans mes caprices ridicules je serois à présent l'épouse de ce puissant monarque ! Quelle différence , grands dieux ! Ah ! Mogireddin , Mogireddin ! que je suis bien punie de mes mépris ! Ces discours redoublèrent ses larmes , & elle pleuroit encore lorsque son mari revint de la chasse. Hé bien , Lama , lui dit - il , vous avez vu le sultan ? Vous l'avez voulu , répondit - elle , il a bien fallu suivre vos ordres. Ne l'avez-vous pas trouvé superbement vêtu , continua - t - il ? sans doute , répliqua - t - elle : ce n'est rien que cela , poursuivit Sabour , il va se marier , & je veux un de ces jours vous conduire au palais , on y travaille à des préparatifs magnifiques pour cette grande journée , & son tailleur & moi nous lui essayerons son habit de nôces , pendant que sa femme & vous vous essayerez à la princesse qu'il a choisie , & qui est ici depuis hier , les robes auxquelles on travaille actuellement.

Quoique la princesse frémissât à cette proposition , & malgré toute sa répugnance , il fallut se résoudre à obéir. Le tailleur fit plus ; il fit apporter plusieurs fois les habits

de la reine future chez lui , & assurant à sa femme qu'elle étoit de la même taille , il les lui fit mettre à chaque fois pour voir ce qu'il y avoit à refaire. Quelque douleur que Rouz-Behari ressentît de se voir vêtue d'habits si magnifiques dans un état si peu convenable à son rang , elle ne pouvoit s'empêcher de rire , en voyant que l'on faisoit les habits de la reine sur elle ; cette princesse , si elle me ressemble en l'état où je suis , doit avoir une jolie taille , disoit-elle à son mari. Elle a beaucoup d'embonpoint , lui répondoit Sabour , le sultan les aime ainsi.

Enfin , la veille du jour auquel devoit se célébrer le mariage du sultan arriva. Le tailleur Sabour , à la pointe du jour , ne manqua pas de réveiller sa femme , & , malgré sa répugnance , il la conduisit au palais. Il y fut reçu par un officier de ses amis , qui les conduisit dans les appartemens , & qui exaltoit à chaque moment le bonheur de la princesse qui alloit épouser le sultan , en assurant que c'étoit le meilleur prince qu'il y eût au monde. C'étoit autant de coups de poignards que l'on donnoit à Rouz-Behari ; elle ne pouvoit voir tant de magnificence sans soupirer amèrement , & elle

étoit dans la chambre où devoit coucher la reine , lorsqu'on lui annonça que le roi n'étoit qu'à quelques pas. La malheureuse princesse ne put soutenir cette nouvelle sans une émotion violente ; elle tomba sur un sofa. Oh ciel ! s'écria-t-elle , en adressant la parole à son mari ! quelle est votre imprudence de m'avoir amenée en ces lieux en l'état où je suis ? Je sens que je vais dans le moment même donner le jour à l'enfant dont je suis enceinte ; je me suis laissée tomber hier , & j'avois cru que cette chute n'auroit pas des suites aussi embarrassantes. Le tailleur paroissoit dans une agitation violente. Ah ! mon ami , dit-il , à l'officier qui le conduisoit , qu'allons-nous devenir ? Ma foi , lui répondit cet homme , il faut payer ici d'effronterie , mettez votre femme sur cette pile de carreaux ; je vais sortir de cette chambre par le côté par où le roi doit y venir. Je brouillerai tellement la serrure que l'on ne pourra l'ouvrir , & je dirai au roi que l'appartement n'est pas encore rangé ; j'irai ensuite chercher promptement ma femme pour aider à transporter la vôtre hors d'ici , ou pour lui donner tous les secours nécessaires , & j'espère que nous sortirons tous d'embarras sans que le sultan

s'en apperçoive. La chose s'exécuta comme l'officier l'avoit promis ; je n'entrai point dans cet appartement , poursuivit Fum-Hoam , la femme qui devoit secourir Rouz-Behari arriva quelques momens après , & sans avoir le temps d'être transportée ailleurs, elle accoucha dans cette chambre d'un garçon d'une beauté achevée. Le tailleur étoit dans des transports de joie difficiles à exprimer. Ma foi , dit-il , ma chère Lama , puisque vous êtes accouchée dans l'appartement de la reine , il n'en coûtera pas davantage de vous mettre dans son lit. Vous perdez tout-à-fait le jugement , lui répondit Rouz-Behari , y a-t-il du bon sens à ce que vous me proposez ? Vous direz tout ce qu'il vous plaira , répliqua le tailleur , le lit est tout fait , vous y coucherez. Malgré tout ce que put dire la princesse , elle fut portée dans le lit de la reine , & quoiqu'elle eut eu d'étranges agitations depuis une heure , elle n'y fut pas plutôt qu'elle s'y endormit d'un profond sommeil qui dura jusqu'au lendemain matin assez tard.



VINGT-DEUXIÈME SOIRÉE.

Suite & conclusion des aventures de Mogi-reddin , roi d'Agra , & de Rouz-Behari , princesse de Pegu.

ROUZ - BEHARI ne vit pas plutôt le jour qu'elle ouvrit promptement les rideaux. Quelle fut sa surprise de voir son lit entouré de douze femmes esclaves gardant un profond silence , qui se prosternèrent aussitôt , & lui témoignèrent qu'elles attendoient ses ordres. Je crois , dit-elle en ce moment , que ces femmes sont folles , ou bien les vapeurs du sommeil occupent encore tous mes sens. Vous ne dormez point , madame , lui dit la plus âgée des femmes , & le sultan d'Agra , votre époux , à qui vous donnâtes hier un successeur , attend qu'il soit jour dans votre appartement pour y entrer ; voulez - vous que j'aille lui annoncer que vous êtes visible.

Rouz-Behari fut si étourdie d'une demande qui lui paroissoit aussi extravagante , qu'elle

n'y répondit pas ; son silence fut interprété favorablement ; la vieille courut à la porte , j'entrai alors tout brillant de pierreries ; & je vins me placer sur un sofa au chevet du lit de la princesse de Pegu. Ma reine , lui dis-je en l'embrassant sans qu'elle pût s'en défendre , tant elle étoit saisie d'étonnement & de douleur , il est temps de faire cesser votre surprise , & de vous rendre votre véritable époux , puisque le palfrenier de Pegu , le tailleur des fauxbourgs d'Agra , & le sultan Mogireddin ne sont qu'une même personne , qu'un génie , mon protecteur , avoit tellement déguisé , qu'il vous étoit impossible de reconnoître l'imposture. Je l'ai mille fois prié de faire cesser toutes vos peines ; je lui ai représenté vainement que c'étoit trop punir le chagrin que vous m'aviez donné la veille de nos nôtces ; il ne m'a pas été possible de le fléchir. La fierté sied bien à une princesse , m'a-t-il dit ; mais il faut que ce soit une noble fierté , dirigée par la sagesse & non par le caprice , & la reine votre épouse ne vous fera rendue qu'après ses couches. Je veux , jusqu'à ce moment , qu'elle soit en proie aux remords de la faute qu'elle a faite en rebutant l'hommage de tant de princes , & en refusant de vous

épouser pour un sujet si léger. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de la mettre entre vos bras sans qu'elle croie y être, & je veux que vous la contraigniez à venir dans votre palais au moment qu'elle sera prête d'accoucher.

Il m'a fallu obéir aux ordres souverains du génie qui en une nuit vous a transportée aux portes d'Agra; j'ai pris (par le moyen d'une eau dont je me frottois quand j'en avois besoin), la figure du jeune tailleur que vous avez épousé; mais à présent Rouz-Behari doit reprendre son nom & quitter celui de Lama, comme j'ai abandonné celui de Sabour pour n'être plus que le sultan Mogiredin. Vous savez le reste, vos peines sont à présent finies, & je vous conjure, ma belle reine, d'oublier que j'en ai été l'instrument.

Rouz - Behari étoit si confuse de tout ce que je venois de lui raconter, poursuivit le mandarin, qu'elle ne savoit que répondre à mes caresses; elle me regardoit avec des yeux humides de larmes, que la joie, & la douleur faisoient couler. Mon cher seigneur, s'écria-t-elle, quand elle eut recouvré l'usage de la parole, que j'ai souffert de maux depuis votre départ de Pegu. Quelle

honte n'ai-je point ressentie de m'être crue déshonorée par un palfrenier ? Dans quelle cruelle nécessité me suis-je trouvée d'épouser un tailleur , pour mettre mon honneur à couvert , & me tirer de la misère la plus affreuse , & quelles afflictions ne m'avez-vous pas causées sous cette figure , en m'obligeant de vous voir passer devant mes fenêtres , d'essayer les habits de la reine , & de venir dans ce palais , où j'appréhendois si fort de vous rencontrer ? Ah ! seigneur ! je ne vous pardonne tant de chagrins que vous m'avez causés , & que le génie m'a donné la force de soutenir , que parce que vous m'assurez que vous n'avez pas été le maître de les faire cesser. Oubliez toutes ces peines , matière de ma vie , lui dis-je en l'interrompant , & ne pensez plus qu'au bonheur dont nous allons désormais jouir tranquillement.

Rouz - Behari , madame , continua Fum-Hoam , reçut mes excuses avec une extrême tendresse ; nous vécûmes ensemble dans une union parfaite pendant près de vingt ans jusqu'au moment qu'étant à la chasse , je me noyai en voulant passer à gué une petite rivière dans laquelle mon cheval me précipita.



Ah ! que cette histoire est remplie d'événemens merveilleux , dit alors Gulchenraz , & que j'ai plaint le sort de l'infortunée princesse de Pegu , jusqu'au moment que Mogi-reddin l'assure que le tailleur n'est autre que lui-même. Franchement votre génie étoit un peu trop sévère , & il ne devoit pas punir avec tant de rigueur les caprices de Rouz-Behari. Mais après avoir perdu la vie dans les eaux , que devîntes-vous ?

Aventure du médecin Banou Raffid.

J'ENTRAI dans le corps d'un jeune garçon qui venoit de naître à Astracan , d'un médecin arabe qui étoit au service du roi. Mon père faisoit des cures si merveilleuses qu'on le regardoit comme un homme divin , & comme j'avois beaucoup de goût pour sa profession , à peine eus-je quinze ans qu'il s'attacha à m'instruire dans la médecine. Banou Raffid , me disoit-il souvent , l'on n'acquiert les sciences qu'avec la vigilance d'un corbeau , l'avidité d'un pourceau , la patience d'un chien , & les caresses d'un chat ; si

vous suivez exactement ces préceptes , vous deviendrez un jour un grand homme , sinon vous ramperez avec le commun , & ne vous distinguerez jamais dans quelque genre de vie que vous choisissiez. Frappé de ces maximes , je me livrai tout entier à l'étude , & en moins de dix ans je fis de si grands progrès dans la médecine , qu'après la mort de mon père , je fus nommé médecin du roi d'Astracan. J'avois à peine vingt - huit ans , que je m'acquittai de cet emploi avec un bonheur infini , & je m'acquis tellement les bonnes grâces du sultan , que je devins son favori. Ce monarque m'aimoit avec tant de tendresse , que pour ne se point priver de ma présence , il me permettoit , par un privilège unique , d'entrer dans l'intérieur du sérail à toutes les heures du jour. La principale raison pour laquelle ce prince me donnoit ainsi mes entrées dans un lieu interdit au reste des hommes , c'est qu'il n'ignoroit pas l'extrême aversion que j'avois pour le sexe , & combien je détestois les funestes effets de l'amour. La lecture de tous les malheurs qui suivent ordinairement cette étrange passion , m'avoit tellement mis en garde contre'elle , que j'avois pris une ferme résolution de ne jamais laisser surprendre mon

cœur. Le sultan me railloit souvent sur mon insensibilité. Seigneur, lui disois-je, je ne hais point les femmes, mais je les crains; elles peuvent troubler la tranquillité de ma vie, & c'est la raison pour laquelle je les regarde avec tant d'indifférence; Dieu veuille que je persévère dans le dessein que j'ai formé de garder ma liberté! Voilà, madame, à-peu-près les conversations que j'avois souvent avec le sultan. Un jour que nous étions encore sur la même matière, on vint lui dire que son premier visir, appelé Houffan-Ben-San, venoit de tomber dans une espèce de frénésie qui l'avoit déjà attaqué plusieurs fois avec beaucoup de violence; comme il aimoit tendrement ce visir, il m'ordonna de courir à son secours. La nouvelle que l'on venoit d'apporter au sultan n'étoit que trop vraie; Houffan-Ben-San étoit dans un si grand délire, que je fus obligé de le faire lier, sa fureur redoubloit à chaque instant, & ce ne fut qu'après une saignée du pied, & au bout de sept ou huit heures, qu'il commença à revenir dans son bon sens. Banou Rassid, me dit-il, me voilà sur le point de paroître devant le tribunal de Dieu; je sens déjà le vent froid & glaçant de la mort qui souffle au chevet de mon lit, &

tout l'art de la médecine n'est pas capable de me guérir. Seigneur, lui répondis - je, votre maladie n'est pas si incurable que vous le croyez; tâchez de surmonter un peu cette humeur noire qui vous domine. Y a-t-il quelqu'un dans tout Astracan qui ait plus de sujets d'être content que vous! Ah! mon cher ami, ajouta-t-il, en me serrant la main, que les apparences sont trompeuses! Il n'y a personne en effet qui paroisse devoir être plus satisfait de sa fortune. J'ai plus de richesses qu'il n'est permis d'en souhaiter; mon sérail est rempli des plus belles Circaisiennes, une seule fille que j'ai eue d'une beauté égale à celle des Houris: voilà tout le brillant extérieur de ma maison; mais un ver qui me ronge depuis plus de trente ans, me rappelle sans cesse un enchaînement de crimes qui me font horreur à moi-même. Depuis ce jour, je n'ai point goûté de véritable repos, toujours agité par des mouvemens cruels, je vois devant mes yeux l'ombre effrayante d'une sœur & de son fils que j'ai barbarement massacrés; leur sang, & celui de nos sultans s'élève à tout moment contre moi. Je frémis quand je pense qu'ils vont dans quelques heures me reprocher mon inhumanité devant le tribunal de Dieu. Ha!

mon cher Banou Raffid, que répondrai-je au souverain^e juge de nos actions? Quelque douleur que je ressente d'avoir commis tant de crimes sous le poids desquels je suis accablé, dois-je espérer qu'il n'écouterà pas les justes plaintes des malheureuses victimes de ma fureur? Mais ces discours sont autant d'énigmes qu'il faut vous expliquer.

SECONDE PARTIE.

Histoire du visir Houssan Ben-San.

VOUS n'ignorez pas, mon cher Banou-Raffid, me dit le visir, que mon père étoit le favori de Facreddin, à qui le sultan Mouzacsem, qui règne aujourd'hui, doit la naissance. Mais vous ne savez peut-être pas, que ce monarque avoit deux fils; Mouzacsem qui étoit le cadet, & Alacou qui étoit l'aîné, dont depuis trente ans & plus l'on n'a aucune nouvelle. Le premier m'aimoit extrêmement & m'aime encore, pui qu'il m'a élevé dans le poste où je suis, depuis qu'il est sur le trône. Le second, jaloux de l'ami-

tié que son frère avoit pour moi, s'apercevoit avec peine du peu de complaisance que j'avois pour lui, quoiqu'il fût l'aîné. Nous ne sommes apparemment pas les maîtres de nos sympathies & de nos antipathies, puisque, quelque effort que je fisse pour me vaincre, je ne pus jamais gagner sur moi de faire ma cour à Alacou. Ce qui augmenta même ma haine pour ce prince, c'est qu'étant devenu amoureux d'une jeune veuve, il devint mon rival, & fut traité plus favorablement que moi.

VINGT-TROISIÈME SOIRÉE.

Suite de l'histoire du visir Houffan Ben-San.

JE parlai un peu haut, continua le visir, sans songer à la distance qu'il y avoit du prince à moi; & Alacou en ayant porté ses plaintes à Facreddin, j'eus ordre de m'éloigner de soixante lieues d'Astracan, & de ne point me présenter à la cour de six mois. Cette punition me mit la rage dans le cœur; j'étois incapable d'écouter la raison ni les

remontrances de mon père ; je ne voulus pas même faire la moindre excuse au prince , qui ne demandoit pas mieux que de les recevoir. Et mon père eut tant de chagrin de ma mauvaise conduite , qu'il en tomba malade , & qu'après une fièvre qui le mina peu-à-peu , il remit son ame entre les mains de l'ange de la mort.

Le prince Mouzacafem , dans une conjecture aussi triste , obtint mon retour du sultan & de son frère. Je me mis en possession de tous les biens de mon père ; & comme il m'avoit laissé une sœur d'une beauté achevée , je fouhaitai , avec une extrême passion , que le sultan Mouzacafem pût en devenir amoureux , & en faire sa femme. Pour en venir à bout , je feignis d'être malade ; il eut la bonté de me rendre visite , & comme j'en fus averti , j'ordonnai à l'aimable Pehrizad , (1) c'est ainsi que se nommoit ma sœur , de se tenir à côté de mon lit , & sans voile , lorsque le jeune prince se rendroit dans ma chambre. Je ne m'attendois pas , mon cher ami , qu'Alacou feroit en la compagnie de son frère. Ce prince ,

(1) C'est-à-dire , née d'une fée , pour marquer la perfection de la personne qui porte ce nom.

pour faire connoître qu'il oubloit entièrement mes extravagances , voulut bien me donner cette marque de sa bonté. Quelqu'aversion que j'eusse pour lui , je dois rendre justice à la vérité , il faut avouer qu'il avoit un mérite distingué ; il n'étoit pas grand , mais c'étoit la taille la mieux prise de tout Astracan ; & son visage étoit d'une beauté si régulière , qu'il étoit difficile de le voir sans l'aimer. Je fus aussi étonné qu'on pût l'être de sa visite : si j'avois été prévenu de l'honneur qu'il me fit , je me serois bien gardé d'exposer Pehrizad à ses yeux ; mais la faute étoit faite , & il fallut faire bonne contenance , quoique , dans le fond de l'ame , je fusse au désespoir. La beauté de ma sœur fit un effet contraire à mes intentions ; Mouzacasem la vit avec indifférence , & Alacou ne la regarda qu'avec des transports qui me percèrent le cœur. Et ma douleur fut d'autant plus vive , que je crus lire dans les yeux de Pehrizad , que la passion de ce prince lui caufoit autant de vanité que de plaisir : je fus pourtant me contraindre , & je feignis de ne pas m'appercevoir de ce qui se passoit entre ces nouveaux amans.

Je redoublai mes attentions pour faire garder exactement ma sœur ; je me remis

du soin de sa conduite à une vieille esclave que je croyois incorruptible ; mais de quoi l'or & les présens ne viennent-ils pas à bout ? Alacou , sous prétexte de passer des semaines entières à la chasse , se tenoit enfermé dans l'appartement de ma sœur : il lui avoit promis de l'épouser sitôt qu'il seroit monté sur le trône , & Pehrizad , sensible à la passion d'un prince aussi aimable , n'avoit pu lui refuser de satisfaire à ses impatiens desirs. Que vous dirai-je , mon cher Banou-Rassid ? J'ignorois absolument ce commerce secret ; mais la noire furie qui m'agitoit sans cesse , & qui réveillait à tous momens ma haine pour Alacou , m'envoya un rêve , qui fut la cause de tous mes malheurs. Je m'imaginai qu'en traversant une forêt j'entendois des cris affreux ; je crus reconnoître le son de la voix de ma sœur , je courus à elle ; je la trouvai entre les griffes d'un lion terrible , & le prince Alacou , le sabre à la main , qui accouroit à son secours ; ce rêve m'inquiéta ; je m'éveillai en sursaut , je me rendis à l'appartement de Pehrizad , sans savoir pourquoi. Que devins-je , en l'apercevant endormie entre les bras du prince ? Je ne fus pas le maître de mon premier mouvement. Pénétré de rage , je

perçai ce prince de vingt coups de poignard ; j'en fis autant à la vieille esclave , & réveillant ma sœur , je lui montrai les terribles effets de ma vengeance. Elle poussa des cris affreux à cette vue , & comme je craignois qu'ils n'éveillaient mes esclaves , je lui mis un mouchoir dans la bouche , & l'ayant enfermée dans une grande caisse de sapin , & Alacou & la vieille dans une autre , je les fis porter , pendant la nuit , par quatre esclaves , à une petite maison que j'ai aux portes d'Astracan , sans qu'ils fussent de quoi ils étoient porteurs. Je leur ordonnai ensuite de retourner à Astracan , & ouvrant la caisse où étoit Pehrizad , je me disposois à l'envoyer tenir compagnie à son amant , lorsqu'elle se jeta mes genoux : barbare , me dit-elle , avant que de me priver de la vie , permets du moins que je la donne à un enfant malheureux que je porte dans mon sein ; il auroit peut-être un jour été ton maître , sans les effets de ta cruauté ; laisse-moi du moins la consolation de savoir qu'après ma mort je laisse un héritier de tous mes malheurs ; je n'ai pas besoin de te recommander de lui cacher sa naissance , si tu as assez de pitié pour le laisser vivre : ton propre intérêt te l'ordonne.

Je me laissai attendrir par les larmes de Pehrizad, dont une violente émotion avança les couches. Comme je m'aperçus qu'elle avoit besoin de secours, je donnai ordre à deux esclaves, qui demeuroient toujours dans cette maison, d'aller promptement me chercher une sage-femme, & de me l'amener sans qu'elle sût où on la conduisoit; mes ordres furent exécutés, la sage-femme vint au bout d'une heure, & ma sœur avec son aide accoucha à sept mois au plus d'un garçon. Ma première intention avoit été d'abord de remettre cet enfant à la sage-femme avec une bourse d'or suffisante pour le faire élever; mais malheureusement ayant jeté la vue sur cet enfant, je lui trouvai des traits si semblables à ceux du prince Alacou, que je sentis renaître toute ma haine, qui n'étoit pas encore assouvie; je voulus forcer sa mère à le poignarder; elle eut horreur d'une proposition aussi cruelle; elle s'évanouit. O barbarie sans exemple! je lui mis moi-même le poignard à la main; je l'appuyai sur la gorge de son fils, & revenue de son évanouissement, elle ne s'aperçut pas plutôt du crime involontaire que je lui avois fait commettre, qu'elle s'ôta la vie avec le même poignard. La sage-femme effrayée

voulut crier , je lui fis voler la tête de dessus les épaules , & avec l'aide de mes deux esclaves , j'enterrai tous ces corps dans le jardin de ma petite maison ; ensuite , pour n'avoir point de témoins de tant de crimes , je tuai mes esclaves & leur donnai la sépulture à côté des autres.

Je retournai le lendemain dans Astracan , je fis courir le bruit que ma sœur avoit été enlevée ; l'absence du prince Alacou fit croire que c'étoit lui qui me déshonorait ; j'en portai mes plaintes au sultan ; il en fut dans une colère épouvantable , d'autant plus que Mouzacasem l'assura que son frère étoit passionnément amoureux de Pehrizad ; il se passa plusieurs années sans que l'on apprît aucunes nouvelles de ces malheureux amans que l'on croyoit errans par le monde , & Facreddin ayant payé le tribut ordinaire à la nature , Mouzacasem monta sur le trône dont je lui avois frayé le chemin par le meurtre du sultan son frère.

Ce monarque , qui m'avoit toujours donné des témoignages extraordinaires de bonté , me nomma aussi-tôt son premier visir. J'occupe , mon cher ami , cette place depuis plus de vingt ans , mais je n'en suis pas plus heureux. Bourrelé sans cesse par les re-

mords de mes crimes, j'ai tâché par toutes sortes de bonnes actions de fléchir la colère du grand prophète. J'ai fondé deux caravansérails pour les pèlerins de la Mecque; j'ai fait bâtir trois mosquées où l'on nourrit tous les jours quarante pauvres; j'ai fait faire des prières par tous les imans de ce royaume; rien n'a pu chasser la noire mélancolie qui me dévore, tous mes vœux ont été rejetés. A la fin, accablé de tant d'horreurs dont le secret de ma vie est noirci, j'ai demandé par grâce au prophète qu'il m'ôtât de ce monde; voilà la seule de mes prières qu'il paroisse vouloir exaucer. Il m'a envoyé une fièvre des plus ardentes; la fureur en précède les accès, & je sens que je n'ai plus que quelques momens à vivre; vous trouverez dans cette cassette de bois de sandal, que vous remettrez au sultan, toutes mes pierreries avec mon testament; j'y ai joint un détail encore plus exact de tous mes crimes; je lui en demande mille pardons, il aura ma mémoire en exécration. Ah! je ne le mérite que trop; je me regarde comme un monstre qui n'est pas digne de voir le jour; mais cependant obligez-moi, mon cher Banou-Rassid, de ne porter cette cassette à Mouzacasem qu'après ma mort.

VINGT-QUATRIÈME SOIRÉE.

Conclusion de l'histoire du visir Houffan Ben-San, & suite & conclusion de l'histoire du médecin Banou-Rassid.

JE quittai le visir, continua le mandarin, après m'être chargé de sa cassette; mais à peine eus-je mis le pied hors de sa chambre, que tombant dans de nouvelles fureurs, il fut attaqué de convulsions si violentes, que malgré la force de mes remèdes, il fut suffoqué.



Jamais surprise ne fut égale à celle du sultan à la lecture du mémoire du visir, que je lui présentai; il pleura tendrement l'infortuné Alacou, & ayant assemblé son conseil secret pour lui communiquer les pièces que je venois de lui remettre, on y délibéra de rendre ce mémoire public, & de s'emparer de tous les biens du visir qui les léguoit à Mouzacafem, le suppliant seule-

ment d'avoir soin d'une fille unique qu'il laissoit, qui se nommoit Semaché. Je fus chargé de cette commission; je fis transporter au sérail tous les riches meubles du visir, & j'y conduisis aussi sa fille; elle avoit à peine seize ans; mais, madame, que de charmes étoient répandus sur son visage, & que ses larmes me touchèrent! J'attribuai d'abord à la compassion ce qui étoit l'effet de l'amour le plus violent, & je n'eus garde de m'imaginer que cette belle fille eût fait sur mon cœur une si forte impression; je la présentai donc au sultan Mouzacasem, & je ne démêlai bien mes véritables sentimens que lorsque je m'aperçus de la surprise avec laquelle il la regardoit, & que je l'entendis s'écrier qu'il n'avoit jamais rien vu de si parfait dans la nature que la charmante Semaché. Je connus en ce moment tout mon malheur. Je sentis dans mon cœur des mouvemens jaloux qui me firent haïr le sultan; je fis de vains efforts pour surmonter une passion naissante, que je voyois qui me feroit funeste : l'amour triompha, & malgré toutes mes résolutions, je succombai, & je ne pus voir entrer Semaché dans le sérail sans penser mourir de douleur.

Mouzacasem étoit bien fait, & d'un tem-

pérément impétueux ; il ne tarda guères à faire connoître à Semaché toute la violence de sa passion ; l'ambition & peut-être l'amour tarirent ses pleurs en peu de jours , & j'appris bientôt qu'elle alloit se rendre aux volontés du sultan. Je reçus cette nouvelle avec des transports extraordinaires de fureur ; je m'exhalai en reproches outrageans contre Mouzacafem , comme s'il m'eût enlevé ma maîtresse. Je traitai Semaché de perfide & d'ingrate , comme si elle eût pris quelque engagement avec moi. Enfin , madamé , je perdis tellement le jugement que l'on fut obligé de me garder à vue ; Mouzacafem surpris d'une maladie si prompte & si extraordinaire , me fit amener en sa présence pour être lui-même témoin de l'état dans lequel j'étois. Semaché étoit avec lui , lorsque j'arrivai dans son cabinet ; sa présence rappela dans mon esprit aliéné mille idées extravagantes ; je me jetai à ses pieds , je lui déclarai mon amour , & je le fis apparemment dans des termes si singuliers & si vifs , qu'ils allèrent jusqu'au cœur de cette belle sultane ; elle comprit en un moment quelle devoit être la violence de ma passion , puisqu'elle m'avoit réduit dans un état si pitoyable , & la comparant sans doute avec celle

du sultan qui n'avoit fait paroître auprès d'elle qu'un pouvoir absolu auquel elle étoit prête de succomber, elle s'abandonna sur le champ à une si profonde mélancolie, que Mouzacasem en fut étonné; quelque effort qu'il fît pour l'en tirer, il ne put en venir à bout; cette belle personne se trouva bientôt dans le même état que moi; on ne lui entendit plus nommer que le tendre Banou-Rassid; en un mot, elle devint en peu d'heures aussi folle que j'étois fou.

Cette aventure extraordinaire mortifia extrêmement le sultan. Il aimoit tendrement la belle Semaché, mais il étoit délicat en amour, & la situation dans laquelle elle étoit ne lui permettoit pas d'en faire une sultane favorite, quand même il auroit eu moins de délicatesse. Il fit essayer sur nous pendant plusieurs jours tous les remèdes ordinaires, & voyant que l'art de la médecine n'opéroit en aucune manière, il voulut en tenter un auquel ses médecins n'auroient jamais pensé, & qui fût de sa seule ordonnance; il envoya appeler le cadi, & nous ayant fait amener Semaché & moi en sa présence: Banou - Rassid, me dit-il en m'embrassant, je veux remporter sur moi-même une grande victoire, j'adore la charmante Semaché;

mais comme je suis persuadé que vous êtes nés l'un pour l'autre , je t'en fais présent : vivez heureux ensemble. Alors le cadi fit le contrat ; nous le signâmes sans savoir trop ce que nous faisions. Le sultan nous fit conduire chez moi ; l'on y servit par son ordre un repas superbe , auquel il me fit l'honneur d'affister : après le repas , l'on nous coucha dans le même lit, & chacun se retira.

Nos esprits étoient trop dérangés pour que je puisse vous dire , madame , de quelle manière ils se remirent dans leur assiette naturelle : il y a apparence que la possession de la belle Semaché n'y contribua pas peu ; je fais seulement qu'à mesure que la raison me revint , ma charmante épouse recouvra la sienne , & que le sultan se fut un gré infini de nous avoir fourni un remède aussi simple & aussi naturel que celui qui nous conduisit à une parfaite guérison.

Tant de bontés ne suffisoient pas au grand cœur de Mouzacafem , il rendit encore à Semaché tous les biens de son père , & me fit son premier visir ; je vécus avec mon épouse dans une union parfaite , j'en eus nombre d'enfans , & ce ne fut que dans une extrême vieillesse que je quittai ce corps

caduc pour passer dans un nouveau monde, inconnu jusqu'alors au reste des hommes.

Je vous avoue , dit alors Gulchenraz , que je trouve fort plaisant le dénouement de votre histoire , c'est-à-dire , votre guérison & celle de Semaché , & qu'il m'a bien dédommagé du récit des aventures de la malheureuse Pehrizad , dont la fin est si tragique. Toute la médecine ensemble ne se feroit jamais avisée d'un expédient pareil ; & je crois que l'on pourroit ainsi dans les commencemens , remédier à tous les genres de folies , par des remèdes proportionnés à la cause qui les a fait naître. Mais continuez , je vous prie , vos aventures , & m'apprenez ce que vous fûtes dans cette partie du monde , dont sans doute vous ne savez pas le nom , puisque vous ne me l'avez pas nommée.

Aventures du sauvage Kolao.

J'ANIMAI un jeune sauvage , appelé Kolao , & qui demeueroit dans une isle , nommée Misamichis (1) , à cause d'une

(1) Par le récit du sauvage Kolao , il y a toute ap-

rivière à laquelle mes ancêtres avoient donné ce nom; mais je ne puis, madame, vous dire dans quelle partie du monde elle est située, je n'ai presque point d'idée de la religion que nous suivions; je fais seulement que nous adorions le soleil à son lever, & que tous les matins, en tournant le visage vers son orient, nous le saluions en criant trois fois de toutes nos forces, ho! ho! ho! après quoi, faisant de profondes inclinations, nous demandions qu'il conservât nos femmes & nos enfans; qu'il nous donnât la force de vaincre nos ennemis, & qu'il nous accordât une chasse & une pêche abondante.

Vous pouvez aisément vous imaginer, madame, poursuivit Fum-Hoam, de quelle manière les premières années d'une vie aussi

parence qu'il est né dans le Canada vers l'embouchure du fleuve S. Laurent. Le père Chrétien le Clerc, recolet missionnaire, dit que le voisinage de Quebec est un pays appelé Gaspé, situé dans des montagnes, des bois & des rochers, près la rivière de Mizamichiche, habité par des sauvages appelés Porte-Croix, parce qu'ils furent guéris d'une maladie pestilentielle par le respect qu'ils portèrent à la croix, qu'un homme beau par excellence leur présenta pendant leur sommeil, & qui leur ordonna de porter à la main, sur la chair, ou sur leurs habits, ce signe de leur salut.

simple se passèrent ; l'on m'apprit à tirer de l'arc , & quand j'eus atteint dix-huit ans , je me choisis une femme , je l'aimai tendrement , & j'en eus six filles & un garçon : mes filles ne furent pas plutôt en âge qu'elles trouvèrent des maris ; & mon fils , dont la bravoure étoit respectée dans toute l'isle , alloit aussi prendre une femme , lorsqu'une maladie très - violente l'emporta en quatre jours. Je fus pénétré d'une si profonde douleur de cette perte , qu'après avoir fait plusieurs extravagances , j'allois me percer le cœur d'une de mes flèches , lorsqu'un de mes camarades m'arrêta le bras. Pourquoi veux-tu mourir , Kolao , me dit-il , pendant qu'il y a encore du remède à tes maux ? Écoutes-moi seulement avec attention. J'ai ouï dire à mon père , qu'un de nos anciens des plus considérables de cette nation fut un jour dangereusement malade : il perdit l'usage de tous les sens , & tomba dans des convulsions si violentes , qu'on le crut mort pendant un assez long espace de temps. Il revint pourtant à lui , & étant interrogé par ceux qui étoient dans sa cabane , où il avoit été si long-temps pendant qu'il s'étoit trouvé sans aucun sentiment , il répondit qu'il venoit du pays des ames ; que

par une faveur extraordinaire , qui n'avoit jamais été accordée qu'à lui , le souverain de ce royaume , qui s'appeloit Pat-Koot-Parout , lui avoit permis de retourner dans son isle , pour apporter des nouvelles d'une région qui jusqu'alors leur avoit été inconnue ; qu'au reste ce pays n'étoit éloigné d'eux que de cent lieues ; qu'on pouvoit y aller par le septentrion de l'isle , & qu'après avoir traversé à gué & à la nage un grand étang de quarante lieues de largeur , rempli de joncs marins , on arrivoit dans le pays de Pat-Koot - Parout ; que s'il agréoit les présens qu'il falloit lui porter , on pouvoit , avec sa permission , entretenir les ames de ses anciens amis , & même ramener celles que l'on voudroit , pourvu que leurs corps n'eussent pas encore souffert de corruption.

VINGT-CINQUIÈME SOIRÉE.

*Suite & conclusion des aventures du sauvage
Kolao.*

VOILA , me dit mon camarade , ce que notre ancien raconta à ceux qui étoient dans

sa cabane : il leur auroit fait un récit plus détaillé , & rapporté les conversations qu'il eut avec les ames de ses amis , si la mort , notre plus cruelle ennemie , ne lui eût fermé les yeux en ce moment. Elle fut sans doute jalouse des bontés de Pat-Koot-Parout , & craignit que notre ancien n'entreprît de lui ravir un jour quelques-uns de ses parens : voilà la raison pour laquelle elle l'enleva d'entre nous si précipitamment.

Ton fils ne vient que de mourir ; te sens-tu assez de courage pour entreprendre un voyage aussi difficile que celui du pays des ames ? Je t'y tiendrai compagnie , & nous ramènerons l'ame de ton fils , ou nous mourrons à la peine. J'acceptai cette proposition avec beaucoup de joie ; trois de nos camarades se joignirent à nous , & après avoir fait un grand festin à tous nos amis , nous prîmes nos arcs & nos flèches , des coliers de corail , & du pétun pour présenter au Pat-Koot-Parout , & nous nous mîmes en chemin à la pointe du jour. En marchant toujours du côté du septentrion , nous parvînmes en peu de jours à l'étang désigné par notre ancien , & ayant coupé des perches pour fonder le gué , nous nous mîmes

à l'eau , & nous marchâmes à grands pas & avec beaucoup de fatigue. Le soir étant venu, nous piquâmes nos perches dans le fond de l'eau ; nous y attachâmes des filets de coton qui formoient une espèce de lit , & nous y dormîmes jusqu'au lever du soleil. Après deux jours d'une pareille marche , nous nous trouvâmes de l'autre côté de l'étang ; nous abordâmes dans ce pays tant désiré , & nous fûmes agréablement surpris à notre arrivée d'y voir une infinité d'esprits , d'arcs , de flèches & de massues qui voltigeoient à nos yeux , comme de petits nuages , & qui , par je ne fais quel langage inconnu , nous firent comprendre qu'ils étoient au service de nos pères & de nos camarades ; mais un moment après nous pensâmes mourir de frayeur , lorsqu'approchant d'une cabane , semblable à celle de notre isle , à l'exception qu'elle étoit d'une hauteur prodigieuse , nous y apperçûmes un homme , ou plutôt un géant , armé d'un arc & d'une massue terrible ; il jeta sur nous des regards étincelans de colère , & nous parla dans ces termes : « Qui que vous soyez , disposez- » vous à mourir , puisque vous avez eu la » témérité de passer ce trajet & de venir » dans le pays des morts ; je suis Pat-Koot-

» Parout, le gardien, le maître, le gouverneur de toutes les ames. »

Le géant avoit déjà sa massue levée pour nous affommer tous, lorsque me jetant à ses pieds, je le conjurai, autant par mes larmes que par mes discours, d'excuser la témérité de mon entreprise qui méritoit toute sa colère : « Décoche contre nous, lui dis-je, » toutes les flèches de ton carquois, ou » écrase-nous de la chute de ta massue, » voilà nos estomacs & nos têtes; tu es » l'arbitre souverain de notre vie ou de notre » mort; mais s'il te reste encore quelque » sentiment de compassion, pardonne-nous » notre hardiesse, en considération d'un » malheureux père qui n'est coupable envers » toi que par sa trop grande tendresse pour » un fils unique qu'il vient de perdre; daigne » agréer les présens que nous t'apportons » du pays des vivans, & nous recevoir au » nombre de tes amis. »

Ces paroles si soumises touchèrent le cœur de Pat-Koot-Parout; il parut sensible à ma douleur, reçut mes présens, me dit de prendre courage, &, pour me combler de grâces & de consolation, il m'assura qu'avant mon départ il me rendroit l'ame de mon fils; mais qu'en attendant cette faveur

extraordinaire , il vouloit me régaler , ainsi que mes camarades , d'une liqueur excellente qu'il nous présenta dans sa cabane ; nous en bûmes tous avec un plaisir d'autant plus grand qu'elle nous rétablit en un moment les forces que nous avions perdues par la fatigue d'un voyage aussi pénible.

Pendant que nous nous réjouissions avec lui , l'ame de mon fils arriva ; je reconnus sa voix , j'en pensai mourir de joie , & suppliant le géant de me la donner pour la reporter dans son corps , elle devint dans un instant grosse comme une pomme ; il la prit entre ses mains , & l'ayant enfermée bien étroitement dans un petit sac de cuir , qu'il lia d'une ficelle , il me le pendit au col , & nous donna notre audience de congé , avec ordre , en arrivant dans notre isle , d'étendre le corps de mon fils dans une cabane toute neuve , d'ouvrir ce petit sac sur sa bouche , d'y remettre son ame , & de prendre bien garde que le sac ne fût ouvert avant ce temps , de crainte que l'ame de mon fils n'en sortît aussitôt & ne revînt dans son pays , qu'elle ne quittoit qu'avec répugnance.

Après avoir reçu le sac avec des transports de joie inconcevables , l'on nous montra

par l'ordre de Pat - Koot - Parout le lieu ténébreux où étoient retenues les ames des méchans ; il n'étoit couvert que de branches de sapin sèches & mal rangées , au lieu que les cabanes des ames vertueuses étoient ornées d'une infinité de feuillages toujours verts par dedans & par dehors , & que le soleil venoit tous les jours les visiter , & renouveler les branches de sapin & de cèdre , sur lesquelles elles se reposoient : & que l'on voyoit autour de ces cabanes les esprits de leurs arcs , de leurs flèches & de leurs massues , avec lesquels ils prenoient le même plaisir que dans le pays des vivans.

Après avoir considéré ces choses avec admiration , nous bûmes encore chacun deux coups de la même liqueur que l'on nous avoit déjà présentée ; nous nous remîmes ensuite en chemin ; nous entrâmes dans l'étang ; nous piquâmes nos perches ; nous y attachâmes nos lits , & nous nous y endormîmes profondément. Mais soit que ce fût la volonté du grand Pat-Koot-Parout , soit que ce fût par l'effet de la liqueur que nous avions bue , nous nous trouvâmes tous à notre réveil dans notre isle , à cent pas de ma cabane.

On peut facilement juger de la joie que

nos camarades eurent de nous revoir , & de l'admiration dans laquelle ils furent au récit merveilleux que nous leur fîmes de notre voyage & de notre retour. Ils ne pouvoient croire que j'eusse réellement l'ame de mon fils enfermée dans le sac de cuir qui me pendoit au col , & ils attendoient avec une très-grande impatience , que rentrée dans son corps elle leur confirmât la vérité de ce que nous leur racontions. Pour y parvenir , nous fîmes promptement une cabane toute neuve , & nous y portâmes le corps de mon fils. Pendant notre voyage , sa mère & trois autres femmes l'avoient conservé fraîchement en éloignant les mouches avec de grands éventails de plumes , & je me préparois à exécuter les ordres de Pat-Koot-Parout , lorsque par un accident , auquel je ne m'attendois pas , je fus pénétré de la douleur la plus cruelle.

Pendant que j'avois travaillé à faire la cabane neuve , j'avois remis à ma femme le sac dans lequel étoit enfermée l'ame de mon fils ; elle avoit été présente au récit de l'histoire de notre voyage ; la défense d'ouvrir ce sac excita sa curiosité , quoique je lui eusse bien recommandé encore de n'en rien faire ; elle délia la ficelle , &

l'ame de mon fils étant retournée subitement au pays d'où nous l'avions été chercher avec tant de peine , je trouvai le sac vuide ; non , madame , continua le mandarin , ma rage & ma fureur ne purent s'exprimer ; dans mon premier transport je déchargeai un si furieux coup de bâton sur la tête de ma femme , que je lui fis voler la cervelle en l'air ; ensuite tirant d'une espèce de gaine un couteau dont la pointe & le tranchant étoient faits de pierres à feu , je me l'enfonçai dans le cœur , & tombai roide mort sur le corps de mon fils , laissant mes camarades très-affligés d'une catastrophe aussi triste , & qui les privoit du plaisir d'apprendre avec encore plus de certitude des nouvelles du pays des ames , & dans quelle classe étoient celles de leurs pères & de leurs frères.



Effectivement ces pauvres misérables perdoient beaucoup , dit en riant la reine de la Chine , ce jeune garçon leur eût fait de jolis contes. Mais au sortir de ce corps , que devîntes - vous ? Je passai dans celui d'une esclave , appelée Iloul , qui fut vendue à la fille du premier médecin du grand mogol ,

qui faisoit sa résidence à Agra , poursuivit le mandarin. Il ne m'arriva dans cet état aucun événement singulier qui me regarde personnellement ; ma vie fut des plus simples & des plus unies ; mais ceux auxquels ma jeune maîtresse eut part , ou dont j'ai entendu faire le récit , étant à son service , peuvent amuser quelques momens votre majesté. Vous me ferez donc plaisir de me les raconter , reprit Gulchenraz ; cela étant , madame , continua le mandarin , je vais satisfaire votre curiosité.

*Aventures de Dardok , racontées par son
esclave Iloul.*

MA jeune maîtresse se nommoit Dardok , sa physionomie fine & spirituelle plaisoit infiniment , & à quinze ans elle étoit si supérieure à toutes les filles de son âge par les grâces de sa personne & par le brillant de son esprit , qu'on ne pouvoit la regarder sans admiration.

Takfur , premier médecin du prince Filu , sultan des Indes , avoit fait plusieurs voyages à Agra ; il y avoit lié une amitié très-étroite avec le père de ma maîtresse , & se per-

suadant qu'il seroit heureux avec une personne aussi aimable, & d'un esprit aussi délicat ; il la demanda, l'obtint pour son épouse, & la conduisit à Mazulipatan, où le sultan son maître avoit établi son séjour ordinaire. Tendrement chéri de sa nouvelle épouse, aimé du sultan, qui lui témoignoit une confiance extrême, rien ne manquoit à son bonheur, lorsqu'un fakir, appelé Barzalu, qui, par tous les degrés de la fortune, étoit parvenu à être premier visir de ce monarque, devint jaloux de l'amitié qu'il lui portoit. Comme il avoit signalé par quelque insigne fourberie tous les pas qu'il avoit faits vers le visiriat, vous jugez bien, madame, qu'il en inventa de nouvelles pour éloigner mon nouveau maître ; car j'avois suivi Dardok dans les Indes ; mais, madame, pour vous faire connoître le caractère du visir, il est nécessaire de remonter jusqu'à son origine.



VINGT-SIXIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures de Dardok.

BARZALU , né aux environs de Cabul (1), étoit d'une extraction très-basse ; son premier emploi fut d'être cuisinier ; mais se lassant bientôt d'un état aussi peu convenable à son génie , il le quitta pour se faire fakir (2). Après avoir couru pendant toute la journée les rues de Cabul , il se retiroit le soir dans une petite cahute qu'il s'étoit faite dans les fauxbourgs , attenant une mosquée. Un jour que Barzalu étoit entré dans le lieu où logeoit le prince Mefdouen , qui voyageoit dans le Mogolistan , ce prince ayant pitié de sa misère , lui jeta quelques pièces d'or , & ordonna à ses esclaves de le retenir à dîner. Le fakir , qui avoit appétit , entra

(1) Ville & royaume dans les états du grand mogol ; elle est très-voisine de la Perse & du Zagathay , & a le royaume de Cachemire au levant.

(2) C'est le nom que l'on donne aux pauvres de profession dans les états du grand mogol.

dans la cuisine , il y trouva de quoi soulager sa faim , & se ressouvénant de son ancien métier , il aida les officiers du prince à préparer le repas.

Mesdoun , qui aimoit la bonne chère , s'aperçut bientôt que les ragoûts qu'on lui servit , & sur-tout un excellent plat de perdrix aux choux , n'étoit pas de la façon de son cuisinier ordinaire ; il le fit appeler , & ayant appris que c'étoit le fakir qui avoit travaillé à son dîner , il lui proposa d'entrer à son service. Barzalu , déjà las de la profession de fakir , accepta la proposition du prince , & comme il ne manquoit pas d'esprit , il s'insinua en si peu de temps dans ses bonnes grâces , qu'il étoit de tous ses plaisirs , & que même il étoit quelquefois admis à sa table. Seigneur , lui dit-il un jour , je ne borne pas mes seuls talens à la cuisine ; je suis propre à quelque chose de plus relevé. Voici un traité de politique de ma composition ; lisez-le , je vous prie , vous m'en direz votre avis ; le prince eut la complaisance de lire le manuscrit du fakir ; il en trouva les maximes excellentes , quoique souvent dangereuses ; & approfondissant tous les jours la capacité de Barzalu , il ne

fut pas plutôt arrivé à Mazulipatan (1), que le présentant au sultan des Indes, dont il étoit proche parent, il le lui recommanda comme un homme d'un excellent mérite. Le sultan le goûta fort, & lui trouvant un génie supérieur, il l'éleva de degrés en degrés jusqu'à celui de premier visir, & lui confia aveuglément toute l'administration de son royaume.

Autant Barzalu avoit été soumis & rampant avant que d'être élevé à ce poste, autant il devint fier & arrogant quand il se vit le favori du sultan des Indes. Il oublia bientôt sa naissance & son bienfaiteur, qui, pour se venger, ne manquoit jamais en toute occasion de lui rappeler l'aventure des perdrix aux choux. Ces reproches mortifioient extrêmement l'insolent visir; mais dissimulant sa rage, il devint si souple envers ce prince, que l'on s'imaginait dans sa maison le voir encore dans son premier état de fakir. Mefdoun y fut lui-même trompé. Il oublia les maximes de Barzalu, & eut

(1) Mazulipatan, ville du royaume de Golconde dans la presqu'isle de l'Inde en-deçà du golfe de Bengale; c'est de-là que partent les vaisseaux pour le Pegu. pour Arracan, pour Bengale, pour la Ceechine, pour la Mecque & pour Ormuz.

l'imprudence de se livrer sans réserve à ce traître ; ils firent ensemble plusieurs fois la débauche ; & au sortir d'un repas qui avoit duré dix ou douze heures , Mefdouen fut attaqué d'une colique si violente que l'on traita d'indigestion , qu'il en mourut au bout de deux jours , sans que les médecins pussent lui apporter aucun secours. Barzalu témoigna publiquement une extrême affliction de la mort du prince , & devenu plus puissant que jamais auprès du sultan , il obsédoit tellement l'esprit de ce monarque , que personne n'avoit accès auprès de lui que par son canal.

Dans ces dispositions, vous pouvez juger , madame , poursuivit Fum-Hoam , s'il vit de bon œil la nouvelle faveur de Takfur. Résolu par toute sorte de moyens de le perdre , il n'en étoit empêché que par la passion qu'il avoit conçue pour Dardok qu'il avoit vu faire assidue ment sa cour à la sultane reine. Il ne savoit de quelle manière lui déclarer son amour , il la connoissoit très-vertueuse , & craignoit , comme elle avoit beaucoup d'esprit , qu'elle ne le tournât en ridicule ; il eut plusieurs conversations particulières avec elle ; il affectoit de lui faire des confidences de ce qui se passoit au divan , la

consultoit même sur la politique , & voyant que Dardok l'écoutoit avec plaisir , mais qu'elle ne lui parloit pas suivant ses intentions , il lui fit entrevoir qu'étant maître absolu des volontés du sultan des Indes , il n'y avoit pas de poste plus à souhaiter dans le monde que celui d'être maîtresse de son cœur ; qu'il étoit en état de prétendre aux faveurs des plus belles femmes de Mazulipatan , mais qu'insensible à toutes leurs minauderies , il n'y avoit qu'une seule personne dans toutes les Indes qui pût aspirer à ce bonheur. Ma jeune maîtresse , qui avoit toujours gardé son sérieux avec Barzalu , ne put s'empêcher d'éclater de rire à la conclusion de ce discours. Ce vilain ministre se sentit très-choqué de cette imprudence. Vous ne seriez donc pas d'humeur , belle Dardok , lui dit-il , à écouter les propositions d'un homme qui vous adoreroit dans la place où je suis. Non vraiment , seigneur , lui dit-elle en riant encore plus fort qu'auparavant ; il n'y a que mon époux qui ait droit sur mon cœur ; il est à lui seul , & je ne connois personne dans quelque degré d'élévation qu'il soit , assez hardi pour me perdre impunément le respect ; je saurois bien m'en venger sur le champ. Et que lui

feriez-vous , répliqua le visir avec émotion ? Outre qu'il y feroit fort mal reçu , répondit Dardok d'un ton très-sérieux , je publierois aussitôt son extravagance par tout Mazulipatan , & je demanderois justice de cette insulte au sultan même ; ce vertueux monarque est trop ennemi de la séduction & de l'adultère , pour ne pas faire punir sur le champ celui qui auroit eu cette insolence.

Le sang monta au visage de Barzalu en ce moment ; il se mordit plus d'une fois les lèvres pour s'empêcher d'éclater , & ce grand politique , démonté par la fierté & l'air goguenard de ma jeune maîtresse , la quitta brusquement , & prenant prétexte qu'il étoit l'heure de se trouver au divan , il sortit outré de rage , d'une conversation dont il espéroit un autre succès. Il dissimula pendant quelques mois le chagrin qu'il avoit ressenti de cet affront ; mais le sultan s'étant trouvé incommodé d'une médecine que Takfur lui avoit ordonnée , ce lâche ministre eut l'ame assez basse pour lui insinuer que ses ennemis pourroient bien avoir gagné son médecin ; que ce poste dont dépendoit la vie de son maître ne devoit point être confié à un étranger ; car , madame , Takfur étoit né dans le Mogolistan , & il tint ensuite
quelques

quelques discours remplis de tant de malignité, que Filu, qui avoit une confiance aveugle en lui, fit ordonner à son médecin de sortir dans vingt-quatre heures de Mazulipatan, & de ses états dans un mois.

VINGT-SEPTIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures de Dardok.

UN coup de foudre tombé sur Takfur l'auroit moins surpris qu'un ordre aussi positif. Il étoit avec Dardok lorsqu'un visir de ses amis lui vint annoncer sa disgrâce. Il en fut accablé d'abord. Qu'ai-je donc fait, s'écria-t-il, pour être traité avec autant de rigueur ? Le sultan me témoignoit encore hier mille bontés ; à l'ombre de sa faveur, je vivois respecté dans Mazulipatan ; l'opulence & la tranquillité régnoient dans ma maison ; il retire sa main bienfaisante de dessus ma tête, je ne suis plus qu'un foible roseau que le moindre vent fera bientôt plier jusqu'à terre.

Dardok étoit présente à ces plaintes. Elle n'eut pas plutôt vu sortir l'envoyé du sultan,

qu'embrassant son époux avec tendresse : lumière de ma vie , lui dit-elle , pourquoi vous affliger de si peu de chose ; ne savez-vous pas que la faveur des princes est aussi inconstante que la mer , & que les courtisans y font ce que les vents les plus furieux ont coutume de faire sur cet élément perfide : les vaisseaux les mieux construits font-ils à l'abri des orages ? Croyez-moi , mon cher Takfur , loin de vous chagriner de votre disgrâce , louez-en plutôt le grand prophète , qui a inspiré à notre ennemi secret de se contenter de votre exil ; je connois la main dont part la flèche empoisonnée qui vous perce le cœur : l'indigne Barzalu se venge des vains efforts qu'il a faits pour attenter à votre honneur ; mais ses violences ne peuvent manquer de lui attirer bientôt l'indignation du sultan des Indes ; ce monarque ouvrira quelque jour les yeux , & il chassera avec honte le misérable fakir qui cause aujourd'hui tous nos chagrins. Takfur écouta les conseils de Dardok , ils rétablirent la tranquillité dans son ame. Partons donc , chère matière de ma vie , lui dit-il , vous me tenez lieu de tout ; nous avons assez de biens à Agra pour nous passer des honneurs & des dignités que l'on vient de

m'ôter sans aucun sujet : le sultan , qui connoîtra un jour mon innocence , fera fâché de m'avoir traité avec tant de rigueur.

Après avoir mis fin à leurs plaintes, Takfur & Dardok montèrent dans leurs palanquins , escortés de leurs esclaves , dont j'étois du nombre. Nous traversâmes avec beaucoup de fatigues les hautes montagnes qui sont entre Mazulipatan & Golconde , & nous étions arrivés dans une vallée charmante du royaume (1) d'Orixá , lorsque nous y apperçûmes plus de mille tentes tirées au cordeau , qui formoient plusieurs rues ; l'on voyoit un mouvement extrême dans ce petit camp , la joie étoit peinte sur le visage de tous les soldats ; & nous étant approchés d'un grand pavillon de velours bleu , garni de franges d'or , autour duquel étoient rangés quarante gardes , vêtus de satin bleu bordé d'or , nous mîmes pied à terre pour admirer de plus près un spectacle aussi brillant. Celui qui paroissoit commander à ces gardes s'étant avancé vers nous , il pria Dardok

(1) Cette ville , située sur une montagne , est dans l'Inde en deçà du Gange ; elle donne son nom à un royaume dans celui de Golconde , qui a été aussi appelé le royaume d'Orixá.

d'entrer avec son époux dans une tente très-propre , où , après leur avoir présenté toutes sortes de rafraîchissemens , il adressa la parole à ma maîtresse , à-peu-près dans ces termes :

Histoire de Corcud & de ses quatre fils.

VOUS me paroissez étonnée de la magnificence que vous voyez dans cette campagne. Apprenez , madame , que la belle Mouarak , princesse d'Orixa , & fille unique du sultan Mohærdin , vient d'épouser un de mes fils , nommé Amrou , & que c'est pour célébrer cette illustre journée , destinée à une brillante fête , que ces soldats & ces peuples sont assemblés. Pour moi , l'on m'appelle Corcud , & par la grâce du saint prophète , la fortune , lassée de me persécuter , vient de se déclarer en ma faveur , puisque j'ai l'honneur d'entrer dans l'alliance du sultan mon maître. Avant cet heureux jour , il n'y avoit aucun habitant de ce royaume plus infortuné que moi. Je m'étois intéressé sur plusieurs vaisseaux , ils avoient tous fait naufrage ; si je jouois , j'étois sûr de perdre mon argent ; si j'achetois des marchandises , elles dépériss-

soient faite de débit, & j'étois obligé de les donner à perte ; si je devenois amoureux , mes rivaux , quoiqu'inférieurs en mérite , m'étoient préférés , où j'étois trahi par mes maîtresses ; enfin , il suffisoit que j'entreprisse quelqu'affaire pour que le sort me fût contraire. Sous quelle malheureuse planète suis-je donc né , m'écriai-je un jour ? Eternellement en bute aux plus cruels traits de la fortune , est-il écrit sur la table de lumière que je ne réussirai jamais dans mes projets ?

Accablé de ces tristes réflexions , je m'endormis sur un sofa , & j'y eus un rêve assez singulier. Un petit vieillard vêtu de blanc m'apparut en songe. Corcud , me dit-il , je veux faire cesser ta misère ; prends ce panier , pars pour la montagne de Gerahem (1) , & passes-y une nuit dans la grotte d'Eve , tu y trouveras le soulagement de tous tes chagrins. Je me réveillai , l'esprit rempli de ce rêve , & dans une surprise étonnante de me trouver effectivement à la main un panier d'une grandeur raisonnable. J'obéis au vieillard vêtu de blanc , je m'embarquai sur l'océan indien , & après avoir

(1) Cette montagne est à une lieue & demie de la Mecque.

passé le détroit de Babel Mandel , j'entrai dans la mer rouge , & j'arrivai à la Mecque , d'où je me transportai à la grotte de Gerahem , dans laquelle j'obtins la permission de coucher. Comme je commençois à vouloir sommeiller , le même vieillard parut une seconde fois : Tu te plains de ta misère , me dit-il ; regarde , Corcud , quelle fut la demeure de la femme du sultan Adam , après qu'elle eut désobéi à dieu ; ta maison n'est-elle pas plus riante & plus commode qu'une grotte comme celle - ci ? Cependant tu n'es pas content ; l'homme n'est jamais satisfait de son sort ; hé bien , je veux soulager tes maux ; suis-moi. J'obéis au vieillard. Il me conduisit dans un coin de la grotte , & ayant tiré de sa poche un livre , dont il prononça quelques oraisons cabalistiques , je vis , dans le moment même , une porte s'ouvrir , & j'aperçus , à l'entrée d'un escalier de marbre noir , orné d'une rampe d'or , un jeune enfant , qui tenoit à la main un flambeau de bois d'Aloës. Il nous éclaira pendant que nous descendîmes plus de trois cent marches ; nous entrâmes ensuite dans une salle toute brillante de rubis , & nous y trouvâmes , sur une table faite d'une seule émeraude , une petite statue de femme , tenant en sa

main un anneau, qu'elle sembloit me présenter. Prends cette bague, Corcud, me dit le vieillard, elle est de six métaux différens, & elle a été fabriquée sous des constellations si favorables, que tout succède à celui qui en sera le possesseur; tant que tu l'auras à ton doigt, les malheurs s'éloigneront de ta maison, & personne ne pourra te nuire; mais tu ne jouiras du bonheur qui y est attaché qu'à une condition: lorsque tu auras une fois fait choix d'une femme, il ne te sera plus permis d'en connoître d'autre tant qu'elle vivra, si tu ne veux dans le moment même être privé de ton anneau; ton bonheur dépend à présent de toi-même, fais bien attention à cet article, & prends garde de te replonger, par ta faute, dans la misère dont tu vas sortir.

Je remerciai le vieillard avec toute la reconnoissance possible. Je pris la bague que je mis à mon doigt, & suivant son conseil, après avoir rempli mon panier de pièces d'or, qu'il tira d'un grand vase d'agate, & m'être chargé de plusieurs diamans d'une extrême beauté, je fus transporté en un instant à Orixá, devant la porte de ma maison.

Le jour commençoit à baisser. Je heurtai

assez fort. Une vieille esclave que j'avois laissée chez moi m'ouvrit la porte. J'entrai dans une salle basse, & pendant qu'elle m'alla préparer à manger, je vuidai mon panier, qui étoit d'une pesanteur extrême, & j'enfermai soigneusement mes nouvelles richesses. Je me fis habiller le lendemain très-proprement, je vendis mes diamans, je recommençai mon commerce, & j'y gagnai des biens si considérables, en moins de trois ans, qu'à peine moi-même j'en faisois le compte. Toutes les filles qui m'avoient rejeté dans ma médiocrité, me recherchèrent alors avec empressement. Je les méprisai à mon tour, & ayant fait choix d'une personne de quinze ans, appelée Zobeyad, qui étoit d'une beauté parfaite, & dont les mœurs étoient d'une régularité exemplaire, je l'épousai.

Jamais je n'avois trouvé dans le commerce que j'avois eu avec d'autres filles, autant d'agréments que j'en avois avec ma nouvelle épouse; la possession de la belle Zobeyad ne fit qu'augmenter mon amour, & je passai dix-neuf ans avec elle dans une satisfaction si parfaite, que la condition qui m'avoit été si recommandée par le petit vieillard ne me fit aucune peine. J'avois qua-

tre garçons d'une beauté fingulière, & je les voyois s'élever chez moi comme des jeunes cèdres qui devoient porter leurs têtes jufques dans les nues. L'aîné fe nommoit Mammoun, le fecond Amrou, le troifième Caraguz, parce qu'il avoit de grands yeux noirs, & le quatrième Gedi (1), à caufe de fa légèreté. Une fi heureufe fécondité redoubloit ma tendrefle pour mon époufe ; & jamais ces amans illuftres, fi célébrés dans tous les romans perfienf, pour la confiance & la fidélité, Megenoun (2) & Leilah, Khofrou & Schirin, Gemil & Schambah, ne fe font aimés avec tant d'ardeur, que Zobeyad & moi nous en reffentions l'un pour l'autre : l'on ne parloit dans tout ce royaume que de notre union parfaite, & j'aurois juré qu'elle devoit être éternelle, quand mon malheur me conduifit un jour à la porte des bains publics d'Orixa.

(1) Gedi fignifie un petit chevreau.

(2) L'hiftoire de ces amans eft écrite en vers perfans ; elle nous apprend qu'ils étoient arabes de nation, & qu'ils vivoient fous le règne d'Abdalmalek, calife de la race des Ommiades.



VINGT-SEPTIÈME SOIRÉE.

Suite de l'histoire de Corcud & de ses quatre fils.

UN soir que je passois devant les bains sans penser à l'accident qui me menaçoit, je fus arrêté par une vieille femme qui avoit été ma nourrice, parce que ma mère s'étoit trouvée trop délicate pour me fournir son lait. Corcud ne reconnoît plus sa bien aimée Mohiar, me dit-elle; il passe devant elle sans seulement la regarder. Ah! ma chère Mohiar, lui dis-je en l'embrassant, que je suis charmé de vous rencontrer! Je ne vous voyois pas. Pourquoi ne venez-vous pas chez moi? Vous ne devez point ignorer que je suis depuis long-temps dans l'opulence. Je suis persuadée, mon cher fils, me répondit-elle, que vous avez pour moi les mêmes bontés que par le passé; mais je suis attachée à une condition que je ne quitterois pas pour toute chose: c'est moi qui ai le soin des femmes & des filles qui viennent ici se baigner; & puisque vous connoissez mon

humeur folâtre, vous devez favoir que je suis dans mon centre. En effet, vous ne sauriez vous imaginer toutes les folies qui se font & qui se disent dans cette maison. C'est ici que les femmes les plus réliervées, abandonnant pour quelques heures cette farouche pudeur dont elles font parade chez elles, se réjouissent la plupart du temps aux dépens de leurs maris, dont elles font les meilleurs contes. Non : il ne se peut rien de plus plaissant que ces conversations.

Les discours de Mohiar excitèrent ma curiosité ; je lui témoignai un extrême désir de voir & d'ouïr des choses si singulières ; &, quelque péril qu'il y eût pour moi, si j'avois été surpris dans ce lieu, je gagnai tellement cette bonne femme, qu'elle me promit de m'introduire dans le bain, pourvu que je voulusse me déguiser en juive, & que j'apportasse une boîte remplie de curiosités & de bagatelles que les dames étoient dans l'usage d'acheter. Je suivis son conseil ; &, sous ce déguisement, j'entrai le lendemain dans le lieu où l'on se baignoit.

Mohiar ne m'avoit rien dit qui ne fût vrai ; jamais en ma vie je n'eus tant de plaisir. Mais que cette curiosité me coûta cher ! La maudite vieille ne se contenta pas de me

procurer ce divertissement, elle m'en présenta un autre qui fut la source de tous mes malheurs. Amine, me dit-elle (c'étoit le nom que je m'étois donné), venez, je vous prie, m'aider à servir cette jeune personne qui sort du bain. Je n'osai refuser sa prière. J'entrai dans une petite chambre, où elle exposa à mes yeux la plus charmante fille que j'eusse jamais vue. Je le jure, madame, continua Corcud, par le chameau qui porte à la Mecque le livre (1) de gloire, les filles (2) du paradis d'Eden ne peuvent jamais être plus parfaites que l'adorable Barud. Elle avoit à peine seize ans. La vue de tant de beautés enivra tous mes sens, j'oubliai en ce moment Zobeyad, & je ne me ressouvins plus du salutaire conseil du vieillard de la grotte de Gerahem.

Après être sorti du bain, je m'informai de Mohiar, quelle étoit la condition de cette jeune fille; j'appris que c'étoit une cachemirienne qui appartenoit à un marchand d'esclaves. Je courus promptement chez lui; & lui ayant donné de Barud tout ce qu'il me demanda, je la conduisis sur le champ à une

(1) L'alcoran.

(2) Les houris.

petite maison que j'avois aux portes d'Orixá, où ma femme n'alloit jamais, & je satisfis l'extrême passion que j'avois pour cette divine personne. Mais, madame, à peine eus-je contrevenu à l'ordre du vieillard, que ma bague se cassant à mon doigt, les morceaux en disparurent, quelque peine que je me donnasse pour les chercher.

Cet événement me chagrina d'abord; mais prenant bientôt mon parti en esprit fort, je n'y fis plus aucune attention, & je passai cinq mois entiers avec Barud, plongé dans les plaisirs les plus doux, & sans m'appercevoir de l'effet des menaces du vieillard.

Je riois en moi-même de la crédulité que j'avois eue pour cette prédiction, lorsque ma femme tomba dangereusement malade; je lui en témoignai toute la douleur imaginable, lorsqu'elle me parla en ces termes : Vous ne m'aimez plus, mon cher époux, il y a longtemps que je m'en apperçois. J'ai cherché vainement en quoi j'ai eu le malheur de vous déplaire; le ciel m'est témoin que vous n'avez jamais cessé un moment de m'être cher, & c'est cette tendresse mal récompensée qui va me donner la mort. Azreil (1)

(1) L'ange de la mort.

est au chevet de mon lit ; je l'entends qui m'appelle. Adieu : je souhaite que Barud soit plus heureuse que moi , & qu'elle ne soit pas si sensible à vos infidélités. Vous voyez que je n'ignore point vos nouvelles amours. Je ne vous en ai jamais parlé de peur de vous chagriner. Vous étiez le maître de me donner des compagnes ; je ne devois pas trouver à redire à un usage établi dans tout l'orient : mais mon cœur trop sensible n'a pu souffrir ce partage. Ma délicatesse me coûte la vie.

Voilà , madame , les dernières paroles de bon sens que prononça Zobeyad. Elle tomba quelques momens après dans un délire extrême ; & succombant bientôt à la violence de ses maux , elle mourut entre mes bras.

Ce ne fut que dans ce moment que je commençai à faire de sérieuses réflexions sur la manière dont je vivois avec Barud. Que l'homme est foible ! m'écriai-je fondant en larmes. Oh ciel ! faut-il que mon infidélité ait causé la mort de ma chère Zobeyad ! Une femme d'un mérite si rare devoit être immortelle. Ah ! malheureux ! voilà le commencement des afflictions que la fortune te prépare , & que tu t'es attirées par ta mauvaise conduite. Que vous dirai-je ? madame ,

continua Corcud, je fis des extravagances si outrées, qu'on fut obligé de me lier pendant quatre jours. Mais quel fut le redoublement de ma douleur, après être revenu dans un état plus tranquille, lorsque j'appris que l'ingrate Barud avoit un amant qu'elle avoit fait pendant la maladie de ma femme, & qu'elle m'avoit emporté une boîte remplie de pierreries d'un prix très-considérable; Cette nouvelle pensa me coûter la vie. Je devins comme un furieux; & sans mes amis, qui ne me quittèrent point, je me ferois mille fois poignardé. Depuis ce jour, madame, je me vis de moment en moment accabler par quelque revers de la fortune, qui jusqu'alors m'avoit regardé de si bon œil; mes débiteurs firent banqueroute; mes vaisseaux périrent par le naufrage; le feu prit à mon magasin & à ma maison; &, en moins d'un an, de toutes les richesses que j'avois amassées sans peine, il ne me resta que ma petite maison où j'avois conduit Barud, & mes quatre enfans, dont le plus jeune n'avoit que quatorze ans.

Pénétré de la plus vive douleur, je ne cessois de verser des larmes, lorsqu'un jour mes enfans me parlèrent ainsi par la bouche de leur frère aîné : Seigneur, me dit-il,

nous vous sommes à charge ; vous n'avez tout au plus que ce qu'il vous faut pour vivre : souffrez que nous allions chercher fortune ; nous reviendrons en ces lieux d'aujourd'hui en un an , & nous espérons vous faire part des biens qui nous seront survenus. Je n'eus pas la force de leur refuser ce qu'ils me demandoient. Je les embrassai les yeux noyés de larmes. Partez , mes chers enfans , leur dis-je , puisque notre séparation vous paroît nécessaire ; mais , dans quelque situation que vous vous trouviez , ayez toujours la crainte de Dieu devant les yeux ; que rien n'altère jamais votre foi , & ne laissez passer aucune occasion de soulager les misérables ; *un bienfait n'est jamais perdu.*

Mes fils partirent , madame , & pendant leur absence , je demandai tous les jours au saint prophète qu'il leur fût favorable , & qu'ils ne fussent pas chargés de mes iniquités. Enfin le terme de leur retour approchoit. J'étois agité cruellement entre l'espérance & la crainte. Ah ! disois-je souvent , je ne suis pas assez heureux pour revoir encore mes fils ; ils auront , sans doute , péri de misère , & je suis la seule cause de tous leurs malheurs. Que n'ai-je cru les conseils

du vieillard de la grotte de Gerahem ! Pendant que je me tourmentoiso ainsi , le jour qu'ils devoient revenir arriva ; & l'aurore à peine commençoit à paroître , que je sortis dans la rue ; je m'assis sur un banc de pierre qui étoit à ma porte ; & je ne voyois approcher personne de ma maison , que je ne courusse au-devant de lui , m'imaginant que c'étoit quelqu'un de mes enfans. J'attendis vainement tout le jour. La prière du soir arriva , & ne les voyant point venir , j'entrai chez moi , pénétré de la plus vive douleur. Je me livrois à un désespoir qui m'auroit peut-être été funeste , lorsque j'entendis heurter à ma porte. J'y courus avec précipitation : Ah ! madame , imaginez-vous quelle fut ma joie , d'y voir mes quatre fils parfaitement bien vêtus & en bonne santé.

VINGT-NEUVIÈME SOIRÉE.

*Suite de l'histoire de Corcud & de ses quatre
fils.*

LA vue de mes enfans rafraîchit entièrement mon foie qui étoit desséché par le

chagrin que m'avoit causé leur absence. Je fus plus d'une heure pendu à leur col, sans pouvoir prononcer une seule parole. Je m'évanouis plusieurs fois, & leur ayant demandé ensuite s'ils étoient contents de leur voyage, Mammoun prit le premier la parole, & me parla en ces termes.

Il y avoit, seigneur, près de six mois que je courois le monde sans trop savoir où je portois mes pas, lorsqu'un jour, au bord d'une petite rivière, je trouvai un soldat poursuivant une couleuvre qui sembloit implorer mon assistance. Je m'opposai vainement aux intentions de cet homme; il la coupa en quatre parties avec son sabre, & en jeta un morceau dans la rivière. Frappé de vos dernières paroles : *un bien-fait n'est jamais perdu*, voyons, dis-je en moi-même, si celui-ci aura sa récompense. Je rapprochai les trois tronçons de la couleuvre l'un près de l'autre. Je les vis se reprendre; & me dépouillant aussitôt, je me jetai à l'eau, dans laquelle, après avoir plongé plusieurs fois, je trouvai la queue de cet animal, qui se rejoignit au reste de son corps. La couleuvre ne fut pas plutôt en cet état, que, se jetant dans la rivière, j'en vis, un moment après, sortir une femme

d'une rare beauté. Mammoun , me dit-elle , je te dois la vie ; fans ton fecours , j'allois être expofée à la mort ; je veux reconnoître ce fervice , & te prouver qu'un *bienfait n'eft jamais perdu*. De même que tu m'as vu rejoindre étant couleuvre , fans qu'il ait paru aucune divifion à mon corps , tu pourras , en prononçant feulemeut mon nom , rejoindre tout ce qui , dans la nature , aura été divifé ou brifé. Je m'appelle la fée Gialout ; & lorsque tu auras befoin de moi , tu me trouveras toujours prompte à te rendre fervice. En effet , feigneur , depuis ce temps , j'ai fans cefle éprouvé les bontés de Gialout. Tous mes fouhaits font remplis , pourvu qu'ils foient raisonnables ; & , pour vous en convaincre , voilà une bourfe qui , toutes les femaines , me fournit cent piéces d'or.

Mammoun n'eut pas plutôt fini fon récit , qu'Amrou parla à fon tour. Il me raconta qu'en traversant une forêt , il avoit trouvé une biche blanche prête à expirer d'une flèche qui lui traversoit le gosier ; que lui ayant arraché cette flèche , & bandé la plaie avec la toile de fon turban , il l'avoit conduite avec peine dans le fort du bois ; & qu'ayant paffé la nuit auprès d'elle fur un lit de feuilles , il avoit été furpris à

son réveil, de trouver à ses côtés une vieille fée d'un air majestueux, qui, pour le remercier de sa pitié, lui avoit accordé la légèreté d'un cerf, &, outre cela, le don de deviner; qu'avec ces talens, dans les différentes cours où il avoit passé, il avoit gagné tout ce qu'il avoit voulu, & qu'il avoit converti son argent en diamans : en effet, il tira de son sein un petit sac de cuir, & il exposa à nos yeux des pierreries pour plus de vingt mille pièces d'or.

J'étois transporté de joie à un récit aussi extraordinaire, lorsque Caraguz nous apprit qu'un soir qu'il s'étoit retiré en pleine campagne dans uneasure pour y passer la nuit, il avoit été surpris & effrayé d'y entendre des cris très-lugubres; qu'à la pointe du jour, il avoit reconnu qu'ils provenoient d'un hibou pris dans un piège; qu'ayant compassion de cet animal, il lui avoit donné la liberté; mais qu'aussitôt que le hibou s'étoit vu libre, il l'avoit appelé par son nom, & lui avoit ordonné de descendre dans une cave de cetteasure; qu'ayant suivi ses ordres, il avoit trouvé dans la cave une trappe qu'il avoit levée; qu'étant descendu avec le hibou dans une grotte toute incrustée d'or, au milieu de laquelle il y avoit

une cuve de bronze , pleine d'eau rose , cet oiseau s'y étoit précipité , & qu'il en étoit refforti un instant après un vénérable vieillard appelé Morg ; que ce vieillard l'avoit doué , en prononçant une certaine parole cabalistique , d'avoir les yeux si brillans pendant la nuit , qu'il dissiperoit l'obscurité à un quart de lieue aux environs du lieu où il seroit ; & que , par-dessus ce don , il lui avoit encore donné le pouvoir de découvrir tous les trésors cachés ; qu'il avoit plusieurs fois éprouvé ces talens , & qu'il étoit en état d'enrichir à lui seul les plus puissans monarques du monde.

Gedy avoit écouté ses frères avec étonnement. Je ne suis pas si puissant que vous l'êtes , leur dit-il ; mais comme il y a apparence que vous ne me laisserez manquer de rien , je me contente du seul talent que j'ai reçu dans mon voyage. Je revenois ici assez mal satisfait de ma fortune , & sans qu'il me fût arrivé rien de singulier , lorsqu'un jour étant entré chez un paysan pour lui demander de l'eau , non-seulement il m'en donna , mais il me pria de passer dans son jardin pour y manger des figues excellentes. Je fis ce qu'il voulut ; & je prenois congé de lui , lorsque j'aperçus dans sa cuisine

une ratière dans laquelle il y avoit un gros rat. Je lui demandai ce qu'il en vouloit faire. J'allois, me dit-il, le brûler tout vif, lorsque vous êtes entré chez moi : ce vilain animal, depuis huit jours, fait un tel dégât de mes figues, que c'est la moindre peine que je puisse lui faire souffrir. Eh ! de grâce, mon frère, lui dis-je, faites-moi présent de ce rat. Qu'en voulez-vous faire, me repliqua-t-il ? Je veux lui donner la vie, ajoutai-je : *un bienfait n'est jamais perdu* ; je le porterai si loin, qu'il ne vous fera plus aucun tort. Le payfan se mit à rire de ma demande. Je ne veux pas vous refuser si peu de choses, me dit-il ; prenez le rat & la ratière, mais ne lui donnez la liberté que fort éloigné de ce village. J'exécutai les intentions du payfan ; je portai cette ratière un jour & demi ; & ayant ensuite mis le rat en liberté, je continuai mon chemin. La nuit me surprit dans la campagne ; & j'allois me coucher au pied d'un arbre, lorsque j'aperçus de la lumière à un château qui n'étoit pas éloigné de cent pas. J'allai heurter à la porte ; on me l'ouvrit, & je fus introduit dans un salon magnifique, où le souper étoit tout prêt. Un jeune homme d'une beauté singulière m'aborda en ce moment.

Gedy , me dit il , *un bienfait n'est jamais perdu* : je suis le sage Zulzul , à qui , sous la figure d'un rat , vous avez sauvé la vie que le payfan vouloit m'ôter. Voilà deux poignards dont je vous fais présent ; il n'y aura point d'arbre si haut sur lequel vous ne puissiez monter avec leur secours , ni de tour si droite que vous n'escaladiez ; de plus , je vous doue d'être invulnérable tous les jours , pendant deux heures à votre choix.

J'avois peine , madame , à ajouter foi au récit de mes enfans. La bourse & les diamans me faisoient seulement connoître qu'il leur étoit arrivé quelque aventure extraordinaire. Je pris trois pièces d'or avec lesquelles je leur préparai un grand repas ; & après avoir passé une partie de la nuit à table , la conversation étant tombée sur les talens que chacun d'eux avoit , je leur témoignai que je ne pouvois croire ce qu'ils m'avoient raconté , à moins que je n'en fusse convaincu de mes propres yeux. Pour vous prouver , me dit alors Amrou , que je ne vous ai rien avancé que de vrai , je devine qu'une pie qui a fait son nid sur le grand arbre qui est au bout de votre jardin , y a ce matin pondu un œuf qu'elle ne couve pas actuellement. Bon , dit alors Gedy ,

pourvu que mon frère Caraguz me fournisse la lumière qu'il assure sortir de ses yeux, je vais dans le moment grimper sur cet arbre, & je vous apporterai l'œuf de la pie.

Je les pris au mot; nous passâmes dans le jardin que Caraguz ayant éclairé d'une manière fort singulière, Gedy, avec l'aide de ses deux poignards, grimpa comme un rat jusqu'au sommet de l'arbre, qui avoit plus de cent pieds de haut. Il prit l'œuf & nous l'apportoit, lorsqu'ayant malheureusement appuyé le pied sur une branche pourrie, il tomba à terre si rudement, que je le crus mort. Je fis un cri épouvantable à cette chute; je m'évanouis : mais comme en ce moment il étoit invulnérable, il se releva sur ses pieds; & m'ayant fait connoître qu'il ne s'étoit fait aucun mal, il me redonna une extrême joie. Pour l'œuf, il étoit cassé en plus de vingt morceaux, mais Mammoun ayant aussitôt prononcé le nom de Gialout, les pièces de l'œuf se rassemblèrent, sans qu'il y parût la moindre fêlure. Il se retrouva plein; & Gedy l'ayant reporté dans le nid, il ne manqua pas d'éclore au bout du temps prescrit.

Je vous avoue que je ressentis une joie sans égale à la vue de tant de merveilles ;
l'abondance

l'abondance fut bientôt rétablie dans ma maison, & je ne m'apperçus plus des malheurs qui m'avoient persécuté jusqu'à ce jour. Il y avoit plus d'un an que mes fils & moi vivions dans une grande tranquillité, lorsqu'il arriva un événement assez extraordinaire à la cour d'Orixa.

Notre sultan Mohaedin étoit un jour à la chasse avec la belle Mouarrakh sa fille. Il faisoit le plus beau temps que l'on pût souhaiter, quand tout d'un coup l'air fut obscurci; il s'éleva un tourbillon effroyable; les éclairs éblouirent tous les chasseurs; & le tonnerre gronda avec tant de fureur, que la princesse, extrêmement effrayée, descendit de cheval, & s'alla jeter entre les bras de son père. La violence de l'orage avoit écarté toute sa suite; & Mouarrakh se croyoit un peu plus en sûreté auprès du sultan, lorsqu'elle s'apperçut, avec une surprise capable de la faire mourir de frayeur, qu'elle étoit entre les mains d'un petit vieillard presque nud, & velu comme un ours, qui l'emporta à travers de l'air, malgré les cris & les menaces de Mohaedin, qui, en ce moment, se trouva attaché à un arbre, les mains liées derrière le dos.

Les chasseurs, que l'orage avoit dispersés ;

étant revenus à la voix de leur roi , ils le trouvèrent dans une affliction inconcevable , le délièrent & le conduisirent à son palais dans un état à faire pitié aux plus insensibles.

TRENTIÈME SOIRÉE.

Suite & conclusion de l'histoire de Corcud & de ses quatre fils.

LE sultan Mohaedin s'abandonnoit au désespoir le plus affreux , lorsque son premier vizir lui conseilla de faire publier par tout le royaume d'Orixia & dans les Indes , la perte qu'il venoit de faire de sa fille , & de promettre cette princesse pour épouse à quiconque pourroit l'arracher des mains de l'affreux magicien qui la lui avoit enlevée ; & qu'au cas que la princesse ne voulût pas tenir cette promesse , il partageroit son royaume avec son libérateur.

Une telle nouvelle ne fut pas plutôt parvenue jusqu'aux oreilles de mon fils , continua Corcud , qu'il en pensa mourir de joie. Mon père , me dit-il , je sais où est la princesse , & si mes frères veulent m'aider ,

je la remettrai entre les mains du roi son père. Gedy , Mammoun & Caraguz assurèrent Amrou qu'ils ne l'abandonneroient jamais ; & s'étant fait présenter au sultan Mohaedin , Amrou lui apprit que Mouarrakh étoit au pouvoir d'un magicien appelé Marzouk ; que pendant un an , il ne pouvoit attenter à son honneur ; mais qu'elle seroit soumise à ses infâmes désirs , si elle n'étoit tirée de ses mains avant que ce temps fût expiré. Il assura ensuite ce monarque , qu'il savoit où étoit la princesse sa fille , & qu'il la lui ramèneroit avant qu'il fût six mois. Mohaedin , transporté de joie à cette nouvelle , embrassa Amrou & ses frères ; il leur fournit ce qu'ils demandèrent ; & mes enfans , après avoir traversé plus de cent cinquante lieues , arrivèrent au golfe de Cambaye , où ils montèrent un vaisseau que le sultan d'Orixa avoit donné ordre qu'on leur tint tout prêt. Alors le pilote , suivant les ordres d'Amrou , cotoya le golfe de l'Inde ; & ayant passé devant Ormuz , il entra dans la mer de Balfora , & jeta l'ancre derrière des rochers affreux , qui bordoient une petite isle appelée l'Isle Bleue. C'étoit auprès de cette isle que le magicien Marzouk avoit construit , par la force de son art , une tour

toute d'acier, de deux cent pieds de haut, où il n'y avoit ni porte ni fenêtre, si ce n'étoit dans le donjon, & dont le pied donnoit dans la mer. Il y avoit enfermé Mouarrakh; & cette belle princesse y passoit les jours & les nuits à verser des torrens de larmes, lorsque le vaisseau de mes enfans aborda ce rivage. Ils tinrent conseil pendant quelque temps; & ayant appris d'Amrou que Marzouk n'étoit pas le maître de passer la nuit dans la tour, ils résolurent de prendre ce temps pour leur expédition. En effet, pendant la plus grande obscurité, s'étant approchés sans bruit de la prison de Mouarrakh, Caraguz ne fournit à Gedy qu'autant de lumière qu'il lui en falloit pour monter jusqu'au haut de la tour. Alors mon fils, avec le secours de ses deux poignards, étant parvenu jusqu'au donjon dans un très-grand silence, il surprit un dragon qu'Amrou lui avoit dit être endormi, quoiqu'il fût commis à la garde de la princesse, & lui porta sur la tête un si furieux coup de sabre, qu'il la lui abbatit. Mais à peine le dragon fut-il mort, qu'il sembla que la destruction du monde entier dépendît de sa vie. Le ciel fut tout en feu, les éclairs parurent vouloir embraser l'univers, & un fu-

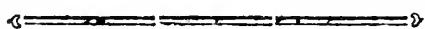
rieux coup de tonnerre brisa en mille pièces le vaisseau où étoient mes enfans , sans qu'aucun de ceux qui étoient dessus fût blessé. Ce fut dans ce moment que le secret de Mammotin lui fut très-nécessaire. Il ne fit que prononcer le nom de la fée Gialout , toutes les pièces de son vaisseau se rassemblèrent sans qu'il y parût la moindre fraction ; ceux qui faisoient la manœuvre se retrouvèrent à leur poste ; & mes enfans virent , avec un plaisir infini , le tonnerre & les éclairs faire place à une nuit tranquille. Gedy profita de ce temps pour entrer dans le donjon qui renfermoit la princesse ; il lui apprit en peu de mots l'exécution de ses desseins ; & ayant tiré du vaisseau , avec une corde dont il avoit porté le bout au haut de la tour , un cable & une poulie , il descendit Mouarrakh dans un panier de jonc jusques dans le vaisseau , où elle fut reçue avec une très-grande joie. Pendant que l'on faisoit à la princesse tous les honneurs qui lui étoient dus , Gedy parcourut les appartemens de la tour , & ayant trouvé une petite lame d'or , sur laquelle étoient gravés plusieurs caractères inconnus , attachée dans le donjon , il jugea que ce devoit être le talisman par la vertu duquel cette tour avoit

été construite. Il descendit promptement dans le vaisseau , & ayant appris d'Amrou , que la vie de l'infâme Marzouk dépendoit de cette plaque d'or , il remonta sur la tour , & ayant détaché ce talisman , il y attendit la pointe du jour , pendant que le vaisseau se retira derrière les rochers où il s'étoit d'abord mis à l'abri.

A peine l'aurore commença-t-elle à paroître , que le magicien entra dans le donjon ; mais mon fils , qui s'étoit caché derrière la porte en dehors , ne l'eût pas plutôt poussée , & brisé le talisman qu'il jeta dans la mer , que la tour d'acier s'abîma avec le magicien qui y étoit enfermé ; & Gedy s'étant mis à la nage lorsqu'il vit qu'elle étoit presque à fleur d'eau , il fut reçu dans le vaisseau de ses frères , qui fit aussitôt voile pour Cambaye , d'où ils revinrent à Orixia avec la princesse , sans aucun danger.

Vous ne sauriez concevoir la joie du sultan Mohaedin , quand il revit sa chère Mouarakh. Amrou , qui étoit fort bien fait , avoit appris à cette princesse les promesses du roi son père. Elle ne témoigna aucune répugnance pour épouser un homme à qui elle avoit tant d'obligations , & notre illustre sultan vient de tenir sa parole à mon fils.

C'est en ce lieu que , par mille fêtes galantes , ses sujets doivent célébrer la joie qu'ils ont du retour de la princesse , & de son mariage avec mon fils. Jugez à présent , madame , si j'ai lieu d'être content de mon fort ! Amrou est destiné pour le trône ; le sultan m'a donné la charge de son grand-vizir , qui est mort depuis huit jours , & mes trois fils ont les premiers emplois de l'état.



A peine Corcud eut-il achevé l'aventure de ses enfans , que l'on entendit un bruit éclatant de trompettes qui annonçoient l'arrivée du sultan Mohaedin , & des nouveaux mariés. Tous les soldats se mirent alors sous les armes , & ils traversèrent le camp au milieu des applaudissemens de tout le peuple d'Oriza , qui étoit accouru pour voir ce spectacle. On n'entendoit que des cris de joie de toutes parts , & l'air retentissoit des noms du sultan , d'Amrou & de Mouarrakh , à qui l'on donnoit mille bénédictions. Les nouveaux mariés furent conduits sous le pavillon de velours bleu , où le sultan lui-même les plaça sur un trône d'or massif ; ils y reçurent les respects des principaux du royaume , & ensuite on les fit passer dans

une autre tente à côté, où l'on servit un repas très somptueux.

Corcud avoit pris le soin de nous faire recommander à un officier du sultan; nous fûmes parfaitement bien placés pour voir cette cérémonie. Ensuite les tables ayant été levées, les sujets du sultan firent paroître leur adresse par mille courses différentes à pied ou à cheval, & cette grande journée fut terminée par une comédie qui réjouit d'autant plus Mohaedin & la princesse, qu'on y représenta naïvement toutes les aventures de la belle Mouarrakh avec le magicien Marzouk, & la manière dont elle avoit été délivrée par les enfans de Corcud.

Après avoir passé une partie de la nuit dans tous les divertissemens, Takfur & Dardok se retirèrent dans une tente que Corcud leur avoit fait préparer. Pendant huit jours, nous fûmes témoins de toutes les magnificences qui furent faites pour les nûces d'Amrou & de Mouarrakh, & nous reprîmes ensuite la route d'Agra, où nous arrivâmes après un assez long voyage. Ce fut dans un magnifique château aux environs de cette ville, que Takfur fit sa résidence; il y goûta avec la spirituelle Dardok, dans ce lieu choisi, la tranquillité qu'il n'avoit

pas eue à Mazulipatan ; & je trouvois ma servitude si douce avec eux , que ne m'apercevant presque point de mon esclavage , je refusai la liberté qu'ils m'offrirent plusieurs fois , & je ne les voulus quitter qu'en cessant de vivre , ce qui arriva cinq ou six ans après être revenus dans le Mogolistan.

Je vous avoue , illustre Fum - Hoam , dit alors Gulchenraz , que ces aventures m'ont donné beaucoup de plaisir , & que je ne me lasse point de vous entendre. Puisque cela est ainsi , reprit le mandarin , je vais donc , madame , raconter à votre majesté ce que je devins ensuite.

Aventures d'Ala-Bedin.

AU sortir du corps de l'esclave , je passai dans celui d'un des plus honnêtes hommes de l'Arménie. Je naquis à Erzerum (1), fils du cadi de cette ville , & l'on m'appela Ala-Bedin. Peu fier de la dignité de mon père , je tâchai , par ma bravoure & par mes belles actions , de me pousser , & je fus si heureux dans mon entreprise , que je devins

(1) Capitale d'Arménie.

favori du sultan Uram qui régnoit alors en Arménie. Avant que de m'être fait connoître à ce monarque, je passois quelquefois mes momens perdus à l'audience de mon père. Un jour, il y vint une vieille marchande de figues, qui tenoit par la main un jeune homme tremblant, qui ne paroissoit pas avoir plus de seize ans, mais d'une beauté charmante. Seigneur, je vous demande justice de cet affronteur, dit-elle à mon père. Voyez si j'ai raison, il est venu ce matin savoir combien je lui voulois vendre les figues qu'il pourroit manger dans la journée; j'ai fait mon calcul; on en peut manger un cent ou un cent & demi au plus, me suis-je dit à moi-même: eh bien, mon bel enfant, vous me donnerez un sultanin d'argent. Le marché conclu, il a commencé par en avaler en ma présence une soixantaine. J'ai frémi à cette vue; mais, quel a été mon étonnement, environ deux heures après, de le voir revenir, & de lui voir dévorer près d'un cent des plus belles! Je croyois rêver; cependant, persuadée qu'il ne reviendrait pas davantage, j'étois tranquillement dans ma boutique, lorsqu'il a paru une troisième fois, & qu'il a englouti le reste de mon panier, en m'ordonnant de lui en aller cher-

cher d'autres , & en me disant qu'il reviendrait dans une demi-heure. J'étois si surprise, que je n'ai pu lui répondre. Il est parti ; & je n'étois pas encore sortie d'étonnement , que le voilà de retour , qui veut absolument que je lui fournisse des figes.

TRENTE-UNIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures d'Ala-Bedin.

LE cadi ne put s'empêcher de rire au récit de la vieille ; pourquoi voulez-vous tromper cette bonne femme , dit-il au jeune homme ? N'êtes - vous pas content d'avoir vuidé à vous seul son panier de figes , sans vouloir encore l'obliger à vous en fournir de nouvelles ; il n'y a pas de justice à ce procédé ? Le jeune homme ne répondit rien ; il étoit si interdit qu'il sembloit un criminel qu'on alloit mener au supplice , cela fit que mon père prit un ton sérieux avec lui. Je vois bien , ajouta - t - il , par votre silence , que vous êtes de ces vagabonds qui ne cherchent qu'à faire pièce à l'un & à l'autre , & à troubler la tranquillité du public : pour

vous apprendre à vivre, je vais vous faire donner cinquante coups de bâton sur la plante des pieds. Ah ! seigneur, s'écria le jeune homme, en entendant prononcer cette sentence, je ne suis point ce que vous pensez : je vous prie de suspendre l'exécution de vos ordres, & de permettre que je puisse vous parler en particulier, je suis persuadé que vous révoquerez bientôt un arrêt si rigoureux.

Mon père, qui n'avoit eu intention que d'épouvanter ce jeune homme, le fit passer dans son cabinet ; j'y entrai avec lui, & nous fûmes l'un & l'autre dans une surprise extrême, d'apprendre que sous des habits d'homme, il cachoit la plus belle fille d'Erzerum, & que son père étoit visir. Seigneur, dit-elle au cadi, je suis payée de ma curiosité ; j'ai deux frères jumeaux parfaitement ressemblans, & sans être venue au monde en même-temps qu'eux, l'on assure que j'ai tous leurs traits. L'un d'eux, pour se réjouir & désespérer cette vieille femme, a fait avec elle le marché dont elle vous a parlé ; ils se sont relayés l'un & l'autre pour manger les figues sans qu'elle s'en soit apperçue, & ainsi alternativement ils lui ont vuïdé son panier : j'ai voulu être aussi spectatrice de

cette farce ; j'ai prié mon frère de me prêter ses habits , il y a consenti ; je suis venue chez la marchande de figues , elle m'a pris pour lui , & me réjouissant à la chagriner , j'ai poussé les choses à un point qu'elle a ému la populace , & qu'elle m'a conduite chez vous , seigneur , pour avoir raison de la tromperie qu'elle s'imagine que je lui ai faite ; je ne crois pas à présent que vous vouliez me faire subir la peine que vous m'avez imposée , & je vous supplie , seigneur , de permettre que je me retire au plus vite , de crainte que mon absence ne soit sue de ma famille.

Ma belle , lui dit mon père , je ne serai pas si rigoureux à votre égard ; mais que votre curiosité ne vous fasse pas une autre fois entreprendre trop légèrement quelque aventure , dont vous ne sortiriez pas si aisément. N'est-ce pas cette maudite curiosité qui a perdu notre première mère ? Retournez chez vous , & de peur d'accident , voilà mon fils qui vous accompagnera jusqu'à votre maison.

Vous ne sauriez concevoir , madame , poursuivit le mandarin , quelle joie je ressens de cette aventure ; je trouvais cette jeune personne si charmante , que je ne balançai

pas un moment à lui donner mon cœur ; mais comme elle étoit d'une condition fort au-dessus de la mienne, je crus ne devoir lui marquer que par mes regards & par mes respects la vive passion que je ressentais pour elle ; je puis dire que par la suite cette belle qui s'appeloit Zaleg, ne parut pas indifférente à mes vœux, & qu'elle laissa échapper malgré elle quelques soupirs qui me firent connoître qu'elle n'avoit pas le cœur insensible : cela m'enhardit à lui déclarer tout ce que je sentois pour elle, & j'eus le plaisir de voir qu'elle ne désapprouva pas ma passion, & qu'elle me permit de tout employer pour l'obtenir de son père, qui pour lors étoit allé avec un de ses amis faire un petit voyage de trente ou quarante lieues. Mais quelle fut ma douleur à son retour d'apprendre qu'il avoit disposé de sa fille en faveur du fils de son ami ! Zaleg, malgré la répugnance qu'elle avoit pour son époux futur, fut obligée d'obéir, & je ressentis un chagrin si violent de cette perte, que je ne pus demeurer davantage à Erzerum. Le sultan d'Arménie étoit en guerre avec un puissant roi de ses voisins, j'allai lui demander de l'emploi, il eut la bonté de m'en donner, & mes officiers supérieurs lui rapportèrent

tant de choses avantageuses de moi , qu'au bout de deux ans il m'éleva à la dignité de visir , & que j'eus tout lieu d'être content de ma fortune. Je n'avois point oublié Zaleg , je soupirois toujours de la savoir entre les bras d'un autre , & ayant à l'armée fait confidence de mes chagrins à un jeune Arménien fort brave , qui étoit un de mes aides de camp : seigneur , me dit-il , puisque Zaleg ne peut être à vous , il faut tâcher de l'oublier ; j'ai une sœur à Erzerum d'une beauté parfaite , elle n'a pas plus de dix-sept ans , & si vous voulez m'honorer de votre alliance , je ne doute point que mon père ne vous l'accorde avec joie. Ce jeune homme me fit un récit si avantageux du mérite de sa sœur , qu'il excita ma curiosité. La campagne étoit finie à l'avantage de notre sultan ; je repris la route d'Erzerum , où étant arrivé j'allai droit avec mon aide-de-camp chez son père ; mais j'appris avec une vive douleur qu'il y avoit huit jours qu'il avoit marié sa fille à un vieillard très-riche & ruiné de santé , mais d'un tempérament si amoureux , qu'il avoit toujours chez lui trois femmes légitimes avec plusieurs concubines.

TRENTE-DEUXIÈME SOIRÉE.

Conclusion des aventures d'Ala - Bedin.

REBUTÉ d'avoir ainsi manqué les deux plus belles filles d'Arménie , je résolus de ne me jamais marier. Zeinabi , c'étoit le nom de la sœur de mon aide - de - camp , apprit avec un vrai chagrin la cause de mon voyage ; elle se feroit estimée beaucoup plus heureuse avec moi qu'avec son vieux mari ; & comme son frère lui donna plusieurs fois occasion de me voir , elle sentit naître dans son cœur cette douce sympathie qui fait que l'on s'aime dès le premier abord. Comme son mari étoit très - âgé , elle voyoit bien qu'il n'avoit pas encore long-temps à vivre , & les excès dans lesquels ce vieillard se plongeait à tous momens , ayant rempli son attente , elle ne fut pas plutôt veuve , que son frère accourut m'en annoncer la nouvelle. Quelques résolutions que j'eusse prises de ne me point engager , je ne pus refuser à Zeinabi de lui rendre une visite , & je la trouvai si belle , que toutes mes protestations

s'évanouirent : je l'aurois épousée à l'instant même de crainte d'être encore prévenu par quelque heureux rival ; mais le veuvage des femmes étant limité à quatre mois & dix jours, j'attendis avec beaucoup d'impatience que ce terme fût expiré : ce n'étoit pas le plus grand obstacle à mon mariage. Zeinabi me fit voir d'autres difficultés qui pensèrent me rebuter. Mon époux, me dit-elle, nous laisse trois jeunes veuves qui ne voulons pas nous séparer ; vous êtes riche & bien fait, il faut que vous nous épousiez toutes trois ; il y en a une que j'aime parce qu'elle me consolait des chagrins du mariage, & une autre que je hais, parce qu'elle irritait quelquefois mon vieil époux contre moi ; je serai bien aise d'avoir la consolation de voir celle que j'aime, de me venger de celle que je hais, & qui ne répugnera pas à demeurer avec moi, puisque je lui ai toujours caché mon aversion pour elle.

La proposition de prendre trois femmes m'étourdit ; j'eus beau protester à Zeinabi qu'elle seule me tiendrait lieu des plus belles femmes, & que je voudrais en avoir dix pour les lui sacrifier, elle s'opiniâtra dans son dessein. Je veux confondre, dit-elle, la fierté de ma rivale ; elle a osé me dire

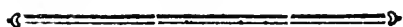
un jour que tous les hommes du monde me quitteroient pour aller à elle, & je vauz bien peu de chose, si je ne mérite pas que vous m'accordiez en sa présence mille marques d'amour pour la braver. Vaincu par ses charmes, je pris le parti qu'elle vouloit, & je me préparai à faire le cruel avec la veuve inconnue que je ne voulus pas même voir, ainsi que l'autre, avant de les avoir épousées. Ce jour arriva enfin, & je ne fus jamais plus étonné, que de reconnoître dans l'objet de la haine de Zeinabi la charmante Zaleg, qui, veuve de son premier mari, avoit été épousée par le vieux mari de Zeinabi. Cette aventure m'étonna & me fit un plaisir extrême ; notre amour reprit de nouvelles forces : de sorte que mes premières pensées ne se conformèrent point aux intentions de la vindicative sœur de mon aide-de-camp. Je n'eus garde de révéler à Zaleg le piège que sa compagne lui avoit dressé ; & je louai le prophète, qui, trompant ses desseins, la suscitoit elle-même à me mettre en main tant de bonnes fortunes à-la-fois ; car la troisième veuve étoit aussi fort aimable. Je m'étois proposé de les loger dans trois appartemens différens de mon sérail, car depuis que j'étois devenu visir & favori,

je faisois fort grosse figure ; mais l'injuste Zeinabi , pour être témoin des mépris qu'elle prétendoit que j'eusse pour Zaleg , ne voulut jamais permettre que j'éloignasse sa rivale de dessous ses yeux. J'étois trop sensible à mes premiers feux & trop amoureux de mon repos , pour que Zaleg dût appréhender de moi la moindre froideur , aussi n'en ressentit-elle jamais les effets ; & j'usai toujours de toute mon adresse pour engager mes trois femmes à bien vivre ensemble. J'eus assez de peine un jour pour étouffer un petit différend entr'elles. Zaleg avoit été toujours très - curieuse d'être bien vêtue : c'étoit sa passion ; elle se fit faire un habit d'un brocard si beau & si riche , qu'il n'eût pas été possible d'en trouver un pareil dans Erzerum. Je prévis bien la douleur qu'en auroit la jalouse Zeinabi. Comme elle vouloit être distinguée de ses deux compagnes , il ne lui falloit pas des égalités , mais des préférences. Elle fut inconsolable , quand elle vit sa rivale dans cet habit magnifique , & m'en fit des reproches fort vifs. J'eus beau lui dire que c'étoit sa mère qui lui avoit fait ce présent , il fallut trouver un autre expédient pour la satisfaire ; je tirai en particulier Zaleg : vous ne sauriez croire , lui

dis-je , la joie que j'ai de voir le dépit que votre habit a donné à Zeinabi ; sa fierté me déplâit ; & si vous m'en croyez , vous la braverez de plus d'une manière , & vous vous servirez d'une malicieuse générosité pour en mieux triompher ; envoyez-lui cet habit après lequel elle soupire , pour voir si elle aura le cœur assez bas pour se parer de vos restes ; imaginez-vous , pour votre gloire & pour sa honte , que ce sont de vieux ornemens que vous quittez , & que vous lui donnez à porter par mépris.

Zaleg , charmée que je flattasse sa vanité , offrit l'habit avec joie ; & , assuré d'elle , je vins trouver Zeinabi , & lui parlai en ces termes : Je ne saurois souffrir , ma chère sultane , qu'une si magnifique parure augmente la fierté de votre rivale ; elle fait connoître par - là qu'elle n'a point d'autres agrémens que ceux qu'elle emprunte de ses habits ; cependant je veux le lui ôter , & voir à ses propres yeux l'effet admirable qu'il fera sur vous , elle en mourra de dépit & de honte. Zeinabi , charmée de ce discours , s'imagina que j'agissois selon les protestations que je lui avois faites , de mépriser Zaleg pour l'amour d'elle. Peut-être qu'une autre , en sa place , auroit eu des sentimens plus délicats ,

mais enfin le soir même l'habit fut envoyé par Zaleg à Zeinabi , comme un misérable rebut de sa garde-robe , & reçu pourtant comme une conquête. Je vous ennuyerois , madame , continua le mandarin , si je vous racontois toutes les ruses dont je me servis pour garder un tempérament d'honnêteté avec ces fières rivales ; je trouvai le secret de les faire bien vivre ensemble en apparence , & cette conduite dura jusqu'au moment que , sept à huit ans après , je fus tué à la tête de l'armée du roi d'Arménie.



Il faut être bien adroit , dit la reine de la Chine , pour entretenir si long - temps l'union entre deux rivales qui demeurent dans la même maison. J'en vins pourtant à bout , reprit Fum-Hoam , & je fus également regretté de mes trois femmes , comme si chacune d'elles n'avoit eu qu'un seul mari.

Aventures du derviche Affirkan.

APRÈS avoir quitté le corps du visir ; j'entrai dans celui d'un jeune homme appelé Affirkan , qui , ayant passé les premières

années de sa vie dans le libertinage, se jeta dans un couvent de derviches à Candahar. Si le temps de mon noviciat fut rude à passer, je m'en récompensai bien avec usure quand je fus parvenu aux dignités de cet ordre. L'étude à laquelle je m'appliquai sans relâche, me donna des lumières qui me distinguèrent de mes camarades, & qui m'élevèrent à la dignité de supérieur du couvent; de sorte qu'il ne s'y faisoit plus rien que par mes ordres, qui étoient respectés autant que les décrets du ciel.

Un jour que je me promenois devant la porte du couvent, je fus abordé par un jeune homme d'une physionomie très-heureuse. Saint derviche, me dit-il d'un air gracieux, que vous avez l'air content ! Je le suis aussi, lui répliquai-je; libres des chagrins attachés aux personnes du monde, nous vivons ici dans une tranquillité que les passions ne troublent point, nous n'allons point à la cour; notre maison est exempte de procès; les femmes n'approchent point de notre couvent, & nous nous contentons de peu : que voudriez-vous qui pût troubler notre repos ? Voilà, je crois, les écueils contre lesquels échouent la plupart des hommes du monde. Que vous êtes heureux, me dit

cet jeune homme en soupirant ! & tous vos derviches jouissent-ils du même bonheur ? Je le crois , répliquai-je ; du moins je ne m'apperçois pas , depuis près de quinze ans que je suis à leur tête , qu'il y en ait aucun qui se repente d'avoir embrassé un état aussi saint. Ah ! que n'ai-je pris ce parti , s'écria l'étranger , ma vie n'auroit pas été semée de toutes les amertumes qui m'ont tant de fois coûté mon repos ! Il est encore temps , lui répondis-je ; venez dans cette maison enterrer tous vos chagrins ; ils n'osent se trouver sous l'habit que je porte. Ah ! me répondit-il les larmes aux yeux , il faut avoir le cœur libre pour cela , & je l'ai percé des traits les plus cruels , depuis près de trente ans errant par le monde. Comment ! depuis trente ans , repris-je en riant ! vous n'en paroissez pas vingt-cinq. Les apparences vous trompent , répondit l'étranger ; quelque jeune que je paroisse , vous serez surpris quand je vous dirai que j'ai vu plus d'un siècle ; mais vous cesseriez de l'être si je vous apprenois qui je suis. Ah ! de grâce , répliquai-je , ne différez pas à m'en instruire ; vous excitez ma curiosité par des traits si singuliers , que je donnerois toute chose au monde pour la satisfaire ; daignez entrer dans

ce couvent, nous y ferons en liberté dans ma chambre, & je vous jure, par le saint prophète, que je vous garderai un secret inviolable, si vous l'exigez de moi. L'étranger me regarda fixement en ce moment. Quelque danger qu'il y ait pour moi de vous apprendre les aventures de ma vie, me dit-il, je veux bien, derviche, prendre confiance en votre ferment. Alors il entra dans le couvent, & delà dans ma chambre, où s'étant assis sur un sofa de canne, voici à-peu-près, madame, de quelle manière il me parla.

Aventures d'Abdal-Moal.

IL y a un peu plus d'un siècle que je naquis sujet du roi d'Ormuz ; j'étois officier dans ses gardes du corps, lorsqu'il passa dans cette cour un philosophe qui avoit non-seulement le secret de transmuier les métaux en or, mais qui possédoit encore un élixir qui renfermoit la médecine universelle, puisqu'elle avoit le même pouvoir que l'eau de la fontaine d'Elie (1). Le nom de ce

(1) C'est la fontaine d'immortalité ou de Jouvence, philosophe

philosophe étoit aussi mystérieux que le grand œuvre (il se disoit habitant de toute la terre, il y voyageoit sans interprète); & il étoit aussi savant que le sultan Salomon dans la connoissance de la nature. Avec de pareils talens, ce grand homme n'avoit pas besoin de faire sa cour aux rois, il leur étoit supérieur; mais entraîné par sa destinée qui le conduisit à Ormuz, il y remplit tellement cette ville de sa réputation & de ses cures merveilleuses, que le sultan l'envoya chercher. Il se rendit au palais, & ayant eu l'honneur de l'entretenir pendant plus de deux heures, ce monarque fut si charmé de sa conversation, & des merveilles qu'il fit en sa présence, qu'il lui donna un diamant d'un prix considérable.

célèbre dans les romans orientaux, & qu'ils placent dans la région ténébreuse.



TRENTE - QUATRIÈME SOIRÉE.

Suite des Aventures d'Abdal-Moal.

COMME la cour est ordinairement le séjour de l'envie, le premier visir du roi d'Ormuz ne put voir sans jalousie les bontés de son maître pour le philosophe. Sire, lui dit-il, quand il put l'entretenir en particulier, méfiez-vous de cet homme mystérieux; je crains bien qu'il n'y ait plus d'imposture que de capacité dans son fait; ses pareils sont ordinairement de grands fourbes; & plus votre majesté aura de confiance en lui, plus elle s'exposera à des périls dont la suite est à craindre. Qui vous assurera, seigneur, que ce prétendu philosophe n'est point un émissaire de quelqu'un de vos ennemis, qui ne cherche que le moment favorable pour vous empoisonner ou vous poignarder? Ah! sire, ne souffrez pas que de tels inconnus approchent ainsi de votre majesté. Que deviendrons-nous, que deviendroient nos femmes & nos enfans, si, par un attentat dont l'idée seule me fait frémir, nous allions vous perdre?

Le roi d'Ormuz se sentit ému au discours de ce perfide visir, dont il voyoit couler les larmes séduisantes. Tu as raison, lui dit-il; examine toi-même les démarches de cet homme, & s'il y en a quelques-unes qui te paroissent équivoques, fais-le sur le champ conduire à la tour où l'on enferme les prisonniers d'état. C'étoit justement ce que demandoit le visir. Il rendit en peu de jours la conduite du philosophe si odieuse, que je reçus ordre de la bouche du roi d'aller l'arrêter. J'exécutai ses commandemens avec ponctualité, & jamais homme ne fut plus indigné que mon prisonnier, lorsque je lui appris où je le conduisois. Il s'imaginoit que le roi le faisoit enfermer pour l'obliger à travailler au grand œuvre; mais il fut bien surpris, quand le visir l'aborda, en le menaçant de lui faire souffrir les supplices les plus rigoureux, s'il ne lui communiquoit pas le secret de faire l'or. Les menaces & les tortures les plus cruelles ne purent ébranler le philosophe, & il fut intrépide au milieu des tourmens dont je ne pouvois être spectateur sans frémir. Comme j'étois commis à sa garde, continua Abdal-Moal, je tâchois d'adoucir ses maux par toutes les consolations que je pouvois lui

apporter, & la plupart du temps j'exécutois assez mal les ordres du cruel visir qui m'enjoignoit de ne lui pas laisser un moment de repos. Abdal-Moal, me dit un jour le philosophe, je vois que vous avez pitié de l'état où je suis; mon corps n'est qu'une plaie, mes membres sont tous disloqués; mais est-il bien possible que ce soit par ordre du roi que l'on me traite avec tant de cruauté? Ah! mon cher ami, je ne puis le croire; je n'attribue mes malheurs qu'à l'insatiable avarice du visir; mais vainement il emploie la violence & les tourmens; je me couperois plutôt la langue que de révéler à ce monstre le moindre de mes secrets. Seigneur, repris-je aussitôt, quoiqu'il y aille de ma vie à vous parler comme je vais faire, je suis trop sensible à vos maux pour n'y pas apporter remède, si je le puis; dites-moi ce qu'il faut que je fasse, je suis prêt à l'exécuter. Abdal-Moal, me dit le philosophe, procurez-moi la liberté, vous le pouvez, soyez sûr que je n'en ferai point ingrat. Mais comment fuir, répliquai-je? vous ne pouvez vous soutenir sur vos jambes. Qu'importe, me dit-il, je trouverai bien le moyen de vous suivre. Enfin, après avoir concerté ensemble, voici de quelle

manière je travaillai à la liberté du philosophe. J'avois un esclave à-peu-près de sa taille, qui étoit tombé très-dangereusement malade; il mourut; je profitai de cette conjoncture, & ayant fait à son corps mort les mêmes plaies qui étoient sur celui de mon prisonnier, j'enivrai les gardes qui m'étoient subordonnés, & profitant de leur ivresse, je portai moi-même, pendant la nuit, le corps de mon esclave dans la prison; je le revêtis des habits du philosophe, que je chargeai sur mes épaules, & que j'apportai jusqu'à chez moi, sans que qui ce soit se fût aperçu du troc que je venois de faire. Comme les gardes avoient tous fait la débauche, & que j'étois présumé l'avoir faite avec eux, nous n'entrâmes le lendemain que fort tard dans le cachot de notre prisonnier. Je feignis de croire qu'il dormoit, & le poussant rudement du pied comme pour l'éveiller, je parus d'une surprise extrême de le trouver mort. J'en envoyai sur le champ avertir le visir. Il se transporta dans la prison sans perdre un moment, & après avoir jeté les yeux sur ce misérable corps défiguré & tout couvert de plaies, qu'il prit pour celui du philosophe, il parut très-mortifié d'avoir, par sa cruauté, perdu

l'occasion d'apprendre les secrets de son prisonnier ; mais comme il n'y paroissoit pas de remède , il se consola , & courut apprendre au roi la mort de ce grand homme , en lui faisant accroire qu'il s'étoit cassé la tête contre les murailles de sa prison , pour éviter le châtiment de ses crimes.

Pendant que le visir regrettoit la perte du philosophe , je le faisois panser dans un appartement secret de ma maison , où il ne cessoit de me remercier de lui avoir sauvé la vie. Au bout de huit ou dix jours qu'il eût un peu repris ses forces : Abdal-Moal , me dit-il , en m'embrassant tendrement , ce que je n'ai jamais voulu accorder au visir dans les tortures les plus cruelles , je le ferai pour vous dans peu ; vous ferez du nombre des adeptes ; mais profitez de la faute que j'ai faite en me produisant trop à la cour du roi d'Ormuz ; & comme ni vous ni moi ne sommes pas trop en sûreté dans ces lieux , achetez un chameau , sur lequel vous me ferez mettre , dans un berceau couvert , pareil à celui où l'on enferme les femmes en voyage ; j'en prendrai les habits , & vous feindrez que nous allons ensemble en pèlerinage à la Mecque.

TRENTÉ - CINQUIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures d'Abdal-Moal.

J'EXÉCUTAI les volontés du philosophe : tout fut prêt au bout de huit jours, & ayant obtenu du roi la permission d'aller visiter le tombeau du saint prophète, nous partîmes aussitôt. A peine fûmes-nous hors du royaume d'Ormuz, que le philosophe ne voulut plus différer de m'enseigner ses secrets ; il m'ordonna de lui apporter toutes les drogues dont il avoit besoin pour la préparation de ce chef-d'œuvre, & après avoir travaillé plusieurs jours en ma présence sur la véritable matière que si peu de gens connoissent, il me convainquit que dans le mercure (1) des philosophes, sont renfermés les quatre éléments, quoique lui-même ne soit pas un élément ; que c'est un esprit, qu'il est néanmoins revêtu d'un corps ; qu'il est mâle, & fait

(1) Ces discours mystérieux & inintelligibles sont la plupart du temps dans la bouche de ceux qui prétendent avoir le secret de la pierre philosophale.

l'office de femme ; que c'est un enfant , & qu'il porte les armes d'un homme ; que c'est un venin des plus subtils , & qu'il guérit la lèpre la plus enracinée ; qu'il est la vie , qu'il tue néanmoins toute chose ; qu'il est roi , qu'un autre possède son royaume ; qu'il s'enfuit au feu , & que le feu est tiré de lui ; que c'est une eau , mais que cette eau ne mouille pas ; qu'il est air enfin , & qu'il vit cependant de l'eau.

Voilà poursuivit Abdal-Moal, ce que le philosophe me démontra si visiblement, qu'en peu d'heures je compris tout le secret du grand œuvre , & je fis des opérations si miraculeuses , que j'avois moi-même peine à les croire. La transmutation des métaux étoit la moindre de ces merveilles ; la médecine universelle & l'élixir de vie , c'est-à-dire , l'eau de Jouvence , dont il m'apprit la composition , étoient bien d'un autre mérite. Que vous dirai-je , bon derviche , je ne quittai point ce grand homme tant qu'il vécut. Quoique l'élixir de santé lui eût rendu toute la vigueur d'un jeune homme , il étoit tellement resté estropié de tous ses membres par la cruelle torture que lui avoit fait donner le visir , qu'il s'ennuya bientôt de la vie languissante qu'il menoit , & ne prenant

plus de ce baume si salutaire, il cessa de vivre au bout de dix ou douze ans, parce qu'il le voulut bien, & par sa mort il me laissa accablé de la douleur la plus vive.

Avec quelque naïveté & de quelque air de vérité qu'Abdal-Moal m'eût raconté cette partie de ses aventures, j'avois peine à y ajouter foi, continua le mandarin Fum-Hoam. Quoi ! il est possible, lui dis-je, qu'avec le secours de votre élixir, vous ayez pu compter un siècle ? Je vous avoue que je serois curieux de voir cette expérience. Il est facile de vous contenter, reprit Abdal-Moal ; si vous avez dans ce couvent quelque animal cassé de vieillesse, je le rajeunirai en votre présence. Nous avons, poursuivis-je, un âne qui peut à peine se soutenir : par un principe de charité, on le nourrit ici depuis deux ans sans qu'il travaille, parce qu'il y en a plus de vingt ans qu'il est dans la maison ; faites sur lui cette épreuve si singulière. Je le veux bien, dit Abdal-Moal. Nous descendîmes alors dans l'écurie ; ajouta le mandarin ; il lui fit avaler dans un verre d'eau dix ou douze gouttes de son élixir. Je fermai bien la porte dont je pris la clef, & nous retournâmes à ma chambre, où, après une légère collation, je priai

Abdal-Moal de continuer le récit de ses aventures ; ce qu'il fit ainsi :

Je donnai à la douleur les premiers jours après lesquels je perdis mon cher philosophe. Je me proposai ensuite de voyager, en faisant de l'or à mesure que j'en aurois besoin ; & après avoir traversé différens pays, j'arrivai à Damas (1), où je trouvai le peuple dans une extrême consternation. Le sultan qui y régnoit venoit de mourir, sans enfans, d'une fièvre maligne, & la reine son épouse, à qui appartenoit le trône, étoit à l'extrémité de la même maladie ; les médecins avoient employé vainement tous leurs remèdes, & l'ange (2) à vingt mains alloit s'emparer de son ame, lorsque je demandai qu'il me fût permis de voir sa majesté. Comme l'on comptoit qu'il n'y avoit plus d'espérance de lui rendre la vie, on n'hésita pas à m'introduire dans son appartement ; & ayant obtenu la permission de lui faire avaler quelques gouttes de mon élixir, il fit un effet

(1) Ville grande & bien située proche du Mont-Liban, ses raisins & ses prunes, ses eaux de senteur, & l'acier qu'on y travaille en perfection, y font faire un grand commerce à ses habitans.

(2) L'ange de la mort.

fi prompt , que la reine qui étoit environnée des horreurs de la mort , vit en un moment se dissiper les nuages qui entouroient son lit ; sa vue , d'égarée qu'elle étoit , devint tranquille ; elle reconnut toutes ses femmes & ses médecins ; & ayant appris que c'étoit à moi qu'elle avoit obligation de la vie , elle me présenta sa main à baiser ; faveur inouïe jusqu'alors , & qui fit croire qu'elle ne borneroit pas-là sa reconnoissance. Une heure après je lui donnai une seconde dose de mon remède , & je vis avec une joie extrême qu'il chassa entièrement la malignité de la fièvre , que son pouls commençoit à se régler , & qu'au bout de quatre jours elle fut dans une santé parfaite.

TRENTE - SIXIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures d'Abdat-Moal.

J'ÉTOIS regardé dans la ville de Damas avec admiration ; & la reine m'ayant engagé , par les caresses les plus touchantes , à lui déclarer qui j'étois , & quelle étoit la nature de mon remède , je ne pus refuser de satis-

faire sa curiosité, quoique j'eusse toujours devant mes yeux l'aventure de mon philosophe; mais heureusement il en arriva tout autrement. Elle n'eut pas plutôt été instruite de mes talens, qu'elle résolut de ne pas laisser échapper l'occasion de rendre son royaume le plus florissant de toute la Sirie. Comme elle étoit jeune & parfaitement belle, elle ne douta point qu'elle ne me touchât le cœur si elle vouloit s'en donner la peine. En effet, je fus si pénétré de ses bontés, & ses charmes firent une telle impression sur mon ame, qu'elle ne fut pas long-temps sans s'en appercevoir. Que vous dirai-je, bon derviche, elle me couronna roi de Damas; & malgré l'envie de quelques principaux seigneurs de son royaume, je fus me maintenir sur le trône, & m'y faire aimer de mes sujets. Comme j'étois le maître de tous les trésors du monde, puisque l'or croissoit dans mes mains, & que je pouvois en faire tous les jours sans crainte, je remis au peuple tous les impôts dont il étoit chargé; je comblai de présens les seigneurs; j'enrichis le peuple; j'ornai la ville de Damas d'édifices & de mosquées superbes; & je me fis autant craindre des ennemis de l'état, qu'adorer de mes peuples, qui n'avoient

OU AVENTURES DE FUM-HOAM. 301
jamais été si heureux que sous mon règne.

Je vivois content avec la reine, sans vieillir l'un & l'autre par le moyen de mon élixir ; & je vis renouveler tout mon royaume de sujets sans craindre le même sort par maladie. La reine étoit parfaitement belle, & il y avoit plus de quatre-vingt ans que je l'aimois, sans lui faire aucune infidélité, lorsqu'un jour m'étant égaré à la chasse à quelques lieues de Damas, je me trouvai au pied du Mont-Liban, seul & abattu d'une soif pressante. J'aperçus une petite maison assez basse ; & y étant arrivé, je mis pied à terre ; j'attachai mon cheval à la porte, & l'ayant ensuite poussée, j'aperçus le maître de ce logis dans sa cour, assis à l'ombre d'un gros arbre avec sa femme & trois de leurs enfans, dont deux fils paroissoient âgés d'environ vingt ans, & une fille à-peu-près de quinze. Sitôt que je parus, la mère & la fille se sauvèrent dans l'appartement secret du logis. Alors ayant demandé de l'eau fraîche pour éteindre l'ardeur qui me brûloit les entrailles, un des fils de la maison me regarda fixement ; il se jeta ensuite la face contre terre ; & la baissant avec respect : Dieu est grand, s'écria-t-il, nous sommes maintenant à l'ombre du roi des

302 CONTES CHINOIS,
rois ; humilions - nous devant le sultan de
Damas , qui nous honore de sa présence.

A ce nom de sultan , le père , qui étoit
homme d'esprit , conçut tout-d'un-coup de
grandes espérances de sa fortune. Quoi ! le
sultan est ici , s'écria-t-il ? Louange au pro-
phète , nous saurons bientôt si c'est-là véri-
tablement notre illustre monarque , car au
moins il m'accordera la grâce de ma fille.
Et quel crime a donc commis ta fille ,
lui demandai-je tout étonné ? Quel crime ,
répliqua le père ; elle ose aimer l'auguste
sultan que Dieu conserve , & cependant elle
a la force de fuir devant lui. Depuis quel-
ques jours , elle a vu dans ces plaines le
soutien du monde ; & le cœur de cette
jeune audacieuse a eu la hardiesse de s'élever
jusqu'à la majesté du roi des rois.

Comme j'avois un fond de clémence pour
de pareils crimes , continua Abdal - Moal ,
je me mis à sourire ; je lui ordonnai ensuite
d'appeler sa femme & sa fille ; & je ne les
eus pas plutôt vues de près , que je fus
ébloui par les charmes de la belle Doulza-
gar (c'étoit le nom de cette jeune pay-
sanne). Bienheureuses esclaves , leur cria ce
bon homme , maintenant votre pauvre ca-
bane est devenue le magnifique pavillon du



*Dieu est grand, nous sommes maintenant à l'ombre
du Roi des Rois .*

roi des nations; la voilà qui est de même élévation que le ciel, & qui égale aujourd'hui la sublime porte du seigneur. Que Doulzagar montre les plus secrets (1) appartemens du logis à l'appui des monarques. La mère & la fille, tremblantes & partagées entre la vénération & la pudeur, se tenoient la tête baissée; la charmante Doulzagar surtout, frappée des grandes idées que son père lui donnoit, paroissoit éperdue de se voir devant moi. Je m'imaginois lui voir se demander qu'étoit devenue cette austère vertu des filles de l'orient, qui, perpétuellement détachées du commerce des hommes, frémissent seulement quand un particulier les aborde. Immobile, elle ne songeoit pas à retirer sa belle main que je tenois entre les miennes; & la soif me pressant toujours, j'entrai avec elle dans un verger de cerisiers, dont le fruit m'offroit de quoi me rafraîchir agréablement, pendant que le reste de sa famille demeura dans la cour.

(1) Ce qui, suivant nos mœurs, paroîtroit une infamie, est regardé d'un autre sens dans l'orient. Ces peuples se croient très-honorés de fournir des femmes à leurs sultans.



TRENTÉ-SEPTIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures d'Abdal-Moal.

LES branches des arbres descendoient si bas , que nous n'avions pas besoin de personne pour nous aider à cueillir des cerises. Ce fut dans ce lieu délicieux que je satisfis aux intentions de ce bon vieillard ; & si je me rafraîchis en mangeant de ces fruits , j'allumai d'un autre côté dans mon cœur une flamme si vive pour la belle Doulzagar , que je ne pouvois me résoudre à la quitter , quoique j'eusse passé plus de deux heures seul avec elle.

Cependant la nuit approchoit , & entendant le bruit d'une partie des chasseurs qui me cherchoient , je fis appeler deux de mes plus chers eunuques , à qui je laissai le soin de cette charmante personne ; & après avoir donné à la mère une bourse d'or très-pesante , que je portois ordinairement à l'arçon de mon cheval , j'écrivis sur mes tablettes un ordre à mon grand trésorier de compter au père de ma maîtresse , cent mille pièces d'or , & je

les lui remis entre les mains. Ce bon homme, comblé de joie, se prosterna aussitôt devant moi; le jour d'aujourd'hui est notre jour, s'écria-t-il, & mon, roi que le ciel puisse toujours maintenir en santé, & victorieux de ses ennemis, l'invincible sultan de Damas, me laisse assurément un petit fils qui fera un jour la félicité de la nation du prophète. Que le seigneur de l'alcoran fortifie & bénisse mes espérances! J'embrassai en riant ce bon vieillard, & lui ayant ordonné, ainsi qu'à toute sa famille, de tenir cette aventure secrète, afin d'en assurer mieux les suites, j'ordonnai aux deux eunuques, seuls dépositaires de mon cœur, de faire changer tous les jours de demeure à Doulzagar, afin que la reine ne s'aperçût pas de mes nouvelles amours.

Tantôt cette belle se trouvoit par mes ordres dans quelque cabane de payfan, une autre fois sous un bosquet dont l'ombrage nous cachoit aux rayons du soleil le plus ardent, souvent dans quelques-unes de ces grottes qui sont au pied du mont Liban, & ce commerce dura plus de trois mois, sans que la reine en eût le moindre soupçon; je connoissois sa délicatesse, & sa sensibilité peu accoutumée au partage de mon cœur depuis un si long temps que nous étions ensemble. Cette découverte

l'auroit fait mourir de douleur, avec d'autant plus de raison, que de notre mariage nous n'avions point d'enfans. Cependant mes chasses trop fréquentes l'allarmèrent; elle mit des espions en campagne, qui, ayant enfin pénétré dans mes secrets, l'animèrent de la plus cruelle jalousie. J'en voyois tous les mouvemens sur son visage sans paroître m'en appercevoir, & je voulois un jour lui faire quelques caresses, pour éloigner les idées de tristesse qui lui environnoient le cœur, lorsque me repoussant avec un peu de dépit; vous vous trompez, seigneur, me dit-elle, vous croyez apparemment être auprès de votre nouvelle maîtresse; c'est elle aujourd'hui qui vous possède tout entier, & pour vous faire voir que je suis bien instruite de vos démarches, vous devez vous trouver demain avec elle dans les fauxbourgs de Damas. Il n'y a point de femme à ma place qui n'eût gardé le silence pour aller vous surprendre; mais cet éclaircissement m'auroit apprêté trop de supplices; il vaut mieux que par une maxime toute nouvelle, je déclare moi-même à mon roi les parties qu'il fait contre mon repos, au moins je préparerai peut-être sa prudence à les rompre de bonne heure, & par-là je m'épargnerai la douleur que j'au-

rois à le convaincre d'infidélité. Alors, jetant les yeux au ciel, ô saint prophète ! ô envoyé de dieu, poursuivit-elle ! garde le souverain sultan de la malice des hommes. Ce n'est peut-être pas lui qui agit maintenant contre la foi qu'il m'a donnée, il est au nombre des justes, ce sont de vils esclaves de sa suite qui altèrent son cœur, & qui l'animent contre moi. Mais s'ils sont coupables de cette trahison, l'enfer leur servira de lit, & le feu fera leur couverture.

Je fus vivement touché de ces reproches ; continua Abdal-Moal, & s'il avoit été en mon pouvoir de rendre la tranquillité à la reine en quittant Doulzagar, je l'aurois fait, mais cet amour avoit pris trop d'empire sur mon ame ; je fis de mon mieux pour rassurer l'esprit de mon épouse, & changeant le lieu du rendez-vous, j'ordonnai à Azouf, l'un des deux eunuques que j'avois laissé auprès de ma maîtresse, de me l'amener le troisième jour d'après cette conversation dans une grotte assez enfoncée dans la forêt des cèdres. Je m'étois déjà rendu au lieu marqué, où j'attendois Doulzagar avec impatience, lorsque la reine changeant apparemment de résolution, & avertie peut-être par ses espions, résolut de me surprendre ; suivie de ses eunu-

ques , elle se trouva à l'endroit de la forêt que j'avois choisi pour le rendez - vous des veneurs & des chiens ; mais comme à moitié chemin l'air s'obscurcit extraordinairement , que les éclairs & le tonnerre formèrent un orage des plus terribles que l'on eût vu depuis long - temps , cela obligea les eunuques de conduire la litière justement sous des arbres épais , à l'entrée de la grotte où j'attendois Doulzagar , & où , fatigué de la chasse , je m'étois endormi sur une espèce de siége que la nature avoit taillé dans le roc , & qu'un de mes eunuques , qui étoit à mes pieds , avoit jonché d'herbes & de feuillages.

Comme la reine en ce moment apprit par quelques eunuques qu'elle avoit détachés , qu'on ne me trouvoit pas , sa douleur redoubla. En quel endroit croyez-vous que soit le sultan , dit-elle à une de ses femmes ? Hélas , si les simples plaisirs de la chasse ont été capables de lui faire mille fois braver le mauvais temps , les plaisirs qu'il se promet avec ma rivale lui feront exposer aujourd'hui sa vie , sans se ressouvenir combien elle m'est chère ; à l'heure que je parle , il est peut-être entre les bras de sa maîtresse , mais un jour viendra que je l'y surprendrai ; hélas , quand viendra-t-il ce jour fortuné ? J'en suis encore bien éloignée.

TRENTÉ-HUITIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures d'Abdal-Moal.

PENDANT que la reine se tourmentoît ainsi , le fidèle Azouf , autant pour garantir Doulzagar de l'orage , que pour soulager mon impatience , menoit cette belle en croupe , & faisoit diligence pour gagner la grotte où j'étois ; mais malheureusement son cheval s'étant défermé & blessé au pied , il apperçut à cinq cent pas de la grotte une troupe d'eunuques de la reine. Dans la triste situation où il étoit , il ne pouvoit rien lui arriver de plus fâcheux que d'être trouvé en ces lieux avec une fille inconnue aussi belle que Doulzagar ; le parti qu'il prit fut de dire à cette charimante personne de se cacher sous des broussailles ; & lui ayant fait sa leçon , en cas que par malheur elle tombât entre les mains de la reine , il s'éloigna de ces lieux , où la mauvaise fortune de ma maîtresse permit que les eunuques la trouvèrent & la conduisirent à leur maîtresse. La reine , étonnée de la beauté

extraordinaire de Doulzagar , de la propreté extrême de ses habits , & inquiète de la trouver dans un lieu si suspect , se mit aussitôt dans l'esprit mille ombrages , & lui demanda avec hauteur qui elle étoit , & ce qu'elle faisoit ainsi seule dans des lieux aussi écartés. Hélas , madame , répondit-elle , en feignant de ne la pas connoître , j'allois à Damas implorer la protection de la reine contre quelques Guèbres (1) réfugiés dans ces montagnes , chez lesquels j'ai été élevée , quoique je sois de race musulmane. Ils m'ont enlevée à l'âge de six ans dans un village à trois lieues d'ici , sans que j'aie pu jusqu'à présent rejoindre mes parens , dont même j'ai oublié le nom ; mais rebutée de leur religion , je m'éloignois de la compagnie de ces idolâtres pour rentrer dans la loi du saint prophète , puisqu'il n'y a point de dieu que dieu. Sauvez - moi donc , madame , de ces adorateurs du feu qui ne manqueront pas de me sacrifier à leur idole , si j'ai le malheur de retomber entre leurs mains ; accordez-moi votre protection auprès de la reine , & faites que le prophète m'écrive au nombre de ceux

(1) Les Guèbres sont les anciens persans adorateurs du feu.

qui ont cherché la véritable lumière. Une voix secrète m'a touché le cœur ; elle m'a dit, la sultane est l'appui de la religion , elle te délivrera des persécutions de tes ravisseurs , & remettra une ame innocente & pure dans la voie du ciel.

La reine qui se piquoit de piété , & qui se vit attaquée par un foible où elle ne s'attendoit point , ne bannit pourtant pas entièrement ses soupçons , elle eut même un secret dépit de ce qu'un intérêt de religion venoit à la traverse pour donner des liens à sa jalousie , & rien n'étoit encore décidé dans son cœur de favorable ou de sinistre pour Doulzar , lorsqu'Azouf qui de loin avoit vu enlever cette belle personne , prêt à périr s'il le falloit pour mes intérêts & pour le salut de ma maîtresse , s'approcha des eunuques de la reine , & leur cria de loin qu'ils se retirassent , ou se missent dans le respect , parce que l'invincible sultan de Damas approchoit ; à ces mots la reine craignant que je ne visse cette nouvelle prosélite , ordonna au plus fidèle de ses esclaves de la prendre en croupe , & de la conduire dans le vieux sérail de Damas , pendant qu'elle alloit au devant de moi ; cet ordre , qui fit frémir Doulzar , s'exécutoit , lors-

qu'en passant devant la grotte où elle favoit bien que j'étois ; elle se laissa glisser en bas du cheval, & feignant de s'être blessée rudement à la jambe, elle fit des cris si perçans, que l'eunuque qui étoit à mes pieds y accourut promptement par mon ordre, il fut dans une surprise sans égale de trouver cette belle personne entre les bras d'un autre que d'Azouf ; & mettant le sabre à la main sans balancer, il menace cet esclave de lui abattre la tête s'il faisoit la moindre résistance ; il lui dit que j'étois dans cette grotte, que c'étoit par mon ordre qu'il agissoit, & que la moindre résistance qu'il feroit lui couteroit la vie.

L'eunuque de la reine obéit, & après m'avoir amené ma chère maîtresse, ils se retirèrent l'un & l'autre, tenant le cheval par la bride, dans un recoin de la grotte, pour me laisser en liberté. Ravi de posséder l'adorable Doulzagar, je ne m'embarrassois guères du reste des mortels, & je me préparois à parler en maître à la reine, si elle s'avisait de paroître pour troubler mes plaisirs ; mais, hélas, qu'ils durèrent peu !

Abdal-Moal, poursuivit le mandarin, ne put en ce moment retenir ses larmes ; il

continua

OU AVENTURES DE FUM-HOAM. 313
continua cependant ainsi le récit de ses
aventures.

La reine , toute fière d'avoir en sa puissance la belle Doulzagar , s'applaudissoit de cette bonne fortune ; mais pendant que pour me joindre elle s'éloignoit de la grotte sous la conduite d'Azouf , un nouvel orage qui creva sur sa tête , l'obligea de regagner les arbres de dessous lesquels elle sortoit , & comme le tonnerre étoit effroyable , elle se préparoit à entrer dans ma grotte , lorsqu'une de ses femmes la retenant par sa robe , lui représenta le danger qu'il y avoit de s'exposer dans un lieu qui pouvoit servir de retraite à quelque bête féroce , & lui conseilla de faire du moins visiter cette caverne par ses esclaves avant que d'y entrer. Vous avez raison , lui dit la reine , mais sans leur donner cette peine , ils n'ont qu'à tirer leurs flèches de toutes parts dans la grotte ; ces ordres furent exécutés sur le champ ; plus de soixante esclaves débandèrent leurs arcs en même-temps de tous côtés , & je fus dans une surprise extrême de me sentir percer de trois flèches , & d'entendre Doulzagar s'écrier en m'embrassant : ah ! mon cher prince , je me meurs !

TRENTE-NEUVIÈME SOIRÉE.

Conclusion des Aventures d'Abdal-Moal.

AUX cris de cette belle personne mourante , & aux miens , poursuivit Abdal-Moal , la reine fit promptement retirer ses gens ; & son esclave & le mien qui étoient pareillement blessés , ayant crié que le sultan de Damas étoit dans cette grotte , une pâle froideur s'empara du cœur de cette princesse , & elle tomba évanouie , en ordonnant que l'on courût promptement à mon secours. Hélas , bon Derviche , l'on me trouva tout en sang ; mais plût au ciel que les blessures de Doulzaragar n'eussent pas été plus dangereuses que les miennes ! Cette adorable personne , entre plusieurs flèches dont elle avoit été frappée , en avoit reçu une qui lui avoit percé le cœur. Je me livrai au désespoir le plus violent en la voyant en cet état ; quoique blessé , je mis la main à mon sabre ; je fis un massacre horrible de ces malheureux esclaves qui n'étoient crimi-

nels que d'avoir exécuté les ordres de la reine, & dans ma première fureur, je fus tenté de lui abattre la tête & de me poignarder ensuite ; mais je n'eus pas la force d'exécuter de si cruels projets ; je tombai de foiblesse, & mes eunuques m'ayant mis dans la litière de la reine, on me ramena à Damas. Mes chirurgiens ayant alors arraché les flèches qui me perçoient le corps, & dont les blessures n'étoient pas mortelles, je me laissai panser comme ils le jugèrent à propos sans vouloir employer les remèdes infailibles que je possédois, tant la vie m'étoit devenue à charge.

La reine n'osoit se présenter devant moi ; elle donna à ma douleur tout le temps qu'elle crut devoir lui donner. Mais enfin ayant paru au chevet de mon lit au bout de quinze jours, je ne pus soutenir ses regards sans frémir ; ah ! madame, lui dis-je, voilà à quoi m'expose votre funeste jalousie ; mais plût au ciel que j'eusse eu le même sort que Doulzagar, je m'estimerois plus heureux que je ne suis. Si vous m'avez élevé sur le trône, j'ai rendu votre royaume si florissant, que cela m'a acquitté en quelque façon des obligations que je vous ai sur cet article. Vous n'avez pas eu intention, à ce que je crois,

de procurer la mort à votre rivale ; mais en a-t-elle moins perdu le jour , & n'est-ce pas à vos inquiétudes que je dois attribuer sa perte ? Il est vrai , seigneur , reprit la reine en fondant en larmes , je mérite ces justes reproches ; accoutumée depuis tant d'années à posséder seule votre cœur , je ne pouvois me résoudre à le partager avec une autre. Mais pourquoi n'avez-vous pas agi en maître ? Pourquoi ne m'avez-vous pas déclaré nettement vos intentions ? J'en aurois gémi ; mais je me serois soumise à vos volontés , & Doulzagar vivroit encore ; ah ! seigneur , oubliez pourtant que je sois la cause innocente de sa mort ; pardonnez-moi un crime involontaire que j'expierois de tout mon sang , si je pouvois par-là vous rendre une personne qui vous étoit si chère , & ne me regardez plus avec des yeux irrités qui empoisonnent toute la douceur de ma vie. Je ne répondis à la reine , continua Abdal-Moal , que par des larmes que je donnois à la mémoire de ma maîtresse , à qui je fis dresser un tombeau superbe , foible ressource à ma douleur , & qui n'a jamais pu la diminuer. Livré à la plus noire mélancolie , je n'ai pu depuis ce temps goûter aucun plaisir , & la reine , au désespoir de

voir mon indifférence pour elle , s'est abandonnée à une douleur si amère (sans vouloir prolonger ses jours) qu'elle y a succombé. Après tant de pertes , la vie me devint odieuse sur le trône ; j'enviai mille fois l'état d'un simple particulier , & après avoir pris une ferme résolution , j'assemblai les grands de Damas , j'abdiquai le trône en leur présence , & les priai de se choisir un monarque digne d'eux ; ils ne voulurent jamais le faire ; vous êtes notre père , me dirent-ils en fondant en larmes , pourquoi voulez-vous nous quitter ? Je ne me laissai point ébranler par leurs prières & par leurs pleurs , quoique j'y fusse très-sensible ; & tout ce que je pus leur accorder , ce fut de leur nommer un vice-roi pendant six années , qui cependant deviendrait leur monarque légitime , s'ils n'avoient pas de mes nouvelles après ce terme. Hélas ! il y en a plus de vingt-sept que je les ai quittés , & que je parcours le monde sans fixer ma demeure dans aucun endroit : soutenu par une espèce de philosophie qui m'aide à supporter l'ainertume qui est répandue sur mes jours , je méprise les grandeurs & le trône , mais je n'en suis pas moins foible au fond du cœur. Ainsi , bon Derviche , j'avois raï-

318 CONTES CHINOIS,
son de vous dire que votre vie tranquille
est préférable à celle que j'ai menée jusqu'à
présent, & que je ne me sens pas assez de
vertu pour l'embrasser, puisque plus de
trente ans n'ont pu me guérir de la perte
que j'ai faite de ma chère Doulzagar, que je
regretterai jusqu'au tombeau.

Suite des Aventures du derviche Affirkan.

A peine, continua le mandarin Fum-Hoam;
Abdal-Moal eut achevé le récit de ses aven-
tures, que nous entendîmes mon âne braire
d'un ton à me faire croire que l'elixir avoit
fait son opération; nous descendîmes promp-
tement à l'écurie, & je fus dans une sur-
prise sans égale de ne le plus reconnoître,
tant je le trouvai changé; au lieu qu'aupa-
ravant sa peau étoit aussi rase que si elle
eût déjà servi à faire un tambour, je la vis
couverte d'un poil fin comme de la soie;
ses yeux qui, quelques heures auparavant,
paroissoient presqu'éteints, étoient d'une
vivacité surprenante; enfin, il n'y avoit au-
cun lieu de douter que mon âne ne fût
véritablement rajeuni. Hé bien, me dit alors
Abdal-Moal, cela suffit-il pour satisfaire

votre incrédulité ? Ah ! seigneur , lui répon-
 dis je , je ne suis que trop convaincu de
 la bonté de vos secrets ; je n'avois pas même
 besoin de cette épreuve pour y ajouter foi ,
 le seul récit de vos aventures me suffisoit ,
 & elles m'ont paru aussi intéressantes que
 singulières. Cela est très-poli , reprit Abdal-
 Moal , & je savois bien que votre phisio-
 nomie m'étoit un sûr garant de votre pro-
 bité , car vous êtes le seul , excepté la reine
 de Damas , en qui j'aie eu tant de con-
 fiance ; l'exemple du philosophe mon maître
 m'a appris à ne pas me fier légèrement aux
 hommes ; mais afin que vous soyez encore
 plus certain des faits que je vous ai racon-
 tés , prenez ce papier dans lequel est la pou-
 dre pour faire de l'or , & ces deux petites
 phioles ; celle-ci rend la santé aux malades
 les plus désespérés , & l'autre se doit à bon
 droit appeler immortelle , puisqu'en la mé-
 nageant sagement elle peut suffire à vivre
 plus d'un siècle , pourvu que l'on ne soit
 point surpris par quelqu'un de ces accidens
 imprévus , contre lesquels il n'y a point de
 remède.



QUARANTIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures du derviche Affirkan.

ABDAD-MOAL, après m'avoir fait ces présens si précieux, me quitta malgré les efforts que je fis pour le retenir. Je le reconduisis jusqu'à la porte du couvent, & l'ayant vu se mêler dans la foule du peuple qui étoit assez souvent devant notre maison, je le perdis de vue pour toujours.

Avec le papier & les bouteilles que m'avoit laissés Abdal-Moal, je me crus plus riche que le roi de Candahar. Pour faire l'épreuve de son élixir de Jouvence, j'en avalai quelques goûtes en me couchant, & le lendemain m'étant levé à la pointe du jour, je me trouvai ne paroître pas plus de vingt ans, quoique j'approchasse de cinquante. Si je fus charmé de cette opération, d'un autre côté, l'inquiétude me prit que cette nouveauté ne fît parler nos derviches, qu'on ne me destituât de la supériorité que j'avois dans le couvent, & que cela ne parvînt aux oreilles du roi. J'aurai peut-être le

fort du maître d'Abdal-Moal, me dis-je alors, fuyons de ces lieux. A peine eus-je pris ma résolution, que me chargeant de quelques pièces d'argent du couvent, je descendis à l'écurie, & je montai sur mon âne qui étoit des plus vigoureux; je sortis avec les clefs que l'on avoit coutume d'apporter tous les soirs dans ma chambre, & je marchai presque toute la journée, m'embarassant fort peu de ce que l'on penseroit de mon absence au couvent. J'entrai dans le premier caravansérail que je trouvai; j'y achetai de quoi vivre & de quoi nourrir mon âne; j'y passai la nuit assez tranquillement, & le lendemain je me remis en route, après avoir quitté l'habit de Derviche.

Il est inutile, madame, continua le mandarin, que j'entre dans le détail de mon voyage, je ne vous en rapporterai que les faits principaux. Un jour entr'autres que j'arrivai à un château de plaisance du roi de Zamorin (1), j'allai me loger dans une des galeries extérieures du palais; le roi revenoit de la chasse, il fut surpris de la tran-

(1) Ce royaume est dans la presqu'isle des Indes vers la pointe, & domine dans les montagnes jusque vers Goa.

quillité avec laquelle j'établissois ma demeure pour cette nuit, dans un lieu qui n'étoit pas destiné pour servir de logement public, & m'ayant fait appeler : comment avez-vous assez peu de discernement, me dit-il, pour ne pas distinguer un palais tel que le mien d'avec un caravansérail ? Sire, lui répondis-je alors, que votre majesté daigne souffrir que je lui demande une chose : qui a logé premièrement dans cet édifice quand il a été fini ? Ce sont mes ancêtres, répondit le roi ; après eux, qui est-ce qui y a habité ? C'est mon père ; & après votre père, répliquai-je, qui est-ce qui en a été le maître ? Moi, répondit le roi, & j'espère qu'après ma mort il passera à mes enfans. Ah ! sire, repris-je, une maison qui change si souvent d'habitans est une hôtellerie & non pas un palais, & c'est la raison pour laquelle les Persans n'ont point de nom pour en faire la différence ; ils veulent par-là faire comprendre aux hommes qu'ils ne sont que des voyageurs sur la terre, & qu'ils arrivent les uns plutôt & les autres plus tard au même but, qui est la mort.

Le monarque à qui je tenois ces discours fut frappé de la vérité qu'ils contenoient ; vous avez raison, me dit-il, & c'est avec un juste sujet qu'un de nos poètes a comparé

fort élégamment tous les hommes aux pièces qui servent à jouer aux échecs ; les uns y jouent le rôle de rois, de reines, de chevaliers, de fous & de simples pions ; il y a entr'eux une très - grande différence tant qu'ils sont en marche ; mais quand la partie est finie, & que l'échiquier est fermé, on les met tous pêle-mêle dans une même boîte sans aucune distinction. La mort fait la même chose ; rois, empereurs, marchands, esclaves, guerriers, gens de robe ou de finance, tous se trouvent alors égaux, & ce ne seront que nos bonnes actions & notre charité envers notre prochain, qui nous donneront un jour quelque supériorité sur les autres. Faisons donc toujours des actions louables ; elles portent avec elles une satisfaction intérieure dont les méchans ne jouissent jamais.

Le roi rentrant alors dans son palais, m'ordonna de rester où j'étois, & m'envoya de quoi faire un très-bon repas, & plusieurs couvertures pour pouvoir y passer la nuit commodément. J'allai le lendemain remercier ce monarque de ses bontés, & après avoir marché plusieurs jours sur mon âne, j'arrivai un soir à Negapatnam (1), où j'allai loger chez

(1) Ville de la province de Coromandel sur le golfe de Bengale,

une bonne femme. Après avoir mis mon âne à l'écurie, comme il y avoit encore quelques heures de jour, je résolus d'aller faire un tour par la ville; mais mes rêveries m'ayant conduit dans un des fauxbourgs, je m'éloignai tellement, que la nuit me surprit dans la campagne. Comme je me doutai bien que les portes de la ville seroient fermées, je cherchai quelqu'endroit où je pusse me retirer en sûreté; après avoir cherché quelque temps, je parvins au pied d'une petite montagne, où je trouvai une espèce de caverne, & y ayant apperçu à l'entrée, au clair de la lune, une espèce de niche, je montai dedans, & je me disposois à y passer la nuit tranquillement, lorsque je vis arriver une jeune fille d'une beauté achevée, qui me parut n'y entrer qu'avec une crainte extrême. Une vieille femme, courbée sous le poids des années, marchoit derrière elle, & lui prenant la main l'encourageoit à pénétrer plus avant.



QUARANTE-UNIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures du derviche Affirkaz.

LA vieille, qui tenoit à sa main une espèce de lanterne sourde, ne fut pas plutôt arrivée au milieu de la caverne, que tirant de son sein un petit cornet dans lequel elle souffla, elle répandit du côté de l'ouverture de la grotte une fumée, ou pour mieux dire un nuage si épais, qu'elle en boucha non-seulement l'entrée aux yeux des hommes, mais encore à la lune, qui y répandoit une lumière assez claire. Ce fut alors que la frayeur s'empara de tous mes sens, & que cette jeune fille qui l'accompagnoit se laissa tellement saisir d'épouvante, qu'elle ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes. Que craignez-vous, lui dit la vieille? Lorsque, vaincue par vos prières, j'ai entrepris de vous accorder ce que j'ai refusé à tant d'autres, devez-vous marquer ainsi de la crainte? Montrez-vous aussi hardie, ma chère fille, quand il s'agit d'obtenir ce que vous souhaitez, que vous l'avez

été à me le demander; bientôt l'ingrat qui vous méprise accourra dans ces lieux, & vous l'allez voir à vos pieds, vous supplier de lui accorder un regard favorable qui puisse rafraîchir son cœur. Il me parut alors qu'à de si agréables promesses, la jeune personne reprit un peu ses esprits; mais, ma bonne mère, lui dit-elle, personne ne saura-t-il ce qui se passe ici; & ne voyez-vous pas, lui dit la vieille, l'obstacle que j'ai mis à cette porte; la terre, s'ouvrant devant nous, fera plutôt voir le fond de ses abîmes, que qui que ce soit entre ici contre mon gré. Alors, se ceignant la tête de verveine & de rhue, elle se baissa à terre, & y forma quelques caractères avec un poignard; ensuite, liant le ponce de la jeune fille avec du fil rouge, elle lui en tira du sang avec la pointe d'une aiguille, & prononçant à haute voix des imprécations qui me faisoient trembler, elle ordonna à son compère de lui venir parler.

Je m'attendois, continua le mandarin, à voir paroître quelqu'affreux génie, & ma frayeur redoubloit à chaque conjuration de la vieille, lorsque je vis sortir de terre un monstre à peu-près de la figure d'un ours; il lécha d'abord les pieds de sa maîtresse avec beaucoup de soumission, & ensuite,

s'étant levé sur ses pattes de derrière, il lui murmura à l'oreille quelques mots mal articulés, & se dissipa aussitôt en fumée, ainsi que la vapeur qui bouchoit l'entrée de la grotte. Ah ! je suis trahie, s'écria la vieille, il y a quelqu'un caché dans cette grotte, mais il ne portera pas loin la punition de sa curiosité ; alors, venant droit à moi, à peine m'eut-elle touché d'une baguette de coudrier qu'elle tenoit à la main, que je me trouvai transformé en finge. Quel fut mon étonnement à un changement si extraordinaire ! Je me jetai à ses genoux que j'embrassai avec respect ; je lui représentai par mes gestes que ma faute étoit involontaire, & voyant que je n'en pouvois rien obtenir, J'entrai dans une telle fureur, que sans faire attention aux suites qu'elle pouvoit avoir, je lui sautai au visage ; je lui arrachai les deux yeux, & je me sauvai dans la campagne.

Dans mon premier mouvement, je me livrai à un si violent désespoir, que je fus mille fois tenté de me casser la tête contre une pierre ; mais ensuite, mettant mon espérance au souverain prophète, je gagnai l'arbre le plus prochain de la ville ; je me retirai sur ses branches jusqu'à la petite pointe du

jour, & à peine l'aurore commençoit à paroître, que passant par dessus les murs de Négapatnam, je parvins, sans être apperçu de qui que ce soit, jusqu'à la maison de la vieille, où j'avois laissé mon âne & une espèce de petit bissac dans lequel étoient les présens si précieux d'Abdal-Moal. Je trouvai moyen d'entrer par-dessus le toit dans la chambre qui m'étoit destinée, & m'étant jeté sur le lit, j'attendis que l'on fût éveillé dans cette maison.

Quelques heures après, la bonne femme qui avoit bien voulu me loger étant entrée dans ma chambre, fut bien étonnée de voir un singe très-joli dormir aussi tranquillement; elle me fit bien des caresses, & après y avoir répondu avec toute la reconnoissance possible, je pris mon bissac en sa présence; je le portai dans une petite armoire que je fermai à clef, & la lui ayant remise en main, je lui marquai par mes petits gestes qu'elle devoit en avoir grand soin. Sa surprise augmentoit à chaque instant, & comme je la conduisis ensuite à l'écurie, pour lui faire connoître que je lui recommandois mon âne, elle commença à s'effrayer & à s'imaginer que j'étois un magicien. Mais ayant vu couler mes larmes, elle se douta bien que j'étois

son hôte, & que j'avois été ainsi transformé par quelque maléfice; alors, elle me témoigna toute la douleur possible de me voir dans un état si pitoyable.

QUARANTE. DEUXIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures du derviche Affirkan.

CETTE bonne femme n'avoit qu'une fille veuve, âgée d'environ trente-cinq ans, & qui demouroit dans une maison attenant à la sienne; entre plusieurs jeunes enfans qui lui étoient restés de son mari, elle avoit une fille d'une rare beauté; elle me porta chez elle, & me donna à cette belle personne, qui n'avoit guères plus de quinze ans, espérant par ce moyen dissiper l'extrême mélancolie dans laquelle j'étois; mais je fus, pendant les premiers jours de ma métamorphose, si peu sensible à toutes les attentions de cette bonne femme, que je répondis à peine aux caresses de l'aimable Gehun, c'est ainsi que se nommoit sa petite-fille; d'ailleurs, j'étois inquiet de mon bissac, & étant retourné

à quelques jours de là chez la vieille , je lui fis connoître qu'elle me feroit plaisir de me le rendre , & qu'elle pouvoit vendre mon âne ; j'emportai donc mon biffac à ma nouvelle demeure , & après l'avoir ferré dans un grenier où personne n'alloit , je me résolus de prendre mon mal en patience , & d'attendre de la providence qu'il lui plût de me délivrer d'un état si misérable. Je vous ai déjà dit , madame , poursuivit le mandarin , que Gehun étoit d'une beauté parfaite. Comme elle me faisoit à tous momens mille caresses innocentes , il m'auroit été bien difficile de ne pas concevoir pour elle une extrême tendresse. Je passai plus d'un an dans cet état , & je ne m'aperçus bien de la violence de mon amour , que lorsque je fus sur le point de perdre pour toujours cette belle fille , qui tomba très-dangereusement malade ; je ressentis une si violente douleur de la voir en proie aux maux les plus cuisans , que je fondois en larmes au chevet de son lit. Je lui tâtois à tous momens le pouls comme si j'eusse été un habile médecin , & voyant que , malgré les remèdes qu'on lui donnoit , sa maladie empirait tous les jours , je me ressouvins de mon elixir ; je courus au grenier , & reve-

nant auprès de mon aimable maîtresse , je pris un gobelet que je remplis d'eau ; j'y versai plusieurs gouttes de cette liqueur salutaire , & la lui ayant présentée , elle ne fit point de difficulté de la prendre de ma main. Gehun ressentit bientôt les effets d'un remède si merveilleux , il rétablit les humeurs dans leur équilibre , & répandant dans la masse du sang une onction balsamique , elle se trouva parfaitement guérie au bout de trois jours , & parut encore plus belle & plus fraîche qu'avant qu'elle tombât malade.

On ne peut être plus surprises que le furent la mère & la grande mère de ma charmante maîtresse , dont j'éprouvois à tous momens la reconnoissance ; elle s'étonnoit cependant quelquefois de la tendresse qu'elle ressentait pour un singe , sans en comprendre la cause ni l'origine , & m'ayant un jour considéré les ongles fort attentivement , elle remarqua qu'ils étoient couverts d'une pellicule que mes semblables n'ont pas coutume d'avoir ; elle en parla à sa mère , à qui ma vieille hôtesse n'avoit point appris les soupçons qu'elle avoit de ma métamorphose , & cette femme s'en étant le lendemain entretenue avec une négresse qu'elle rencontra au marché , & lui ayant appris la guérison

miraculeuse que j'avois procurée à sa fille ; la négresse lui témoigna un extrême désir de me voir. Elle ne m'eut pas plutôt examiné avec attention , que confirmant Gehun & sa mère dans la pensée que j'étois un homme qui avoit éprouvé la colère de quelque célèbre magicienne , elle leur promit de me rendre ma première forme. C'est après demain le premier jour de la lune , leur dit-elle , ayez soin de tenir en ces lieux une cuve pleine de lait de chèvre noire , & laissez - moi faire le reste ; je vous réponds du succès de cette affaire.

Je remerciai la négresse par toutes les caresses dont j'étois capable , poursuivit le mandarin : je lui fis entendre que je la payerois bien de ses peines , & j'attendis ; ainsi que Gehun , avec beaucoup d'impatience , que la nouvelle lune voulût paroître. Les ordres de la négresse furent exécutés ponctuellement ; la cuve & le lait de chèvre se trouvèrent prêts à l'heure marquée ; & cette femme ayant jeté dans le bain des herbes & des poudres qui nous étoient inconnues , & m'ayant plongé trois fois dans la cuve jusques par-dessus la tête , en prononçant des paroles barbares , je repris dans le moment ma nouvelle figure.

La modestie de Gehun n'avoit pas permis qu'elle fût présente à cette opération ; elle avoit eu soin , pendant ce temps , de me préparer des habits qui avoient servi à son père ; & m'en étant couvert au sortir du bain , je me jetai aux pieds de la négresse , que je priai de revenir dans trois jours , & que j'assurai d'une récompense proportionnée au service qu'elle venoit de me rendre.

Gehun parut quand elle put le faire avec bienfaisance. Quelle joie ne vis-je pas briller dans ses yeux , quand elle connut que je ne paroissais pas avoir plus de vingt-cinq ans , & que j'étois passablement bien fait ! Belle Gehun , lui dis-je en présence de sa mère & de sa grand-mère , refuserez-vous à présent l'offre d'un cœur qui vous adore ? Et puisque vous avez ressenti quelque tendresse pour moi , lorsque j'étois sous la figure d'un singe , ne voudrez-vous pas bien la confirmer aujourd'hui que je suis en état d'y répondre ? Je vous ai rendu la vie par une liqueur merveilleuse que peu de gens possèdent , & j'ai assez de richesses pour contenter les cœurs les plus ambitieux. Mais je serois bien fâché de ne devoir votre cœur qu'à la reconnaissance ou à l'intérêt ; c'est uniquement à l'amour que je voudrois en avoir l'obliga-

tion. Seigneur, me dit la mère de Gehun en m'embrassant, épargnez la pudeur de ma fille, un aveu tel que celui que vous lui demandez coûte trop à une jeune personne; la noble rougeur qui lui couvre le visage marque assez la tendresse qu'elle ressent pour vous, & son silence vous marie avec elle. Mais pour ne pas faire languir davantage deux amans dont l'union m'est si chère, je cours chez le cadi faire dresser le contrat, & j'amènerai au plus tard dans une heure l'iman qui doit vous lier ensemble.

QUARANTE - TROISIÈME SOIRÉE.

Conclusion des aventures du derviche Affirkan.

JE ne favois comment exprimer ma joie & ma reconnoissance à la mère de ma chère Gehun. Elle nous quitta, & revint au bout du temps marqué avec le cadi. Nous signâmes le contrat. L'iman vint ensuite faire sa charge; & après avoir fait un bon repas, on me laissa avec ma nouvelle épouse, dans les bras de laquelle je trouvai mille douceurs

que je n'avois jamais goûtées étant derviche. Le lendemain , dès le matin , j'allai acheter trente livres de plomb que je convertis en or. Je fis présent à la négresse qui m'avoit rendu ma véritable forme , d'un lingot d'or qui pesoit plus de trois livres ; j'envoyai vendre le reste à des juifs , & je mis ma chère Gehun en état de faire comparaison avec les plus riches femmes de Negapatnam. Je passai avec elle des jours tranquilles , dont jamais rien ne troubla la sérénité. Nous eûmes une nombreuse famille , dont j'espérois , par le moyen de mon élixir , voir l'établissement ; mais il étoit écrit dans le livre des destinées que nous péririons tous en un même jour. Il survint à Negapatnam un tremblement de terre si horrible au moment que nous nous y attendions le moins , que nous fûmes tous accablés par les matériaux d'une magnifique mosquée , au pied de laquelle notre maison étoit située.

Voilà certainement des aventures bien bizarres , dit alors la reine de la Chine , & je les ai écoutées avec une extrême satisfaction. Mais où passâtes-vous ensuite ?



Histoire du prince Kader-Bilah.

J'ENTRAI, madame, dit Fum-Hoam ; dans le corps d'un jeune enfant au royaume de Delli (1). Quoique je fusse né dans une pauvre cabane de laboureur, je n'en étois pas moins sorti d'un sang très-illustre, puisque mon père, qui étoit réduit dans cet état déplorable, étoit fils du défunt roi de Tigré (2). Mais il faut monter un peu plus haut dans cette histoire, pour vous la rendre intelligible.

Mon aïeul, appelé le sultan Alfumi-Garbachî, étant mort subitement, à l'âge de soixante ans, sans avoir nommé son successeur, ainsi qu'il étoit d'usage, de quarante-fix garçons & onze filles qu'il eut de différentes femmes, mon père, appelé Abadaraman, étoit l'aîné, & celui pour lequel il avoit toujours eu le plus d'affection ; mais comme il étoit allé porter la guerre chez

(1) Delli, grande ville sur la rivière de Gemini dans les Indes.

(2) Le principal royaume des Abissins porte ce nom ; il est situé près la mer rouge.

nos ennemis au moment que le roi mourut , quatre de ses frères se liguerent ensemble , s'emparèrent du trône , remplirent le royaume de sang & de carnage , massacrèrent tous leurs autres frères , & après plusieurs combats contre Abdaraman , l'obligèrent de se sauver pour éviter un pareil sort.

Ce prince n'avoit pour lors avec lui que celle de ses femmes pour laquelle il avoit le plus d'affection. Il se retira avec elle au royaume de Delli , & , résolu d'y vivre inconnu & en homme privé , il acheta pour cet effet une petite terre qui , par le moyen de quelques esclaves dont il fit emplette , servit à entretenir sa famille.

Je naquis donc de ce prince , qui me nomma Kader-Bilah ; & à peine fus-je parvenu à l'âge de dix ans , que je m'adonnai à la chasse avec une passion extraordinaire. Mon corps , dans ce violent exercice , se fit si bien à la fatigue , qu'à dix - huit ans j'étois devenu si robuste , que j'affrontois les lions , les ours , les tigres & les bêtes les plus féroces.

Un jour que j'étois assoupi auprès du feu ; j'entendis mon père qui me croyoit bien endormi , s'entretenir de ses malheurs avec ma mère ; je connus alors , avec une sur-

prise extrême , que je sortois d'un sang que la noblesse de mes actions n'avoit point démentie ; & j'appris en même-temps la cruauté de mes oncles dont mon père n'avoit évité la fureur que par la fuite. C'en fut assez pour me déterminer à porter mes pas vers le royaume de Tigré. Je partis sans en rien dire à mon père ; & après avoir traversé les mers & effuyé mille périls dans ce voyage , j'arrivai à la cour du roi de Dafla , que j'appris être en guerre avec Abgarou , le seul de mes quatre oncles qui régnoit alors , & qui avoit empoisonné ses trois autres frères pour ne point avoir de compétiteurs.

M'étant mêlé comme volontaire dans les troupes du sultan de Dafla un jour de combat , j'y fis de si belles actions , que ce monarque m'ayant distingué parmi les braves qui avoient contribué à remporter la victoire , il me donna bientôt un corps de troupes à commander ; & ayant moi-même formé tous mes soldats , par mon exemple , à être autant de héros , je me rendis si bien la terreur des ennemis pendant trois ans que dura la guerre , que , de quelque côté que je tournasse mes pas , j'étois sûr d'entraîner la victoire après moi. Je fis plus : je tuai le

prince Abgarou de ma propre main ; & ayant terminé par-là une guerre qui duroit depuis long-temps entre lui & le sultan de Dabila , je crus que c'étoit le moment de me faire reconnoître. En effet , je n'eus pas plutôt fait assembler les principaux seigneurs de Tigré , à qui j'appris que j'étois fils du prince Abdaraman , qu'ils me proclamèrent leur roi sur le champ. Peu fier d'un titre qui m'étoit dû , j'allai aussitôt trouver le sultan de Dabila ; & lui ayant appris mon origine , non-seulement il approuva que je remontasse sur le trône de mes aïeux , mais encore il m'offrit sa fille unique pour mon épouse. Comme j'avois entendu faire un très-grand éloge de la beauté & du mérite de la princesse , j'acceptai ses offres avec bien de la joie. Je l'épousai à la tête du camp , & avec des magnificences proportionnées au lieu où nous étions ; & m'étant bien affermi dans cet empire , je députai deux des principaux de mon royaume à mon père , avec une lettre par laquelle je l'instruisois de toutes mes aventures. Il en fut d'autant plus charmé , que mon absence lui avoit causé de vives douleurs , & qu'il m'avoit cru dévoré par quelques bêtes farouches ; & étant de retour dans son royaume ,

je l'obligeai à monter sur le trône malgré sa résistance, & je devins son premier sujet.

Pendant que le sultan Abdaraman mon père, qui étoit le modèle d'un monarque accompli, donnoit tous ses soins pour l'administration de son royaume, je parcourois avec mon épouse les principales villes de l'Abissinie pour y rétablir la justice qu'Abgarou & ses trois frères en avoient bannie. Un jour que j'étois dans un château à quelques lieues de Tigré, j'entrai dans un cabinet où il y avoit des livres, & en ayant ouvert un, je tombai sur un endroit assez singulier.

QUARANTE-QUATRIÈME SOIRÉE.

Suite de l'histoire du prince Kader-Bilah.

JE lus dans le livre, qu'aux environs d'Is-pahan, il y avoit une tour appelée, suivant la tradition du pays, la tour des quarante filles (1), parce qu'il y revenoit des esprits

(1) Le chevalier Chardin, dans le huitième volume de ses voyages en Perse, page 148, dit avoir vu des vestiges de cette tour, & qu'elle s'appeloit la tour des quarante filles, par la raison ci-dessus alléguée.

en forme de jeunes filles , à cause de quoi elle n'étoit point habitée. Je ne pus m'empêcher d'abord de rire de cette imagination ridicule ; mais ayant continué de lire , j'appris dans ce même livre , que depuis plus de cent cinquante ans , plusieurs braves persans ayant voulu y passer la nuit , on n'en avoit jamais entendu parler depuis. Voici l'origine vraie ou fausse des discours que l'on faisoit en Perse à ce sujet.

Il y avoit environ deux cent ans que les habitans d'Ispahan ayant été tourmentés d'une quantité prodigieuse de rats , jusques-là qu'il ne leur restoit pas un grain qui ne fût endommagé , & plusieurs d'entr'eux cherchant les moyens de se délivrer de ce fléau , il parut tout d'un coup un petit nain qui n'avoit pas deux pieds de haut , effroyablement laid , qui entreprit , moyennant une très-grosse somme d'argent dont on convint avec lui , de chasser sur l'heure toutes ces bêtes immondes. A peine Giouf (c'est ainsi que s'appeloit le nain) eut conclu son marché , qu'il tira d'une gibecière un tambourin & un flageolet , dont ayant joué par toutes les rues d'Ispahan , il n'y eut pas un rat & une souris dans la ville qui ne sortît de son trou , & ne le suivît jusqu'à la rivière de

Zenderou, où étant entrés avec lui, ils se noyèrent tous sans qu'il en restât un seul. Comme Giouf avoit disparu avec les rats, on crut que l'on n'en entendroit plus parler : cependant étant revenu le lendemain demander l'argent dont on étoit convenu, on le lui livra en effet ; mais par une avarice & une mauvaise foi de tous les habitans d'Ispahan, on lui donna de l'argent qui n'étoit pas de poids : il s'en aperçut d'abord, & leur ayant reproché leur ingratitude, il les menaça de se venger s'ils n'exécutoient pas leurs conventions ; l'on s'en moqua : mais le lendemain quelle fut la consternation dans toute la ville, quand on vit tout d'un coup dans la principale place une vieille femme noire qui avoit plus de quinze pieds de haut, tenant un fouet à la main : ingrats habitans d'Ispahan, leur dit-elle, connoissez en moi la ginne (1) Mergian Banou : vous avez manqué à la parole que vous avez donnée à mon fils, je viens vous en punir, & pour vous faire connoître ma puissance, regardez ce que je vais faire : à peine la ginne eut-elle fait claquer son fouet, que l'on entendit gronder un tonnerre capable d'effrayer les

(1) Génie femelle.

plus intrépides , l'air s'obscurcit , & d'épaisses ténèbres couvrirent toute la ville pendant fix heures : au bout de ce temps , & lorsque chacun avoit encore peine à revenir de son effroi , Mergian Banou reparut sur la place : habitans d'Ispahan , dit-elle d'une voix terrible , si vous voulez me fléchir , amenez-moi ici quarante de vos plus belles filles au-dessous de quinze ans , sinon elles mourront cette nuit. Quoique les prodiges que la ginne & son fils avoient fait paroître eussent dû rendre sages ces ingrats , ils ne se presèrent pas d'obéir ; mais le lendemain , quelle fut la douleur des principaux de la ville de trouver leurs filles étranglées : on n'entendoit par-tout que des gémissemens affreux , & Mergian Banou sans en être émue , ayant fait pendant quatre jours de suite une pareille demande , elle les punit quatre fois de leur désobéissance : enfin le cinquième jour on résolut de ne plus résister à ses volontés ; on lui amena toutes les filles d'Ispahan au-dessous de quinze ans , & elle n'en eut pas plutôt choisi quarante , que ces malheureuses victimes de la mauvaise foi de leur père , entendant le son d'un gros cornet de cuir , dont elle se mit à jouer , suivirent malgré elles la ginne jusqu'à

cette tour , que personne n'avoit apperçue jusqu'alors , & qui apparemment fut construite en un moment par un art magique ; elles y entrèrent avec elle , & ne furent point vues depuis , mais seulement l'on entendoit toutes les nuits un bruit effroyable dans cette tour.

Quoique cette histoire me parût dans ce moment assez singulière , je n'y fis pas pour l'heure autrement d'attention , & plusieurs années s'écoulèrent sans que je pensasse à ce livre ; mais par une fatalité inévitable , la princesse de Dasila mon épouse étant morte en couche sans me laisser aucun enfant , j'en conçus une si vive douleur , que je fus six semaines enfermé dans le palais sans vouloir voir personne : après ce temps , pour dissiper un peu ma douleur , je me retirai dans le château où j'avois lu l'histoire de la tour des quarante filles , & m'étant fait apporter ce livre , je trouvais les circonstances de cet événement singulier , attestées par tant d'auteurs contemporains & dignes de foi , que je commençai à n'être plus si incrédule sur ce fait ; je le relus avec beaucoup d'attention , & ayant trouvé à la fin du livre une prophétie , que l'on affuroit ne se lire que depuis vingt ans

sur une lame d'or attachée au pied de la tour , & qui avoit beaucoup de rapport à moi , je résolus de faire le voyage de Perse , & d'aller tenter l'aventure aux risques d'y périr , comme avoient fait tant de braves Persans avant moi.

Voici , madame , continua le mandarin , ce que contenoit la lame d'or.

Le soleil , à l'ombre & sous les auspices duquel roule toute la nature , n'est qu'un foible rayon de l'éclat de la ceinture du maître de ces lieux : si Cordat (1) retient dans les entrailles de la terre quarante filles plus belles que les houris , Isfendiar (2) y conservera leur chasteté jusqu'à l'arrivée d'un prince descendu de Melilek (3) , auquel

(1) L'ange de la terre.

(2) L'ange gardien de la chasteté.

(3) Ce Melilek , d'où sont descendus les rois d'Ethiopie , étoit , suivant la tradition de ce pays , fils de Salomon & de la reine de Saba , que les uns nomment Balkis , & les autres Macheda ou Nicaula. Ils disent que cette princesse , charmée de la réputation de ce monarque , partit de Saba pour aller à Mefva , port de la mer rouge ; qu'elle passa de-là au mont Sinaï , & qu'ensuite en huit jours elle arriva à Jérusalem ; qu'elle y eut un fils de Salomon qui s'appela Melilek , & qui fut la tige de tous les rois qui régnèrent par la suite dans l'Ethiopie & dans l'Abissinie.

on ne peut pas appliquer ces paroles qu'un de nos poètes met dans la bouche d'un père mécontent : *mon cœur est sur mon fils, le cœur de mon fils est sur une pierre.* « Prince » qui reconnois le grand Salomon pour le » chef de ta famille , entre sans crainte dans » cette tour , tu y trouveras un objet char- » mant qui remplacera dans ton cœur la » princesse que tu pleures : qui veut des » perles doit se jeter dans la mer ».

Cette prédiction me surprit d'autant plus, qu'il sembloit que ce fut à moi seul qu'elle fût adressée ; je descendois du sultan Salomon & de la reine de Saba , je venois de mettre mon père sur le trône , & je me trouvois inconsolable de la perte que j'avois faite de la princesse de Dasila. Toutes ces raisons me fortifièrent dans la résolution d'aller tenter l'aventure de la tour des quarante filles : j'en parlai au roi mon père , & malgré ses remontrances , je me mis en chemin & j'arrivai en Perse sans qu'il me fût survenu le moindre accident.



 QUARANTE - CINQUIÈME SOIRÉE.

Suite de l'histoire du prince Kader-Bilah.

APRÈS m'être reposé quelques jours à Ispahan de la fatigue du voyage, je laissai mes officiers dans la maison que j'avois louée pour moi, & m'étant transporté seul au pied de la tour où je lus sur la lame d'or les mêmes discours que j'avois trouvés dans mon livre, je n'hésitai point d'entrer dans un vestibule qui ne tiroit du jour que par une fenêtre très-élevée; on n'y voyoit qu'une porte ouverte qui paroissoit conduire dans un souterrain, & j'appréhendois d'entrer dans un lieu où je fusse surpris dans l'obscurité, lorsqu'ayant jeté la vue contre la muraille de ce vestibule, je vis dans une niche une épée & un bouclier auxquels étoit attaché un rouleau de parchemin où je lus ces paroles : le lieu dans lequel tu vas descendre est si dangereux, que de frayer un lion mâle en deviendrait femelle; mais cette épée & ce bouclier de Gian (1) Ben-

(1) Le bouclier de Gian Ben-Gian est très-fameux

Gian, qui ont déjà passé par les mains de tes ancêtres, te serviront à exécuter des exploits aussi merveilleux que ceux qui les ont rendu recommandables par toute la terre: descends donc sans crainte dans ces lieux sombres, & mets toute ta confiance en celui qui, avec ces seules paroles, il n'y a point d'autre dieu que dieu, a renversé Lat (1) & Hohzy.

Il n'en falloit pas davantage pour m'encourager à poursuivre mon entreprise; je me saisis aussitôt de l'épée & du bouclier enchantés, & je ne l'eus pas plutôt passé dans mon bras, qu'entrant dans l'escalier qui devoit me conduire à la délivrance des quarante filles, je vis qu'il jettoit une lumière éclatante qui dissipoit l'obscurité de ces lieux: après avoir

chez les orientaux. Suivant leur tradition, il a été dans les mains de trois Sâmons consécutifs, qui passent chez eux pour les monarques universels de toute la terre, & même des génies & des ginnes. Il étoit fort mystérieux, & fabriqué par art talismanique; en sorte qu'il détruisoit tous les charmes & enchantemens que les démons ou les esprits élémentaires pouvoient former.

(1) Mahomet, avec ces mots, renversa deux idoles de ce nom, que l'on adoroit à la Mecque avant sa mission.

descendu plus de mille marches , je me trou-
vai dans une grande salle de marbre , voûtée ,
incrustée de diamans d'une grosseur prodi-
gieuse. La principale porte de cette salle don-
noit dans un jardin délicieux , mais dans
lequel on ne pouvoit passer que par-dessus
un pont qui n'avoit point de garde-corps ;
un géant monstrueux , qui tenoit en leste
deux crocodiles , en défendoit l'entrée , &
je vis bien qu'il falloit me préparer à les com-
battre ; j'avançai donc avec intrépidité , &
si je n'avois pas opposé le bouclier de Gian-
Ben-Gian à un coup de massue que me porta
le géant , j'étois brisé en mille pièces ; mais
l'ayant heureusement paré , je lui donnai un
si furieux revers de mon épée enchantée ,
que je lui coupai les deux jambes : son corps ,
en tombant dans l'eau qui passoit sous le
pont , entraîna avec lui un des crocodiles ,
& n'ayant plus que l'autre à combattre , je
l'attaquai avec beaucoup de courage ; sa peau
étoit plus dure qu'un diamant , & ce ne fut
qu'après l'avoir touché plusieurs fois de mon
bouclier , que je parvins à l'envoyer tenir
compagnie à son camarade. Quand je me
vis le passage libre , j'entrai sans perdre de
temps dans le jardin par un parterre orné de
statues de marbre blanc , qui étoient sur leurs

350 CONTES CHINOIS,
piédestaux ; je remarquai seulement qu'il y
en avoit un qui n'étoit pas rempli : après
avoir parcouru ce jardin pendant près de
douze heures , que j'employai à combattre &
à vaincre de nouveaux monstres , & à détruire
tous les enchantemens qui se présentèrent
devant moi , je parvins à une petite mosquée
dans laquelle j'entrai ; je fus saisi d'un extrême
respect à la vue d'un persan qui lisoit tout
haut dans l'alcoran , & qui après l'avoir refer-
mé , s'écria : ô grand prophète ami de dieu ,
l'éloge de ta gloire est parfaite dans le verset
Toulak (1) , & celui de ta bonté dans le
Faha & Jesim. Prince chéri de Mahomet ,
louez le souverain créateur du monde , me
dit alors ce vénérable personnage en se retour-
nant de mon côté , c'est lui qui vous a ouvert
un chemin inconnu au reste des hommes ;
vous voyez devant vos yeux Mohammed-
Mehdi (2) douzième & dernier iman

(1) Dans le verset Toulak , & le chapitre Faha
& Jesim de l'alcoran , Dieu est introduit louant Ma-
homet.

(2) La tradition des persans porte que cet iman
reparaîtra vers la fin du monde à Messala en Arabie
où ils croient qu'il fut enlevé ; c'est pourquoi l'on
y entretient , jour & nuit , dans une écurie consacrée ,
des chevaux qu'on ne monte jamais , dont il y en a

du grand prophète ; c'est en vain que ses ennemis ont fait courir le bruit de ma mort ; rien n'est plus vrai que , dans la bataille que je donnai contre le caliphe de Babylone pour y soutenir la vraie religion , dieu m'enleva du milieu du combat , & me fit transporter dans ces lieux enchantés , où je dois demeurer jusqu'à ce que dans le temps prescrit je revienne sur la terre , autant pour y rétablir la race des imans sur le trône impérial , que pour y tuer le Dejal qui par ses impostures voudra détruire les sages préceptes

un toujours fonné & bridé , avec des armes attachées à la selle , & que l'on promène le vendredi & aux grandes fêtes. La même chose se pratique à Ispahan dans une des écuries du sultan , laquelle s'appelle *Tavillé-Sahab el Zaman* , c'est-à-dire , l'écurie du roi des temps , pour marquer que cet iman n'est pas mort , & qu'il doit venir combattre le Dejal ou Daggial , c'est-à-dire , l'imposteur ou l'anti-Mahomet. Il y a apparence que les persans ont forgé cette fable sur la prédiction de l'Ante-Christ , & sur l'enlèvement d'Elie.

Il y a différens sentimens en Perse sur cet iman , quelques - uns disent qu'à l'âge de neuf ans , il fut enfermé dans une cave par sa mère qui le garde soigneusement jusqu'à la fin du monde , d'autres qu'il n'y resta que jusqu'à l'âge de soixante-quatorze ans , qu'ensuite ayant été enlevé dans le combat contre le caliphe de Babylone , il ne paroîtra que dans le temps que Dieu a marqué pour sa manifestation.

du livre que dieu a dicté par un ange à son envoyé. Est-il possible, m'écriai-je en ce moment, transporté de joie, que je voie devant mes yeux l'ornement des serviteurs de dieu? Cet illustre iman qui doit à la fin des siècles faire paroître dans tout leur jour les vérités que son plus cruel ennemi tâchera vainement d'obscurcir. Oui, me dit l'iman, n'en doutez point, c'est moi qui suis réservé pour de si grandes merveilles, & depuis plusieurs siècles j'attends ce grand jour où dieu doit être glorifié par mon moyen; mais quand arrivera-t-il ce jour de consolation pour les vrais Musulmans, & de confusion pour leurs ennemis, dis-je alors à l'iman? Je vais vous faire voir, me répondit-il, combien nous en sommes encore éloignés; alors, me prenant par la main, il me fit entrer dans une tour quarrée, du haut de laquelle il me fit voir une ville qu'il m'affura avoir douze mille parazanges (1) de tour, dans laquelle il y avoit douze mille portiques, sous lesquels étoient autant de grands magasins remplis de grains de moutarde (2) destinés pour la nour-

(1) La parazange contient quatre mille pas géométriques.

(2) Ceci est une tradition que Vaheb-Ben-Mon-nabbeh dit avoir reçue de Mahomet lui-même.

riture d'un seul oiseau qui n'en doit prendre par jour qu'un grain. Le monde ne finira, mon cher enfant, me dit-il, que lorsque cette graine sera entièrement consumée, mais ce jour n'est connu que de dieu seul. Et comment se nomme cette superbe ville, lui demandai-je ? elle s'appelle, me répondit-il, Giauhér-Abad (1), & ce n'est pas sans raison qu'elle porte ce nom, puisqu'elle renferme dans son sein des trésors immenses. Tous nos historiens persans en parlent avec éloge, mais peu de gens ont eu le bonheur de la voir seulement de loin comme vous, & personne n'y entrera qu'après avoir passé le poul-ferrha (2), & avoir rendu compte de ses bonnes actions.

(1) C'est-à-dire, la ville des pierreries. Cette ville fabuleuse est célébrée dans les romans persans; ils la disent être la capitale de Schadoukadiar. Il y a apparence par leur relation, que c'est de-là que nous avons imaginé notre pays de Cocagne.

(2) Poul-ferrha signifie pont sur le milieu du chemin. Suivant la tradition des mahométans, lorsque le jugement dernier arrivera, & après un examen à la balance, les corps iront passer sur un pont au-dessous duquel sera le feu éternel, destiné pour les méchants. C'est-là que se fera la séparation des bons & des mauvais, & les persans surtout sont tellement infatués de ce pont appelé poul - ferrha, que lorsque

 QUARANTE-SIXIÈME & dernière
SOIRÉE.

*Conclusion de l'histoire du prince Kader-
Bilah.*

C'EST dans cette ville magnifique, continua Mohammed-Mehdy, qu'après leur mort les vrais Musulmans iront choisir ces filles (1) toujours vierges, que leur promet notre saint prophète; c'est dans ce lieu qu'ils les prendront pour les conduire dans le jardin d'Eden (2). Quand on est bien persuadé de cette vérité, peut-on s'attacher au monde? O homme! si tu t'y arrêtes, tu connoîtras que ce n'est que le fantôme d'un songe, & puisqu'il n'est capable de te fournir que dou-

quelqu'un d'eux souffre une injure dont il ne peut avoir raison, sa consolation est de dire: eh bien, de par le Dieu vivant, tu me le payeras au double au dernier jour; tu ne passeras pas le poul-ferrha, que tu ne m'ayes satisfait auparavant; je m'attacherai au bord de ta veste, & je me jetterai à tes jambes.

(1) Les houris.

(2) Le paradis de Mahomet.

leur & qu'affliction , pourquoi marques-tu tant d'empressement pour des biens périssables , pendant que tu en abandonnes d'éternels ? Que ton sort est déplorable quand tu t'écartes de la voix de la justice & de la loi du saint prophète ! Ne dresse point sur la terre , (nous dit-il) des tentes qui y soient attachées avec des piquets , & ne te charge point inutilement d'un bagage qu'il faut toujours tenir emballé , & tout prêt à partir ?

J'écoutois , poursuivit le mandarin , les sublimes discours de l'iman avec un ravissement extrême , lorsque nous entendîmes au pied de la tour une musique charmante ; voilà le dernier combat que vous aurez à essuyer , me dit-il , c'est la ginne Mergian Banou ; c'est cette même vieille qui , pour plaire à son fils , a conduit dans les jardins de ces lieux quarante filles des principaux seigneurs d'Ispahan qu'elle y a pétrifiées. Oh ! ciel , m'écriai-je ; quoi ces figures que j'ai cru de marbre , au travers desquelles j'ai passé , feroient ces belles personnes d'Ispahan ? Oui , me répondit Mohammed-Mehdy , & celles qui représentent des cavaliers , sont ces braves persans qui avoient tenté de tirer de la tour ces aimables personnes. Mais

pourquoi, lui demandai-je, y a-t-il un piédestal qui n'est pas rempli de sa statue? Il est destiné pour vous, me dit-il, si, à l'exemple de ces héros, vous vous laissez séduire par les charmes imposteurs de la ginne, alors & vous & tous ceux dont vous tentez la délivrance, resterez dans cet état d'insensibilité jusqu'à la fin des siècles; ne croyez pourtant pas que vous en vinssiez à bout sans le puissant bouclier de Gian-Ben-Gian; il vous montrera la ginne telle qu'elle est, c'est-à-dire effroyable & sous la même figure qu'elle parut à Ispahan; au lieu que vos sens enchantés vous la feroient voir comme un modèle de toute perfection. N'hésitez donc pas à frapper la ginne de votre épée & de votre bouclier; poursuivez-la jusqu'au puits de l'abîme, & quand elle s'y sera retirée avec Giouf & toute sa suite, couvrez-en l'ouverture avec le bouclier merveilleux que le grand prophète vous a envoyé, & laissez-le en cet endroit comme le trophée de votre victoire; toutes les puissances élémentaires ne viendront jamais à bout de l'en ôter sans la permission de celui qui d'un souffle a créé le monde, & qui d'un autre souffle peut le détruire.

J'exécutai promptement les ordres de

ïman , continua le mandarin ; je descendis au bas de la tour , j'aperçus de loin la plus belle personne que j'eusse vue dans ma vie ; mais quand je ne fus plus qu'à dix pas d'elle , & que je lui eus opposé mon bouclier , elle me parut si affreuse , ainsi que toute sa cour , que sans balancer j'allai sur elle l'épée à la main. Gomme Mergian - Banou s'aperçut en ce moment que ses ruses étoient inutiles , elle poussa des cris affreux , & se sauva avec sa suite ; je la poursuivis sans relâche ; nous passâmes à travers les statues de marbre blanc , & après avoir vainement tâché de m'échapper , elle fut obligée de se précipiter avec tous ses génies dans une espèce de puits , dont je couvris aussitôt l'ouverture avec mon bouclier.

Ce fut alors que le fond de l'abîme retentit de gémissemens affreux ; les violens mouvemens de ces malheureux génies ébranlèrent la terre ; je sentis que je ne pouvois plus me soutenir sur mes jambes ; je tombai sans quitter mon épée , & après un léger assoupissement je me trouvai en pleine campagne aux portes d'Isbahan , environnée de quarante filles plus belles que des pleines lunes , & de trente-neuf cavaliers des mieux faits qui se prosternèrent tous à mes pieds ,

pour me remercier de la liberté que je venois de leur procurer. Seigneur, me dit un de ces braves Persans, l'une de ces charmantes filles vous est destinée pour épouse. Quand vous aurez daigné jeter les yeux sur celle que vous voudrez bien honorer de vos faveurs, nous prierons les autres de choisir parmi nous celui qui lui plaira le plus, & chacun de nous sera content.

Comme je savois que c'étoit l'intention du prophète que je me consolasse de la perte de la princesse de Dasila, j'examinai avec attention toutes ces belles personnes, & je donnai la main à une d'entr'elles dont la physionomie douce & la beauté éclatante étoient comparables à celles de notre première mère l'épouse du sultan Adam; après quoi chacune s'étant choisie un mari, nous nous disposions à entrer dans Ispahan, lorsqu'une foule incroyable de peuple qui en sortoit, nous annonça que le sultan de Perse & toute sa cour venoit admirer un événement aussi extraordinaire que celui qui venoit d'arriver à la porte de son palais. Le violent tremblement de terre, & la chute d'une partie de la tour des quarante filles, avoient fait trop de bruit dans le voisinage pour qu'on ne lui en eût pas été aussitôt porter la nou-

velle. Je me mis à la tête de ma petite troupe, & j'allai au devant d'un monarque dont le mérite personnel étoit répandu dans tout l'orient. Après lui avoir rendu les civilités que je lui devois, & que nos Persans & leurs nouvelles épouses se furent prosternés à ses pieds, je lui appris qui j'étois, & de quelle manière j'avois mis fin à une aventure aussi extraordinaire. Ce prince écouta mon récit avec admiration, & me comblant de caresses, il voulut que je logeasse dans son palais avec toute ma suite.

Ce ne furent que fêtes & que jeux pendant plus d'un mois, pendant lequel il combla de biens les trente-neuf Persans à qui j'avois rendu la liberté! A mon égard, comme je ne doutois point que mon absence ne fût très-sensible à mon père, je me disposai à retourner dans ses états, après avoir accepté touter les commodités que je pouvois recevoir du roi de Perse pendant que je serois sur ses terres; je me disposai à partir, & après un voyage très-heureux j'arrivai au royaume de Tigré. Abdaraman, charmé de me revoir après avoir été si long-temps éloigné de lui, mais plus satisfait encore de ce que je lui amenois une épouse digne d'être reine de toute la terre,

me conjura de ne le plus abandonner ; je lui obéis, & après sa mort étant monté sur le trône, je gouvernai le peuple avec tant d'équité, que je ne doute point qu'il n'ait regretté ma perte lorsque je payai le tribut commun à la nature dans une extrême vieillesse, & qu'il n'ait conservé pour mes enfans la tendresse qu'il m'avoit toujours marquée de mon vivant.

Voilà des événemens bien particuliers, dit la reine de la Chine. La morale qu'ils renferment me plaît infiniment, & vous ne sauriez m'obliger davantage que de continuer. Très-volontiers, madame, répondit le mandarin ; mais ces aventures approchent fort du dénouement, puisqu'au sortir du corps de Kader-Bilah, j'entrai dans celui d'un jeune enfant qui prit naissance à Gan-nam, dans la maison d'un mandarin de lettres ou de la loi, & que l'on m'y donna le nom de Fum-Hoam que je porte actuellement. Mon père qui étoit très-habile dans toutes les sciences, n'épargna rien pour mon avancement ; il me rendit si capable dans l'étude de nos loix & de notre religion, qu'à vingt ans au plus, le sultan qui régnoit avant notre auguste monarque, que Dieu conserve, me nomma mandarin du premier ordre,

ordre, & par un privilège assez rare, j'exerçai la justice à Gannam (1) même où j'étois né. Appliqué sans relâche aux sciences les plus sublimes, j'ai eu le bonheur de faire connoissance avec un philosophe de l'érudition la plus profonde; il m'a communiqué le pouvoir qu'il a sur les génies, & c'est par leur moyen que j'ai remis le sultan Malekalfalem sur le trône de Georgie. Je me souviendrai éternellement de ce service, dit alors Gulchenraz; mais je vous conjure, Fum-Hoam, de vouloir continuer à mon père une protection aussi nécessaire que la vôtre pour retourner à Teflis, & de ne pas manquer de vous rendre demain ici à la même heure; je veux raisonner avec vous sur les différens événemens de votre vie. Loin de me persuader que votre religion soit meilleure que la mienne, ils n'ont fait que m'affermir de plus en plus dans la loi de Mahomet. C'est, madame, ce que nous verrons demain, reprit le mandarin en souriant; j'espère pourtant que le sultan de Georgie, celui de la Chine, votre majesté & moi nous ferons tous d'accord sur ce point.

(1) C'est que le gouvernement des mandarins est toujours fort éloigné du lieu de leur naissance.

J'en doute fort, répliqua la reine; & moi j'en suis certain, répondit le mandarin en se retirant.

*Suite de l'histoire de Tongluk & de Gulchenraz
Gundogdi.*

LES deux monarques & Gulchenraz raisonnèrent assez long-temps sur les différentes aventures de Fum-Hoam. Après le souper ils se retirèrent chacun dans leur appartement, où ils passèrent la nuit avec assez de tranquillité; mais le jour commençoit à peine à paroître, que Malekalfalem entrant dans la chambre du sultan de la Chine, qui n'étoit séparée de la sienne que par un riche cabinet, dont les volets & les rideaux étoient fermés: dormez-vous, seigneur, lui dit-il? Non, répliqua Difalem; Gulchenraz, l'esprit rempli des histoires de Fum-Hoam, vient de me réveiller par le récit d'un plaisant rêve; elle me racontoit qu'elle s'imaginoit que nous avions tous trois été transportés en Georgie pendant cette nuit, & que nos vifirs, accompagnés du mandarin, attendoient avec impatience qu'il fût jour pour vous témoigner la joie qu'ils avoient de votre

heureux retour. Cela est des plus singuliers, dit alors le sultan de Georgie; j'ai fait précisément le même rêve, & c'est ce qui m'a réveillé en sursaut; je vous avouerai même une chose assez étonnante, c'est que je trouve du changement dans ce palais; ma chambre, en m'éveillant, m'a paru être la même que celle où je couchois à Teflis; le cabinet qui nous sépare m'a semblé, dans l'obscurité, d'une autre forme qu'il n'a coutume d'être, & je trouve beaucoup à redire à l'arrangement du lieu où nous sommes. Il est aisé de vous convaincre d'erreur, s'écria Difalem en riant & en courant à la fenêtre, qu'il ouvrit; mais quelle fut sa surprise, de se trouver dans un lieu qui lui étoit tout-à-fait inconnu, & quelle fut la joie de Malekalfalem & de sa fille, de reconnoître qu'ils étoient dans leur palais de Teflis! Ils avoient peine à en croire leurs yeux. Gulchenraz, qui s'étoit levée avec précipitation, passa avec son père & son époux dans l'antichambre qui communiquoit à la salle des gardes, & y entendant un bruit sourd, elle n'en eut pas plutôt ouvert la porte, que Fum-Hoam y parut à la tête de tous les visirs de Georgie, qui se prosternèrent aux pieds de leur sultan; leurs larmes

furent plus éloquentes que leurs discours; Malekalfalem en fut attendri: il les embrassa tous, & leur ordonna de distribuer au peuple cent mille pièces d'or. Le retour d'un si bon monarque répandit en peu d'heures une allégresse extrême dans Tefflis; on n'y entendit que des cris de joie, & le peuple, qui doutoit d'un si grand bonheur, supplia le sultan de se montrer en public; il étoit trop charmé de son zèle pour lui refuser cette légère marque de sa complaisance; il se fit voir pendant plus d'une heure sur une grande terrasse qui donnoit dans la place, & leur montra en même temps la princesse Gulchenraz, & le digne époux que le ciel lui avoit choisi.

Après que les premiers mouvemens de joie furent passés, & que ces deux monarques furent en liberté, ils embrassèrent cent fois le mandarin. Tout ce que nous voyons est-il bien réel, lui dit Malekalfalem? Est-il possible que nous soyons à Tefflis? N'est-ce point une illusion, & la suite du songe que ma fille & moi nous avons fait cette nuit? Non, seigneur, répliqua Fam-Hoam, vous êtes véritablement en Georgie; les génies qui me sont fournis ont exécuté mes ordres avec ponctualité; ils nous ont apportés en

ce pays en moins de trois heures, & je crois que vous n'avez pas été fatigués de la voiture. Non assurément, dit Gulchenraz; je n'ai jamais si bien dormi, & j'ai été amusée par des songes si flatteurs, que j'appréhendois fort de me réveiller; vous ne les avez pas racontés tous au roi votre époux, ajouta le mandarin. Cela est vrai, poursuivit la reine en rougissant; mais puisque vous pénétrez dans le fond des pensées, je vais les lui apprendre. Je me suis imaginée, dit-elle au sultan de la Chine, être enceinte, & donner le jour à un prince d'une beauté parfaite; à peine a-t-il vu la lumière, que votre majesté a voulu le faire porter dans le pagode royal, pour remercier ses dieux de lui avoir donné un successeur. Je ressentais une extrême douleur de voir que vous refusiez à mes larmes de le laisser élever dans la religion du souverain prophète, lorsque, je ne fais par quelle raison, le mandarin Fum - Hoam s'est trouvé dans ma chambre. Puissant monarque, vous a-t-il dit, nos dieux ne sont que des monstres auxquels la frayeur & la crédulité des Chinois a dressé des temples. Il n'y a qu'un seul dieu dans l'univers; il en est le premier mobile, & Mahomet est son grand prophète: vous avez

regardé alors le mandarin avec un étonnement sans égal ; est-ce bien vous qui me tenez ces discours , lui avez-vous dit ? Vous , qui avez toujours été le soutien de la religion de nos pères ; vous , que nos dieux reconnoissent pour l'un de leurs principaux sacrificateurs ; vous , enfin qui vous êtes promis d'engager la reine mon épouse à vivre avec moi dans une même foi ? Je vous tiendrai aussi parole , a répliqué Fum-Hoam ; mais auparavant , seigneur , il faut me faire connoître à vous tel que je suis , & ôter le masque derrière lequel est caché le véritable ami du grand prophète.

Alors , par une suite des imaginations extraordinaires que le sommeil produit , cet illustre philosophe s'est trouvé en un moment dépouillé de sa vieille peau ; les rides qui étoient gravées sur son visage , & qui le rendoient si respectable , se sont applanies ; je n'ai vu , à sa place , qu'un jeune homme d'environ vingt-deux ans , vêtu à la persanne. Je l'ai embrassé avec une extrême tendresse sans savoir pourquoi , & mon père & vous , seigneur , avez fait la même chose. Il est temps de partir pour Teflis , nous a-t-il dit ; & nous donnant à tenir sa ceinture , nous avons fendu les airs avec une

vîteſſe incroyable, & nous ſommes arrivés dans le palais. Voilà, ſeigneur, quel a été mon rêve; c'eſt à Fum-Hoam à nous en donner l'explication. Je vais vous ſatisfaire, madame, dit alors le mandarin, & j'eſpère que bientôt vous ſerez tous contents. Mais il faut que je commence par demander excuſe à Diſalem de mon impoſture. Je n'ai jamais été réellement, & je ne ſuis point encore le mandarin Fum-Hoam, il eſt actuellement à Gannam; j'ai pris ſeulement ſa figure toutes les fois que j'en ai eu beſoin. Vous n'êtes point Fum-Hoam, s'écria le roi de la Chine! Et qui êtes-vous donc? Je ſuis perſan, ſeigneur; je ſuis né à Teſſlis, & c'eſt dans ce palais & dans cette chambre même que j'ai vu la lumière pour la première fois. Dans cette chambre, reprit Malekaſſalem? Et comment cela eſt-il poſſible? Cela eſt aiſé à concevoir, ſeigneur, puſque je ſuis le prince Alroamat votre fils, qui, à l'âge de deux ans, vous fut enlevé par des corſaires. Mais, pour vous en convaincre, je vais paroître à vos yeux tel que je ſuis naturellement. Alors une partie du rêve de Gulchenraz s'accompliſſant, le vieillard diſparut; il fit place au jeune homme qu'elle avoit vu pendant la nuit, & ils ne

virent plus devant leurs yeux qu'un persan d'une physionomie charmante, & dans le visage duquel on reconnoissoit tous les traits du roi de Georgie.

Ces merveilles jettèrent les deux monarques & Gulchenraz dans un étonnement difficile à exprimer. Quoi ! s'écria Malekalfalem en embrassant le jeune persan, je revois mon cher Alroamat, ce cher fils dont la perte m'avoit coûté tant de larmes, & c'est lui qui me rétablit sur le trône, c'est lui dont la vie est un enchaînement de prodiges ? Ah ! seigneur, continua-t-il en adressant la parole à Disalem, c'est Alroamat ; j'en suis convaincu par les mouvemens que la nature produit en moi ; mes entrailles me le disent, & son extrême ressemblance avec la reine votre épouse confirment en moi la voix de la nature. Il me fut volé sur les côtes de Guriel. Je fis vainement toutes les perquisitions nécessaires pour avoir de ses nouvelles, je n'en pus rien apprendre ; je le croyois englouti dans les flots. Hélas ! je le retrouve plus puissant que tous les rois de la terre ensemble. Quelle consolation pour ma vieillesse ! quel excès de joie ! En ce moment, ce bon père renouvela ses embrassemens. Disalem & son illustre épouse pensèrent

étouffer de caresses Alroamat ; & après qu'il y eut répondu avec beaucoup de tendresse : il faut à présent , seigneurs , leur dit-il , que je vous raconte , sans aucun déguisement , la vérité de mes aventures.

Histoire d'Alroamat , & conclusion de l'histoire de Tongluk & de Gulchenraz Gundogdi.

L'ON m'élevoit dans un château sur le bord de la mer , aux environs du Guriel , où le sultan mon père faisoit en ce temps-là sa résidence , lorsqu'il prit un jour fantaisie à ma nourrice de se promener. Il faisoit si beau temps , qu'insensiblement elle s'éloigna d'une demi-lieue ; & elle se dispoisoit à revenir au château , quand elle fut arrêtée par six corsaires. Ses cris attirèrent les esclaves qui nous suivoient ; mais comme ils n'étoient point armés , ils furent bientôt mis en fuite , & l'on nous conduisit , Sady (c'est ainsi que se nommoit ma nourrice) & moi , dans une légère barque , qui joignit , en peu de temps , un vaisseau qui cingla aussitôt en pleine mer. Le vent , qui d'abord étoit favorable , changea bientôt ; il s'éleva une tempête furieuse ;

370 CONTES CHINOIS,
nous pensâmes mille fois périr. Cependant ;
après avoir essuyé les coups de mer les plus
violens, l'orage cessa, & nous arrivâmes à
Kafa (1), où demeuroient ordinairement
les corsaires qui m'avoient enlevé. On m'y
vendit avec les autres prises, & j'échus à
un riche marchand jouaillier, appelé Nad-
dhan (2), qui me destina à tenir compagnie
à un fils unique qu'il avoit, du même âge
que moi. Comme la richesse de mes vête-
mens lui faisoit croire que j'étois d'une con-
dition relevée, ce que ma nourrice lui con-
firmoit, sans lui dire de quel sang je sortois,
il eut pour moi toutes les attentions imagi-
nables, & le petit Alazizi son fils ne fut pas
traité avec plus de distinction que je l'étois.
Sady étoit au désespoir de ne trouver aucune
occasion de faire savoir au sultan mon père
le lieu où j'étois ; elle en tomba malade de
chagrin, & mourut au bout de six mois,
me laissant seul, abandonné, & sans savoir
ma naissance. Nous commençons, Alazizi
& moi, à devenir raisonnables, & ce jeune
homme étoit d'une humeur si charmante,

(1) Presqu'isle de la mer noire, appartenante au
sultan d'Azak, qui est roi de la petite Tartarie.

(2) Ce nom signifie enfileur de perles.

que je l'aimai avec une extrême tendresse , à laquelle il répondit parfaitement. Cette amitié augmenta avec l'age , & nous devîmes inséparables. Malheureusement pour Alazizi , il devint amoureux de la fille d'un autre jouaillier de Kafa , nommée Zehir , & apprit , avec une violente douleur , qu'elle étoit promise au fils du cadi , pour qui elle avoit une répugnance invincible. Outre que Okilan (1) (c'étoit le fils du cadi) , étoit fort laid & fort insolent , il étoit d'une brutalité achevée ; & , sûr de l'agrément du père de Zehir , il s'embarassa peu d'avoir le consentement de cette belle personne , qui le haïssoit à la mort. Alazizi , informé des sentimens de Zehir , & ayant trouvé le moyen de gagner une de ses esclaves , s'introduisit dans la maison ; & lui ayant déclaré sa passion dans les termes les plus tendres , elle fut tellement charmée de son mérite , qu'elle le conjura de la délivrer de la tyrannie d'Okilan , & d'engager son père à rompre ce mariage. Alazizi me parla de son amour ; nous le découvriâmes à Naddhan ; & ce bon jouaillier , qui aimoit son fils avec la dernière tendresse , alla aussitôt trouver son

(1) Ce nom signifie serpent volant , ou scorpion.

confrère. Mon cher ami, lui dit il, j'apprends que vous destinez votre fille au fils du cadi : y pensez-vous bien ? Indépendamment des mauvaises qualités de ce jeune homme, faites-vous attention à l'engagement que vous allez prendre ? Le cadi vous méprisera ; son fils, qui est un débauché, fera bientôt las de Zehir, il la répudiera, & vous en ferez au désespoir. Je fais un moyen de vous éviter tous ces chagrins : vous connoissez Alazizi, il ne convient pas que je vous rappelle son mérite. Je n'ai que lui d'enfant ; il adore votre fille. J'ai plus de cinquante mille pièces d'or ; je possède au moins encore autant en pierreries ; ma maison est à moi ; j'ai nombre d'esclaves des mieux faits : je vous offre tout cela, si vous voulez rompre les engagements que vous avez avec le cadi. Faites-y réflexion.

Le père de Zehir fut bien surpris de cette proposition ; il s'en falloir de beaucoup qu'il trouvât autant d'avantages dans l'alliance d'Okilan ; il accepta les offres de Naddhan, & le pria de tenir secret l'engagement qu'il prenoit avec lui, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le moyen de se débarrasser du fils du cadi. Cela ne fut pas difficile ; ce jeune homme n'ouvroit la bouche que pour dire quelque

brusquerie ; dès le soir même il lui en échappa plusieurs. Zehir , suivant les ordres de son père , les repoussa vivement ; la querelle s'échauffa , & le jouaillier étant entré sur les entrefaites , prit le parti de sa fille avec assez de hauteur , & pria Okilan de se retirer chez lui. Ce jeune brutal étoit fier de la qualité de son père ; il le prit sur un ton fort méprisant , & sortit de la maison en se répandant en injures.

Le jouaillier vint aussitôt trouver Naddhan. Comme ils étoient convenus de leurs faits , le jour fut pris au surlendemain pour faire la noce d'Alazizi & de Zehir. Okilan apprit cette nouvelle avec fureur ; il résolut de s'en venger , & mit peu d'intervalle entre sa résolution & l'exécution de sa vengeance. Nous revenions , Alazizi & moi , de chez sa maîtresse , lorsque nous fûmes attaqués par le fils du cadi , à la tête de huit scélérats. Nous eûmes heureusement le temps de nous mettre en défense , nous en tuâmes trois avant que de recevoir la moindre blessure ; mais comme mon jeune maître n'étoit pas fort adroit dans ses exercices , il reçut un coup de sabre de la main d'Okilan , qui lui fendit la tête. Je restois seul contre ces six assassins ; je devins fureux à la vue

de la mort d'Alazizi, & résolu de périr ou de le venger, je me fis jour à travers les traîtres qui vouloient servir de rempart à Okilan, & je lui perçai le cœur d'un poignard que je tenois dans la main gauche, pendant que de la droite je défendois ma vie avec mon sabre. Je ne me battis plus alors qu'en retraite ; j'étois blessé à cinq ou six endroits, & j'eus toutes les peines du monde à regagner la maison de Naddhan. Il y apprit avec une douleur mortelle l'affassinat de son fils, & un chirurgien qu'il envoya promptement chercher, mettoit le premier appareil à mes blessures, lorsque la porte de sa maison fut enfoncée par plus de quarante archers commandés par le cadi lui-même : on m'arracha des bras de ce père infortuné, on me roua de coups, & l'on me traîna dans un affreux cachot, où l'on me fit craindre les supplices les plus infâmes. J'eus beau protester de mon innocence, & recuser le cadi, qui ne pouvoit être juge & partie, j'allois être condamné à la mort la plus cruelle, si Naddhan, malgré son affliction, n'avoit pas couru au gouverneur de Kafa. Il lui raconta, en fondant en larmes, le meurtre de son fils, & la vengeance que j'en avois prise ; mais il avoit beau étaler .

devant lui une éloquence naturelle que la douleur lui dictoit , ce n'étoit pas des paroles qu'il falloit pour toucher cet indigne gouverneur , il n'avoit des yeux que pour regarder avec avidité un très-beau diamant que le jouaillier avoit au doigt. Il s'en aperçut , & le lui offrit , pourvu qu'il voulût me sauver la vie.

J'accepte votre présent pour l'amour de vous , lui dit-il ; vous savez que je vous ai toujours aimé ; mais je ne puis décider cette affaire ; présentez - moi votre requête , par laquelle vous en appellerez au sultan d'Azak (1). Je ferai alors transférer votre esclave dans les prisons de ce château ; mais je ne puis me dispenser de le faire mettre dans les cachots ; je réponds de sa vie jusqu'à votre retour d'Azak , où je vous conseille d'aller vous-même , si vous voulez avoir raison de la violence du cadi : voilà , mon cher ami , tout ce que je puis faire pour vous. Naddhan fit ce que le gouverneur lui avoit conseillé. Je fus transféré en vertu de sa requête ; il se transporta à Azak ; & ce ne fut qu'après de vives sollicitations , & un présent de

(1) Ville capitale de la petite Tartarie , frontière de la Circassie , & la résidence du sultan.

deux mille pièces d'or au premier visir, qu'il obtint ma liberté & la révocation du cadi. Après plus de quatre mois d'absence, pendant lesquels je languissois dans mon cachot, Naddhan revint à Kafa avec un nouveau cadi, qui fit exécuter les ordres du sultan à mon égard. On me tira de prison; mais dans quel état mon maître me trouva-t-il! On avoit eu si peu soin de mes blessures, que quelques nerfs que j'avois eu offensés s'étoient retirés. J'étois courbé le visage contre terre, & la fraîcheur du cachot m'avoit causé un rhumatisme qui m'entreprenoit tout le corps. Je fus porté en cet état chez Naddhan; il ne put retenir ses larmes à ma vue, & les médecins les plus habiles ayant employé vainement leurs remèdes sur moi, je restai dans cette situation déplorable bien par-delà la mort de Naddhan, qui arriva trois ans après, & au moment de laquelle il me fit une donation de tous ses biens. Je commençai par donner la liberté à tous les esclaves qui avoient servi avec moi; j'en achetai de nouveaux, & comme en l'état déplorable où j'étois, la vie que je menois étoit très-languissante, je la passois à la lecture des bons livres, & m'en étant tombé un, entr'autres, qui traitoit de

l'excellence du grand Salomon , par le moyen de l'anneau duquel rien ne lui étoit impossible , j'y lus avec une extrême avidité les principes d'une science noble , qui , par une route inconnue à presque tous les hommes ordinaires , conduit à la connoissance des vérités les plus sublimes.

Je soupироis amèrement de ne pouvoir pas pénétrer le sens qui me paroissoit caché sous une écorce mystérieuse ; j'y voyois avec admiration qu'en prononçant certains mots d'une certaine manière , l'on avoit le pouvoir de faire remuer les cieux & la terre à mesure que l'on remuoit les lèvres ; qu'à la prononciation de ces mots , les génies bien ou malfaisans se demandoient avec frayeur pourquoi le monde étoit ainsi ébranlé ; que d'autres mots les obligeoient de se ranger autour de celui qui les proféroit , comme des soldats autour de leur général , & que par la valeur & la combinaison de certaines lettres , on lioit les puissances de l'air & de la terre , de manière qu'elles étoient soumises aux volontés du sage qui étoit assez chéri du ciel pour parvenir à cette haute connoissance.

Plus je lisois ce livre , & plus je me perdois dans les méditations les plus profondes.

Un jour qu'enfveli dans mes réflexions, je prononçois, de toutes les manières, les différens noms dont le sultan Salomon se servoit pour commander aux génies, je fus dans une surprise extrême de voir tout d'un coup devant moi un jeune homme qui ne paroïssoit pas avoir plus de quinze ans, & d'une beauté surnaturelle. Une partie de tes vœux est exaucée, me dit-il ; je suis un des génies de l'air que tu viens d'appeler en des termes dont tu ne connois pas encore la force ; mais comme tu as toutes les qualités requises pour être initié dans des mystères au-dessus de la portée des hommes vulgaires, fais-toi porter (quelque chose qu'il t'en coûte) dans la province de Kistag (1), dans un petit village appelé Sargultzar, parce qu'il y croît des roses en abondance ; tu y trouveras un fameux médecin nommé Koda-Bendé (2) ; abordes-le par ces paroles, qui font frémir les mauvaises intelligences dans leurs cavernes les plus profon-

(1) Kistag est une province située au septentrion des Indes, laquelle fut conquise par le sultan Mahmoud Sabekteghin, avec tous les autres pays des Indes qu'il réduisit sous sa puissance.

(2) Serviteur de Dieu.

des : *Alla Illa Eha* (1) *Akebar-Alla* ; c'est de cette manière que les sages se saluent ; & dis-lui qu'Aralim le prie de te remplir le crâne d'une rosée blanche & claire comme le crystal. A peine Aralim eut prononcé ce peu de paroles, qu'il disparut.

Vous ne sauriez vous imaginer, ma chère sœur, poursuivit Alroamat, en se tournant vers la reine de la Chine, quelle satisfaction je ressentis à l'apparition de ce génie ! Je ne perdis pas une seule de ses paroles, je les écrivis même, de peur de les oublier ; je mis ordre à mon départ, & ayant fait faire un palanquin, j'achetai deux chevaux pour me conduire à Sargultzar, où j'arrivai après un voyage de très-long cours. Mon premier soin fut de m'informer où logeoit Koda-Bendé. On me dit que c'étoit auprès d'une fontaine qui faisoit tous les jours des guérisons surnaturelles. En effet, j'appris que de toutes les parties du monde on y venoit chercher la santé ; que les paralytiques y retrouvoient l'usage de leurs membres ; que l'estomac de ceux qui ne digéroient qu'avec peine, y recouvroit la chaleur nécessaire à la coction des alimens ;

(1) Dieu est grand, Dieu est grand.

que les vieilles gens paroïssent y rajeunir ; que les femmes y faisoient emplette d'embonpoint & de beauté ; en un mot , qu'il n'y avoit point de maladie , si vieille & si opiniâtre qu'elle pût être , qui ne se noyât dans cette fontaine , & que Koda-Bendé , qui avoit la direction de ces eaux , les faisoit prendre de différente manière , suivant l'âge & le tempérament des malades.

Sitôt que je me fus un peu reposé , je me fis porter chez ce fameux médecin ; je le saluai , ainsi que le génie me l'avoit commandé , & il n'eut pas plutôt entendu ces divines paroles , que les répétant avec un transport merveilleux : louez dieu , me dit-il , jeune homme , de ce qu'il veut bien vous choisir pour être instruit dans une science aussi relevée que celle que possédoit le grand Salomon , & de ce qu'il vous tire de la misère où l'homme ordinaire est sujet , pour vous faire commander à toutes les intelligences. En effet , qu'est-ce que l'homme , & de quelle manière entre-t-il sur la scène de la vie ? Ne diroit-on pas que c'est un misérable matelot que la mer a rejeté sur ses bords , après l'avoir fait servir de jouet à la fureur de ses flots ? La nature ne le délivre des liens qui le retenoient dans le

sein de sa mère , que pour l'exposer sur la terre , dénué de tous les secours qu'elle accorde souvent aux autres animaux : il ne peut se soutenir , il est nud , il remplit de ses cris le lieu de sa naissance , & c'est la plus juste & la plus naturelle de ses actions : peut-il trop pleurer la suite presqu'inévitable des malheurs qui l'attendent ?

Voilà l'homme vulgaire ; mais le vrai philosophe , le sage , est bien d'une autre nature ; ses connoissances l'élèvent autant au-dessus du commun des hommes , que le ciel l'est au-dessus de la terre : il ne se laisse point dominer par ses passions , il est au-dessus des rois & des princes , il commande aux élémens ; toute la nature lui est soumise , les génies lui obéissent , & rien ne lui est impossible que ce qui est injuste : c'est ainsi que vous allez devenir ; votre patience dans vos maux , votre application continuelle à l'étude de la vertu , & votre inclination portée constamment vers le bien , vous ont mérité cette faveur accordée à si peu de vos pareils ; mais prenez bien garde de vous enorgueillir de tant de bienfaits que le ciel vous envoie ; cachez toute la science que je vais vous communiquer sous un extérieur simple , modeste , & qui ne vous attire point

l'envie des méchans. C'est la route que j'ai prise pour être parfaitement heureux. Il est peu de malades qui viennent en ces lieux qui ne s'en retournent en santé. Croyez-vous que ce soient ces eaux qu'ils boivent, ou dans lesquelles ils se baignent, qui fassent cette opération ? Non, mon cher ami, c'est moi seul qui apportés un souverain remède à leurs maux ; & pour vous le faire connoître, flairez seulement l'élixir qui est dans cette petite phiole. Je la débouchai, poursuivit Alroamat, je la portai à mes narines, & à peine eus-je respiré la vapeur qui en sortoit, que je sentis un dérangement extraordinaire dans toutes les parties de mon corps, & de courbé que j'étois, je me levai aussi droit que je pouvois l'être. J'en pourrois faire autant à tous ceux qui viennent à Sargultzar, continua Koda-Bendé ; mais ces prodiges m'attireroient bientôt la haine des médecins ; je guéris mes malades peu-à-peu, & je leur fais croire qu'ils en ont l'obligation aux eaux de cette fontaine. Je vous prie même de ne vous point montrer de quelques jours d'ici, pendant lesquels je vous instruirai à fond de nos mystères. Pour cet effet, remettez-vous dans la posture où vous étiez il n'y a qu'un moment, faites

entrer vos esclaves , & donnez-leur ordre de se retirer à l'endroit où vous êtes d'abord descendu , jusqu'à ce que vous les envoyiez chercher. J'exécutai les ordres de Koda-Bendé , & pendant quinze jours que je feignis de boire des eaux de Sargultzar , cet illustre philosophe ne me cacha rien des secrets de la nature , & je devins aussi capable que lui dans une science que l'on peut appeler divine. Je le quittai au bout de ce temps. Mes esclaves furent dans un étonnement extrême de me voir aussi droit que si je n'avois jamais été incommodé , & je retournai à Kafa , dont tous les habitans regardèrent ma guérison comme un prodige.

Je ne fus pas plutôt de retour chez moi , que je fis venir à mes ordres le génie Aralim. Suivant les instructions de Koda-Bendé , je le consultai sur ma naissance , & j'appris avec une surprise bien agréable , que j'étois fils de Malekalfalem , & que je m'appelois Alroamat. Je fus aussi instruit de quelle manière les corsaires m'avoient enlevé , de la mort de ma nourrice , & ce ne fut pas sans une douleur inconcevable que je fus que le sultan de Georgie , chassé de ses états par l'usurpateur Dilsenghin , étoit réduit ,

après avoir erré dans tout l'Orient, à vivre sous la protection d'un des sujets du roi de la Chine. Je me transportai en peu de temps dans les états de Disalem; j'y vis Malekalfalem & Gulchenraz sans être connu d'eux; je pris la figure de Fum-Hoam, que je fis transporter, pendant son sommeil, dans ma maison de Kafa, où il a été endormi pendant tout le temps que j'ai joué son personnage. Vous savez le reste, seigneur; c'est par mon secours qu'Holonja a averti Disalem qu'il avoit chez lui une georgienne dont la beauté surpassoit celle des houris; que ce monarque s'est résolu de la voir sous un nom emprunté; qu'il en est devenu amoureux; qu'il a coupé la tête au traître Dilsenghin, & qu'enfin il est uni avec ma chère sœur par des liens qui leur seront très-chers jusqu'au tombeau. Au reste, seigneur, continua Alroamat, en adressant la parole au sultan de la Chine, si j'ai feint d'être zélé sectateur de la religion de vos ancêtres, ce n'a été que pour vous engager, par un serment irrévocable, à vivre avec la reine votre épouse dans une même religion, & j'espère qu'un peu de réflexion vous y déterminera sans peine. En effet, y a-t-il rien de plus contraire au bon sens que la transmigration

gration des âmes d'un corps dans un autre ? Pour me prêter aux contes extravagans de vos mandarins de la loi, je vous ai raconté des histoires dans le goût de celles qu'ils récitent à tous momens, & dont quelques-unes sont arrivées ; mais non pas à moi, qui n'ai jamais cessé d'être ce que je suis, que lorsque, par la vertu des paroles cabalistiques qui me sont connues, j'ai bien voulu paroître à vos yeux sous une autre figure. Comment, suivant leurs principes, veulent-ils pouvoir se ressouvenir dans un corps de ce qui s'est passé dans un autre ? Si cela étoit, & que l'âme passât ainsi de corps en corps, elle seroit bien malheureuse d'être assujettie aux inclinations dominantes de celui où elle réside ; car enfin les bêtes féroces conservent toujours la triste & cruelle semence de leur espèce ; la ruse & la malice sont héréditaires aux renards & aux singes ; la fuite & la timidité est le partage des daims & des cerfs ; & c'est bien avilir l'âme que de dire qu'elle ne puisse pas changer les habitudes du corps où elle se trouve. Selon quelques histoires de vos mandarins, les hommes sont irraisonnables, pendant que la féroce espèce des bêtes, ainsi que je vous l'ai fait voir, est douée d'un

raisonnement très-sensé. Ah ! seigneur, vous avez trop d'esprit pour croire de pareilles puérités ; mais , entraîné par les préjugés de l'éducation , vous n'avez jamais voulu raisonner sur la religion de vos pères. Est-il possible que vous soyez persuadé avec le peuple , que la nature immortelle des âmes soit soumise à un corps qui est la nourriture des vers , & que parmi la multitude innombrable des âmes , il naisse une émulation précipitée pour la préférence de s'introduire dans un corps qui vient d'être formé ; à moins que , par l'accord fait entr'elles , il ne soit convenu que la première arrivée ait le droit d'être la première reçue dans un corps qui en a besoin. La mort , suivant ce raisonnement , ne seroit qu'un nom redoutable , & toutes ses attaques seroient indifférentes ; il seroit égal à l'homme de faire de bonnes ou de mauvaises actions (ce qui répugne à la nature). Vous me direz , suivant le système de vos mandarins & des brakmanes indiens , que les âmes passent dans des corps plus vils ou plus élevés , selon leur mérite ou leur démérite. Mais quels corps vos docteurs , ainsi que les brakmanes chez les indiens , estiment-ils supérieurs aux autres ? Celui d'une vache.

Cette bête , disent-ils , a quelque chose de divin ; l'ame qui y réside espère être bientôt purifiée des péchés dont elle étoit souillée dans ce monde , pour être présentée à leurs dieux , qui ne sont que des monstres ou des êtres imaginaires inventés par la friponnerie de vos premiers sacrificateurs , & soutenus par le libertinage & l'indépendance de ceux qui occupent aujourd'hui leurs places. Une vache ? L'animal le plus fâle que l'on puisse trouver après le porc , dont vous faites votre mets le plus exquis , & que nous avons en abomination ! Et vous croyez sincèrement de pareils discours ? Non , seigneur , non , je suis persuadé du contraire , & que ma sœur vous a déjà fait connoître la différence qu'il y a entr'une religion aussi ridicule & celle de Mahomet , dont les grandes vérités comprises dans son alcoran sont dignes d'admiration. Cet ouvrage si respectable , tiré du grand livre des décrets divins , en fut détaché dès la création du monde , pour être mis comme en dépôt dans l'un des sept cieux qui sont sous le firmament. C'est de-là qu'il fut apporté à notre souverain prophète , verset par verset , des propres mains d'un (1) ange de la première hiérar-

(1) Mahomet prétend que ce fut l'ange Gabriel q
R ij

chie , pendant l'espace de vingt-trois ans , suivant le besoin des hommes ; aussi n'y a-t-il que les cœurs purs qui osent toucher ce livre , qui lui a été envoyé de la part du roi des siècles. C'est ce Dieu qui d'un seul souffle a créé le ciel , la terre & toutes les créatures vivantes ; les anges & les hommes savans sont fermes dans cette vérité , qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui , & que Mahomet est son envoyé. Ce livre précieux contient toutes les histoires du passé , des prédictions infaillibles pour l'avenir , & des loix justes & équitables pour le présent. Il nous ordonne de faire de bonnes actions , de ne pas manquer aux cinq prières du jour , & de faire régulièrement l'ablution légale. Quoi de plus beau que le verset du chapitre à Araf ! *Pardonnez aisément* , dit-il ; *faites du bien à tous , & ne contestez jamais avec les ignorans*. Quoi de plus éloquent que ce qui est couché au chapitre Houd , où Dieu , pour faire cesser le déluge , dit ces paroles si sublimes : *Terre engloutis tes eaux , ciel puise celles que tu as versées*. L'eau s'écoula aussitôt , l'arche s'arrêta

lui apporta son alcoran , & que l'original est écrit sur une table qui est gardée au ciel.

sur la montagne, & l'on entendit ces paroles : *Malheur aux méchans.* Voilà , seigneur , la religion que nous professons , voilà les loix qu'elle nous impose ; elle ne consiste point , comme la vôtre , dans l'adoration des monstres & des anges rebelles ; nous n'adorons qu'un seul Dieu , dont le pouvoir n'est pas borné , & qui , suivant les instructions de notre prophète , n'a besoin que d'un peu de poussière pour renverser ses ennemis. Il punit les impies par les châtimens les plus terribles. N'est-ce pas lui qui , pour châtier l'orgueil de Caïcaous (1) , ordonna au moucheron de pénétrer jusqu'aux membranes de son cerveau , & de lui causer une douleur si insupportable , qu'il étoit obligé de se faire battre la tête avec un maillet ? N'est-ce pas lui qui fit flotter sur la mer le corps de Ferraoun (2) , avec sa cuirasse de fer , pour faire connoître à son peuple qu'il l'avoit délivré d'un ennemi si terrible dont il ignoroit la mort (3) ? N'est-ce pas en faveur

(1) C'est , suivant l'histoire orientale , Nembrod.

(2) Suivant la même tradition , c'est Pharaon. Les orientaux ont défiguré presque tout l'ancien testament , soit dans les noms , soit dans les faits.

(3) L'alcoran est rempli de semblables miracles ,

de Mahomet , & pour le préserver de la fureur des coraïschites , que lorsqu'il reposit dans la grotte de la montagne Thour , un acacia crût en une seule nuit à l'entrée de la grotte , qu'une paire de pigeons ramiers y firent leur nid , & que ce qui restoit d'ouverture à la caverne se trouva fermé d'une toile d'araignée , qui fit croire à ceux qui le poursuivoient , que personne ne pouvoit y être entré nouvellement ? Ne vous dit-il pas encore dans le chapitre *des éléphans* , que Dieu envoya contre ses ennemis des troupes volantes qui leur jetèrent des pierres , sur lesquelles leurs noms étoient imprimés , & qu'il les rendit semblables aux grains semés dans un champ , & mangés par les oiseaux ? Ne faites donc pas , seigneur , de comparaison de notre religion avec la vôtre : vous avez promis à Gulchenraz , si je ne venois pas à bout de lui faire embrasser le culte de vos divinités , que vous fouleriez aux pieds les idoles que vous aviez la foiblesse d'adorer. Ce moment est venu , & je sens une satisfaction incroyable de m'apercevoir que mes discours vous ont touché.

auxquels les musulmans ajoutent foi avec beaucoup de soumission.

Oui, seigneur, vous êtes déjà musulman dans le cœur; tous vos sujets, à votre exemple, vont embrasser la religion de Mahomet; ils ne mangeront pas du fruit de l'arbre Zaon (1), qui ne croît que dans l'enfer; vous & votre postérité, dans ce grand jour qui fera trembler les plus intrépides, tiendrez le livre de compte de vos actions, de la main droite; vous ferez auprès d'un pommier frais, vous vous rafraîchirez avec les fruits de l'arbre de Muze (2), & les vierges du paradis de notre prophète chercheront à vous plaire à l'envi l'une de l'autre.

Oui, mon cher Alroamat, je suis musulman, s'écria en ce moment le sultan de la Chine, je ne puis trop-tôt en faire les exercices de religion, & je vous aurai une obligation infinie de la faire connoître à tous mes sujets. Je vous réponds du succès de cette entreprise, reprit Alroamat, & des

(1) Selon la tradition fabuleuse des musulmans, les fruits de cet arbre seront des têtes de démons; mais il y a aussi un véritable arbre épineux qui porte ce nom, dont les fruits sont très-amers, ce qui a donné lieu à cette fable.

(2) Voyez le chapitre de l'alcoran, intitulé le Jugement.

bénédiction que notre prophète répandra sur le digne enfant dont Gulchenraz est enceinte ; il fera , dans son temps , aussi illustre dans les sciences cabalistiques que nos plus renommés philosophes , & fera toute votre consolation sur la fin de vos jours.

Difalem tint parole à Alroamat , il fit abjuration de ses erreurs , devint un très-zélé musulman , & retourna , avec Gulchenraz , à la Chine , par les secours merveilleux d'Alroamat , qui , sous la même figure de Fum-Hoam , détruisit l'empire des idoles pour y établir la religion de Mahomet ; la reine de la Chine y donna le jour à un prince qui remplit toutes les prédictions de son oncle , dont il fut le digne successeur. Pour Alroamat , il régna , après son père , dans la Georgie , avec tant de sagesse , que sa mémoire y est encore respectée à l'égal de celle des premiers héros de la Perse ; & il y fit des choses si fort au-dessus de la nature , qu'elles passeront toujours pour incroyables dans l'esprit de ceux qui ne sont pas instruits de la puissance de la cabale.

Fin des Contes chinois.

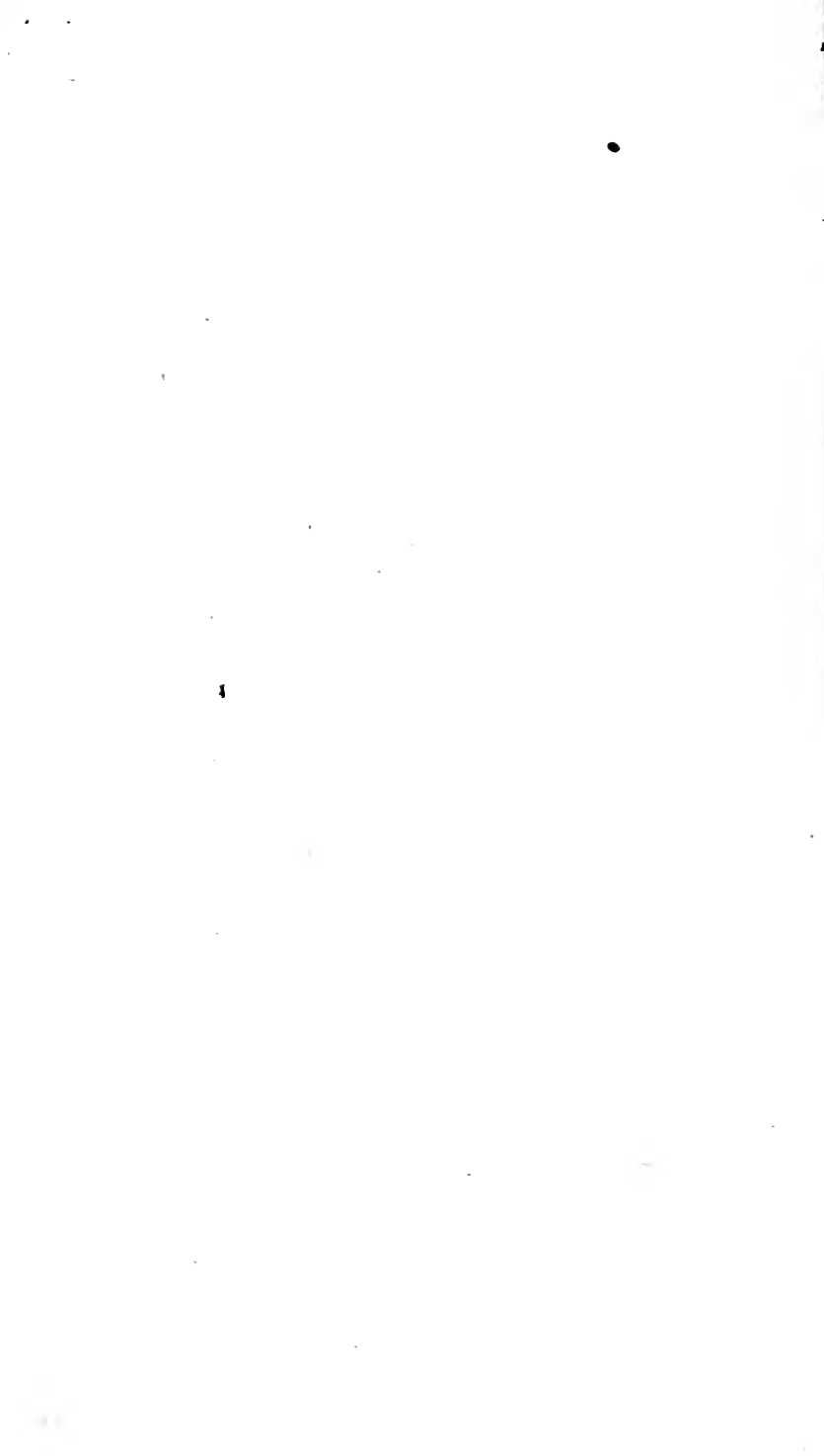
F L O R I N E,

o u

L A B E L L E

I T A L I E N N E.

R v



LE LIBRAIRE

A U L E C T E U R.

C H A C U N fait que le récit d'un événement singulier rend l'esprit attentif, & jette l'ame dans l'admiration ; aux jeunes gens surtout, il fait des impressions extraordinaires sur l'esprit, & grave sur leur tendre cerveau des traces si profondes, qu'elles ne peuvent souvent être détruites que par la destruction de leur propre corps. C'est de ceci qu'il faut tirer avantage quand on veut instruire la jeunesse ; & c'est le but que s'est proposé notre auteur dans la composition de cet ouvrage. Il nous montre le chemin de la vertu & de la félicité, lorsqu'il semble qu'il ne nous entretient que des bagatelles qui font le sujet d'un conte de Fées ; & il tire pour ainsi dire , ses forces de nos

foibleſſes , en nous rendant utile ce qui paroît purement agréable. C'eſt à - peu - près ainſi qu'Eſope inſtruifoit dans ſes fables , & que l'auteur des aventures de Télémaque nous a donné ſes excellens préceptes.

Parce que les aventures que l'auteur décrit ſont la plupart allégoriques, il a été obligé de donner aux perſonnes dont il parle , des noms qui expriment leur caractère. Voici ce que ces noms ſignifient.

EXPLICATION DES NOMS PROPRES
CONTENUS DANS CE CONTE.

A.

Achakie ,	<i>l'innocence.</i>
Agatonphise ,	<i>le bon sens.</i>
Agnoïse ,	<i>l'ignorance.</i>
Amélite ,	<i>le relâchement.</i>
Antadise ,	<i>l'opiniâtreté.</i>

C.

Cliarote ,	<i>la tiédeur.</i>
Coyphite ,	<i>l'entêtement.</i>

D.

Diagine ,	<i>la résolution.</i>
Dicayofine ,	<i>la justification.</i>

E.

Ergonide ,	<i>le travail.</i>
Exapente ,	<i>la fraude.</i>

F.

Feliciane ,	<i>la félicité.</i>
-------------	---------------------

G.

Grilifon ,	<i>le murmure.</i>
------------	--------------------

H.

Hallitie ,	<i>la vérité.</i>
Homotille ,	<i>la cruauté.</i>
Hypomone ,	<i>la patience.</i>
Hypopfite ,	<i>le soupçon.</i>

L.	
Leucotisse ,	<i>la candeur.</i>
O.	
Ociosine ,	<i>l'oïfiveté.</i>
P.	
Probus ,	<i>la probité.</i>
Philaphtique ,	<i>l'amour-propre.</i>
Pifonide ,	<i>la fidélité.</i>
Philopone ,	<i>l'industrie.</i>
Pfiphifinate ,	<i>le bon propos.</i>
Ponirge ,	<i>la ruse.</i>
Prelidofe ,	<i>la prévention.</i>
Prodite ,	<i>la trahifon.</i>
Phtonofe ,	<i>l'envie.</i>
R.	
Rationtine ,	<i>la raifon.</i>
S.	
Simpliciane ,	<i>la fimplicité.</i>
Sycophante ,	<i>la calomnie.</i>
Y.	
Yffatie ,	<i>la conftance.</i>
Z.	
Zelopie ,	<i>la jalousie.</i>
Zelopfide ,	<i>le faux zèle.</i>



FLORINE,

O U

LA BELLE ITALIENNE.

NOUVEAU CONTE DE FÉES.

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT la naissance de Romulus , il y avoit en Italie un prince qui faisoit les délices de ses sujets. Ils jouissoient , sous sa conduite , d'une parfaite tranquillité ; & ses voisins , redoutant sa valeur , n'osoient troubler cette douce félicité. Ce prince voyageoit toujours dans toutes les provinces de ses états , pour voir si l'on y rendoit exactement la justice. La reine son épouse , qui l'accompagnoit toujours , arrivant à un château , qui étoit à l'une des extrémités de son royaume , accoucha heureusement d'une princesse qui fut nommée Florine , & qui , dès le moment de sa naissance , fit connoître qu'elle seroit un jour une des plus belles personnes du monde.

A peine eut-on commencé à goûter les plaisirs de cette naissance , que le roi eut avis qu'un prince ambitieux , voulant profiter de son éloignement , avoit fait une irruption dans ses états : ce qui l'obligea de partir avec sa cour & toutes les troupes qui l'accompagnoient. Avant ce départ , il fit venir un sage magicien pour rendre ce château inaccessible à toutes surprises & insultes , pour la conservation de la princesse qui y restoit.

L'enchanteur , obéissant aux ordres du roi , fit des évocations , traça des caractères , invoqua les puissances de l'air , & leur fit des sacrifices ; marqua de sa baguette un cercle autour de cette habitation , la mettant sous la garde & sous la protection des intelligences ; y enterra des pièces de métal & des pierres précieuses , où étoient gravés des talismans ; & , après cette cérémonie , quoique ce château fût ouvert , il n'étoit pas possible d'y entrer ni d'en sortir , que du consentement de ceux qui y étoient par l'ordre du roi.

Ce château étoit situé dans le plus agréable terrain de l'Italie. Il étoit bâti de marbre & de porphyre , & on le regardoit comme un chef d'œuvre de l'antiquité.

Ses enceintes y répondoient par de riches

compartimens d'une beauté surprenante , où l'on trouvoit tout : ce qui fut encore augmenté par les soins de l'enchanteur.

Florine resta dans ce château sous la conduite d'une gouvernante digne de l'élever & d'être son exemple , avec plusieurs femmes pour la servir. Elles excelloient chacune en particulier dans tous les arts qui conviennent à perfectionner une jeune princesse.

Elles trouvèrent dans Florine , à mesure qu'elle croissoit , toutes les dispositions dignes de répondre à leurs soins. Tous les jours Florine en donnoit des témoignages surprenans ; rien n'approchoit de la vivacité de son esprit , de ses demandes , & de ses réponses.

A dix-sept ans , le bruit de ses perfections s'étant répandu , Mauritanne , l'une des princesses des Fées , eut la curiosité de voir si ce qu'on en disoit étoit véritable : ce qui l'obligea de quitter sa cour , de se travestir en simple personne , & d'aller au château où Florine étoit , où étant arrivée , elle obtint la permission d'y entrer & de voir la princesse.

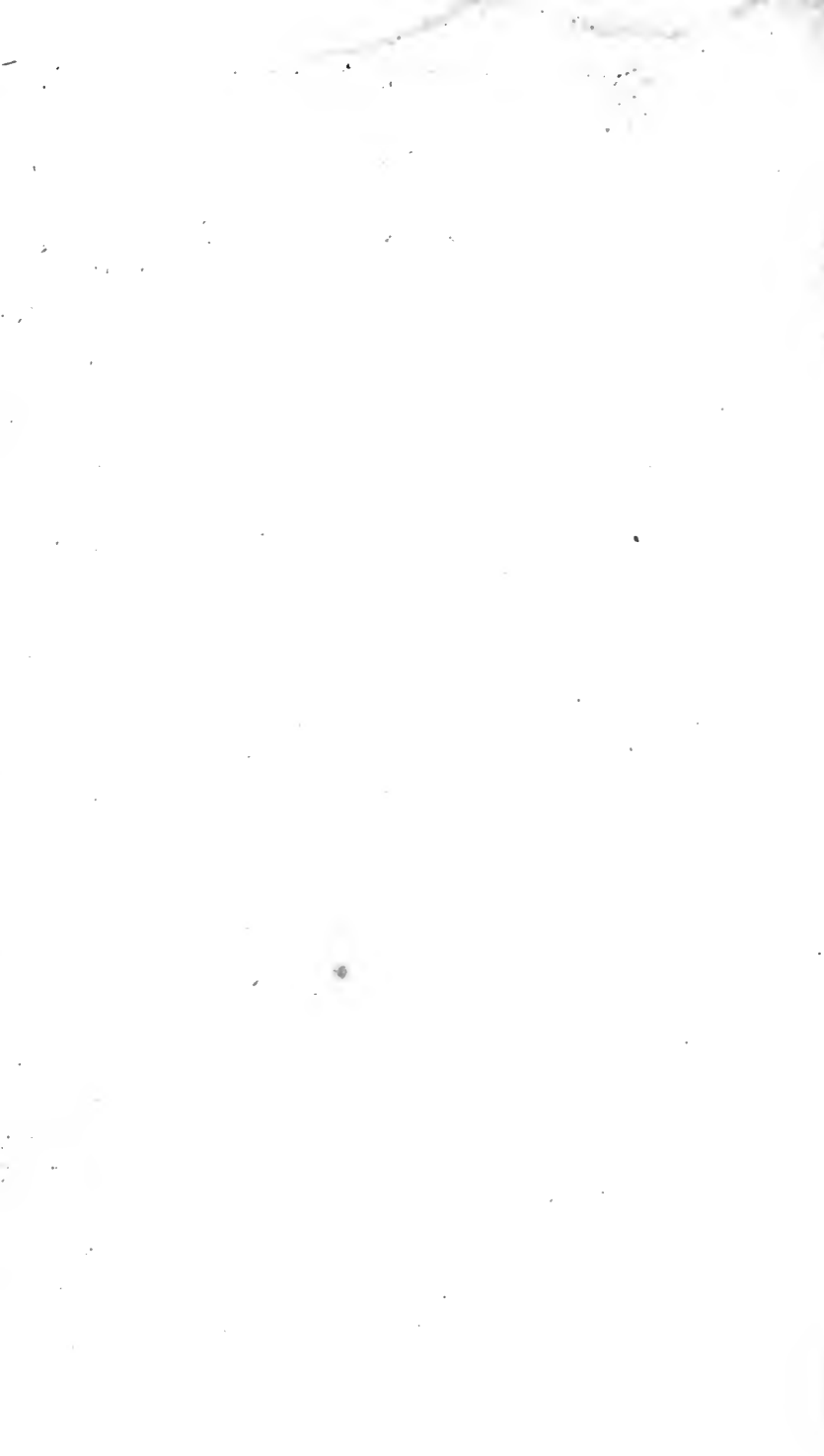
Mauritanne fut surprise de voir Florine encore plus admirable que ce que la renommée en publioit , & fut contrainte d'avouer que , quoique Fée très-ancienne , elle n'avoit

jamais rien vu de si charmant que cette princesse.

Mauritienne n'étoit pas de ces Fées qui protègent la vertu , mais de celles qui sont ambitieuses , vindicatives , & qui mettent tout en usage pour arriver au but de leurs mauvais desseins. C'étoit par ce moyen qu'elle étoit montée au degré de princesse & régente des Fées où elle étoit , par une fâcheuse aventure arrivée à Féliciane leur véritable reine.

La vue de Florine alluma dans le cœur de Mauritienne une extrême jalousie. Elle forma le dessein de l'enlever pour la perdre ; mais étant prévenue que son art lui étoit inutile dans ce lieu , tant que Florine ne sortiroit point des enceintes du château , elle chercha les moyens de gagner la gouvernante , & de s'introduire auprès de la princesse , feignant de lui être utile pour lui apprendre à faire des ouvrages de broderie tels que ceux qu'elle leur fit voir , qui étoient d'une tiffure imperceptible.

La sage gouvernante refusa Mauritienne , ne voulant pas mettre auprès de la princesse une personne qui lui étoit inconnue. Mauritienne fut obligée de se retirer , & de chercher d'autres moyens pour faire réussir son dessein.





La Princeſſe l'ayant entendüe, envoya une Suivante pour ſavoir ce que ce pouvoit être.

Elle crut que les mouvemens de compassion & de bonté, que la princesse avoit naturellement pour les malheureux, pourroient produire l'effet qu'elle se proposoit.

Mauritianne resta aux environs du château ; & , un jour qu'elle aperçut la princesse qui se promenoit sur une des terrasses de l'enceinte, elle prit la figure d'une vieille, se plaignant comme une personne accablée de douleur. La princesse l'ayant entendue, envoya une suivante pour savoir ce que ce pouvoit être. Cette suivante lui rapporta que c'étoit une vieille femme étendue par terre, qui paroissoit très-mal, & qui demandoit du secours. La princesse y courut. Mauritianne voyant Florine hors de cette enceinte, la saisit d'une main, & , de l'autre, traça autour d'elle un cercle mystérieux, & à l'instant elles furent enveloppées d'un nuage fort épais, qui les déroba aux yeux de la suivante.

Alors Mauritianne l'enleva dans un char d'ébène, tiré par des vautours, qui, passant avec rapidité dans les airs, se rendirent à son palais.

A son arrivée, toutes les Fées vinrent la recevoir & lui faire leur cour ; elle descendit de son char, & en fit descendre Florine, qui fit naître dans le cœur de ces Fées des

sentimens bien opposés. Les bonnes la trouvèrent toute aimable , & en eurent compassion , & celles qui étoient du parti de Mauritanne , ne purent regarder Florine qu'avec des yeux de colère , & attendoient impatientement le moment de la tourmenter.

Mauritanne fit conduire la princesse dans l'un des appartemens de son palais , pour voir ce qu'on en feroit , & de quelle manière on la traiteroit. Heureusement pour elle , l'ordre en fut donné à une des bonnes Fées , qui la prit gracieusement par la main , la faisant passer par de superbes appartemens , & la conduisit dans un endroit où les meubles étoient d'un prix inestimable.

La Fée l'ayant fait asseoir dans un fauteuil , s'assit auprès d'elle , & fit ce qu'elle put pour la retirer un peu de l'étonnement où elle étoit. Hélas ! dit la princesse avec un grand soupir , pourquoi m'a-t-on tirée de l'heureux séjour où je vivois avec tranquillité ? & quel crime ai-je commis pour m'enlever comme on a fait , & me conduire dans un lieu qui , tout agréable qu'il paroît , ne m'y laisse espérer que de cruelles peines ?

La jalousie de la reine contre vous est la cause de votre enlèvement , dit la Fée ; elle feroit d'humeur à vous faire un mauvais parti ,

si les bonnes Fées qui sont ici ne s'y opposoient, & ne l'empêchoient pas de pousser sa passion & son ressentiment aussi loin qu'elle le voudroit. Nous vous connoissons, & nous ne souffrirons pas qu'on traite en criminelle une personne qui n'a jamais fait que du bien. Moi qui vous parle, j'en ai senti de sensibles effets, & il faudroit que je fusse de la dernière ingratitude, si je manquois à vous donner tous les secours qui me seront possibles.

Comment, dit la princesse, ai-je eu l'avantage d'obliger une personne comme vous ?

Vous l'allez entendre, dit la Fée, en vous faisant connoître qui nous sommes, & notre origine.

Ces étoiles que vous voyez, qui brillent au firmament, ont chacune une intelligence qui les gouvernent. Ces intelligences sont toutes puissantes & toutes spirituelles ; & les influences qui partent de ces étoiles, n'en sortent que par leurs ordres pour les exécuter. Ces intelligences ont sous leurs dominations un grand nombre d'esprits qui conduisent ces influences dans l'air, afin qu'elles ne se répandent point au hasard, & qu'elles

s'unissent intimément aux sujets auxquels elles les ont destinées.

C'est nous qui sommes ces esprits ; & c'est sous notre conduite que ces influences sont distribuées. Nous n'avons point de corps, & ceux qui nous rendent sensibles à la vue, sont d'une nature si pure, qu'ils doivent plutôt être pris pour des esprits que pour des corps ; nous affectons plus la figure humaine qu'aucune autre, comme étant la plus parfaite.

Notre pouvoir est grand ; nous disposons des élémens & de tout ce qu'ils contiennent, & la parfaite connoissance que nous en avons, nous fait faire des choses que les hommes tiennent pour des prodiges, parce qu'ils en ignorent la véritable cause ; & comme nous sommes toutes savantes dans les secrets de la nature, nous nous en servons à propos pour faire le bien ou le mal, comme il nous plaît.

Nous ne sommes pas toutes bienfaisantes, nous tenons des influences des étoiles d'où nous sortons, qui sont bonnes ou mauvaises ; les bonnes étant données pour récompenser la vertu, & les mauvaises pour punir le vice.

Nous ne sommes pas ici pour toujours ;

quand chacune de nous a passé sur la terre le temps qui lui est prescrit, nous retournons dans l'étoile d'où nous sommes sorties, ce qui a fait dire à quelques philosophes que nous mourions, ce qui n'est pas vrai, notre mort ne devant arriver que dans l'entière révolution de l'univers.

Tous ces avantages sont balancés. Un jour de la semaine nous sommes toutes changées différemment, soit en louve, serpent, chauve-souris, ou tel autre animal qu'il plaît au destin, & si sous cette figure nous recevons quelques coups mortels, nous mourons effectivement, sans jamais retourner dans nos étoiles.

Un jour que j'étois belette, une de vos suivantes m'alloit faire périr; vous lui défendîtes de me frapper; elle vous obéit, & je me dérobai : faveur que je reconnoîtrai tant que je serai Fée.

En achevant ce discours la Fée embrassa la princesse qui eut bien de la joie de recevoir, pour une action qui lui avoit semblé si peu de chose, une si salutaire consolation.

La Fée tira une verge d'or qu'elle avoit sous sa robe, de laquelle elle frappa le parquet où elles étoient, & il parut une table magnifiquement servie de beaux fruits, qu'elle

présenta à Florine : ils sont excellens , lui dit-elle , & vous en avez besoin ; vous n'avez pris aucuns rafraîchissemens depuis la sortie de votre palais. La princesse ne put se dispenser d'en prendre. Elle en mangea , & les trouva d'une bonté extraordinaire ; ensuite la Fée refrappa de sa verge sur le parquet , & la table disparut : il faut , dit la Fée , dissimuler notre amitié aux autres autant que nous pourrons , pour avoir plus de facilité de vous servir. Elle fit alors présent à la princesse d'une phiole d'eau-de-vie immortelle. Serrez-la bien , lui dit-elle , elle vous sera très-utile ; cette eau a la propriété de changer tous les venins en matière la plus pure , & quoiqu'on en ôte , la phiole se trouvera toujours pleine , c'est le premier secours que je puis vous donner ; les autres occasions de peines qu'on voudra vous faire , me fourniront aussi de nouveaux moyens de vous témoigner ma reconnaissance.

Mauritianne assembla son conseil , où toutes les Fées se trouvèrent , & leur tint ce discours. Cette personne que vous avez vue descendre de mon char , est une princesse dont la réputation est si grande que les mortels la croient une divinité : ce bruit étant
venu

venu jusqu'à moi, excita ma curiosité; je fus voir cette princesse, & il me parut qu'elle avoit tous les extérieurs très-nobles & peu ordinaires aux personnes du monde. Pour bien connoître si ce qui lui attire ces grands honneurs qu'on lui rend ici-bas, & qui n'appartiennent qu'aux Fées, vient par un bon usage qu'elle fait des dons précieux dont les auteurs de la nature l'ont enrichie, ou par des mouvemens d'ambition & de vanité qui ne peuvent être excusables, j'ai jugé à propos de l'enlever & de l'exercer par des épreuves qui puissent en découvrir la vérité.

Les Fées qui étoient de l'humeur & du parti de Mauritanne, approuvèrent ses sentimens, & proposèrent à l'assemblée les plus difficiles épreuves, comme chose légère & facile à faire.

Mais une des Fées qui avoit toujours été une des principales conseillères de Felicianne, la véritable reine, leur dit que Florine paroïssoit en toutes ses actions très-moderne, & n'avoit de passion que pour faire le bien; que cette action de charité qui étoit la cause qu'elle étoit au pouvoir de la reine, faisoit bien connoître les mouvemens de son ame, & que les plus légères épreuves devoient suffire pour les en persuader.

Mauritienne ayant remarqué que ce raisonnement paroissoit judicieux à l'assemblée, crut qu'un autre répété avec la même force renverseroit ses desseins. Elle dit que pour éviter les longueurs que ces discours eussent pu causer, il étoit nécessaire qu'on tirât au sort, & que par ce moyen chacune jugeroit ce qu'elle trouveroit à propos que l'on fît. Cet avis fut reçu; l'on tira au sort, & la pauvre Florine fut condamnée à filer la toile qui sépare le jour d'avec la nuit. Cet ordre fut donné à une des mauvaises Fées pour le lui aller annoncer, & lui délivrer ce qu'il falloit pour faire ce chef-d'œuvre.

Cette Fée fut ravie d'être chargée de cette commission; elle se rendit où Florine étoit, & n'oublia pas la moindre circonstance pour s'en bien acquitter. Quand elle arriva, la pauvre princesse ne se soutenoit plus que par les douces espérances que cette Fée qui l'aimoit ne l'abandonneroit pas. Florine écouta respectueusement ce que la Fée lui dit, & reçut ce qu'elle lui présenta, qui étoit une quenouille d'ébène, un fuseau d'ivoire, & des toiles d'araignées qui devoient lui servir de filasse pour filer cette toile qui sépare le jour d'avec la nuit : je ne doute pas, lui dit cette Fée, que vous

qui êtes née toute spirituelle, vous ne fachiez bien qu'avant de poser la filasse sur la quenouille, il faut la préparer & la battre pour en faire sortir les ordures qu'elle a pu contracter. Voilà une petite baguette qui pourra vous servir; nous espérons vous féliciter sur la beauté de votre ouvrage, & vous rendre justice. Cela dit, elle la conduisit dans l'endroit qu'on lui avoit destiné pour travailler.

C'étoit un cabinet où le parquet, les murs & le plafond étoient d'un marbre noir, & les meubles d'ébène, avec un petit lit de damas blanc, où la princesse devoit se reposer. Cet endroit n'avoit qu'une petite croisée très-exhaussée, qui bordoit le plafond, & qui ne donnoit de lumière qu'autant qu'il en falloit pour rendre ce lieu plus affreux.

La Fée laissa la princesse seule dans cet appartement; elle lui recommanda d'être diligente pour lui plaire, lui disant qu'elle partageoit sa disgrâce, & qu'elle employeroit son crédit pour elle auprès de la reine.

Florine, après avoir d'un coup-d'œil examiné ce lieu, étala sa filasse. Dès les premiers coups qu'elle donna sur cette filasse avec sa baguette, elle en vit sortir une

nombreuse quantité de grosses araignées qui lui firent peur ; & voulant continuer , elle connut qu'on vouloit la perdre.

Cette baguette qu'on lui avoit donnée étoit de forbier , arbre qui a la vertu de faire renaître le venin assoupi. La princesse soupira , & sans succomber à la douleur , chercha le moyen de se tirer de ce mauvais pas. Elle se souvint que la phiole d'eau-de-vie immortelle que son amie lui avoit donnée , chassoit les venins , elle en répandit sur sa filasse , & dans le moment les araignées disparurent , & cette filasse devint blanche comme la neige ; elle en prit , & en mit sur sa quenouille , qu'elle avoit frottée d'un peu de cette eau : elle fila ensuite , & couvrit son fuseau d'un fil qui étoit d'une finesse pareille à celui des plus adroites Fées.

La Fée qui avoit parlé au conseil en faveur de Florine , chagrine de ce qui venoit d'être prononcé contr'elle , alla rêver seule dans une des allées du jardin. Le prince Probus , fils de Mauritanne , l'ayant rencontrée , s'approcha d'elle , & lui dit : sage Fée , oserois-je vous demander le sujet de votre tristesse ? si j'y puis remédier , je vous prie de compter sur mon amitié.

Cette Fée se crut obligée de répondre

naturellement à un prince si généreux ; elle lui dit que c'étoit sa mère qui venoit de faire une injustice. La bienfiance vouloit qu'elle lui en fît un mystère , & qu'elle lui dissimulât sa pensée ; mais comme elle lui connoissoit l'ame droite , elle ne lui cacha point que la reine sa mère avoit enlevé & emmené prisonnière à la cour une belle princesse , dont le mérite étoit si grand , qu'elle s'étoit attirée par ce moyen le respect & la vénération de tous les hommes ; elle lui conta que la reine la soupçonnoit de n'avoir qu'une vertu postiche & étudiée pour dérober ici-bas ce qui n'appartenoit qu'aux Fées , & que tenant son conseil , elle y avoit observé un ordre si extraordinaire & si particulier , que sous une apparence de justice , & sous prétexte d'être instruite de la vérité , cette pauvre princesse avoit été condamnée à filer la toile qui sépare le jour d'avec la nuit.

Il n'y a pas un moment à perdre , répliqua Probus ; cette pauvre princesse va périr , si on ne lui donne promptement du secours. Je m'en vais saluer la reine qui m'attend , je reviens dans le moment : voyez ce que nous pourrons faire pour lui rendre secrètement tous les secours dont elle aura besoin.

La Fée qui avoit conduit Florine au cabinet du crépuscule , pour faire ce qui lui avoit été ordonné , y retourna croyant la trouver morte , ou du moins hors d'état de respirer : mais elle fut bien surprise de trouver la princesse qui se reposoit sur son lit , ayant achevé son ouvrage avec la dernière perfection.

Ce premier piège que Florine avoit si bien su éviter , affligea la Fée , dans la crainte qu'elle eut qu'elle n'en fît autant des autres épreuves qu'on pourroit lui donner ; & le trouble où ce ressentiment la mit , ne lui permit que de dire à Florine : je m'en vais apprendre à la reine que votre ouvrage est achevé.

Cette Fée courut chez la reine , à qui elle raconta ce qu'elle venoit de voir. La reine en resta un moment interdite : on lui a donné , dit-elle , les avis & les secours nécessaires , il seroit inutile de s'en informer ; faites-la moi venir.

Cet ordre fut incontinent exécuté ; la princesse apporta sa fusée , qu'elle présenta à la reine. La reine la reçut d'un œil en apparence rempli de bons sentimens pour elle ; elle la loua , & la sollicita de continuer ,

en l'assurant qu'elle seroit une des plus empressées à vouloir partager son amitié.

La reine tint un nouveau conseil, & trouva encore le moyen de faire régler que Florine iroit chercher la rose impériale sans épines.

Une des Fées fut députée pour rendre la princesse à l'entrée du chemin qui conduisoit à la montagne où cette fleur se trouvoit, & lui donna de la graine pour en semer une autre, avec les autres choses qui lui étoient nécessaires pendant son voyage.

La Fée conduisit Florine à l'entrée de ce chemin. C'est ici, belle princesse, lui dit-elle, que nous devons nous quitter; je prie le ciel qu'il vous conduise heureusement où vous devez aller. J'ai déjà conduit ici plusieurs personnes; quelques-unes ont péri par leur imprudence, & faute d'avoir bien pris les conseils d'une Fée que vous trouverez en chemin; mais celles qui les ont exécutés ont accompli ce qui leur avoit été ordonné. Faites donc ce qu'elle vous dira, & j'aurai le plaisir de vous voir triomphante avec la fleur que vous allez chercher. S'étant ensuite embrassées, elles se séparèrent.

A quelques pas de-là la princesse trouva un chemin assez large, droit, & à perte de

vue ; ce chemin étoit au milieu d'un grand bois de palmiers , orangers & citronniers ; la terre étoit émaillée de tout ce que la nature peut avoir de plus suave & des plus riches fleurs. Il étoit merveilleusement entrecoupé d'une infinité de petits ruisseaux , qui par leurs différens contours formoient par leur chute un murmure dont la douceur charmoit : là , les oiseaux par leurs concerts inspiroient tout ce qu'on peut exprimer de plus tendre & de plus agréable.

Florine fit ce chemin sans inquiétude , & arriva insensiblement au bout ; elle y trouva un grand portique magnifiquement bâti , qui joignoit un palais qui n'étoit pas moins superbe , où il y avoit une tour très-exhaussée , qui faisoit le logement favori de Rationtine , qui étoit la fée qui devoit la conseiller.

En approchant de ce portique , la princesse apperçut cette Fée , qui venoit au-devant d'elle pour la recevoir. Elle lui fit bien des caresses , auxquelles Florine répondit autant qu'elle en étoit capable. Rationtine la conduisit dans son palais , & la fit asseoir sur un lit de repos des plus riches.

Cette Fée ne sortoit jamais que pour recevoir les personnes qui passoient par ce

portique , pour leur donner de sages conseils sur les choses qu'elles vouloient faire. Elle s'informa de Florine quel étoit le sujet de son voyage. A quoi cette princesse répondit , que le conseil des Fées l'envoyoit chercher la rose impériale sans épines.

Vous y réussirez , dit la Fée , si vous faites ce que je vous dirai. Plusieurs l'ont cherchée avant vous ; ceux qui m'ont crue , l'ont emportée , & les autres y ont malheureusement péri pour n'y avoir pas fait attention.

A quelques pas d'ici , continua-t-elle , vous rencontrerez des personnes qui vous paroîtront très-agréables , & qui vous feront de fortes instances pour vous faire rester avec elles. Elles essayeront de vous persuader qu'elles jouissent elles seules des plus grands plaisirs de la vie ; mais gardez-vous bien de les croire , elles ne tendent qu'à vous perdre comme elles ; pour peu que vous y fassiez attention , vous en découvrirez l'erreur & le mensonge.

Vous en trouverez d'autres qui voudront aller à vous pour vous persuader les mêmes choses , & de plus dangereuses encore : évitez-les promptement , & vous dérobez d'elles.

Enfin , vous rencontrerez encore d'autres personnes , mais d'un esprit délicat , insinuant , persuasif , & d'une extrême finesse , qui ont l'art de gagner & de surprendre ceux qu'elles voyent , pour peu qu'on les écoute. Ma princesse , à mesure que vous approcherez de ceux-ci , figurez-vous d'entrer dans un air subtil & très - contagieux ; fermez tous les sentiers de votre cœur pour le garantir de leurs funestes atteintes , & persuadez - vous que dans ce voyage vous n'avez besoin que de la rose impériale. Ne prenez rien de ce que ces habitans vous présenteront , ce seroit assez pour vous perdre. Si vous êtes obéissante , vous arriverez heureusement au pied de la montagne où est cette fleur , & vous ne manquerez pas de la trouver ; je vous donnerai mon fils pour vous servir de guide ; quoiqu'il vous paroisse enfant , il connoît les chemins , & il empêchera que vous ne vous égariez.

Mais , madame , répliqua la princesse , c'est donc une grande affaire que de trouver cette fleur ? & il faut donc être dans une terrible circonspection pour y réussir ?

Il n'est pas besoin , dit la Fée : de tant de soin que vous pensez , il ne faut qu'une

droiture d'ame & une ferme résolution ; je crois que vous n'en manquez pas, c'est ce qui me fait juger que vous y réussirez. Je prévois, dit la princesse, qu'il y a peu de personnes qui osent tenter un si haut dessein.

Désabusez-vous, ma princesse, répliqua la Fée; cette aventure est à la portée de tout le monde, & j'ai vu de simples bergers y mieux réussir que des rois & des reines. En disant cela, elle fit passer Florine dans un fallon, qui avoit des vues sur un jardin d'une beauté ravissante, où l'on avoit servi un repas qui ne laissoit rien à souhaiter de plus exquis & de mieux apprêté. La princesse mangea, & sur la fin du repas, la Fée fit venir son fils pour servir d'écuyer à Florine; & après s'être fait de grandes civilités, la princesse partit pour continuer son voyage.

Mauritianne pendant ce temps-là étoit désolée de ce que Florine avoit adroitement évité, par une première épreuve, le coup de sa haine, & craignoit encore de la manquer par les mêmes endroits.

Ses amies n'étoient pas moins tourmentées qu'elle; & pendant qu'elles se déroboient pour cacher leur chagrin aux autres, le prince & la Fée conseillère s'assembloient dans un

des bosquets du jardin pour s'en divertir, & pour découvrir qui pouvoit être celle qui avoit servi Florine. Comme leur conversation ne rouloit que sur cette aventure, la Fée bonne amie de Florine arriva, qui leur apprit que c'étoit elle, & de la manière qu'elle l'avoit fait avant même qu'on l'eût condamnée.

Le prince & l'autre Fée l'en félicitèrent, & en eurent une joie incroyable. Je vois bien, dit le prince, que cette personne est d'un grand mérite, puisqu'elle a su si à propos, & sans se déconcerter, se servir de cette eau que vous lui avez donnée, dans un temps si précieux pour elle, & qu'elle est encore mieux partagée des beautés de l'esprit que de celles du corps.

Il n'en faut pas douter, dit la Fée, bonne amie de Florine; je l'ai vue dans son palais avant qu'elle vînt ici, & je l'ai toujours trouvée toute brillante d'esprit & de vertu; cela, joint aux obligations que je lui ai, fait que je ne me laisserai jamais de lui rendre tous les services qui me seront possibles. Et moi, dit le prince, je veux vous secourir. Elle est allée chercher la rose impériale; je veux la servir, afin qu'elle revienne avec cette fleur; je me persuade qu'elle n'a

jamais été cueillie par une personne qui la mérite mieux.

Florine, après avoir quitté Rationtine, entra dans un bois délicieux, qui avoit un grand nombre de chemins à demi frayés, entrelassés les uns dans les autres, & dont le choix de celui qu'elle devoit prendre lui étoit inconnu. Son petit guide la voyant embarrassée, en sourit, & prenant le devant, lui fit connoître celui qu'elle devoit tenir.

La princesse fut surprise de voir un enfant si assuré dans une route si difficile. Que j'aurois de curiosité, lui dit-elle, de savoir comment vous pouvez être si éclairé. J'ai, dit-il, conduit ici tant de différentes personnes, qu'il n'est pas possible que ceux qui me suivront se puissent égarer.

Mais, comment, dit Florine, ce que vous dites peut-il être, étant si jeune que vous êtes ?

Je ne suis pas si jeune que vous le croyez, répliqua ce conducteur; je suis aussi ancien que le premier homme, & ma jeunesse durera autant qu'il y en aura sur la terre; je ne puis vieillir, comme étant le fils de Rationtine, qui est fille du ciel, & qui me donne toujours une florissante jeunesse.

Mais, mon cher conducteur, lui dit Flo-

rine, madame votre mère n'est-elle pas de la race des Fées ?

Elle est bien Fée comme les autres, mais d'une origine bien plus noble & plus élevée que celles que vous avez vues; celles-là ne sont que filles des étoiles, & n'ont de pouvoir que sur les choses matérielles & sensibles; ma mère, au contraire, est fille du ciel, & son pouvoir s'étend sur les âmes, & par ses sages conseils, elle agit sur la volonté des mortels; c'est ce qui lui a donné le nom de Rationtine, qui veut dire princesse de la raison, ou la raison même. Ceux qui n'agissent que par ses mouvemens, ne peuvent jamais faillir ni manquer d'être heureux.

Mais, dit Florine, puisque madame votre mère nous est envoyée du ciel pour nous être si salutaire, d'où vient qu'elle se tient toujours dans son palais? Il n'y a que peu de personnes qui puissent la trouver; & combien y en auroit-il d'autres qui profiteroient de ses avis, s'ils avoient le même avantage que j'ai eu?

Ce palais que vous avez vu, dit ce petit guide, est si bien situé, que de tous les endroits de l'univers on peut y arriver, & cette haute tour où ma mère tient ordi-

nairement son siège, fait qu'elle découvre de-là distinctement toutes les autres parties de la terre; & lorsqu'elle voit que quelqu'un a besoin d'elle, elle va à eux, ou m'envoie pour les secourir: mais son inclination est plus forte pour ceux qui la viennent trouver par le chemin que vous avez tenu.

Quoi, répondit Florine, tous ceux qui viennent à elle ne se rendent-ils pas par la même voie?

Non, dit le petit guide; peu de gens arrivent par ce chemin, & encore ceux qui y viennent s'y arrêtent - ils si long-temps, qu'ils ne s'y rendent que tard.

Je n'en suis pas surprise, dit la princesse; il est difficile qu'un jeune cœur puisse passer un si agréable séjour en courant.

Vous ne vous y êtes point cependant arrêtée, dit le petit conducteur, & tout ce qu'il y a de si agréable en ce lieu ne vous a pas dérobé un moment de l'exécution de vos ordres.

Je ne fais pas, dit la princesse, comment cela s'est pu faire. C'est, dit le petit guide, ce qui a fait dire à ma mère que vous deviez emporter le prix de la rose impériale; car enfin, ce chemin si rempli de charmes

ne représente que les plaisirs de l'enfance, où les ames bien nées ne font pas un long séjour, étant jalouses d'arriver avant le temps au palais de ma mère, qui les prévient toujours d'une extrême tendresse. Ce sont ces fortes de personnes qu'elle me donne à conduire, & qu'elle me recommande le plus.

En disant cela, ils se trouvèrent hors du bois, & à l'entrée d'une plaine, où ils apperçurent de loin quelques habitations. Au delà de cette plaine, il y avoit un vallon, au bas duquel étoit une rivière qui bordoit un bois, dont l'aspect réjouissant se redou- bloit dans le miroir des eaux, & flattoit agréablement la vue. Là, ils rencontrèrent de jeunes personnes couchées sur le gazon à l'ombre de ce bocage, qui d'abord qu'elles apperçurent la princesse, se levèrent, & vinrent au devant. L'une d'entr'elles l'abordant civilement, lui dit : Nous seroit-il permis, madame, de vous demander où vous adressez vos pas ? Est-ce le hasard qui vous conduit ici ? & serions-nous assez heureuses d'avoir l'avantage de vous y être utiles ? Les sentimens de respect & d'amitié que vous nous inspirez, madame, ne sont pas ordinaires ; il est aisé de se persuader en vous voyant, que si vous n'êtes pas une

divinité , du moins vous êtes une grande princesse. Je vais , répondit Florine , chercher la rose impériale sans épines. Le dessein est digne de vous , madame ; nous ne nous sommes point trompées dans le jugement que nous en avons fait , je vous crois aussi trop gracieuse pour refuser de nous accompagner jusqu'au lieu de rafraîchissement , & d'y rester quelques jours avec nous. Je ne le puis , dit la princesse ; mon dessein ne me permet pas de m'arrêter ; ce sont les Fées qui m'envoient , elles veulent être promptement servies. Cela ne vous brouillera point avec elles , reprit la même qui venoit de lui parler ; elles sont persuadées qu'il faut que vous ayez quelques jours de repos , pour pouvoir résister aux fatigues de ce grand voyage. Vous ne pouvez pas , madame , rencontrer en chemin un séjour plus agréable que le nôtre , ni des personnes plus zélées pour vous. Nous brûlons d'impatience de vous faire partager les grands plaisirs dont nous jouissons ; faites - nous donc cet honneur , madame , & n'affligez pas , par vos refus , des personnes qui sont plus à vous qu'à elles-mêmes. Nous voilà bientôt rendues aux portes de notre palais ; nous ne souffrirons pas que vous y passiez sans vous

rafraîchir. Toutes les autres dames qui l'accompagnoient, se joignirent à elle, en composant un cercle, & firent des prières si pressantes, que Florine succomba à leurs caresses & à leurs empressemens.

A quelques pas de-là elles rencontrèrent Ociosine, la princesse du lieu, qui se promenoit avec des personnes de sa cour. Elle reçut gracieusement Florine, & la conduisit dans son palais, la faisant asseoir dans un fauteuil auprès d'elle. Ociosine se coucha à demi sur une espèce de sofa, qui étoit placé dans un des coins de l'appartement où elles étoient. Les murs & le plafond de cet appartement étoient de glace très-fine, & le parquet de cèdre : le sofa étoit garni de gros carreaux de duvet, couvert d'une étoffe d'argent, & entouré de rideaux qui formoient une espèce de niche. Ces rideaux étoient de drap d'or, parsemés dedans & dehors d'un grand nombre de rubis, de diamans, d'émeraudes, & d'autres pierres précieuses. Tous les autres appartemens de ce palais n'étoient pas moins magnifiques ; ils étoient particulièrement meublés d'un grand nombre de lits de repos, de fauteuils, de carreaux, de tables, de toilettes & de glaces. Toutes les personnes de la cour s'étant

placées auprès de la princesse , suivant leurs dignités, Ociosine se tourna du côté de Florine , & lui demanda quel pouvoit être le sujet de son voyage. Florine lui répondit , que c'étoit pour aller chercher la rose impériale sans épines. Je suis très-surprise , dit la princesse , qu'étant encore si jeune , vous ayez osé entreprendre une chose si pénible ; c'est , poursuivit-elle , tout ce que pourroit faire une personne âgée & bien forte. Au lieu d'aller plus loin , de vous embarquer mal-à-propos , restez quelque temps ici , & vous reconnoîtrez que la chose est au-dessus de vos forces. J'ai dans ma cour des dames qui avoient fait les mêmes démarches que vous venez de faire , & qui ont été obligées par de rudes fatigues d'en interrompre le cours pour prendre les avis & les conseils qu'on vous offre.

Une des dames du cercle se leva de dessus son siège , & dit , s'adressant à Florine , madame , je suis une de ces personnes dont la princesse vous parle. J'ai passé au palais de Rationtine pour tenter les mêmes aventures que vous ; mais je n'eus pas fait bien du chemin , que je me trouvais d'une lassitude & d'un accablement insupportable ; je fus contrainte de m'asseoir ,

& je me trouvois dans une grosse inquiétude sur ce que je devois faire, lorsque le fils de Rationtine parut & vint à moi. Cet enfant se nomme Philaphtique; il est tout aimable & bienfaisant. Son abord dissipa mes peines; il me conduisit auprès de la princesse que vous voyez, qui a mille bontés pour moi, & chez qui on a toutes sortes d'agrémens, en attendant que je puisse avoir toutes les forces que je prévois qui sont nécessaires pour venir à bout d'un si grand dessein.

Comme cette dame achevoit son discours, le petit Philaphtique dont elle venoit de parler entra; mais ayant apperçu le guide de Florine auprès d'elle, il se retira.

Pendant ce temps-là la princesse Ociosine s'endormit dans sa niche, & Florine se trouva si abattue, qu'elle n'eut pas la force de demander à son petit conducteur, si celui qui venoit de paroître étoit son frère.

Toutes ces dames voyant leur princesse endormie, coururent aux choses qui leur faisoient le plus de plaisir. Les unes se mirent à leur toilette; d'autres se couchèrent sur des lits de repos ou sur des canapés; d'autres prirent des fauteuils, & s'assemblèrent pour discourir sur les plus belles manières de s'habiller; faisant mille figures & contorsions

des yeux, des mains & des pieds pour expliquer les considérables différences de bien assortir & diversifier leurs habillemens ; d'autres enfin s'approchèrent des tables où l'on répandit un grand nombre de morceaux de cartes de différentes couleurs , assemblés bien juste par petits tas , qu'elles prirent avec avidité & à qui elles donnoient une continuelle agitation , en se les présentant les unes aux autres. Elles avoient devant elles des morceaux d'or & d'argent monnoyé , qui suivoient , par un flux & reflux , le mouvement de ces cartes. Florine , qui étoit toujours restée auprès de la reine , & qui ne connoissoit point ces fortes de divertissemens , admiroit comment ce mouvement de cartes avoit le pouvoir de faire un si fréquent changement , & eût bien voulu savoir comment sur le visage de ces dames , la joie , l'amour , la colère , la fureur & toutes les autres passions pouvoient se succéder les unes aux autres.

Ociosine s'étant éveillée , toutes les dames se rendirent auprès d'elle , & l'on servit une collation de fruits dans le plus bel ordre du monde. La princesse , sans sortir de sa niche , pouvoit disposer commodément de tout ce qui étoit sur la table. Florine resta toujours

sur son siège , auprès de la princesse , fort attentive à examiner tout ce qui se passoit , sentant dans son ame de terribles agitations , en réfléchissant sur les conseils que Rationtine lui avoit donnés , sur ce qu'elle voyoit , & sur ce qu'on venoit de lui dire. Dans cet embarras d'esprit , on lui servit de tout ce qu'on put choisir de meilleur sur la table ; & sans penser à ce qu'elle faisoit , elle alloit en goûter , lorsque son petit conducteur déploya deux aîles qu'il avoit aux épaules , & que Florine ne lui avoit pas encore aperçues , lesquelles écartèrent des yeux de Florine une noire vapeur qui l'environnoit ; & dès que cette exhalaison fut dissipée , Florine reconnut que tout ce qu'elle voyoit , n'étoit qu'artifice , que tous ces fruits étoient vuides , ou remplis de matières empoisonnées ; & à l'instant elle se leva , & suivit son guide , qui l'écarta d'un endroit qui lui étoit si pernicieux.

Au sortir des enceintes de ce palais , ils trouvèrent une avenue plantée à doubles rangs d'ormeaux , de frênes & de tilleuls , qui faisoit un fort bel aspect. Florine crut d'abord que c'étoit - là le chemin qu'elle devoit prendre. Mais son petit guide l'arrêta , en lui faisant connoître qu'il ne falloit pas

toujours donner dans le premier pas qui nous paroïssoit agréable ; que les voies qui nous flattoient davantage , n'étoient pas ordinairement les plus heureuses. Il lui fit quitter ce chemin , & prendre celui qu'elle voyoit à sa droite. La princesse entra dans un sentier couvert de cailloux , d'épines & de ronces , où elle avoit bien de la difficulté à marcher. Elle ne put s'empêcher de dire à son conducteur : pourquoi m'avez-vous obligée de quitter ce chemin qui paroïssoit si beau , pour m'en faire prendre un si rude & si pénible ? Celui que vous aviez pris , repartit ce guide , conduisoit droit au palais de la volupté ; c'est celui que ma mère vous a dit être si pernicieux , & où vous eussiez encore été plus exposée que dans celui de l'oïveté , que nous venons d'abandonner. Que je vous ai d'obligations , mon cher conducteur , dit Florine. Je suis fort sensible aux bontés que vous avez pour moi. Mais dites-moi , de grâce , n'y auroit-il point quelque autre chemin plus doux pour continuer ma route ? C'est ici le plus court , reprit ce guide ; ce chemin n'est difficile qu'à l'entrée , les autres qu'on pourroit prendre , sont à la vérité plus commodes , mais il est très-facile de s'y égarer , & l'on y trouve

une infinité de rencontres funestes, qu'on ne peut guère éviter.

Ils arrivèrent peu de temps après dans une plaine, où le terrain, quoiqu'ingrat, faisoit un endroit délicieux par les soins qu'on avoit pris de le cultiver. Cette plaine étoit ensemencée de bled, & les côteaux qui l'entouroient, étoient couverts de vignes & d'arbres fruitiers accablés sous leur fruit. En admirant un si beau lieu, Florine perdit le souvenir de ses fatigues; elle témoigna à son cher conducteur la joie qu'elle ressentoit de ce qu'il l'avoit conduite dans des lieux si charmans. Elle prit ce temps pour lui demander si le petit Philaphtique qu'elle avoit vu dans le palais d'Ociosine, étoit son frère, & pourquoi il s'étoit retiré avec tant de précipitation.

Il n'est point mon frère, lui répondit-il; je suis fils unique, & ma mère n'a jamais eu d'autre enfant que moi; elle m'a nommé Agatonphise; & celui que vous avez vu n'est qu'un imposteur, qui, pour surprendre avec plus de facilité les mortels, & abuser de leur simplicité, se dit être mon frère, & souvent même se veut faire passer pour moi. C'est par ce moyen qu'il conduit à leur perte ceux qui le croient. Il n'étoit
venu

venu qu'à dessein de vous surprendre , & ce n'est que lorsqu'il a vu que je vous accompagnois , qu'il a pris un autre parti.

Je ne suis pas surprise , dit Florine , de ce qu'il s'est retiré avec tant de vitesse : on n'aime pas à se trouver en présence de ceux pour qui l'on veut passer.

En achevant ce discours , ils virent une cabane ornée de berceaux couverts de chafelas , de muscats & d'autres raisins exquis ; l'on y voyoit des vergers d'une grande étendue , plantés d'arbres nains , & en plein vent , couverts de pommes & de poires , & avec un grand nombre d'espaliers bordés de pêches , d'abricots & de pavies d'une prodigieuse grosseur ; d'un autre côté s'offroit à la vue un grand potager , où l'on trouvoit toutes les plantes - légumes utiles à la vue.

Celui qui cultivoit ce lieu se nommoit Ergonide. Ils le trouvèrent l'arrosoir à la main , sollicitant la nature à lui donner l'abondance qu'on voyoit chez lui.

Dès qu'il aperçut les voyageurs , il vint à eux ; & après avoir salué Florine , il fit mille caresses à Agatonphise , qui ne lui en fit pas moins.

Il les conduisit au frais , sous un de ces

berceaux , où il leur servit une collation rustique de tout ce qu'il avoit de meilleurs fruits. La princesse n'osoit y toucher ; mais quand elle vit son petit conducteur en prendre , elle en mangea , & les trouva d'un goût merveilleux.

La collation finie , Ergonide leur fit voir sa ménagerie. Florine étoit charmée de la propreté & du bel arrangement qui y étoit observé , & de voir que cet homme ne devoit toutes ces richesses qu'à ses soins & à ses travaux. Après bien des témoignages d'amitié & de reconnoissance , ils quittèrent Ergonide , & continuèrent leur voyage.

En chemin faisant , Florine s'entretenoit avec Agatonphise. Voilà un homme , lui disoit-elle , qui me paroît fort content , & qui mène une vie bien tranquille. Il travaille , & s'en fait un si grand plaisir , répartit Agatonphise , qu'il ne changeroit pas de condition avec les plus grands rois de la terre. C'est un des amis de ma mère ; il vient toujours nous consulter sur tout ce qu'il a dessein de faire. Il est fils du ciel comme elle , & c'est lui qui a enseigné aux hommes que le travail étoit nécessaire pour prolonger leurs jours sur la terre , & la plus assurée ressource qu'ils pouvoient avoir

contre les indispensables nécessités de la vie.

Sur ces entrefaites, la princesse entendit une ritournelle de flûtes douces, qui flattoit sensiblement l'oreille. Que cette musique est agréable, dit-elle à Agatonphise ! je me sens saisie de joie, & dans une espèce d'assoupissement qui ne me permet pas d'aller plus loin. Attendons, je vous prie, mon cher conducteur, voyons ce que c'est, & d'où cela peut venir. Gardez-vous-en bien, lui répondit-il ; il n'y a rien de plus pernicieux pour vous que de s'arrêter ici ; ce qui vous fait tant de plaisir, vous feroit bientôt affreux, si vous en connoissiez la cause.

Agatonphise n'eut pas fini de parler, qu'il parut une nombreuse compagnie de personnes des deux sexes, qui folâtroient ensemble d'une manière extravagante. Les femmes étoient à demi-nues, sans honte & sans confusion ; & les hommes s'enivrant de liqueurs, n'avoient pas plus de pudeur ni de retenue qu'elles. La princesse frémit de crainte & d'horreur à la vue d'un si grand désordre ; & les voyant approcher, se déroba d'eux, & s'enfuit d'une vitesse surprenante. Florine s'en étant éloignée, & ne les voyant plus, s'arrêta un moment pour respirer ; & se tournant vers Agaton-

phise , lui dit encore toute tremblante : Voilà des personnes qui m'ont fait bien peur , je n'en suis pas encore remise. Vous avez fait prudemment , dit Agatonphise ; ce n'est qu'en fuyant qu'on évite le fatal poison de ces détestables enchanteurs ; & pour peu que vous y eussiez encore resté , vous tombiez dans leurs pièges , & au hasard de vous perdre comme eux.

Florine étant revenue du trouble où elle étoit , & rassurée par son fidelle Agatonphise , reprit son chemin , & se trouva avancée dans une plaine qui ne se borroit qu'à une haute montagne qui paroissoit éloignée ; le chemin qui y conduisoit étoit fort droit ; on ne voyoit ni ruisseau , ni ombrage , ni même aucun endroit commode pour se reposer. Florine demanda à Agatonphise ce que c'étoit que cette montagné qu'elle voyoit. C'est le terme de votre voyage , lui répartit-il , & le lieu où est la rose que vous allez chercher. La princesse tressaillit de joie à cette réponse , & se croyant à la veille d'emporter la rose impériale , elle redoubla ses pas & son empressement ; mais plus elle vouloit avancer , plus il lui sembloit que cette montagne s'éloignoit d'elle , ce qui la rendit chagrine , impatiente & fatiguée. Le

soleil lui donnant à plomb sur la tête , acheva de la déconcerter ; elle se résolut à prendre un autre chemin plus agréable qui se présenta à sa gauche , & qui paroïssoit la conduire au - même endroit que celui où elle étoit. Agatonphise n'étant point consulté , la laissa faire ; & Florine continua de gagner cette nouvelle route , où elle trouva quelqu'ombrage , dont elle ne crut pas pouvoir se passer ; mais l'inégalité du terrain forma insensiblement un rideau qui lui déroba la vue de cette montagne. Elle continua néanmoins de marcher par humeur & sans réflexion , & arriva enfin dans un bourg. Les maisons , quoique simplement bâties , étoient au dedans , d'une grande propreté. A l'entrée de ce lieu , la princesse trouva des hommes modestement mis , qui conversoient ensemble d'une manière civile & très-réservée ; ils la virent passer assez indifféremment. Elle en rencontra d'autres plus loin , qui ne témoignèrent pas avoir plus de curiosité ni d'empressement pour elle ; & continuant son chemin , elle se rendit dans une place publique , où il vint une femme d'un air doux & sociable , qui s'approcha d'elle , en lui témoignant qu'elle étoit sensible à l'inquiétude où elle lui paroïssoit

être ; qu'elle pouvoit avec confiance lui faire un aveu de ses peines , & se persuader qu'elle feroit pour elle comme pour sa propre sœur ; que ce n'étoit pas simplement les sentimens que nous devons avoir les uns pour les autres , qui la faisoient parler ; qu'elle se sentoît naturellement de l'inclination pour elle , & qu'elle feroit la maîtresse d'en profiter. Elle lui insinua aussi , que l'endroit où elles étoient ne convenant pas à des personnes de leur sexe pour avoir une plus longue conversation , elle la prioit d'entrer chez elle pour se reposer ; que là , elles pourroient s'entretenir en liberté , & se dire commodément toutes choses. Florine la crut , & entra chez elle. Il vint dans le moment des dames voisines faire visite à la dame chez qui Florine étoit ; & y trouvant une étrangère aussi belle que la princesse , elles l'examinèrent avec attention , se mirent auprès d'elle , & lui demandèrent civilement d'où elle venoit. Je viens , dit Florine , du palais de Rationtine. Ces dames la plainquirent , & lui dirent qu'elle devoit être fatiguée ; & un moment après , lui témoignèrent qu'elles eussent été bien-aîsés d'apprendre ce qu'elle avoit vu en chemin. Florine leur raconta ce qui lui étoit arrivé chez la prin-

ceffe Ocioline , ce qu'elle avoit vu chez Ergonide , & la terreur que lui avoit caufée l'affreufe compagnie qu'elle avoit rencontrée. Dites-moi , de grâce , reprit une ces dames , où défirez-vous aller à préfent ? Je vais , répondit la princeffe , chercher la rofe impériale fans épines. Vous pouvez , reprit cette dame , la trouver fur nos terres ; & puis-que vous êtes occupée d'un deffein fi noble & fi grand , nous nous intéreffons pour vous donner tous les moyens d'y réuffir : ce qu'elles répétèrent toutes très-obligeamment.

Il entra fur ces entrefaites un homme d'un air modeste , civil & très-poli. A fon arrivée , toutes les dames fe levèrent avec empreflement pour lui préfenter leurs fièges. Pendant ce cérémonial , une fervante , qui ne parut pas moins zélée pour lui que les autres , lui apporta un grand fauteuil , qu'on plaça au plus bel endroit de l'appartement , où il fe mit ; & s'étant informé difcrètement du fujet de leur converfation , la dame qui avoit trouvé Florine , lui dit que cette étrangère qu'il voyoit , venoit du palais de Rationtine , pour aller chercher la rofe impériale , & qu'étant entrée dans leur bourg fans y connoître perfonne , elle l'avoit vue

très-embarrassée ; qu'elle s'étoit crue obligée de l'aller consoler , & lui offrir ses services ; & que , dans le temps qu'il arrivoit , cette dame leur faisoit le récit des aventures qui lui étoient arrivées en chemin.

Cet homme s'étant tourné du côté de Florine , lui témoigna le plaisir que ce dessein lui faisoit ; & après l'en avoir bien félicitée , il lui dit qu'elle étoit favorisée du ciel , d'être tombée entre les bras de cette société d'élite , qui n'avoit d'autre passion qu'elle , & qui surpassoit infiniment toutes les autres sociétés de leur contrée dans la connoissance de cette excellente recherche ; qu'elle ne pouvoit pas manquer , sous leur conduite , d'emporter ce grand prix ; que , de son côté , il leur partageroit ses soins & ses lumières autant qu'il lui seroit possible , pour applanir leurs difficultés , & leur faire surmonter généreusement tous les obstacles qui se pourroient rencontrer. Peu de temps après , il se leva , & fit à toutes les dames de profondes civilités , & se retira.

Ces paroles ne firent pas peu d'impression sur l'esprit de la princesse ; elle compta sur ses promesses , & si bien qu'elle se flatta dès lors de la jouissance de cette fleur. Cette agréable illusion eût continué , si les

conseils de Rationtine ne l'eussent point alarmée , en lui faisant incessamment de sensibles reproches de son inconstance , & du trop de crédulité qu'elle avoit pour sa perte. Elle s'allarmoit aussi de voir pendant ce temps-là son cher Agatonphise toujours muet , & dans une espèce d'affoupissement d'où il ne sortoit point : ce qui suspendit sa joie , & qui ne laissa pas d'altérer un peu le progrès que venoit de faire chez elle ce protecteur.

Après que cet homme fut parti , une de ces dames dit à Florine : La personne qui vient de nous quitter , madame , est notre conducteur dans la recherche que nous faisons comme vous de cette incomparable fleur ; c'est un homme d'une grande probité , d'une science profonde , & particulièrement sur cette découverte ; il a la bonté de nous instruire & de nous communiquer ses lumières , suivant que chacune de nous se trouve disposée à les recevoir & à en profiter. S'il ne vous a pas encore donné de préceptes sur cette matière , c'est qu'il est prévenu que nous ne manquerons pas de vous dire familièrement ce qui en est , comme il nous l'a dit. Persuadez-vous donc , madame , que cette fleur est le symbole

de la vertu , qui rend véritablement heureux tous ceux qui la possèdent. Plusieurs croient que pour jouir de ce trésor , il faut se dépouiller de soi-même , & éteindre nos passions , ils se trompent , & sont dans l'erreur ; il n'est à propos que de les calmer , ou de les cacher si proprement , qu'elles soient invisibles , & il n'est pas nécessaire de se priver du droit que la nature nous donne & nous inspire.

Dans le moment le petit Philaphtique se présenta à Florine , & fit ce qu'il put pour s'introduire auprès d'elle. Agatonphise le regardoit faire d'un mépris glaçant ; mais Philaphtique ne s'en démonta pas. La dame qui avoit arrêté Florine , dit : Il y a assez long - temps que nous sommes ici , passons de l'autre côté pour nous rafraîchir , & nous continuerons de donner à cette belle dame les autres lumières qui lui seront nécessaires. Elles se levèrent toutes alors pour passer dans cet appartement ; mais Agatonphise voyant que Florine s'alloit perdre comme les autres , déploya ses aîles , & en faisant deux ou trois tours autour de Florine , par ce mouvement impétueux , il écarta un air impur qui l'environnoit , & qui aidait à la tromper. Philaphtique en fut

si effrayé, qu'il s'enfuit, & la princesse resta seule. Agatonphise l'ayant prise par la main, la conduisit sur une montagne écartée de ce lieu, d'où il lui fit remarquer sensiblement les communications secrètes que cette terre avoit avec le palais de la volupté.

Florine étoit dans une tristesse inconcevable de ce qui venoit encore de lui arriver, & ne savoit comment reconnoître les excès d'obligations qu'elle avoit à son cher Agatonphise. Elle eut toujours depuis les yeux sur lui, son ame n'eut plus de volonté que pour le suivre, & elle arriva heureusement au pied de la montagne où étoit cette fleur.

Le pied de cette montagne étoit bordé de cèdres & de palmiers d'une grande hauteur, & la roche y paroissoit si escarpée, que Florine crut que ce lieu étoit inaccessible, & qu'elle n'y pourroit jamais monter. Elle en fit plusieurs fois le tour pour découvrir quelques chemins ou sentiers pour y monter; mais n'en trouvant point, elle tomba dans une extrême affliction. Le prince Probus, fils de Mauricienne, ne la laissa pas long-temps dans cette cruelle inquiétude. Il se présenta à elle. Ce prince lui étant connu pour l'avoir vu au palais des Fées,

où il étoit regardé de tout le monde comme un homme d'un grand mérite, bien loin que cette vue lui causât aucun trouble, elle lui donna une secrète joie.

Pourquoi, ma princesse, lui demanda Probus, ne montez-vous pas au sommet de cette montagne pour cueillir la rose impériale, qui doit être la récompense de vos travaux ? Il y a long-temps, mon prince, répartit Florine, que je cherche inutilement les moyens d'y arriver, & la chose me paroît impossible. Le prince sourit à cette réponse, & lui dit : princesse, suivez-moi. A l'instant il gagna un gros arbre très-haut, qui joignoit le pied de cette montagne, & fit remarquer à Florine que cet arbre avoit des nœuds & des branches au moyen desquels on pouvoit s'élever. Il y monta effectivement, & la princesse le suivit. Ils gagnèrent si bien de nœuds en nœuds, & de branches en branches, qu'ils se rendirent à moitié chemin, où ils trouvèrent des pierres disposées de manière qu'ils purent commodément arriver au sommet de la montagne. Florine ne se possédoit pas de joie, de se voir sur le plan où étoit cette fleur qui devoit faire la couronne de son triomphe. Ce plaisir extrême ranima son esprit,

& donna un nouvel éclat à sa beauté; elle témoigna à Probus en princesse une partie de sa reconnoissance des bontés qu'il venoit d'avoir pour elle. Je ne pouvois pas manquer de vous rendre ce petit service, lui dit alors Probus; mon inclination pour vous m'y engageoit, & la Fée votre bonne amie m'avoit trop bien instruit de ce que je vois. Que je suis redevable à cette charmante Fée, s'écria Florine, après ce qu'elle a fait pour moi, d'avoir encore rendu un si grand prince sensible à ma peine, jusqu'à venir lui-même m'affranchir d'un pas désespéré, pour me conduire au plus grand bonheur.

Princesse, dit Probus, voilà le chemin pour aller au palais de la persévérance, qui vous doit montrer cette fleur. Je me trouverai sur votre retour pour faciliter les moyens de vous rendre promptement au palais de ma mère.

La princesse suivit cette route, & arriva à ce palais, où elle trouva la Persévérance, qui la reçut agréablement, & qui la conduisit au champ fleuri où étoit ce précieux gage. Qu'il seroit difficile d'expliquer les sentimens de plaisir & de joie qu'eut la princesse à la vue de ce trésor. La crainte qu'elle

eut en la regardant , que ses yeux ne la trompassent encore , lui fit prendre avec avidité cette incomparable fleur , & la terre s'en voyant dépouillée , en parut changée ; son sein s'ouvrit , qui lui servit de bouche pour dire à Florine qu'elle devoit au moins la consoler. La princesse voyant dans un moment cet endroit si bien préparé à recevoir de la semence , se souvint de la graine qu'elle avoit apportée ; elle la sema au même endroit qu'elle venoit de cueillir sa fleur , & eut le plaisir de voir la nature en reproduire une autre pareille à celle qui y étoit.

Florine ayant la rose impériale , ne pensa plus qu'à son retour , & reprit le chemin par où elle étoit venue. Le prince Probus qui l'attendoit , la voyant prendre cette voie , l'arrêta , & lui dit : princesse , cette route seroit trop longue , & puis on ne retourne jamais avec cette fleur par le même endroit qu'on a eu l'avantage de la cueillir , prenons un chemin plus court : & lui ayant donné la main , il la conduisit par un endroit fort agréable , & elle se trouva insensiblement près le palais des Fées.

La renommée publia aussitôt à la cour des Fées , que Florine revenoit , chargée de ce précieux trésor. Les bonnes Fées ne se pos-

fédoient pas de joie ; & Mauritanne se vit enfin obligée d'avouer publiquement que Florine méritoit une récompense digne de ses travaux.

Florine avançoit toujours son retour sous la conduite du prince ; & lorsqu'ils furent assez près du palais , Probus lui dit : il faut que je vous quitte , ma princesse , crainte d'être vu ; vous voilà en bon chemin , & vous ne pouvez plus vous égarer.

La princesse continua son chemin , en élevant ses yeux au ciel pour lui rendre des actions de grâces des faveurs qu'elle en avoit reçues.

Mauritanne avoit déjà fait assembler son conseil, où il avoit été arrêté qu'on recevroit Florine avec une grande magnificence.

Dès que Florine parut aux portes du palais , Mauritanne accompagnée de toute sa cour vint la recevoir , en lui présentant un char , où elle l'obligea de monter. Ce char étoit d'or , richement travaillé , & tiré par quatre beaux chevaux blancs , caparaçonnés diversément : le premier caparaçon étoit couvert de saphirs ; celui du second , de diverses pierres précieuses , comme agathes-onyx , topases & rubis ; le troisième , de diamans , & le quatrième , d'amétistes d'un

prix inestimable. Quatre Fées conduisoient ces chevaux avec des rênes tissues d'or & de soie.

La princesse entra dans cet équipage au palais avec des cris de joie de toutes les Fées ; & étant au pied du grand escalier, Mauritanne lui donna la main pour descendre du char , & la conduisit dans un salon , où l'on servit un repas considérable , qui se passa avec bien des marques de joie de son heureux retour ; ensuite on la conduisit dans un appartement des plus beaux du palais , pour se reposer.

Le lendemain Florine fut conduite avec la même pompe & magnificence au temple dédié à la vertu , qui n'étoit pas éloigné de ce palais , pour remercier le ciel des faveurs qu'il lui avoit faites pendant son voyage. Là elle déposa la fleur qu'elle avoit apportée , & reçut de Mauritanne une couronne , qu'elle prit sur l'autel consacré à la vertu.

Florine étant revenue au palais , & s'étant retirée dans l'appartement qui lui avoit été préparé , la Fée conseillère , la Fée bonne amie , & le prince Probus la furent voir pour la féliciter en particulier , & lui témoigner la joie qu'ils ressentoient de son élévation. Ce n'est pas à moi , dit la prin-

cesse, que les louanges que vous m'attribuez sont dues, c'est au puissant secours que vous m'avez donné, & particulièrement à ce généreux prince : tous mes travaux devenoient inutiles, & sans lui je restois au pied de la montagne, privée pour jamais de cueillir cette fleur, qui me donne la douce félicité de vous revoir. Pouvois-je refuser, dit le prince, ces foibles secours à une princesse que le ciel a toujours protégée ? La loi naturelle, outre cela, ne nous inspire & ne nous ordonne-t-elle pas de soulager ceux que nous voyons qui en ont besoin ? Qu'il y a peu de personnes, dit la princesse, qui ayent de si précieux sentimens ; & quand cela seroit, en suis-je moins redevable à cet excès de bonté qui vous a fait faire en ma faveur par vous-même, ce qui pouvoit être fait par un autre, si vous l'aviez ordonné ? La conversation dura encore quelque temps sur la reconnoissance que Florine témoigna des soins qu'ils s'étoient donnés pour elle ; elle les pria de les continuer. Notre devoir nous y oblige, dit la Fée conseillère, & nous ne sommes envoyées sur la terre que pour défendre ceux que l'on persécute injustement ; & après un plus long entretien, ils laissèrent

Florine seule pour se reposer de ses longues fatigues. La Fée bonne amie lui dit en sortant : ne craignez plus rien , ma chère princesse ; vivez en repos , personne ne peut plus vous nuire. Mais , dit Florine , je ne suis pas encore dans mon palais. Le temps amènera toutes choses , répliqua la Fée , & nous ménagerons si bien vos intérêts , que vous aurez occasion d'être satisfaite. Florine la remercia de tous ses soins , & la pria de lui être toujours favorable , ce que la Fée lui promit de nouveau ; & après l'avoir embrassée , elle fut rejoindre les deux autres qui étoient partis , & qui l'attendoient en marchant lentement. Le prince Probus & la Fée conseillère la voyant arriver , proposèrent de s'aller promener ensemble dans un des jardins du palais , pour s'entretenir de tout ce qui s'étoit passé au sujet de Florine. Ils ne pouvoient se lasser d'admirer son mérite , & sur-tout le prince , qui l'élevait si fort , que cela donna occasion à la Fée bonne amie de Florine de croire que ce prince l'aimoit ; elle en eut une secrète joie , espérant que cela seroit utile à la princesse ; & pour en être plus assurée , voyant que le prince continuoit de la louer , elle lui dit : prince , je crois que dans l'éloge que

vous faites de cette princesse, il y a quelque chose de plus que de l'admiration; & si je ne me trompe, il y entre aussi un peu d'inclination & d'amitié. Le prince en rougit; ce qui donna occasion de rire aux deux Fées : & la sage Fée conseillère prenant la parole, dit; que cela ne seroit pas surprenant; qu'il étoit difficile de voir un grand mérite sans l'estimer, & que de l'estime à l'amour la pente étoit bien glissante pour y pouvoir résister; que quand cela seroit, on ne pourroit y trouver à redire : au contraire, qu'on seroit même surpris, si son ame s'étoit bornée à la seule estime. Vous approuveriez donc, sage Fée, dit le prince, l'amour que j'aurois pour cette princesse? Oui, répondit-elle, & vous n'en devez pas douter. Le prince ne put alors s'empêcher de lui avouer qu'il avoit pour cette princesse tout l'amour dont un cœur sensible peut être embrasé. C'est à ces traits, dit la Fée, que je reconnois le grand Probus; vous avez fait autrefois, mon prince, des actions éclatantes, mais celle-ci couronne toutes les autres. Aimer une vertu persécutée, est une action sans égale, & digne de vous. Mais de quoi me servira cet amour, reprit le prince? Celle qui en est la cause,

ne le fait pas , & je ne puis consentir qu'elle en soit instruite , de crainte de lui déplaire. Ne craignez rien , dit la Fée bonne amie de Florine ; le chemin de la reconnoissance à la tendresse est aussi glissant & aussi court que celui de l'estime à l'amour. Belle Fée , repartit le prince , que vous flattez agréablement ma passion ! Mais , dites-moi , je vous prie , quand cela seroit , n'aurois-je pas encore tout à craindre , & un grand obstacle à surmonter ? ma mère approuveroit-elle ma passion , si elle voyoit que ce fût pour une personne contre qui sa haine ne finira jamais ? Le ciel dispose des choses comme il lui plaît , dit la Fée conseillère ; il faut espérer qu'approuvant vos sentimens pour la princesse , il vous donnera les moyens de les exécuter. Je prévois que nous aurons bientôt à la cour quelques événemens considérables. La gloire de Florine donne à la reine de cruels revers d'esprit ; elle a beau dissimuler , elle ressent toujours vivement le chagrin qu'elle a d'avoir manqué de la perdre. Je l'ai trouvée dans un des bosquets du jardin , seule avec sa confidente ; elles m'ont paru fort rêveuses & très-embarrassées , ce qui me fait juger qu'elles méditent quelque grand dessein. En

attendant , prince , cachez vos sentimens , & faites même enforte que Florine n'en sache rien ; continuez seulement de lui rendre tous les services que vous pourrez , c'est autant de pas que vous ferez pour arriver au bonheur que vous désirez.

SECONDE PARTIE.

LA Fée conseillère ne se trompoit pas , de juger que la gloire de Florine donnoit dans l'ame de Mauritanne de terribles mouvemens. Elle se retiroit tous les jours avec sa confidente dans les endroits les plus dérobés des jardins de son palais , pour s'entretenir de sa douleur. Vous voyez , lui disoit-elle , si je n'ai pas occasion d'être affligée ; tous les pièges que j'ai tendus pour prendre cette mortelle , qui m'est odieuse , n'ont servi qu'à augmenter son bonheur , ma confusion & mon désespoir. Je voulois la persécuter , & la faire périr sans découvrir ma fureur , & je me suis trouvée forcée de lui préparer son triomphe , & de la couronner de ma main. Malheureuse ambition , pourquoi m'as-tu portée

où je suis , pour me faire souffrir de si cruelles peines ? Retournons dans ces lieux où j'étois toute puissante ; éloignons-nous d'un conseil qui s'oppose à tout ce qui flatte mes passions , sans que j'aie la liberté de m'en plaindre ; mon fils même désapprouve ma conduite , parce qu'il a été élevé dans cette cour ; tu me vois presque condamnée de tous , & l'on défère seulement dans les apparences au respect qui est dû à l'éclat qui m'environne. Rendons à Feliciane un trône d'où je l'ai fait descendre ; il fera même glorieux pour moi de l'y faire remonter. Allons vivre dans ces lieux où j'avois établi un empire qui faisoit tout trembler sous mes loix. Imprudente que je suis ! ma passion m'a bien aveüglée , de ne pas connoître , quand je vis cette princesse , que sa vertu étoit solide , & que le ciel la favorisoit.

Mais , dit la confidente , si cette princesse a surmonté les obstacles qui se sont rencontrés , ce n'est que par les conseils de Rationtine. Il est vrai , repartit la reine , mais Rationtine n'est où elle est , que pour donner des conseils , & c'est un ordre du ciel qu'elle exécute , lorsqu'elle prévient ceux qui la vont trouver. Une infinité de personnes y passent ; & quoiqu'elle les instruisse , le nombre de

ceux qui suivent ses avis est si rare, que cette princesse est presque la seule qui en ait su profiter. Les charmes du palais d'Ociosine, ni tous les autres obstacles qu'elle a rencontrés, ne l'ont point arrêtée; elle est arrivée au pied de la montagne où étoit cette fleur; & là, le ciel, par un secours imprévu & merveilleux, lui a donné les moyens d'y monter.

Ne seroit-ce point, reprit la confidente, quelqu'une des Fées qui l'eût servie pour arriver au haut de cette montagne? & si cela étoit, ne seriez-vous pas en droit de la punir, & d'anéantir ce que vous avez fait pour Fiorine, comme étant une conquête contre les règles?

Non, dit Mauritanne; ne fais-tu pas que nous ne sommes sur la terre que pour protéger la vertu? Cette princesse n'en a que trop; c'est ce qui m'a déchainée contre elle, à cause qu'elle ne la tient point des Fées, ce qui fait connoître aux mortels qu'ils peuvent être vertueux sans nous; & quand je pourrois parvenir à découvrir laquelle des Fées lui auroit donné du secours, ne serois-je pas encore obligée de la louer, & de l'en récompenser?

Je vois, dit la confidente, qu'il est très-difficile d'opprimer les vertueux sans paroître

injuste. C'est ce qui fait mon tourment ; interrompit la reine ; je me suis trop précipitée ; Florine est présentement à couvert des épreuves où j'eusse pu la mettre encore , & où peut-être elle auroit succombé. Je n'ai plus qu'un moyen pour flatter mes espérances , c'est de la solliciter , & de lui persuader (car il faut qu'elle le veuille) d'entreprendre d'aller chercher la reine Feliciane dans le labyrinthe merveilleux : comme elle n'est pas prévenue des périls qui s'y trouveront , elle pourra peut-être généreusement s'y engager.

Mais , dit la confidente , si Florine revenoit avec la reine Feliciane , vous seriez obligée de lui céder la couronne que vous tenez.

Qu'importe , reprit Mauritanne ; après ce qui s'est passé , il m'est indifférent de rester ici , ou de retourner dans mes isles. Mais qu'il seroit agréable pour moi de la perdre ! je serois alors délivrée d'une personne que je ne puis souffrir. Tu fais , lorsqu'on est entré dans ce labyrinthe , que l'on n'en sauroit sortir sans la princesse Feliciane. Prends donc le soin de faire assembler le conseil , où je ferai venir Florine , afin de pouvoir l'engager à exécuter ce dessein.

Lorsque le conseil fut assemblé , Mauritanne

tianne leur dit : mes sœurs , nous avons ces jours passés donné à la princesse Florine le prix qui étoit dû à sa vertu ; j'ai cru qu'étant au-dessus de tous les obstacles que la mauvaise fortune pourroit opposer à ses desseins , elle pourroit aussi délivrer Feliciane. J'aurois une extrême joie de la voir remonter sur le trône. Il y a long - temps que je le désire , afin de pouvoir aussi me retirer où est le mien ; ce que je ne puis faire qu'elle ne soit ici. Si la princesse Florine veut , elle y peut tout. N'êtes - vous pas d'avis , mes sœurs , que l'on aille la prier de se rendre ici , & que la chose lui soit proposée ? Joignez-vous à moi , je vous prie , & engageons-la , autant que nous pourrons , dans ce noble dessein ; il y va de la liberté d'une grande reine malheureusement exilée , & qui ne peut être délivrée que par une mortelle heureuse.

Lorsque la reine eut fini de parler , l'assemblée resta un peu sans répondre ; toutes les fées se trouvèrent occupées à pénétrer quelles pouvoient être les vues de la reine , qui causoient en elle un si grand changement. Les fées voyoient bien que sa jalousie n'étoit pas éteinte contre Florine ; mais elles ne pouvoient comprendre comment Mauritanne vouloit engager de nouveau Florine dans

une affaire qu'elle pouvoit conduire à sa fin aussi heureusement que les autres , & par-là s'exposer à perdre une couronne qui lui avoit tant coûté.

Une des fées du parti de Mauritanne rompit le silence , & dit que si Florine vouloit s'en excuser , il seroit à propos de l'y contraindre ; que la violence étoit juste où la douceur ne pouvoit rien , & particulièrement dans cette occasion.

Ce que vous avancez , dit Mauritanne , est injuste ; la princesse Florine est comme nous , en liberté d'accepter ce que je propose , ou de le refuser. S'il avoit été permis aux fées d'entreprendre ce dessein , il y a long-temps que cette reine seroit de retour : je l'eusse été chercher ; mais puisqu'il faut que ce soit une mortelle accomplie , où la pourroit-on jamais mieux trouver qu'en Florine ?

La sage fée conseillère dit qu'il étoit vrai que Florine avoit les dispositions nécessaires pour la réussite de ce grand dessein ; mais qu'avec toutes ces rares qualités , il y avoit certains périls où il falloit nécessairement des secours extraordinaires pour s'en garantir.

La reine dit qu'elle ne s'opposoit pas qu'on les donnât à la princesse , & que les fées en cela pourroient encore suivre leur inclination

pour elle. Sur quoi il fut convenu qu'on l'enverroit prier de venir au conseil.

Deux des principales fées furent envoyées pour lui en faire le compliment au nom des autres. Florine y vint. Mauritanne envoya encore d'autres fées au-devant d'elle pour la recevoir , & toutes ensemble la conduisirent vers la reine , qui lui fit donner un siège auprès d'elle , sur la même estrade où son trône étoit posé.

Lorsque Florine eut pris séance , Mauritanne lui parla ainsi : La conduite que vous avez tenue , incomparable princesse , dans la conquête de la rose impériale , nous persuade que vous êtes capable d'exécuter les plus grands desseins , & qu'il n'y a plus d'obstacles qui puissent borner le cours des choses que vous entreprendrez. Il s'offre encore un moyen considérable de signaler votre héroïque vertu. Notre grande reine Feliciane est exilée , il y a long-temps , dans le labyrinthe merveilleux ; elle n'en peut être retirée que par une mortelle comme vous. Belle princesse , rendez la liberté à cette chère reine ; entrez dans son labyrinthe , & nous la ramenez ; toutes les Fées comme moi vous en prient & vous en conjurent avec les plus fortes instances. Voici un

moyen , ma princesse , de vous acquérir encore plus de gloire que dans la conquête que vous venez de faire ; c'est une double couronne que le ciel vous présente , & que je crois que votre cœur généreux ne pourra refuser.

Florine écouta la reine avec attention , & lui répondit : Madame , l'honneur que vous me proposez d'aller chercher la reine Feliciane , & d'obliger toutes les fées , me feroit tout entreprendre ; mais , madame , ce n'est pas à une simple mortelle comme moi , que cette délivrance est réservée. Si j'ai cueilli la rose impériale , cette action est possible à tous ceux qui veulent l'entreprendre , & suivre les conseils de Rationtime. Il n'en est pas de même de la reine Feliciane ; c'est une grâce qui ne peut être accordée qu'à une personne que le ciel aura choisie lui-même , & qu'il voudra favoriser. Ainsi je vous supplie , madame , de vouloir me dispenser de cet honneur.

La reine essaya alors de lui persuader que les puissances célestes la destinoient pour délivrer cette reine , & qu'elle ne pouvoit s'opposer à leurs volontés sans s'attirer la colère du ciel.

Pendant que Mauritanne faisoit adroite-

ment cette réplique , Florine regardoit avec attention toutes les fées les unes après les autres , pour pénétrer leurs sentimens , & pour juger à quoi elle devoit se résoudre. Elle crut voir , dans les yeux de la sage conseillère , qu'elle eût été bien aise qu'elle acceptât la chose ; mais , de crainte de se tromper , elle demanda du temps pour répondre : ce qui lui fut accordé.

Le conseil s'étant levé , Florine fut reconduite à son appartement par toutes les fées , qui la conjurèrent de leur rendre leur reine.

Lorsque Florine eut été reconduite dans son appartement , Mauritanne s'enferma dans le sien , pour rêver agréablement sur ce nouveau piège qu'elle tendoit à Florine ; elle se flattoit toujours secrètement qu'elle pourroit succomber au grand nombre d'écueils qu'elle rencontreroit dans ce labyrinthe ; & sa crainte ne fut que l'incertitude où elle étoit encore , que Florine acceptât cette commission.

Le prince Probus ayant appris la proposition que la reine sa mère venoit de faire à Florine , cherchoit la fée conseillère pour pourvoir avec elle aux moyens qui conviendroient le mieux à Florine pour exécuter heureusement ce projet. Il la trouva seule

sur le bord du canal du jardin du palais , qui pensoit comme lui aux puissans secours qu'on pourroit lui donner.

Dès que cette fée aperçut le prince , elle alla au-devant de lui. Que vous avez de sujets de vous réjouir , prince , lui dit-elle ! L'on propose à Florine d'aller retirer la reine Feliciane du labyrinthe où elle est : que de bonheur pour vous dans cette occasion , s'il est vrai que vous ayez autant d'amour pour la princesse que vous nous l'avez marqué !

Si vous en doutez , sage Fée , répondit le prince , vous me faites une injustice : car.... J'en serai persuadée , interrompit la fée , si vous servez Florine au préjudice de la reine votre mère. Je pourrois peut-être , dit le prince , abandonner la princesse s'il y avoit de la justice dans les ressentimens de ma mère ; mais comme Florine est injustement persécutée , quand même je n'aurois nulle passion pour elle , je ferois tout ce que j'ai dessein de faire. Quelque chose que j'aye pu dire , mon prince , reprit cette fée , j'ai toujours cru de vous ce que vous me faites entendre , & c'est ce qui m'a fait résoudre d'engager Florine à accepter cette proposition ; je me persuade qu'elle

aura , par vos soins , l'avantage de délivrer Feliciane , & que vous trouverez aussi par-là de nouveaux moyens de former des nœuds d'une éternelle reconnoissance.

Comme Florine n'avoit pas encore accepté la proposition qu'on venoit de lui faire , ils furent ensemble chez elle , pour savoir quels étoient ses derniers sentimens.

Etant entrés dans son appartement , ils la trouvèrent avec la Fée sa bonne amie , qui la sollicitoit de leur rendre Feliciane. Cette Fée les voyant arriver , leur dit : Venez persuader la princesse ; elle doute du pouvoir qu'elle a , & balance d'accepter la gloire d'aller délivrer cette reine exilée.

Madame , dit le prince , je ne puis pas croire que vous refusiez d'être la digne libératrice de cette reine tant désirée.

Quoi , prince , repartit Florine , vous qui connoissez ma foiblesse & les peines que je viens d'avoir pour cueillir la rose impériale , voudriez-vous aussi m'engager dans ce nouveau dessein , qui est encore plus difficile , & où sans doute je périrois ?

Seroit-il possible , ma princesse , dit la Fée conseillère , que vous eussiez la dureté de refuser Probus , ce prince si zélé , & qui désire comme nous la délivrance de

cette reine ? Votre ame peut-elle avoir la foiblesse de croire que ce grand prince puisse vous abandonner aux différens obstacles qui pourroient s'y opposer ? Si vous le croyez , ma princesse , défabusez - vous ; son ame sensible & généreuse ne le lui permettroit pas , & il a de plus de gros intérêts que vous y réussissiez. De notre côté , ma princesse , nous ferons toujours à vous , avec de pressans désirs de vous voir de retour avec la reine Feliciane.

Florine se vit enfin forcée , par une douce violence , de répondre aux sentimens du prince & des deux fées ; elle leur promit qu'elle iroit chercher la reine Feliciane : ce qu'elle fit sur la confiance qu'elle avoit en eux ; & ils s'en retournèrent remplis de joie.

Le délai qu'on avoit donné à la princesse pour répondre , étant fini , le conseil des fées se rassembla , & Florine y fut appelée , & conduite comme elle l'avoit déjà été. Lorsqu'elle fut placée , la reine lui dit : Eh bien ! madame , devons - nous espérer que vous irez retirer la reine Feliciane de son exil ?

Madame , répondit Florine , quoique le dessein soit infiniment au-dessus de tout ce que je puis , & que le peu d'expérience que j'ai me fasse connoître qu'il n'y a rien à

espérer pour moi , dans cette occasion , que des suites funestes , la forte inclination que j'ai de vous obliger l'emporte ; si mes travaux deviennent inutiles , il sera toujours glorieux pour moi d'être privée du jour pour un si noble dessein. Je partirai , madame , quand vous me ferez l'honneur de me l'ordonner.

Cette réponse répandit une joie universelle dans l'assemblée , & toutes les fées firent mille & mille souhaits avantageux pour Florine ; ce n'étoit par-tout que plaisirs & que divertissemens , sur ce que Florine avoit accepté cette proposition.

Lorsque tout ce que Florine devoit emporter fut prêt , le prince l'alla voir , & lui dit : Ma princesse , comme vous êtes sur le point de partir , voilà une bague que je vous donne ; gardez - la bien sur vous. Par le moyen de cette bague , je verrai tous les périls où vous serez , & où vous aurez besoin de secours ; & aussitôt que vous l'aurez mise dans votre bouche , je me trouverai auprès de vous. La princesse reçut ce présent , qui ne servit pas peu à augmenter sa confiance.

Les provisions qu'on donna à Florine pour faire ce voyage , furent préparées ; elles

étoient faciles à porter , car les alimens étoient si nourriffans , qu'il n'en falloit prendre que très-peu pour être rassasié & fortifié.

Toutes les Fées allèrent prendre Florine à son appartement , & l'accompagnèrent assez loin du palais , en faisant répéter aux échos leurs cris de joie. La reine embrassa Florine , en lui souhaitant un prompt retour & les plus grandes prospérités. Ensuite les deux fées qui devoient la conduire à l'entrée du chemin qui alloit au labyrinthe , partirent avec elle pour s'y rendre ; & la fée conseillère avec la fée bonne amie suivirent encore Florine à quelques pas de là pour l'embrasser.

Lorsque les deux fées conductrices furent arrivées avec Florine à l'entrée d'un grand bois , elles dirent : Belle princesse , c'est ici que nous devons nous séparer ; nous prions le ciel qu'il vous donne la force d'entrer dans le labyrinthe où vous allez , & de ramener notre grande reine. Suivez ce chemin , il vous conduira où est ce labyrinthe. Elles la saluèrent ensuite , & reprirent le chemin du palais.

Florine entra dans ce bois , & suivit la route qu'on lui avoit montrée. Dans cette

solitude , combien fit - elle de réflexions à la vue des combats qu'elle alloit soutenir ! Mais , éloignée de s'en affliger , elle ne s'occupa que de la pensée de les vaincre par les secours du prince & des deux Fées.

Après avoir passé ce bois , elle se trouva dans une plaine qui étoit entrecoupée de quelques rochers ; sur ces rochers , Florine vit quelques troupeaux épars , qui païssoient tranquillement , mais pas une personne qui se donnât la peine de les garder. En continuant de marcher , elle apperçut dans la concavité d'un rocher une petite cabane couverte de paille , entrelacée de quelques branches d'arbres , qui lui fit naître l'envie d'y aller. A peine eut-elle fait quelques pas pour s'y rendre , qu'elle en vit sortir une jeune bergère habillée d'une étoffe couleur d'un gris de lin pâle , qui avoit une houlette en main , & un chapeau de paille sur la tête pour se défendre des ardeurs du soleil.

Elles s'approchèrent l'une de l'autre , & Florine fut surprise de trouver , dans une si grande simplicité , l'air & les manières les plus gracieuses & les plus nobles du monde. Que le ciel vous donne ce que vous demandez , belle bergère , lui dit Florine , & qu'il vous comble de ses faveurs ! Et vous , belle

princesse , dit la bergère , qu'il vous conduise heureusement à la fin de vos désirs. Je vous suis obligée , ma bergère , dit Florine , des grands avantages que vous me souhaitez. Hélas ! continua-t-elle , sans les grâces du ciel , je ne puis finir ce que j'ai dessein de faire. Si vos desseins sont justes , & si vous avez une bonne confiance en lui , dit la bergère , il ne vous trompera pas ; & quelques obstacles , qui s'opposent à vous , ils échoueront tous , & vous arriverez au but que vous vous proposez. Mais , ma princesse , vous paroissez fatiguée : entrez dans ma cabane pour vous reposer , là je pourrai , peut-être , vous dire quelque chose qui ne vous fera pas inutile. Florine accepta ses offres ; & quand elle fut entrée , la bergère la fit asseoir ; puis , après quelques civilités , elle lui dit : L'intérêt que je prends en tout ce qui vous regarde , ma belle princesse , me fait aussi prendre la liberté de vous demander les raisons qui vous conduisent dans cette solitude , qui est presque inconnue aux mortels. Très-aimable bergère , répondit Florine , je me suis engagée envers la reine Mauritanne , de venir chercher la reine Feliciane pour la retirer de l'exil où elle est. Je ne me suis pas trompée , dit la

bergère ; en vous voyant , j'ai cru que c'étoit là votre dessein. Ah ! princesse , que le ciel vous prépare de gloire & de bonheur , si vous ramenez cette grande reine. Suivant l'arrêt des intelligences supérieures , cette délivrance n'est réservée qu'à une mortelle heureuse , & il paroît que c'est vous. Ne vous rebutez point , ma princesse , dans tous les sentiers pénibles que vous trouverez , & vous les surmonterez sans doute. Pardonnez-moi , ma princesse , les transports de joie où vous me voyez ; ils partent d'un excès de tendresse que j'ai pour cette chère reine que vous allez chercher.

Mais , lui demanda Florine , les obstacles qui se trouvent dans ce labyrinthe sont donc bien difficiles à surmonter ? Non , ma princesse , dit la bergère ; ils deviennent faciles , lorsque la forte résolution les fait mépriser. Florine lui demanda ensuite pourquoi la reine Feliciane avoit été exilée. C'est , répondit la bergère , une chose un peu longue à raconter.

Pour vous en instruire , continua-t-elle ; je vous dirai , ma princesse , que lorsque la reine Feliciane régnoit , tout étoit parfaitement tranquille sur nos terres ; mes sœurs & moi nous étions ses plus chères favo-

rites, & c'étoit par nos sœurs qu'elle donnoit aux mortels cette douce félicité. Une de mes sœurs se nomme Achakie, l'autre Pisonide, & moi' Simpliciane. Achakie étoit celle qui les préservoit contre ces désirs avides & tumultueux, qui dérobent les douceurs & les plaisirs d'une véritable sécurité; Pisonide leur inspiroit l'amitié, la bonne foi & une fidélité inviolable les uns pour les autres; & moi je les relevois lorsqu'ils tomboient dans des foiblesses de croire qu'on avoit besoin d'un grand nombre de choses différentes pour être heureux.

Cet ordre étoit si bien établi, que nous n'avions qu'à paroître devant les peuples où la reine nous envoyoit, pour rappeler les uns, & ranimer les autres à les bien exécuter. Ces peuples nous témoignoit tant de respect & de vénération, qu'ils ne croyoient pas pouvoir vivre sans nous. Ce temps-là, ma princesse, dureroit encore, sans une aventure extraordinaire que vous allez entendre.

Il y avoit dans notre voisinage un jeune homme assez bien fait, qui se nommoit Hypopsite; il étoit fils de Zélopie, mais il n'avoit pas l'esprit si mauvais qu'elle. Ses manières respectueuses & aisées lui donnoient

une facile entrée en bien des maisons ; & venant chez nous comme il alloit chez les autres , Pisonide lui plut , & insensiblement il en devint si amoureux , qu'il n'eut plus la force de lui dissimuler sa passion. Il s'en expliqua auprès d'elle dans des termes si vifs & si respectueux , que , quoique ma sœur ne fût nullement disposée à l'écouter , elle en eut une secrète compassion ; mais elle lui répondit aigrement tout ce qui peut être capable de défabuser l'homme du monde le plus amoureux & le plus entêté. Il ne se rebuta pourtant pas , & continua ses assiduités auprès de ma sœur , en lui donnant tous les jours de nouveaux témoignages de son attachement ; ce qui engagea Pisonide à y faire quelque attention : mais après avoir examiné la chose , elle vit bien que si elle épousoit Hypopsite , non-seulement il pourroit par lui-même lui donner de rudes travers , mais qu'elle s'exposeroit encore à tous les violens excès de Zélopie sa mère ; ce qui la fit résoudre de congédier Hypopsite. Un jour qu'il voulut encore faire entendre ses plaintes à ma sœur , elle lui répondit qu'elle ne vouloit point se marier ; que c'étoit un dessein arrêté , qu'elle lui avoit déjà fait dire que tout ce qu'il feroit seroit inutile , &

qu'elle le prioit de se retirer. Hypopsite, qui étoit fort amoureux, lui répondit, que si c'étoit sérieusement qu'elle lui parloit, de désespoir il se donneroit la mort. Comme ce sont des manières de parler assez ordinaires aux amans, Pisonide en tint peu de compte, & lui répéta qu'il devoit être persuadé de ce qu'elle lui disoit, que c'étoit ses véritables sentimens. Hypopsite se retira, & revint comme il avoit accoutumé. Ma sœur s'en trouvant fatiguée, pria la reine de l'envoyer en des lieux éloignés, & inaccessible à Hypopsite. Feliciane envoya ma sœur où elle demandoit d'aller : mais ce jeune homme se voyant privé de la voir, alla aussi trouver la reine, & la pria de lui être favorable. Il lui fit un aveu de la pureté de ses sentimens, & de tout ce qu'il avoit fait pour engager ma sœur à répondre à ses desirs, & supplia la reine d'obliger Pisonide d'accepter son cœur, & de le rendre heureux. Feliciane lui répondit que toutes nos actions devoient être justes & sans contrainte; que Pisonide pouvoit avoir naturellement autant d'aversion pour lui, qu'il se sentoît d'amour pour elle; qu'il étoit facile de le connoître par ses refus, & qu'il y auroit une grande injustice de vouloir

l'engager d'accepter un cœur qui ne lui convenoit pas.

Comme ce jeune homme étoit violent, cette réponse le mit au désespoir; & sans rien écouter que sa fureur, il sortit de chez la reine, & monta sur une roche, d'où il se précipita dans la mer orageuse des désirs, où il éteignit sa vie & sa passion.

Le bruit de cette mort s'étant répandu, sa mère, qui n'étoit pas moins violente que lui, devint furieuse, & ne respiroit que le subtil poison d'une cruelle vengeance. Zélopie alla trouver Mauritanne, & lui faire sa cour, pour l'engager à prendre ses intérêts, & pour convenir avec elle des moyens de perdre ses ennemis, & ceux de son fils.

Mauritanne reçut cette mère affligée, & jugea à propos qu'on fît ce que l'on pourroit pour obliger les peuples à en porter leurs plaintes aux intelligences suprêmes, & leur faire dire que Feliciane & Pisonide avoient fait mourir Hypopsite leur intime ami, & celui de qui ils recevoient de grands services; ce qui réussit parfaitement. Les avarés, les ambitieux & les vindicatifs signèrent la requête.

Les intelligences suprêmes reçurent cette requête, & pour être certaines de la vérité,

elles commirent les compagnes de Mauritanne pour en informer. Ce qui fut si secrètement conduit, que toute cette procédure se trouva prête, avant que Feliciane & nous en eussions rien appris.

Ces informations furent portées aux intelligences, & quelques soins qu'on eût pris d'y faire paroître la reine & ma sœur criminelles, les intelligences, qu'on ne peut tromper, connurent l'innocence des accusées, & le caractère des autres.

Les intelligences, irritées du procédé des accusateurs, & les voulant punir, opinèrent ensemble sur les moyens de le faire avec une équitable sévérité, lorsqu'une d'entr'elles dit, que pour bien juger ces ingrats, qui après tant de bienfaits reçus de leur reine & de ma sœur, avoient eu la témérité de les accuser injustement, on ne pouvoit mieux faire que de leur accorder ce qu'ils demandoient, c'étoit d'envoyer la reine & ma sœur dans le labyrinthe merveilleux, & de leur donner Mauritanne pour les gouverner. Elle ajouta que la félicité étoit une compagne inséparable de Feliciane; & que là où Feliciane n'étoit pas, le trouble, l'inconstance & le désordre y régnoient tou-

jours, & que par ce moyen ils feroient eux-mêmes les artisans de leur malheur.

Cet avis fut reçu de toutes les intelligences; la reine Feliciane & ma sœur furent envoyées dans le labyrinthe merveilleux, pour y rester jusqu'à ce qu'il se trouvât une mortelle qui eût la force d'y entrer, & de surmonter tous les obstacles qui s'opposeroient à la sortie de cette reine; & que pendant ce temps-là, Mauritanne gouverneroit en sa place.

La reine & ma sœur obéirent à cet arrêt; & se rendirent au labyrinthe, où elles sont. La reine emmena aussi avec elle Achakie, & m'a laissée pour avoir soin de ce qui pourroit encore la regarder ici. J'ai choisi cette retraite, & mon plus grand plaisir est de conduire ces troupeaux que vous voyez.

Lorsque la bergère eut fini de parler, Florine lui dit : ce que vous venez de m'apprendre augmente si fort le désir que j'avois de délivrer Feliciane, que je ne respire plus que cette extrême satisfaction; & ce plaisir est si grand pour moi, qu'il me fait mépriser tous les obstacles qui menacent de me faire périr.

La bergère étoit d'une joie inconcevable de voir Florine dans ces sentimens. Elle

servit à la princesse une collation de tout ce qu'elle avoit de meilleur; ensuite Florine reprit son chemin.

Simpliciane l'accompagna quelque temps; & en la quittant lui fit remarquer dans un éloignement une grande touffe d'arbres, qui servoient de décoration à l'entrée du labyrinthe, qui avoit à son entrée deux grands cèdres qui étoient entrelacés, & qui formoient de leurs branches une espèce de grand portique, où elle entra, & continua sa route par un petit sentier, qui la rendit dans un endroit assez large, où aboutissoient un grand nombre de chemins.

La princesse resta quelque temps en ce lieu, sans pouvoir s'assurer lequel de ces chemins elle devoit prendre; & comme elle étoit dans cette inquiétude, il se présenta là, heureusement pour elle, deux femmes, dont l'une étoit habillée d'un blanc si éclatant, qu'elle éblouissoit en la regardant; l'habit de l'autre n'étoit pas moins beau, elle avoit encore par-dessus une mante d'un bleu céleste très-vif. Ces dames avoient un air de majesté à faire connoître qu'elles étoient d'un rang très-distingué. Que cherchez-vous, dirent ces dames à Florine, en s'approchant d'elle? L'unique désir de déli-

vrer la reine Feliciane est ce qui m'amène, leur dit Florine, & je suis très-embarrassée; je voudrois savoir si je ne me suis point égarée, & lequel de ces chemins je dois suivre. Si vous voulez trouver cette bonne reine, répondirent ces dames, prenez le chemin qui est à votre droite; il vous paroîtra peut-être pénible, mais c'est le plus assuré. Souvenez-vous toujours, belle princesse, qu'il ne faut point retourner sur vos pas: dans ce lieu, le terrain change incessamment, & les chemins que vous croiriez être les mêmes que vous viendriez de suivre, en seroient d'autres qui vous conduiroient en d'effroyables précipices. Florine les pria de lui apprendre à qui elle devoit de si bons avis. Je me nomme Pisonide, dit celle qui parloit, & celle-là Achakie. Quel plaisir pour moi, dit Florine, de vous rencontrer après avoir vu la bergère Simpliciane! que ne dois-je pas espérer de mon voyage, ayant eu le bonheur de rencontrer les deux favorites de cette bonne reine que je viens chercher! mais seroit-ce bien au hasard à qui je serois redevable d'une si heureuse rencontre? C'est notre sœur Simpliciane, reprirent Pisonide & Achakie, qui nous a dit que vous étiez dans ce laby-

rinthe, & c'est ce qui nous a engagées de venir pour vous tirer de l'embarras où vous pourriez être, sur le choix du chemin que vous deviez prendre : mais présentement , ma princesse , que vous le connoissez , nous allons dire à la reine que vous la cherchez. Ne doutez pas , belle princesse , continuèrent-elles , qu'elle ne vous favorise ; continuez seulement , & nous aurons le bonheur de vous revoir au palais , quand vous aurez accompli ce que vous devez faire.

Pisonide & Achakie s'étant retirées, Florine prit le chemin qu'on venoit de lui montrer. Elle le trouva couvert de cailloux glissans , qui la faisoient tomber à tous momens. Ce chemin n'étoit entouré que de terre stérile , qui ne produisoit que des charbons & des ronces : on ne pouvoit suivre cette route qu'en montant ou descendant continuellement. Florine , quelques temps après , accablée de fatigues , & se trouvant dans un pressant besoin de prendre quelque nourriture , fut obligée de s'asseoir sur une roche qu'elle trouva. Mais quelle fut sa surprise , lorsqu'elle vit qu'elle avoit perdu les provisions qu'on lui avoit données ; & quelle tristesse , de se voir dans un désert très-éloigné , sans avoir de quoi manger , & sans

espérance d'en trouver. Comme elle faisoit ces affligeantes réflexions, il vint à elle une femme mal vêtue, d'une physionomie mélancolique & chagrine, qui étoit suivie d'une autre femme, dont les manières vives & aîées relevoient un peu les défauts de son ajustement. Qui êtes-vous, leur dit Florine ? si vous êtes habitantes de ces lieux, faites-moi, je vous prie, donner de quoi manger. Je m'appelle Anackire, dit la première; je n'ai pas le pouvoir de vous aider, mais voilà Philopone ma fille qui le pourra faire. Philopone n'eut pas plutôt entendu parler sa mère, qu'elle partit pour aller chercher quelque secours à la princesse. Elle lui apporta des fruits sauvages ; que Florine mangea avec autant d'appétit que ceux qu'on lui avoit présentés chez Ergonide. Lorsque la princesse fut un peu rafraîchie, elle continua son chemin, & Philopone s'offrit de l'accompagner, ce qui lui fut d'un grand secours : de temps en temps elle apportoit à Florine de quoi subsister.

Florine avançant dans ce désert, demanda à Philopone s'il y avoit encore loin jusqu'au lieu où étoit Feliciane. Elle lui répondit qu'en certains temps ce chemin se trouvoit court, & dans d'autres très-long, & que

cela provenoit des divers changemens qui arrivoient au terrain. Florine faisoit de momens en momens de sensibles réflexions sur l'état où elle se voyoit ; la perte de ses alimens en étoit une des plus fortes, & tous les soins que Philopone se donnoit pour elle ne la consoloient pas. Pendant ce temps-là il vint un homme appelé Grilifon, qui la suivit, voulant lui persuader par mille raisons chagrinantes qu'elle méritoit toutes les peines qu'elle avoit. N'étiez-vous pas, dit-il, trop heureuse au palais des Fées, après avoir évité un si grand nombre de périls dans la conquête que vous veniez de faire ? Falloit-il témérairement vous engager dans ce nouveau dessein ? Où sont présentement ces amis sur lesquels vous comptiez, & les grands secours qu'ils devoient vous donner. Le prince & les autres se divertissent à la cour sans penser à vous ; & sans Philopone, vous ne seriez déjà plus. Florine souffroit beaucoup d'entendre incessamment cet homme à ses oreilles ; elle avoit beau le congédier, il recommençoit toujours. Philopone voyant que cet homme étoit insupportable à Florine, cherchoit tous les moyens de la consoler. La pauvre princesse n'en pouvoit plus, ces discours lui faisoient plus de peine que
tout

tout ce qu'elle ressentoit dans son voyage. Il vint heureusement à elle un autre homme qui avoit une bêche à la main, qu'elle reconnut pour Ergonide. Florine courut au-devant de lui pour le recevoir. Que vous venez à propos, lui dit-elle, dans le pressant besoin que j'ai de votre secours; donnez-moi des nouvelles de mon cher Agathonphise, & dites-moi, je vous prie, pourquoi il m'a abandonnée. Il ne vous a point abandonnée, dit Ergonide; c'est lui qui m'envoie ici pour vous faire plaisir. Mais, ma princesse, que faites-vous de cet homme que je vois qui vous suit, & qui est plus capable de vous désespérer par ses discours, que de vous consoler? Ce que vous dites est vrai, dit la princesse, c'est contre ma volonté qu'il me suit; il est si insupportable, & me fatigue si fort, que je ne fais plus où j'en suis; j'ai beau le congédier, il me suit toujours. Je vais vous en défaire, dit Ergonide, qui prit sa bêche, & en donna sur le dos de cet homme, qui s'enfuit d'une si grande vitesse, qu'il ne se donna pas le temps de se plaindre. Ensuite Ergonide défricha de sa bêche un grand carré de terre, où il sema des graines qu'il avoit apportées; il présenta à la princesse des fruits délicieux,

fit venir Hypomone auprès d'elle pour lui tenir compagnie , & puis se retira.

Quoiqu'Ergonide fût venu au secours de Florine , Philipone ne la quitta pas. Elle aimoit tant la princesse , qu'elle cherchoit incessamment de nouveaux moyens de lui être utile ; elle aidait tous les jours Florine à cultiver cette terre qu'Ergonide lui avoit préparée , & qui lui produisoit tout ce qu'elle avoit besoin pour la mettre à couvert des injures du temps ; Hypomone dispoit si bien de l'esprit de la princesse , qu'elle vivoit avec les mêmes plaisirs que si elle avoit été à la cour des Fées. Elle ne se croyoit pas avoir jamais été si tranquille & plus heureuse qu'elle se trouvoit dans cette solitude. Une seule chose l'embarassoit , c'étoit le séjour qu'elle y faisoit , qui la retardoit d'arriver au palais de Feliciane pour délivrer cette reine. Elle en fit confidence à Hypomone , qui lui dit qu'elle devoit se tranquilliser là - dessus , que l'avancement de son voyage ne consistoit pas à marcher toujours , mais à faire un bon usage de toutes les peines qu'on rencontroit : que le ciel faisoit naître de fréquens changemens qui faisoient approcher du palais de Feliciane , & que c'étoit - là le véritable moyen de trouver

cette reine. Florine étoit si consolée de ce qu'Hypomone lui disoit, qu'elle ne pensoit qu'à cultiver son jardin, & sa solitude lui devint un séjour délicieux : quand elle s'étoit exercée à la culture de ce jardin, elle se promenoit aux lieux d'alentour, quelquefois seule, mais le plus souvent avec ses deux compagnes.

Un jour qu'elles montèrent sur une roche d'où l'on découvroit un grand terrain, Florine fut charmée de ce lieu, & particulièrement de la beauté d'un palais qui s'offroit à la vue. Florine demanda à Hypomone ce que c'étoit que ce palais qui paroissoit si beau. Hypomone lui répondit que c'étoit le palais de Feliciane, & le lieu où elle vouloit aller. Hé bien, ma princesse, continua Hypomone, vous voyez que vous en approchez, & que vous n'en êtes pas si éloignée que vous pensiez. Mais c'est ici qu'il faut s'armer d'une nouvelle constance & de fortes résolutions. Ne vous flattez point, ma princesse, il y a encore bien des travaux & des peines à effuyer avant que d'arriver à ce palais ; mais quand vous les aurez surmontés, vous entrerez dans cet heureux séjour, & vous jouirez de l'extrême

satisfaction de voir Feliciane dans tout l'éclat de sa grandeur.

Florine écoutoit avec un grand plaisir tout ce qu'Hypomone lui disoit; elle y trouvoit une onction salutaire qui la rendoit comme insensible aux atteintes de ses traverses.

Depuis ce temps-là, toutes les promenades de la princesse étoient toujours sur ce rocher, & toutes les fois qu'elle y alloit, il lui sembloit toujours voir qu'elle approchoit du palais de Feliciane, ou qu'il s'approchoit d'elle.

Un jour qu'elle contemploit le but de ses desirs, elle vit venir à elle un jeune homme agréable, habillé d'un velour couleur de pourpre. Florine fut surprise de voir ce jeune homme dans des lieux si solitaires. Il lui dit en s'approchant d'elle : Madame, vous admirez la beauté du palais de Feliciane. Cela est vrai, dit Florine, & l'envie que j'ai de m'y rendre est ce qui m'occupe entièrement. C'est un glorieux dessein, madame, dit ce jeune homme, & c'est le moyen d'arriver au véritable bonheur. Il y a long - temps que je me propose de m'y rendre, mais c'est ce que je ne puis faire seul; il faut que je trouve quelques person-

nes qui aient la même passion que moi. J'en ai déjà rencontré plusieurs, lui dit-il, qui d'abord brûloient d'impatience de s'y rendre, & qui me promettoient les plus belles choses du monde; mais dès les premières peines qu'elles ont trouvées, elles se sont rebutées, & m'ont abandonné. Voilà, madame, ce qui est la cause que je ne suis pas au palais de Feliciane, & que je suis errant dans ces lieux, cherchant toujours quelqu'un qui ait le même dessein que moi. Si vous voulez aller trouver la reine Feliciane, & me recevoir pour vous accompagner, je vous promets, quelque chose qui puisse arriver, de ne point vous quitter.

Florine crut que ce jeune homme (qui lui avoit dit être Psiphimate) ne lui seroit pas inutile; elle avoit entendu parler de lui en des termes fort avantageux; elle lui témoigna qu'elle acceptoit les offres qu'il lui faisoit de partager avec elle les soins de son voyage, à condition qu'il ne l'abandonneroit pas. Ce n'est pas moi, dit Psiphimate, qui ai manqué de fidélité à ceux que j'ai accompagnés, c'est eux qui m'ont abandonné; & en disant cela, il s'assit auprès de la princesse sur la roche où elle étoit,

& s'entretenoit avec elle des moyens de pouvoir arriver à cet heureux palais.

Quelque temps après, il vint à eux un homme d'une physionomie bizarre, inquiète & violente, dont l'œil menaçant sembloit condamner les actions les plus innocentes. En effet, il n'eut pas plutôt apperçu la princesse & Psiphismate, qu'il crut que c'étoit le rendez-vous d'une intrigue criminelle; & sans s'informer de la vérité, ni du sujet de leur conversation, il les fit prendre & lier par quelques personnes qu'il avoit à sa suite, & emmener comme des criminels. Cet homme se nommoit Zelopside; & comme l'on conduisoit la princesse & Psiphismate, ils rencontrèrent en chemin une femme d'une mauvaise physionomie, qui demanda à Zelopside, qui étoient ces prisonniers qu'il emmenoit, & ce qu'ils avoient fait. Zelopside lui répondit : Je ne les connois pas, mais je les ai trouvés ensemble dans ces déserts, & je me suis persuadé que leur conduite étoit criminelle, c'est pourquoi je les emmène. C'est bien fait, dit cette femme qui se nommoit Sycophante, il les faut citer devant Agnoïse, & les faire punir; je me rendrai, si vous voulez, accusatrice contr'eux. En disant cela, elle se faufila dans

l'escorte , & marcha avec les autres en parlant toujours défavantageusement d'eux. En chemin faisant , Sycophante rencontra deux femmes de ses amies , dont l'une se nommoit Ponirge , & l'autre Prodite , qui se joignirent à elle , en lui faisant de grandes amitiés.

Agnoïse étoit alors dans une grande salle où l'on donnoit audience aux plaideurs , assise sur un riche tribunal , accompagnée de Prolidose , d'Antadise , de Phtonose & Coyphite ses conseillères.

Sycophante leur présenta Florine & Pshifismate , en leur disant que c'étoient des criminels qu'on avoit trouvé dans des lieux solitaires & dérochés , mener un commerce secret , au mépris des loix de la pudeur & de la bienséance ; qu'elle s'étoit crue obligée de les amener à l'audience pour les faire juger ; & que si le trône d'Agnoïse n'en faisoit pas un exemple public , ce seroit le moyen de couronner le vice , & de donner une entrée à tous les malheurs.

Prodite & Ponirge approuvèrent les sentimens & le plaidoyer de Sycophante , & dirent que ces particuliers ayant commis les crimes dont Sycophante les accusoit , ils

méritoient , fans contredit , d'être févèrement jugés.

Zelopside vint auffi à fon tour , & dit que ce que Sycophante , Prodite & Ponirge avoient expliqué , étoit juſte.

Agnoiſe , après avoir entendu les accusations , ſe leva de deſſus ſon ſiège , & fut aux opinions. Comme elle venoit ſe remettre pour prononcer un rigoureux Arrêt contre les accusés , Pſiphimate voyant qu'on les alloit condamner , Florine & lui , fans les entendre , éleva ſa voix , & demanda la permiſſion de ſ'expliquer : ce qui lui fut accordé.

Pſiphimate leur dit , que comme il étoit toujours errant , il avoit rencontré , paſſant par les déferts du labyrinthe merveilleux , cette dame qu'on accuſoit avec lui , qui étoit ſeule ſur une des montagnes de ce défert ; que la curioſité l'avoit porté à ſ'en approcher , & à lui demander les ſujets qui la conduiſoient là , & ce qu'elle regardoit avec tant d'attention ; ~~que~~ cette dame lui avoit répondu que c'étoit le deſir qu'elle avoit de voir & de délivrer Feliciane , & qu'elle admiroit ſon palais , qui paroiſſoit d'une grande beauté ; qu'elle avoit envie de ſ'y rendre , mais que cela lui paroiſſoit im-

possible ; & que , comme il y avoit long-temps qu'il étoit auffi tenté du même defsein , il s'étoit affis auprès de cette dame , pour s'entretenir avec elle des inoyens d'arriver à ce palais ; que pendant qu'ils étoient dans cette férieufe converfation , Zelopside les ayant apperçus , s'étoit approché d'eux ; qu'il les avoit fait lier & emmener dans cet état à leur audience ; que cette dame & lui étoient innocens des crimes dont on les accufoit ; qu'il ne fuffifoit pas de dire qu'ils étoient criminels , qu'il falloit le prouver ; & que les accusateurs ne l'ayant point fait , comme ils y étoient obligés , cette dame & lui demandoient à être élargis & renvoyés , comme ayant été arrêtés mal-à-propos.

Agnoïfe en conféra de nouveau avec fes confeillères. Phtonofe & Antadife vouloient que , fans avoir égard aux raifons de Pſiphimate , Florine & lui fuſſent condamnés ; mais Prolidoſe & Coyphite furent d'avis contraire , & firent qu'Agnoïſe ordonna que les accusés ſeroient conſtitués priſonniers , & qu'il ſeroit différé au jugement du procès , juſqu'à ce que Sycophante & les autres euſſent prouvé les crimes dont ils les accuſoient.

On dépouilla Florine & Pſiphimate de

tout ce qu'ils avoient de meilleur ; on prit à Florine la bague que le prince lui avoit donnée ; on les chargea de chaînes, & on les conduisit sous une longue & affreuse voûte souterraine, où on les attacha l'un vis-à-vis de l'autre. Ce fut une espèce de consolation à Florine dans ce malheur, de pouvoir au moins entendre parler Psiphisinate.

Sycophante se voyant obligée de trouver des témoins pour prouver son accusation, demanda à Zelopside s'il n'en pourroit pas donner. Non, dit Zelopside, je n'en ai point d'autres que de les avoir trouvés qui causoient ensemble dans ce désert. Mais, dit Sycophante, vous voyez que cela ne suffit pas. Et dans le moment, Exapente arriva, qui venoit leur raconter un bon tour qu'elle venoit de faire ; & comme elle alloit leur en faire le récit, Sycophante lui dit : Nous avons d'autres choses à faire que de vous écouter. J'ai accusé deux personnes d'avoir commis des crimes, & le trône d'Agnoïse veut que je prouve ce que j'ai dit : ce que je prévois qu'il n'est pas possible de faire, & qui va me faire perdre la bonne confiance que l'on avoit en ce que je disois. Je fais ce que c'est, dit Exapente ; il faut faire en sorte de vous rendre

service ; je vous promets que je ferai tout ce que je pourrai.

Sycophante & Zelopside furent charmés des promesses d'Exapente ; & comme ils la connoissoient , ils se flattèrent qu'ils auroient satisfaction.

Exapente , d'un air triste & affligé , alla trouver Florine dans sa prison , & s'approchant d'elle , lui dit : Ma princesse , je ne me connois plus de la douleur que je ressens de vous voir dans ce déplorable état. Je fais que vous êtes innocente des crimes dont on vous accuse , & que ce n'est là que l'ouvrage d'une affreuse calomnie. Mais consolez-vous , le ciel ne permettra pas qu'il se trouve des ames assez noires pour déposer contre vous. Persuadez-vous que vos accusateurs ne pouvant pas vous faire publiquement mourir , vous feront tenir ici sous de faux prétextes de prouver de jour en jour ce qu'ils ont dit contre vous , espérant que la rigueur de votre prison vous ôtera la vie. Ma princesse , vous ignorez les loix inviolables de ce trône , qui affranchissent tous les criminels qui y sont amenés & dénoncés , lorsqu'ils avouent eux-mêmes les crimes dont ils sont accusés , avant que les accusateurs aient pu les prouver. C'est l'unique

moyen de vous tirer d'affaire. Le temps vous presse , ma chère princesse , brisez vos fers ; je vous dis ce que je ferois , si j'étois dans le malheur où vous êtes.

Florine crut ce qu'Exapente lui dit , & si bien qu'elle étoit disposée à faire cet aveu , lorsque Psiphismate , qui avoit tout entendu , lui dit : Ma princesse , gardez-vous bien de faire ce que cette trompeuse vous dit ; c'est un piège qu'on vous tend pour nous perdre. Princesse , nous sommes innocens des crimes dont on nous accuse , le ciel prendra le soin de nous justifier , & ce seroit l'offenser , que de ne le pas espérer , & de faire un faux aveu pour nous délivrer.

Ce discours étonna Exapente , & fit qu'elle se retira & qu'elle alla trouver Sy-cophante & Zelopside , pour leur apprendre le succès de son voyage. Elle leur dit qu'elle avoit persuadé la dame d'avouer les crimes dont elle étoit accusée , & que ce jeune homme qui étoit en prison avec elle , dans un moment avoit tout renversé ; que pendant qu'il y seroit , & qu'il la pourroit conseiller , on ne pourroit rien sur l'esprit de la dame ; qu'ils vissent comment ils pourroient faire pour fermer la bouche à ce jeune

homme, & qu'elle tenteroit encore de nouveaux moyens de la gagner.

Cette nouvelle mit les accusateurs de mauvaise humeur; ils furent consulter Antadise & Phtonose, à qui ils répétèrent ce qu'Exapente venoit de leur annoncer, en leur demandant ce qu'il falloit faire pour conserver leur bonne réputation.

L'on ordonna à Homotille d'aller dans les prisons pour contraindre, par toutes sortes de tourmens, Psiphismate d'avouer son crime : ce qui fut promptement exécuté, & d'une manière si violente, que le pauvre Psiphismate resta sur le carreau sans donner que de foibles marques de vie.

La princesse, qui fut spectatrice de tant de cruauté, en seroit morte, si Hypomone ne l'eût soutenue & fortifiée, en lui disant qu'il étoit souvent inutile & mauvais même de s'affliger & de vouloir s'opposer à nos peines & à nos ennemis; que le meilleur tempérament qu'on pouvoit y apporter étoit de souffrir, & de regarder avec tranquillité les différens mouvemens de la bonne & de la mauvaise fortune; qu'il étoit assez ordinaire de voir l'une succéder à l'autre, & que, par ce moyen, elle devoit espérer que cela pourroit changer.

Dans ce moment , il entra deux femmes assez graves , qui s'approchèrent de Psiphismate. Florine leur demanda qui elles étoient , & les pria d'en avoir soin. Je me nomme Yssatie , dit la première , & moi Diagine , dit l'autre ; il est de nos amis , & nous ne venons ici que pour lui faire plaisir.

Aussitôt Yssatie embrassa Psiphismate , & le releva de terre où il étoit tombé ; & puis Diagine lui fit prendre des liqueurs qu'elle avoit apportées , qui le rétablirent.

Florine voyant Psiphismate rétabli , oublia , pour-ainsi-dire , le malheureux état où elle étoit ; & pendant qu'elle témoignoit sa reconnaissance à ces dames , elle apperçut une lumière à l'entrée de la prison , qui lui donna une nouvelle terreur , craignant que ce ne fût encore quelque nouveau malheur qui les venoit accabler. Mais qu'elle fut surprise agréablement , lorsqu'elle reconnut Probus , accompagné de deux dames ! D'aussi loin qu'elle put se faire entendre , elle dit : Ah ! prince , que vous venez à propos pour me retirer de l'état où je suis ! Qui vous a donc appris les besoins que j'avois de vous ? C'est cette belle dame que vous voyez , qui m'a dit les maux qu'on vous faisoit souffrir , dit Probus , en montrant l'une des dames qui l'accompagnoient ; cette

dame se nomme Hallitie , & celle qui l'accompagne est Dicayosine. Florine leur témoigna la reconnoissance qu'elle avoit de lui avoir rendu un si grand service , & ne pouvoit se lasser de les regarder , & particulièrement Hallitie , qui étoit si belle & si éclatante , que la lumière qui sortoit de son corps éclairoit toute la prison.

Ensuite , Dicayosine s'étant approchée de Florine , toucha les fers dont elle étoit enchaînée ; ils tombèrent en poudre , & la princesse se trouva dégagée. Dicayosine en fit autant à Psiphismate , & ces deux prisonniers ne savoient comment reconnoître de si grandes grâces. Ils alloient recommencer à en faire leurs complimens à leurs libérateurs , lorsque le prince leur dit : achevons ce qu'il y a encore à faire , & prenant la main de la princesse , ils sortirent tous ensemble de la prison.

Dès qu'Agnoïse , Sycophante & les autres persécuteurs de la princesse & de Psiphismate virent Hallitie & Dicayosine , ils s'enfuirent pour s'aller cacher. Le prince les poursuivit , & leur fit rendre la bague qu'on avoit prise à Florine. Il conduisit ensuite la princesse dans une plaine , où il lui montra le chemin qu'elle devoit suivre.

Vous allez donc encore m'abandonner ,

mon prince , dit Florine. Je ne serai pas longtemps , répondit-il , & vous avez votre bague pour m'avertir quand vous aurez besoin de moi. Psiphismate reste auprès de vous , qui vous conduira bien ; vous pouvez avoir de la confiance en lui , c'est un fidèle ami. Le prince s'étant retiré , Florine continua de marcher avec Psiphismate.

Quelque temps après , Florine & Psiphismate arrivèrent dans un vallon où étoit un bocage touffu , qui parut fort agréable à la princesse ; & comme elle venoit de souffrir considérablement , il lui prit envie d'aller s'y reposer. Elle témoigna son dessein à Psiphismate , qui vouloit s'y refuser , mais par complaisance il entra avec elle dans ce bocage ; & la princesse ayant pris pour s'asseoir l'endroit qui lui convint le mieux , Psiphismate s'assit auprès d'elle. Ils s'entretenrent longtemps des périls qu'ils venoient d'éviter , & des grâces que le ciel leur avoit faites de les en avoir délivrés. Insensiblement Florine s'endormit aux doux zéphyrus de ce bocage. Psiphismate la voyant endormie , voulut veiller ; mais , quelques soins qu'il se donnât , il s'endormit aussi. Florine , dans cet assoupissement , crut être sur une pente glissante , au bord d'un épouvantable précipice , & cette

crainte fut si violente pour elle , qu'elle s'en éveilla toute transie de peur ; à son réveil , elle reconnut qu'elle ne s'étoit point trompée , & que ce songe n'étoit que trop véritable. Elle n'eut pas plutôt ouvert les yeux , qu'elle se vit sur la pente d'un précipice , où , quelques efforts qu'elle fît pour s'en retirer , elle n'y put réussir. La pauvre princesse appela plusieurs fois Psiphisinate à son secours , mais inutilement ; il dormoit d'un profond sommeil , & ne l'entendoit pas. Enfin la princesse , en se donnant de grands mouvemens , tira sa bague de son sein , & ne l'eut pas plutôt mise dans sa bouche , que le prince Probus parut , qui lui donna la main , & la mit dans le chemin qu'elle avoit quitté.

Le prince dit à Fiorine de continuer sa route sans l'abandonner , qu'elle en voyoit les conséquences ; & il la quitta de nouveau. La princesse à cette fois ne put voir partir le prince qu'avec beaucoup de tristesse ; elle ne voyoit que trop les besoins qu'elle en avoit. Le prince ayant remarqué la peine que cela lui faisoit , lui dit pour la consoler , qu'il alloit voir la reine Féliciane , pour lui dire le dessein où elle étoit de la retirer du labyrinthe , & la prier de la prévenir , pour lui épargner les fatigues du chemin.

Florine continua encore de marcher ; & Psiphismate la vint trouver ; elle eut bien de la joie de le revoir. Il lui demanda comment elle avoit fait pour se retirer du péril où elle étoit. C'est le prince Probus , dit Florine , qui m'en a retirée ; il est venu à moi aussitôt que j'ai mis la bague dans ma bouche , & m'a remise dans ce chemin. Mais dites-moi , dit la princesse , mon cher Psiphismate , ce que c'est donc que ce bocage qui paroît si charmant , & pourquoi il est si pernicieux d'y entrer , & de s'y reposer ? Psiphismate lui répondit que ce bocage se nommoit Amelite , & qu'il cachoit dans son sein la nonchalance & le relâchement.

Comme ils continuoient de parler , ils rencontrèrent en chemin une femme d'un port majestueux , habillée d'une étoffe blanche & brillante , qui demanda à la princesse si c'étoit elle qui cherchoit la reine Feliciane. Oui , madame , répondit la princesse , c'est moi qui cherche cette reine pour la délivrer du labyrinthe. C'est donc vous que je cherche aussi , reprit cette dame ; suivez-moi , & vous aurez bientôt le bonheur de la voir. Cette dame se nommoit Leucotisse , elle étoit la principale favorite de Feliciane. Notre bonne reine m'a envoyée pour abréger votre chemin , dit-elle ,

en s'adressant à Florine , & j'ai ordre de vous conduire à elle par la plus courte voie. Tout ce terrain que vous voyez autour de nous , continua-t-elle , offre autant d'endroits périlleux par où vous deviez passer , & où il y avoit à craindre pour vous ; mais le prince Probus a supplié la reine de vous prévenir. Achakie & Pisonide ont joint leur prière à celle du prince , enforte que Feliciane m'a envoyée pour vous épargner les peines que vous aviez encore à souffrir.

Peu de temps après elles se trouvèrent sur le bord d'un lac entouré de grands arbres ; ce lac avoit dans son milieu une petite isle , où étoit le palais de la reine.

Aussitôt qu'on les aperçut de ce palais , deux femmes entrèrent dans un bateau , & vinrent les prendre. Florine les reconnut pour être Achakie & Pisonide , qui donnèrent la main à la princesse pour entrer dans leur bateau , & la conduisirent vers la reine qui sortit de son palais pour la recevoir.

Dès que Florine eut mis pied à terre dans cette incomparable demeure , elle fut transportée de joie & de plaisir , la reine l'embrassa , & lui donnant la main , la conduisit dans son palais.

Pendant que la princesse respiroit les dou-

ceurs d'une parfaite tranquillité , la reine donnoit des ordres ; & tout étant prêt , elle partit avec Florine & les autres personnes de sa cour.

Le bruit courut au palais des fées , que Florine avoit trouvé la reine , qu'elles étoient parties ensemble , & qu'elles marchaient à grandes journées pour se rendre à la cour.

Cette nouvelle affligea Mauritanne , qui envoya sa confidente s'informer si cela étoit véritable ; elle lui rapporta que Feliciane & Florine arrivoient incessamment. Mauritanne fit promptement préparer ses équipages , & quitta la cour pour aller se rendre avec toute sa suite dans ses isles.

Les bonnes fées qui attendoient impatiemment le retour de la reine Feliciane & de Florine , allèrent au-devant d'elles ; & les ayant trouvées assez près du palais , dès qu'elles les apperçurent , elles firent de grands cris de joie. La sage fée conseillère fut la première qui s'approcha du char où étoit la reine. Son amour & son zèle pour la reine & pour Florine lui avoient fait devancer les autres. La fée bonne amie de Florine la suivit , & les fées étant arrivées , toutes ensemble saluèrent la reine , en lui témoignant l'extrême joie qu'elles avoient de son

retour. Elles s'arrangèrent pour leur marche, devant & après le char, & formèrent un cortège de réception digne de leur reine.

En entrant dans la grande cour du palais, l'on n'entendit par-tout qu'acclamations & qu'allégreses, & plusieurs concerts qui chantoient les louanges de la reine, & la gloire de Florine.

Il ne seroit pas facile de dire ici quels furent les sentimens qu'eurent la reine & les fées de se voir encore réunies ensemble. Le prince Probus s'y trouva, & tout le reste de cette journée se passa avec la plus grande réjouissance du monde.

Le lendemain la reine monta avec Florine sur un char d'or, parsemé de pierres précieuses. Elles allèrent au temple de la Vertu, où toutes les fées les accompagnèrent. Après de grandes cérémonies en actions de grâces de l'heureux retour de la reine & de Florine, Feliciane se fit apporter une couronne d'un prix inestimable, qu'elle prit entre ses mains; & se tournant du côté des fées, elle leur dit : mes chères sœurs, vous savez pourquoi les intelligences suprêmes jugèrent à propos de m'ordonner de quitter mon trône, & de me rendre au labyrinthe merveilleux, jusqu'à ce qu'il se trouvât une

mortelle d'une excellente vertu , qui eût la force d'y entrer , & de surmonter tous les obstacles qui s'opposeroient aux moyens de m'y trouver. Que ne devons-nous donc pas , mes chères sœurs , à cette princesse qui a bien voulu entrer dans ce labyrinthe , & qui , après y avoir généreusement souffert les fatigues d'une infinité de travaux & de chagrins , est enfin arrivée jusqu'à moi , & est la cause que je remonte aujourd'hui sur le trône ? Ainsi , pour témoigner à cette princesse une partie de la reconnoissance des grandes obligations que nous lui avons , je crois qu'il est à propos de la couronner encore une fois. Elle le mérite , continua-t-elle ; & en disant ces paroles , la reine posa la couronne qu'elle tenoit , sur la tête de Florine. Pendant ce temps-là toutes les fées chantoient des louanges en l'honneur de Florine , qui étoient répondues par des concerts de toutes sortes d'instrumens de musique.

Le prince Probus ne se possédoit pas de la joie qu'il ressentoit de voir deux fois couronner la princesse dans le temple de la Vertu. Jamais il ne l'avoit trouvée si belle qu'elle lui parut à son dernier couronnement. Au retour de cette assemblée , il alla

voir la princesse dans son appartement , pour lui témoigner le plaisir qu'il avoit de tous les honneurs qu'on lui faisoit. La fée conseillère & la fée bonne amie en firent autant.

Pendant que toutes ces choses se passoient au palais des fées , le roi , père de Florine , après avoir vaincu ses ennemis , revint au château où Florine avoit été enlevée ; en approchant de ce lieu , son deuil se renouvelloit de la perte qu'il avoit fait de la princesse , il n'en put jamais savoir autre chose , quelques recherches qu'on en eût faite , sinon qu'un nuage fort épais l'avoit enveloppée , & que dans le moment elle étoit disparue.

Le roi étant arrivé dans ce château , envoya chercher le magicien qui y vint , & lui demanda pourquoi il l'avoit trompé , en l'assurant qu'il avoit rendu ce château inaccessible contre toute surprise & insulte pour la conservation de la jeune princesse qu'il y laissoit , ce qu'elle étoit devenue , & si c'étoit à l'effet de ses promesses.

La princesse se porte bien , dit le magicien ; elle est sortie des enceintes que j'ai tracées ; elle doit revenir dans peu , & son enlèvement est tout glorieux pour elle. Il viendra un grand prince pour l'accompagner , que

vous devez donner à la princesse, & recevoir pour votre gendre.

Feliciane assembla son conseil, où il fut arrêté que Florine seroit conduite chez le roi son père avec les plus grandes marques de grandeur qu'il seroit possible, non-seulement à cause de son mérite, mais aussi pour réparer l'injure qu'on lui avoit faite de l'enlever.

Toutes les fées se préparoient pour paroître avec éclat à cette conduite.

Pendant ce temps-là, Probus se vit accablé de tristesse de la perte qu'il alloit faire de cette princesse qu'il aimoit tendrement, & dont la vue faisoit ses plus chères délices. Il se retira dans un endroit solitaire, où son cœur ne put se défendre, par un excès d'amour & de douleur, de répandre des larmes. Et comme ce prince pensoit aux moyens de pouvoir au moins découvrir à la princesse son amour extrême, Feliciane, qui se promenoit dans les jardins du palais, le surprit dans un des bosquets où il étoit; & elle ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle lui dit en riant : Quoi ! prince, êtes-vous le seul à la cour qui soit dans l'inaction pour se disposer à conduire Florine chez son père, afin de mettre le dernier sceau à toutes ses victoires,

victoires ; & vous particulièrement , qui avez toujours eu tant de soin de lui donner la main dans tous les périls où elle pouvoit succomber !

Florine n'a plus besoin de mes foibles secours , répondit Probus ; elle jouit auprès de vous d'une solide félicité ; mais si je pouvois me persuader que je passe lui être encore.... Il faut que vous accompagniez la princesse dans ce triomphe , interrompit la reine ; le temps nous presse , quittez la solitude , & pensez à vous préparer pour augmenter le pompeux équipage avec lequel nous prétendons la conduire.

Le prince obéit à la reine ; & comme les amans se flattent toujours , il crut avoir vu dans les manières de s'expliquer de la reine , qu'elle avoit pénétré le sujet de sa tristesse , & qu'elle pensoit aux moyens de le rendre heureux auprès de la princesse.

Il ne se trompoit pas ; la reine vit ce qui avoit fait agir Probus dans tous les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour la princesse ; & la sage Fée conseillère lui avoit découvert la passion que ce prince avoit pour elle , si bien qu'il étoit mieux qu'il ne croyoit être. Il touchoit de près ces momens favorables ,

qui devoient le récompenser de tout ce qu'il avoit fait pour Florine.

Tout étant prêt pour ce départ ; Feliciane quitta son palais , & se mit en chemin , suivant cet ordre. Quatre chars pompeux commençoient la marche , dans lesquels étoient autant de concerts de musique , qui chantoient les louanges de Florine. Ces chars étoient précédés & suivis d'un grand nombre de fées , qui répondoient en jouant de plusieurs instrumens de musique ; d'autres fées suivoient celles-ci , portant des tableaux où étoient peintes les victoires de Florine. Le prince Probus suivoit ces tableaux avec un cortège des plus belles fées magnifiquement habillées , & couronnées de lauriers , de myrthes & de roses. La fée conseillère & la fée bonne amie de Florine suivoient le prince dans de superbes chars , portant sur de riches coussins les deux couronnes de la princesse. Plusieurs fées accompagnoient ces chars ; elles répétoient incessamment , par des cris de joie , que ces couronnes avoient été données à Florine pour récompenser sa vertu. Simpliciane , Achakie , Pisonide & Leucotisse étoient dans un autre char , qui composoit un charmant concert , en chantant les victoires de Florine dans le

labyrinthe merveilleux. Et puis venoit la princesse Florine, couronnée de lauriers, accompagnée de la reine Féliciane, toutes deux dans un char d'or & d'ivoire, tiré par des aigles ; & toute cette marche se terminoit par une foule de fées très-parées.

Lorsque cette pompeuse assemblée fut arrivée sur les terres du roi, père de Florine, le bruit s'en répandit par-tout ; & cette nouvelle étant allée jusqu'à lui, il sortit de son palais pour voir ce que ce pouvoit être.

Dans ce moment deux fées l'abordèrent. Le roi fut surpris de la beauté & de l'éclat de ces deux personnes, & leur demanda ce qu'elles fouhaitoient de lui.

Les fées lui répondirent : Sire, la reine Feliciane vous demande la permission de vous voir, & d'entrer dans votre palais avec toute sa cour. Le roi leur répondit qu'il se trouvoit très-honoré de ce que cette grande reine vouloit bien lui faire la grace d'entrer chez lui ; qu'il alloit au-devant d'elle pour la prévenir, & pour avoir l'avantage de la saluer & de la recevoir. Les fées lui dirent que la reine désiroit qu'il attendît dans son palais, & que dans peu elle arriveroit.

Le roi étant rentré dans son palais, fit

assembler sa cour pour recevoir Feliciane ; & à peine ses ordres furent-ils exécutés , que l'on vit paroître les premiers rangs de ce triomphe dans un ordre admirable. Cette marche , en entrant dans le palais , se rangeoit des deux côtés de la cour ; le roi étoit surpris de voir une si grande magnificence , & ne savoit ce que cela vouloit dire ; mais lorsqu'il vit les tableaux des victoires de Florine , & qu'il apperçut le prince qui les suivoit , il commença à croire que c'étoit sa fille que la reine Feliciane ramenoit à son palais. Il regarda long-temps le prince , qui s'étoit rangé comme les autres , mais fort près du vestibule par où l'on entroit dans les appartemens du palais ; & le roi se souvint de ce que le magicien lui avoit dit. Enfin , le char de Feliciane arriva. Dès que le roi l'apperçut , il s'avança pour recevoir la reine , & eut bien de la joie lorsqu'il reconnut Florine auprès d'elle. Il présenta la main à la reine pour descendre de son char , & Feliciane prit celle de Florine. Ils entrèrent tous trois ensemble dans le plus bel appartement du palais.

Feliciane y présenta Florine au roi son père , en lui disant : Sire , voilà la princesse votre fille , que vous croyiez perdue ; elle a

eu bien des chagrins, elle a été exposée à bien des périls; mais ils n'ont servi qu'à l'élever à un plus haut degré d'honneur & de gloire. Les couronnes que vous voyez sont le prix des victoires qu'elle a acquises par les secours du prince Probus, que voilà, que je vous présente. Le roi embrassa le prince avec des sentimens de reconnoissance; & Feliciane, continuant son discours, pria le roi de le recevoir dans son alliance, & de le récompenser aussi en lui donnant la princesse sa fille, qu'il aimoit plus que lui-même. Madame, dit le roi, ce choix est glorieux pour ma fille & pour moi, puisqu'il vient de vous; c'est peu pour un si généreux prince, & à qui nous avons de si grandes obligations. Je voudrois, avec ma fille, avoir plusieurs couronnes à lui présenter, je me croirois trop heureux s'il me faisoit l'honneur de les recevoir & de les accepter. Le prince témoigna au roi & à la reine Feliciane une partie de sa reconnoissance; & Florine ayant entendu qu'on parloit de la marier au prince, en eut une joie inconcevable; la reconnoissance des bontés qu'il avoit eues pour elle, dans ce moment, fit naître dans son cœur pour le prince, un amour violent.

Le bruit de ce mariage se répandit partout ; chacun se prépara pour cette grande fête , qui fut célébrée avec toute la magnificence possible ; & ensuite la reine Feliciane se retira avec sa cour dans ses états , & le prince resta auprès de la princesse.

Fin du dix-neuvième volume.

T A B L E

D E S C O N T E S

du Tome dix-neuvième.

LES CONTES CHINOIS.

<i>HISTOIRE de Malekalsalem, roi de</i>	
<i>Georgie,</i>	page 9
<i>Histoire du Sultan Tongluk,</i>	13

Première Soirée.

<i>Histoire du mandarin Fum-Hoam,</i>	40
<i>Histoire du charlatan indien, & de son</i>	
<i>chien,</i>	44

Deuxième Soirée.

<i>Suite de l'histoire du charlatan indien, & de</i>	
<i>son chien,</i>	47

Troisième Soirée.

<i>Suite de l'histoire du charlatan indien, & de</i>	
<i>son chien,</i>	53
<i>Histoire de Massouma,</i>	57

Quatrième Soirée.

<i>Suite & conclusion de l'histoire de Massouma,</i>	61
<i>Aventures de l'iman Abzenderoug,</i>	64

Cinquième Soirée.

*Suite & conclusion des aventures de l'iman**Abzenderoug ,* 71*Histoire de la belle Al-Kaoulf ,* 77

Sixième Soirée.

*Suite & conclusion de l'histoire de la belle**Al - Kaoulf ,* 79*Histoire de Jezdad ,* 82

Septième Soirée.

Suite & conclusion de l'histoire de Jezdad , 86*Histoire d'Houschenk & de Gulbaze ,* 89

Huitième Soirée.

*Suite de l'histoire d'Houschenk & de Gul-
baze ,* 94

Neuvième Soirée.

*Suite de l'histoire d'Houschenk & de Gul-
baze ,* 101*Histoire de Dugmé, reine de Perse ,* 105

Dixième Soirée.

*Suite & conclusion de l'histoire d'Houschenk
& de Gulbaze ,* 110*Histoire de la belle Hengu ,* 113

Onzième Soirée.

Suite de l'histoire de la belle Hengu , 120

Douzième Soirée.

*Suite & conclusion de l'histoire de la belle
Hengu ,* 126*Aventures du singe Moroug ,* 129

DES CONTES. 513

Treizième Soirée.

Suite des aventures du singe Moroug , 134

Aventures de la sultane Alifschak , 135

Quatorzième Soirée.

Suite des aventures de la sultane Alifschak , 142

Quinzième Soirée.

Suite des aventures de la sultane Alifschak , 149

Seizième Soirée.

Suite des aventures de la sultane Alifschak , 157

Dix-septième Soirée.

Suite & conclusion des aventures de la sultane Alifschak , 166

Histoire de Magmu , sage-femme d'Astracan , 169

Dix-huitième Soirée.

Suite & conclusion de l'histoire de Magmu , sage-femme d'Astracan , 174

Aventures de Mogireddin , roi d'Agra , & de Rouz-Behari , princesse de Pegu , 177

Dix-neuvième Soirée.

Suite des aventures de Mogireddin , roi d'Agra , & de Rouz-Behari , princesse de Pegu , 181

Vingtième Soirée.

Suite des aventures de Mogireddin , roi d'Agra , & de Rouz-Behari , princesse de Pegu , 187

Vingt-unième Soirée.

Suite des aventures de Mogireddin , roi d'Agra , & de Rouz-Behari , princesse de Pegu , 194

Vingt-deuxième Soirée.

Suite & conclusion des aventures de Mogi-reddin , roi d'Agra , & de Rouz-Behari , princesse de Pegu , 200

Aventure du médecin Banou Raffid , 204

Histoire du visir Houssan Ben-San , 208

Vingt-troisième Soirée.

Suite de l'histoire du visir Houssan Ben-San , 209

Vingt-quatrième Soirée.

Conclusion de l'histoire du visir Houssan Ben-San , & suite & conclusion de l'histoire du médecin Banou-Raffid , 217

Aventures du sauvage Kolao , 222

Vingt-cinquième Soirée.

Suite & conclusion des aventures du sauvage Kolao , 225

Aventures de Dardok , racontées par son esclave Iloul , 233

Vingt-sixième Soirée.

Suite des aventures de Dardok , 235

Vingt-septième Soirée.

Suite des aventures de Dardok , 241

Histoire de Corcud & de ses quatre fils , 244

Vingt-huitième Soirée.

Suite de l'histoire de Corcud & de ses quatre fils , 250

DES CONTES. 515

Vingt-neuvième Soirée.

*Suite de l'histoire de Corcud & de ses quatre
fils,* 257

Trentième Soirée.

*Suite & conclusion de l'histoire de Corcud &
de ses quatre fils,* 266

Aventures d'Ala-Bedin, 273

Trente-unième Soirée.

Suite des aventures d'Ala-Bedin, 275

Trente-deuxième Soirée.

Conclusion des aventures d'Ala-Bedin, 280

Trente-troisième Soirée.

Aventures du derviche Affirkan, 285

Aventures d'Abdal-Moal, 288

Trente-quatrième Soirée.

Suite des Aventures d'Abdal-Moal, 290

Trente-cinquième Soirée.

Suite des aventures d'Abdal-Moal, 295

Trente-sixième Soirée.

Suite des aventures d'Abdal-Moal, 299

Trente-septième Soirée.

Suite des aventures d'Abdal-Moal, 304

Trente-huitième Soirée.

Suite des aventures d'Abdal-Moal, 309

Trente-neuvième Soirée.

Conclusion des Aventures d'Abdal-Moal, 314

Suite des Aventures du derviche Affirkan, 318

516 TABLE DES CONTES.

Quarantième Soirée.

Suite des aventures du derviche Affirkan, 320

Quarante-unième Soirée.

Suite des aventures du derviche Affirkan, 325

Quarante-deuxième Soirée.

Suite des aventures du derviche Affirkan, 329

Quarante-troisième Soirée.

Conclusion des aventures du derviche Affirkan, 334

Histoire du prince Kader-Bilah, 336

Quarante-quatrième Soirée.

Suite de l'histoire du prince Kader-Bilah, 340

Quarante-cinquième Soirée.

Suite de l'histoire du prince Kader-Bilah, 347

Quarante-sixième & dernière Soirée.

Conclusion de l'histoire du prince Kader-Bilah, 354

Suite de l'histoire de Tongluk & de Gulchenraz Gundogdi, 362

Histoire d'Alroamat, & conclusion de l'histoire de Tongluk & de Gulchenraz Gundogdi, 363

FLORINE, ou la belle Italienne, 393

Fin de la Table du Tome dix-neuvième.

